



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NA.

200

FABLIAUX

ou

CONTES

DU XII^e ET DU XIII^e SIECLE.

TOME PREMIER.

FABLIAUX

ou

CONTES

DU XII^e ET DU XIII^e SIECLE.

TOME PREMIER.

ABLI AUX
O U
CONTES
U XII^e ET DU XIII^e SIECLE,

TRADUITS OU EXTRAITS D'APRÈS DIVERS
MANUSCRITS DU TEMS ;

avec des Notes historiques & critiques , &
les imitations qui ont été faites de ces Contes
depuis leur origine jusqu'à nos jours.

By Pierre Jean Baptiste Le Grand

Sic apud te honor antiquitati , & fabulis quoque.
Plin. Epist.

TOME PREMIER

A PARIS,

Chez EUGENE ONFROY , Libraire ,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ALC
LH

THE UNITED STATES OF AMERICA

U S

DEPARTMENT OF THE ARMY

OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL

WASHINGTON, D. C. 20315

TO: THE SECRETARY OF THE ARMY

FROM: THE ADJUTANT GENERAL

SUBJECT: [Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

NOV 1964

100A

100A



P R É F A C E.

IL est dans la Littérature deux sortes de travaux prisés trop au-dessous de leur juste valeur, les Traductions & les Extraits. Sans vouloir entreprendre ici ni l'apologie ni l'éloge d'un genre d'ouvrage qui va devenir le mien, je dirai seulement que le peu d'estime dont le Public l'honore, a influé malheureusement sur l'opinion qu'en ont conçue les Gens de Lettres. Il n'est pas donné à tout Auteur d'enfanter seul des Minerves armées. Celui qui tirant de la tombe un corps mort le rendrait à la vie, pourrait encore prétendre à quelque gloire; mais on veut être un génie, & cette présomption funeste de l'amour-propre, en nous privant de plusieurs bons Ouvrages, a produit le double mal de multiplier beaucoup trop les mauvais.

Si je ne me suis point trompé dans la maniere d'exécuter celui que je présente à ma Nation, il pourra peut-être lui plaire & l'instruire. Il doit au moins intéresser nos Littérateurs, en leur faisant connaître un des premiers monumens de la Poésie de leurs aïeux. Les catacombes de nos anciens Poètes, dans lesquels personne n'est encore descendu, ou qu'on n'a fouillés que fort superficiellement, offrirait à des travailleurs intelligens & courageux plus d'une découverte pareille à faire ; & je croirais avoir bien mérité des Lettres, si mon exemple animait à cette laborieuse entreprise, des mains plus habiles que les miennes.

Jusqu'à présent tout a dû en détourner. Non-seulement nos vieux Rimeurs étaient tombés dans l'oubli, mais rien même n'inspirait l'envie de les connaître. Si les Historiens & les Écrivains

modernes daignent quelquefois en faire mention , c'est ordinairement avec un ton de compassion & de pitié , qu'on pardonnerait à peine à l'ennui de les avoir lus. Veulent-ils nous donner une idée de leurs productions ? ils citent avec complaisance quelque Historiette de légende bien absurde & bien bête (*) ; & par ce chef-d'œuvre d'impertinence

(*) C'est ce qu'a fait , entre autres , l'abbé Vély : (voyez les réflexions par lesquelles il termine le regne de Philippe le Hardi) ; & je cite de préférence cet Historien estimable , parce que les erreurs qu'accrédite un Ecrivain de son mérite , deviennent bientôt les erreurs de toute la Nation. L'abbé de Fleuri (Traité des études) a rendu à nos Poètes plus de justice. En blâmant l'extravagance de leurs fictions & le scandale de leur morale , il avoue qu'il y avait parmi eux des gens d'esprit , & qui pour leur siècle avaient de la politesse. Eh ! pourquoi pas ? Les Arts , les Sciences , la Législation , tout ce qui est le fruit de l'expérience & du tems était encore informe , il est vrai ; mais , ce que donne la nature , l'esprit , la sensibilité , l'imagination , sont de tous les siècles & de tous les pays , & ne tiennent que par le plus ou moins de goût aux connaissances acquises.

d'un Moine ignorant, ils laissent le Lecteur admirer de bonne foi qu'elle était la stupidité d'un peuple réduit à une pareille pâture.

D'un autre côté, les Troubadours Provençaux ont laissé après eux, je ne fais trop pourquoi, une renommée qui a ébloui tout le monde : non qu'on se soit laissé abuser par les éloges prodigués dans le tems à ces tristes Chanfonniers, ou qu'on ait été séduit par leurs Ouvrages ; mais l'Italie dont ils furent les maîtres, & où les introduisit l'affinité du langage, s'est plu à immortaliser leur mémoire : & telle fut l'origine de leur grande & trop heureuse fortune. La reconnaissance de deux ou trois Ecrivains célèbres les a sauvés de l'oubli. On les a crus de grands hommes, parce que Pétrarque & le Dante les chantaient ; & aujourd'hui que peu de gens sont en état, ou plutôt que personne ne

P R É F A C E. v

conçoit l'idée de vérifier ces panégyriques trompeurs , adoptés sur parole , l'opinion de leur mérite prévaut tellement , même parmi les gens instruits , qu'il n'en est aucun qui ne les croie les peres de toute notre Littérature moderne , & qui ne regarde la Provence comme le point heureux de l'horison , où après une longue nuit de barbarie & d'ignorance , se leva enfin l'aurore de ces jours d'éclat & de gloire dont nous nous enorgueillissons. C'est-là un de ces préjugés auxquels le tems finit par donner quelquefois la certitude d'une vérité historique , & il en est plus d'un exemple. Pardonnera-t-on à un homme inconnu , dont la plume , sans autorité & sans nom , se hasarde à écrire pour la première fois , d'examiner si cette opinion est fondée ? La question intéresse l'histoire de notre Littérature , & elle n'est point étrangère à mon sujet.

La Gaule , avant qu'elle fût soumise aux Romains , était divisée en plusieurs parties , qui avaient chacune leur idiôme particulier. Loix , mœurs , langage , tout changea par la conquête. Les vaincus furent obligés d'adopter la langue des vainqueurs , & pendant quelques siècles elle domina seule chez eux , jusqu'à ce que de nouveaux conquérans , les Francs au nord , les Ostrogots , Visigots , Sarrafins , Alains , &c. au midi , vinrent la corrompre en y mêlant la leur. De ce double mélange se formerent dans les deux moitiés , septentrionale & méridionale du royaume , deux langues nouvelles , qui avec le tems s'altérant de plus en plus , conserverent cependant toujours le nom de *Romaine* ou *Romane* , parce qu'elles avaient pour base l'une & l'autre celle des Romains. Cette dernière cessa ainsi d'être usuelle , & demeura une langue savante , qu'il

fallut apprendre, & qu'on enseigna dans les écoles. Les deux *Romanes* alors, devenues dominantes, se partagerent la France, que l'on divisa même selon leur étendue. Comme toute la partie en-deçà de la Loire se servait pour affirmer quelque chose du mot *oil*, (oui); & toute la partie au-delà, du mot *oc*; on appella l'une *la langue d'Oil*, & l'autre *la langue d'Oc*. Celle-ci néanmoins reçut encore une autre dénomination. Raimond IV, de Saint-Gilles, Comte de Provence, possédant en même-tems une grande partie de la Gothie & de l'Aquitaine, on s'accoutuma à nommer simplement *Provençe* tous ses États; *Provençaux*, ses différens Sujets; & langue *Provençale*, la langue commune qu'ils parlaient. Cette acception devint pour toute la France d'un usage général; & ce fait est si constant, qu'il n'a pas besoin de preuves. Ainsi, quand nos

Historiens parlent des Poètes Provençaux, ils n'entendent point seulement, comme on l'entendrait aujourd'hui, les Poètes de ce canton particulier du royaume, renfermé entre le Rhône & le Var: c'est-là une erreur dans laquelle est tombé plus d'un Auteur moderne; ils comprennent sous ce nom, & je prie mes Lecteurs de ne point l'oublier, les rimeurs de toutes nos Provinces méridionales, ou plutôt tous ceux qui ont fait des vers en *Romane Provençale*; car dans ce nombre on compte des Catalans, des Arragonnais, des Italiens. De cent quarante Troubadours environ dont la patrie est connue, il n'y en a que vingt-six qui soient de la Provence proprement dite.

Il ne s'agit point d'opposer à ce nombre, le nombre de ceux qui ont écrit en *Romane Française* (*). On compterait

(*) On connaît à la Bibliothèque du Roi quatre manu-

plutôt tous les insectes qu'un ~~été~~ voit
éclore. A peine presque devint-elle vul-
gaire, qu'elle produisit des Poètes; &
c'est une remarque déjà faite plusieurs
fois, que chez tous les peuples les ou-
vrages en vers ont précédé les écrits en
prose, & qu'en ce genre, à la différence
des autres, on a commencé par le plus
difficile. Dans un art qui ne connaissait
encore aucune règle, rimer était un mé-
tier si facile, que tout le monde s'en
mêla, & chez les Moines sur-tout, où
l'on avait rien de mieux à faire. De-là
cette multitude innombrable de morali-
tés, de proverbes, de miracles, de prie-
res à la Vierge, de Vie de Saints en vers,
dont on est effrayé quand on parcourt les
manuscrits du tems. On inscrivait des
vers sur les sceaux, sur les vases, sur
les vitraux des Eglises, les tombes sé-
crits contenant des Poésies Provençales, & il y en a plu-
sieurs milliers de Poésies Françaises.

*** P R É F A C E.**

pulcrales , les murs , les pavés. L'Office divin , la Bible , la Regle de saint Augustin , la Coutume de Normandie ; tout enfin , excepté les Chroniques & quelques ouvrages semblables , fut rimé : encore y eut-il des Histoires qui le furent. On eût dit que la Nation était affligée d'une épidémie générale ; & que pareille à ce peuple dont le soleil avait échauffé les têtes à une Tragédie d'Euripide , dans son délire elle ne parlait plus qu'en vers.

Cependant , au milieu de toute cette écume grossière d'un tems d'ignorance , on doit distinguer trois especes de Poésies , qui , destinées spécialement à l'amusement de la Noblesse & des Princes , formaient en quelque façon une classe à part : ce sont les Romans , les Chansons & les Contes.

Dès les tems les plus reculés de son origine , la Nation avait eu des Chan-

sons militaires dans lesquelles étaient célébrés ceux de ses chefs & de ses guerriers , dont par quelque belle action , le nom méritait d'être immortalisé. Pour s'exciter à se rendre digne d'une pareille récompense , le soldat les chantait en chœur lorsqu'il marchait au combat ; & le privilège de les entonner appartenait aux Bardes qui les avaient composées. Les Francs eurent les leurs dans les marais de Germanie. Devenus conquérans de la Gaule , ils en firent de nouvelles , qui contiennent , dit Eginard , les principales actions de leurs Rois , & les plus beaux faits de notre Histoire. Charlemagne dont l'âme guerrière & les inclinations héroïques devaient aimer avec transport un pareil genre , les recueillit toutes ; à ce que nous apprend le même Auteur , & les copia même de sa main ; mais elles furent anéanties par la renommée imposante , qu'après lui ,

laissa ce Monarque célèbre. On n'osa plus chanter la faible postérité de Clovis, quand on eut un tel Héros ; & lui seul devint avec ses principaux Capitaines, l'objet des nouvelles Chançons militaires. Cependant il y en eut une qui prévalut ; ce fut celle où l'on célébrait Rolland, & les autres Paladins tués ou blessés à la défaite de Roncevaux. Soit que celle-ci offrît un événement tragique, propre à remuer plus fortement le soldat ; soit qu'elle rappellât un fait peu honorable, dont on vouloit l'inviter à effacer la honte ; soit enfin qu'elle eût un mérite de Poésie supérieur aux autres, elle les fit oublier, & devint pour nos armées la chanson du combat*. On

* Il y a cependant des preuves qu'il en subsista on qu'on en fit d'autres. Les *miracles de S. Benoît* racontent qu'un parti de Bourguignons ayant formé en 1095. le projet de piller Châtillon-sur-Loire, ils s'avancèrent, si pleins de confiance dans le nombre & la valeur de

regarda comme un honneur de la commencer ; & l'un de nos vieux Historiens en vers , remarque qu'à cette bataille d'Hastings , qui en 1066 rendit un Duc de Normandie Souverain de l'Angleterre , cette fonction glorieuse fut remplie par un Chevalier , nommé Taillefer , doué d'une voix forte & sonore. Guillaume lui avait permis , en récompense , d'attaquer le premier l'armée ennemie ; & Taillefer , par sa bravoure , se montra digne d'une pareille distinction. La chanson de Rolland subsista jusqu'assez avant dans la troisième race , comme il paraît par cette réponse si fière , connue de tout le monde , d'un soldat au Roi Jean , qui lui reprochait de la chanter en un tems où il n'y avait plus de Rollands ,

leur troupe , qu'ils se firent précéder par un bouffon , lequel chantait sur un instrument de musique les guerres & belles actions de leurs ancêtres ; ils voulaient par-là s'animer davantage au succès de leur entreprise.

' Rec. des
Hist. de Fr.
T.XI. p. 489.

disait-il : *Sire*, répartit le soldat, *il s'en trouverait encore , s'ils avaient à leur tête un Charlemagne*. Elle n'est pas venue jusqu'à nous, & a eu le sort de beaucoup d'autres plus modernes , que personne ne songe à transmettre , parce que personne ne les ignore ; & qui après avoir été dans toutes les bouches, finissent pour cette raison-là même, par s'oublier & se perdre.

Il semble que dans une Nation guerrière , où la Noblesse regardait le courage comme la première des qualités , & presque comme la seule qualité estimable , on n'aurait dû accueillir que des chansons de guerre. Il y en eut cependant d'amour & de galanterie ; les Gaulois eux-mêmes en avaient de fort libres , que les Auteurs postérieurs nomment *Vallemachix*. Rien de plus commun dans le douzième siècle que les chansons érotiques. Saint Bernard en avait fait

plusieurs dans sa jeunesse. Celles d'Abélard pour la célèbre Héloïse, furent chantées par toute la France; & ce goût de gaité frivole était même si général, qu'en Normandie, dans les longues processions, tandis que le Clergé reprenait haleine, les femmes en chantaient de badines, *nugaces cantilenas*. *Hist. Litt. de la Fr. Tom. VII. p. lj.* On connaît celles de Thibaut, Comte de Champagne, pour la Reine, mere de Saint-Louis. Une multitude d'Auteurs, contemporains de Thibault, parmi lesquels on compte plusieurs noms du premier rang, s'exercerent dans le même genre; & ce genre, pour des gens qui ne se doutaient pas que la Poésie dût avoir des regles, était, comme je l'ai dit, si facile, qu'on ne doit pas s'étonner s'ils se multipliaient si étonnamment. J'ai parcouru tout ce que je connais dans les différentes Bibliothèques de Paris, de manuscrits contenant d'an-

ciennes chansons. Ce ne sont la plupart que des lieux communs d'une fade galanterie , de tristes supplications à leur maîtresse pour l'attendrir , des plaintes éternelles contre les médifans , un début trivial qu'on croirait avoir été d'usage , tant il est souvent employé : *la verdure renaît , le rossignol chante , je veux chanter aussi*. Quelquefois pourtant on y trouve de la naïveté , du sentiment , des peintures du printems assez agréables. Du reste , aucun de ces morceaux voluptueux , enfantés par le plaisir & la joie , quoique déjà l'on connût une sorte de luxe : aucune chanson de table sur-tout ; ce qui est plus étonnant encore , d'autant que la Nation aimait le vin. On égayait le repas par des propos joyeux , par des contes que les convives , comme je le dirai dans la suite , étaient obligés de faire chacun à leur tour ; mais pour ces couplets destinés

P R É F A C E. xvij

destinées à chanter, le verre en main, la liqueur qu'on va boire, on ne les avait pas imaginés (*) On ne s'en est pas même

(*) On chantait à table cependant, mais c'étaient des chansons d'amour. En voici une, tirée du Roman du *Châtelain de Couci*, ouvrage dont il sera parlé ailleurs. Le Poëte la fait chanter à un repas par la dame de Fayel. C'est un vrai Triolet.

loyalement
J'aim bien loiaument,

J'ai
Et s'ai bel amy

je dis
Pour qui di souvent,
J'aim bien loiaument.

(Il est à moi par hommage-lige)
Est miens ligement,

d'assurance
Je le sai de fy :
J'aim bien loiaument,
Et s'ai bel amy.

Les Romanciers font souvent mention de chansons avec refrain, répétées en chœur par tous les convives. On trouve aussi des Triolets dans des Romans antérieurs à celui du *Châtelain de Couci*, & en particulier dans celui de *Cléomadès*, dont l'Auteur était contemporain des Fabliers; mais dans les Triolets de *Cléomadès*, il n'y a que le premier vers qui se répète, à la fin comme au milieu.

avisé qu'assez tard; & pour trouver les premiers, il faut descendre presque jusqu'au dernier siècle.

Outre les Chançons militaires & les Chançons d'amour, nos Poètes en avaient encore deux autres sortes; les *Pastourelles*, dont je ne parlerai pas ici parce qu'il en sera fait mention dans le corps de l'Ouvrage, & les *Jeux-Partis*. Ces derniers sont ce que les Troubadours nommaient *Tenson*, c'est-à-dire, des questions de jurisprudence amoureuse. Le Poète y avance un sentiment; un Acteur qu'il introduit en soutient un autre; & après quelques couplets dans lesquels la question est débattue, bien ou mal, un troisieme personnage prononce entre eux, & décide; ou, celui qui parle le dernier est censé prononcer. La grande importance que le respect pour les Dames attachait alors aux choses d'amour, accrédita singulierement ce

badinage galant ; mais aussi par l'influence de cette manie de subtilité qui régnait dans les écoles , dans les harangues , les sermons & les écrits théologiques du tems , il arriva qu'on le fit consister en une métaphysique de sentiment, ridicule à force d'être déliée. L'empreinte de ce pédantisme fut si profonde , que plusieurs siècles ne purent l'effacer ; & la fameuse thèse du Cardinal de Richelieu sur l'amour , n'est peut-être pas la dernière preuve qu'on pourrait en alléguer.

Pour donner à mes Lecteurs une idée des *Jeux-partis*, il ne faudra que rapporter sommairement quelques-uns de leurs sujets. Les uns annoncent du libertinage , les autres un purisme d'amour poussé presque jusqu'au fanatisme ; & ce sont-là les mœurs du tems auxquelles je prie mes Lecteurs de faire attention , parce que c'est une des clés principales de l'Ouvrage qu'on va lire. b 2

xx P R É F A C E.

Lequel aimeriez-vous mieux que votre maîtresse fût morte, ou qu'elle en épousât un autre ?

Qui souffre le plus, ou du mari dont la femme, ou de l'amant dont la maîtresse est infidèle ?

Doit-on plus blâmer celui qui se vante des faveurs qu'on ne lui a pas accordées, que celui qui publie celles qu'il a reçues ?

Si vous aviez un rendez-vous la nuit avec votre maîtresse, préféreriez-vous de me voir sortir de chez elle, vous y entrant ; ou de m'y voir entrer, vous sortant ?

J'aime une femme que je n'ai pu fléchir ; une autre m'offre son cœur : dois-je renoncer à la première, ou continuer de la servir ?

Vous avez joui de votre maîtresse pendant quelque tems ; je parviens à lui plaire, & à vous succéder. Qui de nous deux doit ressentir le plus de peine ?

On vous propose de coucher avec votre mie une seule fois, mais à condition que vous

P R É F A C E. xxj

ne la reverrez plus de votre vie ; ou de la voir tous les jours , mais sans jamais rien obtenir d'elle. Que devez-vous préférer ?

Deux personnes qui s'aiment sont couchées ensemble , & elles s'en tiennent à de légères caresses. Laquelle des deux fait un plus grand sacrifice ?

Lequel est le plus heureux d'une vieille femme qui devient l'ami d'un jeune homme , ou d'un vieillard qui a une jeune mie ?

Vaut-il mieux avoir pour maîtresse une femme ou une demoiselle ?

Lequel est préférable pour une femme , ou d'un homme expérimenté qui a déjà connu le plaisir ; ou d'un jeune puceau tout neuf qui ne le connaît pas encore ? &c. &c.

Il devait arriver souvent que le Poète qui dans son jeu-parti décidait une question d'amour , ne la décidât pas au gré de tout le monde , & qu'un autre la traitant de nouveau , prononçât différemment. Les lecteurs alors prenaient parti

ou pour l'un ou pour l'autre ; & de-là naissaient d'interminables disputes, dont on ne pouvait espérer de voir la fin, que quand des Tribunaux absolus , & d'une autorité non contestée , auraient jugé en dernier ressort. Chose qu'on aura peine à croire ! ces Tribunaux se formerent. En différentes villes , des Gentilshommes , des Chevaliers , des Poètes , réunis par une association libre , se chargerent de prononcer sur ces risibles procès ; & d'après les préjugés du tems sur l'amour , ils s'honorèrent même de leur fonction. Mais ce n'était pas assez. Il fallait encore que les *Cours d'amour* , ainsi se nommerent ces assemblées , eussent une telle sanction que personne n'osât en appeller. C'est-là un prodige dont on ne doit gueres se flatter pour les décisions humaines. Il s'opéra cependant cette fois-là , parce que les femmes devinrent Présidentes nées du

Tribunal, & que dès ce moment, les Jugemens en devinrent sacrés.

J'aurai occasion ailleurs d'entrer dans quelques détails sur les Cours d'amour. Je me contenterai de remarquer ici que ces établissemens durent probablement leur origine aux Provençaux. Au moins furent-ils très-brillans dans leurs Provinces, au lieu qu'ils languirent toujours dans les nôtres, & ne commencèrent, comme je le dirai, à acquérir quelque éclat, que sous Charles VI, par l'importance que leur donna la frivole Isabeau, son épouse.

Ce n'est, ainsi qu'on pourrait le croire d'après ce qu'on vient de lire, ni la galanterie, ni l'amour, qui produisirent les Romans : on les doit au même motif qui enfanta les Croisades, à un zèle de dévotion mal entendu. Les Sarrafms étaient maîtres de l'Espagne, d'où sans cesse ils menaçaient la France

dont ils avaient déjà possédé quelques Provinces , & dans laquelle ils avaient , depuis leur expulsion , porté leurs armes plusieurs fois. Ils possédaient sur-tout les lieux Saints , & l'on croyait la religion intéressée à cette sorte de profanation. On crut donc devoir sonner la trompette contre un Peuple infidele & conquérant , que le fanatisme rendait redoutable ; & ainsi naquirent les trois premiers ouvrages Romanesques que je connaisse. Dans tous les trois , on suppose pour ennemi aux Sarrafins le Héros le plus célèbre qu'eût encore produit la France, Charlemagne. L'un lui fait faire une expédition en Palestine , l'autre en Espagne , le troisieme en Languedoc , pour délivrer Carcassonne & Narbonne assiégés par eux ; mais ce que je crois digne de remarque , c'est que les Auteurs de ces trois fables dévotes , furent trois Moines. Aussi leur ouvrage , employé

en partie à vanter leur Ordre , leur Abbaye , ou de prétendues Reliques , auxquelles sont attribués beaucoup de prétendus miracles , porte-t-il à chaque page l'empreinte & le sceau de la monastichité. Les Poètes ne tarderent pas à s'emparer d'un genre de fiction si favorable à des imaginations extravagantes & sans règle. Néanmoins, en adoptant le genre , & très-souvent le Héros , ils se garderent bien d'adopter le sujet , & de se faire , comme les trois Moines , le tocsin d'un fanatisme religieux. La Chevalerie venait de naître ; ils la transporterent dans leurs poèmes avec sa bravoure inquiète , avec son ardeur pour les exploits merveilleux , & cette galanterie fameuse dont elle était devenue l'origine. Dans tous , à peu-près , le personnage principal fut un Chevalier errant , qui redressait les torts , pourfendait les géants , sauvait l'honneur des belles , remportait le prix

de tous les tournois , & opérait pour sa mie des prouesses , auprès desquelles les travaux d'Hercule ne sont que jeux d'enfans. J'ai dit pour sa mie, parce qu'il fallait alors qu'un Héros fût amoureux. Il n'y a pas un seul Roman, (on appella ainsi les poèmes nouveaux, à cause qu'ils furent écrits en Romane) qui manque à ce principe. Plusieurs même font rouler entièrement sur l'amour , les aventures de leur Chevalier ; & ceci prouve que si quelquefois les écrits ont influé sur les mœurs de leur siècle , plus souvent encore l'esprit du siècle a influé sur les écrits. Enfin, outre les Romans de Chevalerie & d'amour, il en est une troisième espece, la moins nombreuse des trois , qu'on peut appeller Romans de Férie , parce que les aventures qu'ils contiennent, ont la magie pour ressort principal. On trouvera plusieurs Fabliaux dans ce dernier genre. Ils don-

neront lieu à une note sur la Férie & sur les Fées, ce qui me dispense d'en parler ici. Je ne puis y présenter que des apperçus généraux; les matieres que j'y examine sont si abondantes, qu'elles exigeraient un volume entier: or, ce volume serait l'histoire de notre ancienne poésie, & je ne dois point oublier les bornes que me prescrit mon sujet. D'autres, plus instruits, entreprendront sans doute un ouvrage utile qui nous manque encore.

Il n'est pas possible de dire jusqu'à quel point, en moins d'un siècle, se multiplierent les Romans, & le succès prodigieux qu'ils eurent, non-seulement en France, mais au-dehors. L'Italie & l'Espagne les adopterent. Plusieurs furent traduits dans ces langues étrangères, & ils y conserverent même tant de réputation, que par la suite, lorsque chez nous le tems en eut aboli la mé-

xxviii P R É F A C E.

moire, il se trouva des Auteurs, qui de bonne foi les croyant Italiens ou Espagnols, les retraduisirent en Français, comme originairement étrangers. Il y a sur ce fait plusieurs exemples connus : il me serait aisé d'en ajouter plusieurs autres.

L'invention de la Romancerie fut accueillie par l'Angleterre avec la même ardeur que par nos autres voisins. Mais ce peuple jaloux, & dès-lors envieux de la France, ne voulant pas donner à ses Paladins un chef Français tel qu'eût été Charlemagne, il imagina de s'en choisir un autre parmi ses Rois, & d'en faire un Héros fameux, qui par ses exploits éclipsât le nôtre. Le personnage destiné à ce beau rôle, fut Artus, Prince ignoré, & d'autant moins propre à le remplir, que dans l'Histoire il n'en joue aucun. Mais ce qu'on trouvera, je crois, plus mal-adroit encore, c'est qu'au nom-

bre de ses conquêtes, ce preux des preux met une partie de la France, & qu'il se donne pour vassaux plusieurs des Roitelets qu'on suppose y régner. Or maintenant, si l'on se rappelle qu'au tems où s'écrivaient ces fictions mensongeres, l'Angleterre conquise obéissait à des Princes Français, on conviendra qu'aux yeux de Lecteurs attentifs, il en est des Nations dans leurs écrits, comme des individus : toujours le caractère y perce par quelque endroit.

Ces prétendues conquêtes que nous trouvons aujourd'hui si révoltantes, durent pourtant choquer beaucoup moins nos Peres, parce que leurs yeux étaient accoutumés à voir des Rois Anglais posséder par droit de succession quelques-unes de nos Provinces. L'histoire fabuleuse d'Artus plut même si fort à nos Romanciers par la magie qu'elle présentait sans cesse, mêlée avec les prouesses

xxx. *P R É F A C E,*

de Chevalerie , que beaucoup d'entre eux l'adoptèrent, & choisirent pour Héros de leurs poèmes quelque Paladin supposé du conquérant Breton. Il y a aussi des Fabliers qui ont pris le même sujet. J'ai réuni leurs Contes, & c'est par eux que commence ce Recueil.

Les Romans d'amour & ceux de Féerie sont peu nombreux. Ceux de Chevalerie au contraire le sont infiniment. On range ordinairement ces derniers sous trois classes : Romans d'Artus , Romans de Charlemagne , Romans des Amadis. On pourrait en ajouter une quatrième , plus nombreuse que les autres encore ; celles dont les Héros n'étaient ni Chevaliers de Charles ou d'Artus , ni descendans du Gaulois Amadis ; mais des Paladins , ou des Princes que le Poète fait vivre dans d'autres tems , ou dans d'autres Cours ; tels que Perceforêt, Alexandre , &c. &c. &c.

Tous les Romans, au moins tous ceux que je connais, furent écrits originairement en vers. On ne commença gueres à les traduire en prose, que sous Charles V, tems où la langue déjà plus épurée, aquérait en même-tems ce caractere exquis de naturel & de naïveté dont le secret paraît perdu. François I, de qui la tête, exaltée par ces lectures, s'était passionnée pour l'antique Chevalerie (*), fit traduire de l'Espagnol, les Amadis, Romans originaire-

(*) Non-seulement il voulut, comme chacun sait, être armé Chevalier des mains de Bayard, mais il lui arrivait quelquefois de se faire peindre la barbe & de se montrer ainsi à ses courtisans, habillé comme les preux de nos Romanciers. Brave & téméraire à la guerre, galant & magnifique dans sa Cour, loyal, généreux, prodigue, fidele à sa parole, il eut toutes les qualités & les défauts des anciens Chevaliers. Il est probable que c'est à la pétulance de cet esprit Chevaleresque, qu'il faut attribuer la fatale journée de Pavie, & les malheurs qui en furent la suite; mais à coup sûr, c'est ce même esprit aussi qui dicta cette phrase sublime, *tous est perdu hors l'honneur.*

*'Disc. Po-
lit. & Mi-
lit.*

ment Français , mais que le tems avait fait oublier , ainsi que beaucoup d'autres. Jamais ouvrage n'eut une telle vogue. Elle fut telle , & sur-tout sous le regne de Henri II , que si quelqu'un , dit la Noue , avait osé en dire du mal , *on lui eût craché au visage*. Ce fut cet engouement sans doute qui donna de l'humeur au grave la Noue , puisqu'il emploie un de ses discours tout entier à déclamer contre cette sorte d'ouvrage. Mais les raisons qu'il allègue pour le décrier , fussent-elles aussi excellentes qu'elles sont faibles , on ne peut nier au moins que si les Romans de Chevalerie ont eu au seizieme siecle quelque influence funeste , ils ont spécialement contribué pendant les quatre siecles précédens à dissiper l'ignorance , à favoriser les progrès de la poésie , à inspirer aux Nobles le goût de la lecture , & sur-tout à répandre dans la Nation ce mépris des dangers , cette élévation

élévation d'ame , & cet enthousiasme de gloire qui fait les Héros. Quelques Auteurs respectables ont reproché à Cervantes, d'avoir par son Dom-Quichotte anéanti en Espagne l'esprit de Chevalerie. Je ne serais pas surpris que quelqu'un chez nous regrettât les Romans qui inspiraient cet esprit; sur-tout quand il se rappellera quels livres en ce genre on leur a fait succéder. A tout age , nous sommes, pour certains objets, de vrais enfans. Jeunes ou vieux, nous nous repaissons, avec la même avidité, du récit de ces prouesses incroyables qui relient à nos yeux l'espece humaine , & qui ont pour émouvoir, un des grands ressorts de l'ame, la terreur. Un peu plus d'art & de variété, eût pu faire de nos Romanciers des Auteurs très-séduisans. Homere n'a eu, comme eux , que des fables populaires; l'Arioste & le Boyardo ne se sont absolument servi que des leurs ; mais il leur

xxxiv P R É F A C E.

a manqué le génie de l'Arioste & d'Homere ; & tandis que ceux-ci , toujours admirés , vivront toujours , les autres tombés pour jamais dans l'oubli , n'ont laissé d'eux aucune mémoire.

On n'en doit pas moins excuser la Nation , qui dans le tems les admira , puisqu'après tout elle ne connaissait alors rien de mieux. Au reste , s'il fallait pour nos Ancêtres une meilleure excuse encore , j'ajouterais que parmi ces milliers de Poèmes , inconnus aujourd'hui , ou destinés tout au plus à figurer sans aucun usage dans le cabinet d'un curieux , il en est plusieurs qui sont vraiment intéressans : je le prouverai par quelques Extraits mis à la suite des Fabliaux , si l'étendue réglée du volume le permet. Je dirai plus , c'est que même dans la plupart des autres on trouvera , malgré tous leurs défauts , (& j'en atteste quiconque aura le courage de les lire) , des mor-

ceaux très-agréables , & sur-tout un talent particulier pour exciter la curiosité & l'admiration. Ceux dont la veuve Oudot a composé sa bibliothèque bleue, ne font-ils pas encore les délices du peuple , tout étrangère qu'est pour lui une pareille lecture ?

Ce qu'on vient de lire sur la Roman-
cerie , regarde nos seuls Poètes Fran-
çais. Je ne connais aux Troubadours
que quatre Romans , & tous quatre dé-
vots (*). Qui a occasionné chez eux cette

(*) Ce sont, Philumena , Gérard de Roussillon , Guil-
laume au Court-nés, & Honorat de Lérins. Ce dernier
n'est qu'une légende ; Gérard de Roussillon , qu'une chro-
nique rimée , contenant l'Histoire des Croisades contre les
Albigéois : (il y a aussi un Gérard en Romane Française ,
tout différent de celui-ci , & dont le Héros fait la guerre
à Charlemagne). Guillaume au Court-nés , est la vie de
ce Saint Guillaume , auquel Charles confia le comman-
dement de ses armées , qui se distingua contre les Maures
d'Espagne , reçut de l'Empereur en récompense le Duché
d'Aquitaine , & finit par se faire Moine. Philumena , com-
posé sous le nom d'un prétendu Secrétaire du même Em-

xxxvj P R É F A C E.

disette , dans un genre sur-tout si fêté , si long-tems à la mode ? Voilà encore un de ces faits auxquels n'ont pas fait attention ceux qui ont prôné les Rimeurs en Provençale. On vante tant l'imagination vive de ces Provinces favorisées du Ciel ; & elles n'ont pas produit un seul Roman de Férie ! Quoi ! l'Histoire nous parle fans cesse de leur galanterie , & cette galanterie aboutit à des Chançons ! Pas un seul Roman d'amour ; pas un seul de Chevalerie sur-tout , dans des siècles

pereur , par un Moine de l'Abbaye de la Grasse , contient quelques exploits de Charles contre les mêmes ennemis , & sur-tout l'histoire & les miracles de cette Abbaye , dont le Moine lui attribue la Fondation. Les Auteurs de *l'Histoire Littéraire de la France* , font remonter ce Roman à l'année 1015 ; le Comte de Caylus le rejette au regne de Saint Louis ; & quelque fondée que me paraisse son opinion , j'ai bien voulu cependant citer plus haut *Philumena* , comme un des trois premiers Ouvrages Romanesques , faits en France , de peur qu'on ne me soupçonne de vouloir diminuer en quelque chose la gloire des Provençaux.

P R É F A C E. xxxvij

où toutes les imaginations exaltées par les conquêtes d'Angleterre, de Sicile, de Constantinople, de Jérusalem, &c; par les spectacles guerriers des Tournois, par les fêtes des Cours plénieres, ne respiraient que le fanatisme des grandes actions. Ce n'est pas au reste que je prétende attacher un grand prix à un genre de composition, qu'heureusement pour nous, de meilleurs Ouvrages ont anéanti. Je fais d'autant mieux l'apprécier, que j'en ai lu un grand nombre; mais enfin, c'était une production de longue haleine; c'était l'Epopée du tems; encore une fois, on ne connaissait rien de mieux: & si l'on se rappelle ce qui a été dit plus haut, que non-seulement en France, mais dans les royaumes voisins, l'engouement sur ce point était général; on sera tenté de demander si les Provençaux n'avaient donc pas la tête épique.

Il est un genre plus agréable encore, ainsi que plus varié, dans lequel les Rimeurs de nos Provinces l'emportent sur ceux des leurs; c'est celui des Contes. On les nommait *Flables*, *Flabels* ou *Fabliaux*, parce que la plupart de ces fictions sont fabuleuses; leurs Auteurs s'appellaient *Fableors* ou *Fabliers*. A Rome, dans la Perse, la Grece & l'Ionie, les Contes furent le fruit de la politesse, du luxe & des arts; ce qui pourrait induire à croire qu'ils accompagnent ou précèdent toujours la corruption des mœurs. S'il est vrai cependant que l'homme, pour être heureux, ait besoin de sensations, & qu'il aime à être ému, le goût des Fables doit être commun à toutes les Nations policées ou barbares. Avec quelle avidité en effet, le peuple dans tous les pays ne recherche-t-il pas les histoires insensées de Revenans & de Sorciers? On prétend que chez les Hurons

& les Iroquois, on fait, en certains jours de réjouissance, succéder les Contes aux festins. Le plus ancien ou le plus bel esprit de la troupe se charge de l'amuser; & l'on passe ainsi des nuits entières, qui ne sont interrompues que par des applaudissemens & des ris. En Afrique, chez les Jalchlévéens, quand un pere voulait marier sa fille, il donnait, dit Stobée, un grand repas auquel venaient assister tous les prétendans. Chacun d'eux, pendant le festin, égayait tour-à-tour la table par des Contes plaisans; & celui qui le premier pouvait arracher un sourire à la belle, devenait de plein droit son époux. Chez nous, où les villes n'avaient point, comme aujourd'hui, de spectacles réglés, où la Noblesse vivait retirée dans ses terres, & ne se voyait qu'en certaines occasions & pour certaines fêtes, il entrait dans ses plaisirs, les jours qu'elle se réunissait, d'entendre

réciter des Romans. Mais ces longs poèmes étant beaucoup trop considérables pour pouvoit être écoutés en entier, il fallut en imaginer d'autres plus courts, ainsi que plus gais; & telle fut probablement l'origine des Fabliaux; à moins qu'on n'aime mieux dire que nous les devons à l'Asie, & que ce fut un fruit des Croisades. Il est vrai que plusieurs sont tirés de l'Arabe, comme j'aurai occasion de le dire: & l'on sait que ce genre d'ouvrage est, dans l'Orient, de la plus haute antiquité, qu'il y a toujours été en grande estime, & que quelquefois même il a fixé l'attention du Gouvernement (*).

(*) L'Abbé le Mascrier (Voyage d'Egypte) parle d'un Hôpital établi par les Califes, avec une magnificence & des soins incroyables, dans lequel, entre autres choses imaginées pour le soulagement des malades, étaient plusieurs salles particulières où ceux qui ne dormaient pas pouvaient se rendre. Ils y trouvaient des Musiciens qui les récréaient par le son des instrumens, & des hommes gagés pour les égayer par des Contes.

Au charme que ce petit Poëme doit à la nature de ses sujets, nos Auteurs joignirent encore celui de la déclamation ou de la musique. Le renouvellement de la poésie, & la faveur qu'elle acquit auprès des Grands, avaient fait éclore en France une foule d'Histriens, dont l'unique métier était d'aller de Province en Province débiter les diverses productions des Poëtes : seule maniere, usitée alors, de les faire connaître. Musiciens par état, ils mettaient en musique ce qui était fait pour être chanté, & le chantaient eux-mêmes en s'accompagnant de différens instrumens. Avec eux s'associaient souvent des Poëtes, & presque toujours des Jongleurs, habiles dans l'escamotage, ou conduisant des animaux dressés ; & ces bandes joyeuses allaient ainsi de ville en ville, de châteaux en châteaux, amuser le Peuple & la Noblesse. Dès les premiers tems, la vie va-

gabonde de cette profession la fit mépriser. La crapule de ceux qui l'embrassaient ; leur basse avidité , la corruption de leurs mœurs , finirent par la couvrir d'opprobre ; mais ils amusaient ; & en méprisant leur personne , on accueillait leurs talens. Les États voisins en firent le même cas que nous. Richard I., Roi d'Angleterre , les attirait à sa Cour par de grosses récompenses ; & l'on voit par un règlement des Officiers municipaux de Boulogne , fait en 1228 , pour défendre aux Chanteurs Français de s'ar-

Murat.
Antich.

rêter dans les places publiques , que dès-lors ils se répandaient jusqu'en Italie.

v. 19.

Les Français qui disputent aujourd'hui si vivement sur le mérite de la musique Italienne , introduite chez eux depuis quelques années ; les Français qui se glorifient quelquefois de voir leur Langue , leur Théâtre , & jusqu'à leurs Modes , en honneur par toute l'Europe ,

sont bien loin de se douter assurément que leur patrie, il y a quelques siècles, a joui d'une gloire bien plus étendue encore; que c'est à elle qu'on doit les premiers Poètes, & le renouvellement de la Poésie; que sa Musique fut recherchée, ses Contes, ses Romans admirés, imités ou traduits chez toutes les Nations; sa Chevalerie enfin, & ses Tournois adoptés depuis la Baltique jusqu'à la Méditerranée. Il n'y eut pas jusqu'à sa Langue, toute barbare qu'elle paraît à nos yeux, qui eut une fortune prodigieuse. Transportée à Naples & en Sicile par les Normands (*); en Angleterre, par Guillaume le Conquérant; en Syrie, en Palestine, dans la Morée, dans

(*) Ce sont eux probablement qui y portèrent l'usage de la rime; car Pétrarque dit au commencement de ses Epîtres, que c'est de la Sicile que l'Italie l'a tirée. Si ce fait était prouvé, il diminuerait beaucoup la gloire des Provençaux, qu'on regarde comme les premiers maîtres des Italiens.

l'île de Chypre , à Constantinople , par les Croisades & les conquêtes qui en furent les suites ; elle domina encore sur les autres langues vivantes par un mérite tellement avoué , que les Anglais envoyaient en France leurs enfans pour l'apprendre ; & que Brunetto Latini , ayant composé , pendant le tems qu'il passa chez nous (*), un Cours d'étude , préféra de l'écrire dans notre idiôme ; *parce que la parlure , dit-il , en est plus délitable , & COMMUNE A TOUS LANGAGES.*

Ce triomphe de la Langue, quel qu'il soit, n'est encore que le triomphe de la Romane Française. Dans tout ce qu'on vient de lire , il ne s'agit aucunement de la Provençale. Ce que j'ai dit des Fabliaux ne la regarde pas davantage.

(*) C'est le premier des Auteurs Italiens, modernes. Il se réfugia en France , l'an 1260, pour se dérober aux dissensions civiles qui déchiraient Florence , sa patrie.

L'Histoire des Troubadours , publiée il y a quatre ans , n'offre d'eux que deux Contes : l'un , d'Arnaud de Carcassès , l'autre , de Raimond Vidal (*); tous deux faits dans un tems où la plûpart de ceux des Fabliers existaient déjà. Pour pouvoir les comparer aux productions de nos Poètes , il est bon d'en donner l'Extrait.

Un Chevalier amoureux d'une Dame, envoie vers elle son perroquet pour

(*) L'Historien en compte quatre autres : savoir , deux de Pierre Vidal , contenant , l'un des instructions sur l'amour , l'autre des avis sur le métier de Jongleur ; un troisième par ce même Raimond , où l'on suppose une Dame , qui voyant un Chevalier qu'elle avait rebuté par ses rigueurs , s'être attaché à une autre maîtresse , veut ravoir son cœur. Il refuse , ainsi que la nouvelle mie , de renoncer à sa conquête. L'affaire est portée devant un Juge , & celui-ci ordonne au Chevalier de reprendre son premier engagement , puisque la Dame reconnaît ses torts. Dans la quatrième aventure , par Cigala , deux freres Chevaliers vont ensemble la nuit à un rendez-vous que leur ont donné leurs maîtresses. En chemin ils entendent des voyageurs les nommer & annoncer qu'ils vont

lui présenter une requête d'amour. La Dame accepte l'offre de son cœur; mais il s'agit de pouvoir s'introduire auprès d'elle, & l'Amant embarrassé n'en imagine aucun moyen. L'oiseau propose un expédient; c'est de mettre le feu au Château, dans l'espérance que le trouble d'un pareil événement permettra peut-être à la Belle de s'échapper. Il exécute son projet avec du feu grégeois, qu'il porte sur la charpente dans sa patte. La Dame s'échappe en effet, elle vient au rendez-vous, & trouve que ce tour *est le plus joli qui ait jamais été joué.*

leur demander un logement. L'un des amans aussi-tôt, sacrifiant par courtoisie, en l'honneur de sa maîtresse, les plaisirs qu'il attend d'elle, retourne sur ses pas; & le Poëte fait examiner par deux interlocuteurs lequel des frères a mieux prouvé son amour. On sent qu'aucune de ces fictions ne doit être regardée comme un conte. Les deux de Pierre Vidal ne sont que des cadres adroits pour amener quelque instruction; celle de Raimond, un jugement dans le goût des Sentences des Cours d'amour; & celle de Cigala, une Tenson ou Jeu-parti.

Dans le Conte de Raimond Vidal, le Chevalier Bascol aime la femme d'Alphonse de Balbâtre, son voisin, sans avoir pu encore parvenir à lui plaire. Le mari instruit de cet amour, devient jaloux ; afin d'éprouver sa femme, il feint de partir pour un voyage, & revient le soir se présenter chez elle, comme si c'était Bascol. Elle le reconnaît, le maltraite, l'enferme, & va trouver l'amant, auquel, dans l'indignation que lui inspire cette épreuve injurieuse, elle accorde ce que jusques-là elle avait constamment refusé. Le lendemain matin elle assemble ses vassaux pour leur demander vengeance d'un séducteur qui est venu, dit-elle, tenter sa vertu. On entre avec des armes & des bâtons. Alphonse se fait reconnaître ; il demande grace, en jurant pour l'avenir une confiance sans bornes : mais l'épouse ne lui pardonne, qu'à condition qu'il ira faire à Bascol

xlviij **P R É F A C E.**

une réparation & des excuses convenables.

Résumons maintenant, & voyons sur quels titres est fondée la grande renommée des Troubadours; ou plutôt, que le Lecteur prononce lui-même sur leurs talens : car je ne plaide point ici une cause dont les pièces soient inconnues. Leur histoire existe ; ouvrez-la , qu'y trouverez-vous ? Des Sirventes, des Tençons, d'éternelles & ennuyeuses Chançons d'amour, sans couleur, sans images, sans aucun intérêt ; en un mot, une assoupissante monotonie, à laquelle tout l'art de l'Éditeur & l'élégance de son style n'ont pu remédier. Un de ces Poëtes vantant la supériorité de ses compatriotes en poésie, ne leur accorde lui-même que ce mérite. *Ils ont, dit-il, d'excellens Troubadours pour faire vers, chansons, tençons, sirventes & descors!* Voilà ce qu'ils appellaient alors par excellence,

*'Hist. litt.
des Troub.*

T. 2. p. 416.

excellence, *la science gaie* (gai faber); & voilà exactement tout ce qu'a produit chez eux cette gaité savante.

Cependant, encore une fois, quelques-unes de leurs Provinces nous parlent sans cesse de leur ciel pur & de leur terre toujours fleurie. On croirait à les entendre, que chez elles se trouvent réalisées ces fables charmantes de l'Elisée ancien, & que les enfans n'y naissent presque qu'au son du tambourin & du galoubé. Mais avec ce beau ciel, avec cet air voluptueux qui porte invinciblement dans les cœurs le goût du plaisir & l'amour, avec l'avantage que la Provençale, harmonieuse & sonore, avait sur notre Romane, remplie de nasales & de syllabes muettes; pourquoi donc, je le répète, les Troubadours de ces cantons, n'ont-ils fait, comme les autres Provençaux, que de tristes chansons? Pourquoi tous également ont-ils négligé les Contes,

P R É F A C E.

celui des ouvrages de poésie qui annonce le plus de gaité ; & celui qu'on employait particulièrement aux Fêtes solennelles pour amuser les Souverains & les Grands ? N'est-il pas bien étonnant que leur plaifanterie se soit exercée uniquement , je ne dis pas à composer des satyres , ils auraient ce tort de commun avec quelques-uns des Poètes en Romane Française , & avec ceux de tous les tems ; mais , à faire de ce genre odieux un genre qui leur fût propre , & qui sous le nom de Sirvente devint chez eux tellement en honneur , qu'il forme une grande partie de leurs ouvrages ? Quelles réflexions douloureuses présenterait ce fait , si on osait l'approfondir !

Enfin , pour abrégér ces discussions dont les détails sortiraient de mon sujet , nos Rimeurs Français du treizieme siècle ont ouvert en France la carrière dramatique ; je le prouverai plus bas par des

P R É F A C E. ij

pièces originales que mon travail m'a mis à portée de découvrir. L'Histoire qu'on nous a donnée de notre Théâtre, offre dans les trois siècles suivans une quantité innombrable de *moralités*, de *mysteres*, *farces*, & *sotties*; ouvrages absurdes, j'en conviens, sans plan, sans principes & sans goût, mais qui pourtant ont préparé les jours brillans de notre Scène. Or maintenant, je demande quelles sont parmi ces Pièces, celles qu'on doit aux Troubadours. Qu'ont fait pour les progrès de l'Art ces possesseurs exclusifs de la *science gaie*? Quelles obligations enfin leur a la Scène Française?

Il ne faut rien dissimuler, & avoir le courage de publier une remarque intéressante & bien extraordinaire assurément, qui se présente ici, & que personne, je crois, n'a été jusqu'à présent dans le cas de faire : c'est que les Provin-

liij *P R É F A C E.*

ces qui au douzieme & treizieme siècles produisirent les Romanciers & Fabliers Français, sont celles-là mêmes qui au dix-septieme & au dix-huitieme ont produit aussi Moliere, Boileau, Racine, la Fontaine, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Corneille, Buffon, Condé, Turenne, le Brun, Descartes; Vauban, &c. &c. &c.; c'est-à-dire, le génie, l'éloquence, les belles imaginations, les talens sublimes, & les grands hommes enfin qui ont illustré la France, ou dans leur genre reculé les bornes de leur Art. La nature en mettant dans le partage de ses faveurs tant d'inégalité entre les différens cantons du Royaume, se ferait-elle donc plû à départir spécialement au Nord de la Loire, les dons éminens de l'esprit (*)? J'ignore les causes.

(*) Cette expression *au Nord, au Midi de la Loire*, dont je me suis servi jusqu'à présent pour désigner les limites des deux Langues, ne doit pas être prise à la

de ce phénomène, & laisse à d'autres l'honneur de les découvrir. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que déjà elle commençait à douer nos Provinces septentrionales de cette vertu créative, de cette vigueur & fécondité de production, qui depuis, pour la seconde fois, mais à plus juste titre, a rendu nos bons Écrivains le modele & l'admiration de l'Europe.

Par un effet de cette vanité si ordinaire aux versificateurs, les Rimeurs Provençaux se qualifierent du nom de *Troubadours*; & les Rimeurs Français, de celui de *Trouveurs* ou *Trouverres*;

rigueur. Le domaine de la Romane Française ne se terminait pas exactement à la rive de ce fleuve. A plus forte raison, les Provinces dont une partie est située au-delà, comme la Touraine, l'Orléanais, doivent-elles être censées lui appartenir tout entières. J'ai omis de même jusqu'ici d'excepter de ce partage la basse Bretagne, qui avait son langage particulier, parce que dans la masse des Provinces Françaises, une si petite portion doit être comptée pour rien.

épithete fastueuse , qui dans les deux idiômes dérivée du mot *trouver* , annonçait le don de l'invention & du génie , & répondait à celle de *Poètes* que s'étaient donnée les versificateurs Grecs. Mais le mot Troubadours changea bientôt d'acception. Comme on n'avait pour désigner les Poètes de la France méridionale , que le terme de *Provençaux* , & que ce terme désignant également les habitans de la Provence , était en quelque forte amphibologique ; on s'accorda généralement à user de l'autre quand on parlait de ces Poètes , & à les appeller Troubadours. On ne les connaît plus aujourd'hui que sous ce nom ; & voilà comme la qualification particulière d'un talent , devint un nom collectif de profession. Il n'en fut pas ainsi de l'acception honorable de *Trouveurs*. Après avoir été quelque-tems en usage dans la bouche des Ménétriers , des Poètes & des

Auteurs leurs contemporains , elle s'anéantit , parce que n'étant pas nécessaire , elle n'avait point passé dans la Langue. Ces Poètes eux-mêmes furent bientôt oubliés. L'Italie d'un autre côté ayant procuré aux Troubadours une réputation , on ne parla plus que de ces derniers dans notre Littérature moderne ; & de-là est résulté une erreur : c'est que les passages concernant les *Trouveurs* , leur furent indistinctement appliqués ; qu'on leur fit honneur de la plupart des faits qui regardent ceux-ci (*),

(*) On a même été jusqu'à compter parmi les Provençaux des Auteurs qui ont versifié en Romane Française. Tel est , par exemple , Richard , Cœur-de-Lion , Roi d'Angleterre. Il existe de ce Prince , deux Pièces ; l'une composée dans sa prison , lorsqu'en traversant l'Allemagne il fut arrêté par Léopold , Duc d'Autriche ; l'autre adressée au Dauphin d'Auvergne , & au Comte Gui , parent du Dauphin , pour les exciter à la guerre contre Philippe-Auguste. L'Historien des Troubadours nous apprend qu'elles sont en Français & en Provençal , & il ajoute que le Français probablement est une simple traduction. Si

& qu'insensiblement ils finirent ainsi par être regardés comme les seuls peres des Lettres Françaises. Il n'est pas jusqu'à leurs Ménestriers, sur lesquels n'ait rejailli une partie de cette gloire exclu-

cela était, ce serait le seul exemple de chansons traduites que je connusse chez nos Poëtes. Mais n'est-il pas probable au contraire, que la version Française est l'originale ; & que, comme l'une des deux Pièces était envoyée à deux Provençaux, & que l'autre devait circuler parmi les Poitevins & Gascons, vassaux de Richard, il les fit traduire en Provençale ou plutôt en patois. J'ai trouvé cette dernière en Français dans plusieurs manuscrits composés d'anciennes chansons Françaises, dans celui de M. le Marquis de Paulmy, dans la collection qu'a faite M. de Sainte-Palaye des Chansonniers antérieurs au quatorzième siècle. Il est certain d'ailleurs que le Monarque Anglais parlait notre Langue, puisque c'était celle de ses ancêtres, celle qui était établie en Angleterre par la conquête. Enfin, une preuve sans réplique qu'il composait en Romane Française, c'est l'Histoire de ce Blondel, dont l'adresse, dit-on, découvrit la prison du Prince, en chantant une chanson à laquelle celui-ci répondit de la tour où il se trouvait détenu. Or Blondel était Poëte & Ménestrier Français ; & sa chanson, de l'aveu même de l'Historien des Troubadours, était *une chanson Française qu'il avait composée autrefois avec Richard*

sive. Voit-on un Chanteur paraître à la Cour de quelque Prince ? On conclut aussi-tôt, qu'il chantait des poésies Provençales ; & l'on ne songe point que ces poésies étant dans une langue propre à certaines Provinces, elles ne pouvaient pas être entendues dans les autres (*) ; à plus forte raison dans les royaumes étran-

(*) Il est tems de mettre les Lecteurs à portée de juger de la différence des deux Langues. Voici un couplet en Romane Provençale ; il faut songer que la prononciation ajoutait encore à la difficulté de l'entendre.

Al chans d'ausels comenza ma chanso,
Cant aug chantar la Gluanta & Aiglos,
E p'els cortils vey verdeyar lo luis
La blava flors qe par entr'els boissos,
E'l riu clar corren sobr'els sablos,
La ù s'espand la blanca flor del lis...

T R A D U C T I O N.

« Aux chants des oiseaux je commence ma chanson ;
» quand j'entends chanter..... ; que
» dans les vergers je vois reverdir la terre ; que la fleur
» bleue paraît entre les buissons , & que les ruisseaux
» clairs coulent sur le sable , là où s'épanouit la fleur
» blanche du lis. »

lviii **P R É F A C E.**

gers. Si un Musicien des bords de la Garonne venait aujourd'hui dans les villes & châteaux de Normandie ou de l'Isle-de-France, nous chanter du Goudoulin,

Voici maintenant de la Romane Française.

Quant florist la violette

La rose & la ^{fleur} flor de glai, (*glayeul, iris*)

Que chante li papegai, (*sorte d'oiseau*)

Lors ^{me} mi poignent ^{amourettes} amoretes

Qui me tiennent gai.

Jamais jusqu'ici
Mès pieca ne chantai ;

Or chanterai,

Et ferai

Chançon joliette

Pour l'amour de m'^{ma mîe}amiette

(*A laquelle depuis long-tems je me suis donné.*)
Où grand pieca me donnai.

Autre couplet en Romane Française.

Prenés-i garde ;

Si l'on
S'on me regarde ,

Dites-le moi.

Trop sui gaillarde ,

l'apperçois
Bien l'aperchoi :

je le demande , quelle fortune ferait-il ?
Ce raisonnement peut s'appliquer aux
Provençaux , & quelques faits particu-
liers en leur faveur ne le détruiraient
pas. Ne voyons-nous pas de tems en
tems des Chanteurs Italiens ou Alle-
mands , se hasarder à parcourir nos Pro-
vinces ? Et certainement un Allemand
ou un Italien aurait mauvaise grace à
venir dans deux ou trois siècles alléguer
ce fait à nos neveux , pour prouver le
succès qu'a eu en France la musique de
sa patrie.

(Je ne puis m'empêcher de promener mes yeux à droite & à gauche).
Ne puis laisser que mon regard s'esgarde ;

tel me lorgne
Car tes m'esgarde ,
beaucoup
Dont mout me tarde { Qui me donnerait grande
avec envie d'être avec lui.
Qu'il m'ait o soi.

Cette langue fut *absolument étrangère* dans les Pro-
vinces méridionales , jusqu'au quinzième siècle , & elle y
était entendue de très-peu de personnes , même parmi
celles du premier rang.

*Hist. de
Lang. par D.
Vaiss. T. IV.
p. 192.*

En voilà suffisamment sur cette matière. Elle m'a paru offrir une question littéraire , assez neuve & assez piquante pour croire qu'on me ferait quelque gré de l'avoir discutée. C'est au Lecteur maintenant à prononcer. On ne peut, je le répète, l'abuser sur les preuves: il a pour juger les Troubadours , leur Histoire même. Et je m'applaudis de cet avantage , parce qu'il me dispense de répondre à des attaques & à des critiques que je ne prévois que trop. Au reste , si le jugement allait être défavorable aux Poètes méridionaux ; si les belles Provinces qui leur donnerent naissance , étaient condamnées à perdre la prééminence glorieuse dont jusqu'ici elles se sont honorées , j'aime à croire qu'il leur en coûterait peu d'y renoncer. La nature leur a prodigué tant d'autres avantages , qu'elles doivent lui pardonner sans peine de leur avoir refusé celui-ci.

P R É F A C E. lxj

Il leur restera au moins d'avoir inspiré à l'Italie le goût de la Poésie, d'avoir formé, & pour ainsi dire nourri de leur lait, Pétrarque, le Danté &c; & une pareille gloire a de quoi flatter encore.

En pesant dans la balance le talent réel des Troubadours, je n'ai point, on a pu s'en convaincre, voué à leurs rivaux une admiration aveugle. Eh ! après tout, que m'importe à moi quel canton du Royaume a produit, il y a six siècles, les meilleurs Poètes. J'ai les mêmes raisons d'impartialité pour les Fabliers, ceux de tous dans lesquels on trouve le plus de fécondité & de talent. Ce ne sont pour moi que des enfans adoptifs, qui intéressent faiblement mes entrailles paternelles; & je sens que je pourrais les juger sans devenir un Brutus. Mais en convenant de leurs défauts, défauts, après tout, plutôt ceux de leur siècle que les leurs, n'est-il pas

de l'équité aussi de rendre justice à leur mérite ? Si j'allais, par exemple, annoncer, que de simples Bourgeois sans lettres, sans culture, sans modèles, sans aucun de ces secours enfin que nous procurent les bons livres multipliés, & les lumières généralement répandues, ont imaginé des Contes qui ont amusé leur siècle & alimenté long-tems la gaieté Française; assurément ce fait littéraire, en même-tems qu'il solliciterait l'indulgence, exciterait la curiosité. On voudrait voir de quoi est capable l'esprit humain réduit à ses propres forces. Mais si j'ajoutais que ces mêmes hommes sont les premiers, qui depuis l'invasion des Barbares aient fait paraître des Contes en Europe; que les autres Nations n'ont fait que les copier ou les imiter; que l'Italie leur doit ce Bocace dont elle est si fière, & auquel elle attribue l'invention d'un genre charmant: alors on com-

menceraient, je crois, à s'intéresser pour eux. Que serait-ce donc si j'avais que plusieurs de ces Contes sont tels que j'ose les donner après Boccace & La Fontaine, & que malgré la perfection qu'a dû nécessairement amener un intervalle de cinq siècles, tous les Conteurs qui les ont suivis n'ont peut-être encore, avec beaucoup plus d'art, plus de poésie, plus de graces dans le style, ni autant de vérité dans la narration, ni autant d'intérêt & de variété dans les sujets.

Les Romanciers se ressemblent presque tous, parce que prenant presque tous pour leur sujet principal, un Chevalier auquel, selon l'esprit du siècle, il fallait faire exécuter diverses prouesses, ce cercle étroit n'admettait qu'un certain genre de faits. Les Fabliers, au contraire, dont le Poème, fort borné pour l'étendue, ne consistait que dans une seule Historiette, ne pouvaient s'af-

treindre à aucun cadre ; & de-là vient que les phisionomies chez eux sont très-peu ressemblantes. Mais un avantage que ceux-ci ont spécialement sur les premiers , c'est que leurs Contes étant faits ordinairement pour être débités dans les places publiques , ou dans les cercles de la Noblesse , on y adressait la parole aux Auditeurs , non-seulement dans le début , comme chez les Romanciers , mais très-souvent encore dans le cours de la narration ; ce qui aujourd'hui les rapproche du dialogue beaucoup plus que les nôtres , & leur donne un air d'action dramatique. Joignez à cela une maniere de narrer simple , claire & naïve , du sentiment , des peintures du cœur humain vraies jusqu'à étonner ; aucun , il est vrai , de ces détails épisodiques de poésie dans lesquels se déploie de tems en tems l'imagination de l'Auteur , & que l'art emploie quelque-fois

fois pour délasser le Lecteur au milieu d'une narration aride ; mais une foule de ces petits détails accessoires , de ces faits secondaires , qui ajoutent au tableau principal & le font ressortir ; sur-tout cette sorte de bon-homme d'un narrateur convaincu de ce qu'il vous raconte , & dont l'effet est de séduire , même au milieu des invraisemblances , parce qu'à son ton de franchise il vous paraît incapable de tromper : du reste , nulle affectation , pas une seule antithèse : quelquefois un proverbe sensé ; jamais de ces maximes tranchantes & à prétention , si communes dans nos écrits modernes ; enfin , souvent du mauvais goût & bien des défauts , mais au moins aucun des défauts du bel esprit.

Quiconque a un peu lu , & s'est accoutumé à lire avec attention , fait que non-seulement chaque peuple a son style propre & sa façon de conter , mais en-

core , que dans les ouvrages de pure imagination , tels que les Romans , & dans ceux même des Romans qui ne sont composés que des fictions les plus extravagantes , on voit les mœurs , le caractère , l'esprit d'une Nation peints d'une manière aussi vraie , & souvent plus failante que dans son Histoire même. Cette observation paraîtra fondée en raison , si l'on réfléchit que l'Écrivain , au milieu de toutes les folies qu'enfante son cerveau , est obligé d'employer des hommes , & que les hommes qu'il emploie sont ceux qu'il voit autour de lui. Il ne sera pas même fort difficile à des yeux exercés, d'y démêler bientôt jusqu'à l'esprit du gouvernement. Ouvrez , par exemple , les Contes Orientaux. Certainement quand vous verrez des Sultans , exaltés pour quelques exemples d'une justice atroce & inexorable , pour une libéralité sans bornes , pour avoir con-

P R É F A C E. lxxij

tenu leur colere ou écouté une vérité courageuse sans la punir de mort à l'instant, vous vous direz à vous-même, voilà le sceau de l'avilissement & du despotisme. Parcourez ensuite nos Romans de Chevalerie; & voyez, d'un côté un Héros qui se dévoue à courir de Province en Province pour exterminer les tyrans & protéger les opprimés & les Belles; de l'autre, des vassaux toujours en guerre avec leurs Souverains, des Chevaliers ne sachant que se battre, des Dames n'aimant que ceux qui se battent bien, des défis continuels, la rage de ferrailler & d'attaquer tout le monde. Je demande maintenant si vous ne reconnaîtrez point là l'oppression, l'anarchie, & une inquiétude de courage, qui quelquefois heureusement enfantait l'enthousiasme de la vertu.

C'est sur-tout par ce tableau si intéressant, des mœurs & du costume de

lxviij *P R É F A C E.*

leur tems , plus encore par quelques beautés particulieres , que pourront plaire les Fabliaux. Et ce ne font point seulement des mœurs générales , ou celles des conditions les plus élevées, qu'ils nous représentent. Faits par leur nature, comme la Comédie, pour peindre les actions ordinaires de la vie privée , ils montrent la Nation en déshabillé , s'il est permis de parler ainsi. Opinions, préjugés, superstitions, coutumes, ton des conversations, maniere de faire l'amour, tout se trouve là , & beaucoup de choses ne se trouvent que là. J'ose même croire que quand on les aura lus, on connaîtra mieux les Français du treizieme siecle , que si on lisait toutes nos Histoires modernes. Au reste, je ne ferai point à mes Lecteurs l'injure de les rassurer sur la foi due à de pareils monumens. Ce sont des Contes , il est vrai ; mais il en est de ces Contes comme de

certains tableaux dont le sujet & les personnages sont imaginés par le Peintre ; & dans lesquels tout est vrai , excepté les personnages & leur aventure.

Les mœurs que présenteront les Fabliaux ne sont pas toujours honnêtes ; il faut l'avouer ; & plus d'une fois dans le cours de mon travail j'ai eu le chagrin de faire cette triste réflexion. Les expressions , pires encore , y sont ordinairement d'une grossièreté qui révolte. Soit simplicité du tems , soit qu'on crût qu'il n'y avait point de mal , comme le dit le Roman de la Rose , à nommer ce que Dieu a fait , soit plutôt que la langue n'étant point formée , le libertinage n'eût pas encore inventé ces tours ingénieux , ces circonlocutions adroites qui parent le crime en le voilant à demi ; un chat chez les Fabliers est appelé un chat , & rien n'y est nommé que par son nom. Et ce n'est pas seulement dans la

narration de l'Auteur que se trouvent ces expressions dégoûtantes, dont l'oreille est choquée; on les voit avec surprise dans la bouche de filles honnêtes, de femmes vertueuses, de peres instruisant leurs enfans. Après tout, si l'on n'avait que des mots à reprocher aux Poëtes de ce tems, peut-être pourrait-on entreprendre de les excuser, parce que ces mots étant, comme tous les autres, de pure convention, ils ont pu être bannis de la bonne société après y avoir été admis. Mais c'est par le fonds des choses, que certains Contes sont répréhensibles; & jamais la saine morale n'approuvera, ni la débauche, ni l'adultere. Cependant, parmi ces Contes malhonnêtes, j'en vois plusieurs qu'un pere (dans le *Castoiment*, ouvrage dont j'aurai occasion de parler) récite à son fils en l'instruisant; j'en trouve d'autres, qu'au siecle suivant le Chevalier de la Tour a insérés dans

son *Instruction à ses filles*. Les idées de pudeur sur ces nudités morales, n'étaient-elles donc pas alors les mêmes qu'aujourd'hui ? Je ne puis m'empêcher de le croire, sur-tout lorsque je considère qu'en certains points elles différaient des nôtres sur la décence physique ; que dans presque toutes nos villes méridionales , par exemple , les adultères étaient promenés publiquement par les rues , l'homme coupable en pur caleçon , la femme toute nue , ou dépouillée jusqu'à la ceinture ; que quelquefois on obligeait celle-ci de conduire elle-même son complice d'une manière plus indécente encore ; que ce châtiment d'être promenées dans la ville à moitié nues , était la peine ordinaire des prostituées ; que pendant long-tems il y a eu à Beaucaire pendant la foire , une course publique , dont le prix était un paquet d'éguillettes , & où couraient seules ces

lxxij · P R É F A C E.

malheureuses , en chemise , ou même entièrement nues ; &c. &c. &c.

Quelqu'étranges que soient les mœurs des Fabliaux , il est de mon devoir de les représenter telles qu'elles sont , puisqu'elles peignent leur siècle. L'on aurait même , je pense , autant de droit de me blâmer , comme Traducteur , si je les altérais , que comme Auteur , si j'osais les imaginer. Eh ! pourquoi ne les regarderait-on pas avec le même œil dont on voit ces statues antiques , qui dans tous les pays sont exposées sans voile aux regards du public , & de la nudité desquelles personne ne s'apperçoit , parce qu'elles ne sont plus pour nous qu'un monument de l'art. Néanmoins , je n'ai garde d'oublier ce que je dois de respect à mes Lecteurs. Il est des Contes licentieux que je supprimerai en entier ; il en est que je ne présenterai qu'en extrait , ou dont je retrancherai

P R É F A C E. lxxiiij

les détails trop libres. Ce n'est point là dépouiller un Auteur , c'est le mettre en état d'entrer chez les honnêtes gens.

Il ne m'était que trop aisé pourtant de me laisser induire à la licence , si j'eusse pu céder aux exemples. Depuis assez long-tems les Conteurs , par une corruption étrange , semblent s'être accordés à conspirer contre les mœurs ; & qui dit Conte aujourd'hui , dit ouvrage licentieux , ou au moins libre. Ce genre néanmoins , le plus agréable de la Littérature , comme il pourrait en être le plus utile , est en même-tems le plus étendu , puisqu'il n'exclut réellement aucun sujet. Ainsi penferent les Fabliers qui l'introduisirent en France. Ils pouvaient dire avec Horace , *quidquid agunt homines.... nostri est farrago Libelli*. En effet, s'ils ont des Contes libres , ils en ont aussi de nobles , d'intéressans , de gais , d'héroïques : quelques-unes de leurs

Pieces même, telles que les *Deux Amis*, *Grisélidis*, &c. joignent aux situations les plus touchantes, une morale sublime. Bocace, qui a travaillé d'après nos Poëtes, les a imités dans leur variété. Comment se fait-il que la Fontaine, qui a travaillé principalement d'après Bocace; que la Fontaine, qui a mis tant de sentiment & d'intérêt dans ses Fables, semble dans ses Contes n'avoir songé qu'à chatouiller les sens, sans jamais s'occuper du cœur? Pour les Conteurs postérieurs à lui, Piron, Vergier, Grécourt & autres, on fait quel est le style de ces Messieurs. En un mot, pour permettre la lecture de Bocace, l'Eglise n'a eu besoin que d'employer quelques retranchements très-faciles; & je demande ce qui resterait à la Fontaine & aux Auteurs dont on vient de lire les noms, si quelqu'un entreprenait de les corriger.

Une autre observation encore, déri-

vée de la première, & que je ne crois pas plus à l'honneur de notre siècle, c'est que la plûpart de toutes ces historiottes ordurieres ont pour objet des Moines ou des Religieuses ; comme si la luxure était nécessairement l'appanage d'un habit monastique. Je me vois avec chagrin obligé de citer ici de nouveau le bon la Fontaine, & je ne le cite même que comme le moins coupable. Mais malgré tout l'intérêt tendre qu'inspirent & son caractère connu, & ses écrits charmans, n'est-on pas révolté quand on lit, *les Cordeliers de Catalogne*, *Sœur Jeanne*, *l'Abbesse Malade*, &c ? On croirait presque à l'entendre, qu'il n'habite dans les couvens que des Satyres & des Messalines. Non, non, ce n'est point ainsi que sont composées les sociétés humaines. Dans toutes peuvent se glisser des désordres sans doute, parce que dans toutes l'homme est le même ; mais

il n'en est point dont tous les membres s'accordent à être généralement corrompus. Quelque licencieux que soient parfois les Fabliers, on ne leur reprochera pas au moins d'avoir calomnié à ce point un état respectable & le sexe le plus pudibond. Parmi ceux de leurs Contes qui contiennent quelque intrigue galante, il en est plusieurs dont les acteurs sont des Prêtres : & il faut convenir que les désordres du Clergé de ce tems rendaient en quelque sorte la satire excusable ; mais il n'en est que deux où il s'agisse de Moines, & un seul de Religieuses : encore ce dernier n'est-il rien moins qu'un Conte libre.

Ce n'est pas néanmoins qu'il n'y eût alors, comme aujourd'hui, du libertinage ; les Fabliaux n'en fournirent que trop de preuves : & ce libertinage, chez le Peuple, était même d'autant plus grossier, que ses mœurs l'étaient beaucoup.

Mais parmi les Nobles , l'élévation d'âme qu'inspirait la Chevalerie & ses incroyables préjugés , produisait quelquefois un enthousiasme qui s'étendait jusques sur l'amour , & qui ressemblait presque au délire. On aimait une Belle , parce que , pour être estimable , il fallait aimer ; on portait ses livrées , on obéissait à ses moindres desirs , on entreprenait pour elle les promesses les plus périlleuses ; mais c'était une Divinité qu'on s'engageait à honorer & à servir toute sa vie. Jamais un mot , jamais une demande capable de faire rougir sa vertu. Pour quiconque connaît un peu les anciennes mœurs de la Chevalerie , ce n'est point une fiction absurde & chimérique que la Dulcinée du Chevalier de la Manche ; & si l'on peut faire quelque reproche à Cervantes , ce ne sera point celui-ci.

Toutes les têtes néanmoins ne devaient pas , à beaucoup près , être sus-

lxxx **P R É F A C E.**

acte de bienfaisance & de vertu , la haute opinion qu'on y attachait déjà depuis long-tems , s'accrut à un tel point , qu'on le regarda comme la premiere de toutes les qualités. L'estime de la Noblesse s'étant tournée ainsi du côté des armes , elle imagina si bien que c'était-là exclusivement son partage , qu'elle en vint jusqu'à se faire gloire de son ignorance. Ses jeux alors devinrent des exercices guerriers ; toutes ses fêtes furent accompagnées de Tournois & de Joutes ; elle ne crut plus pouvoir plaire à une Maîtresse , qu'en rompant des lances en son honneur , ou en terrassant à ses yeux un adverfaire. De pareilles mœurs , chez des gens qui ne se voyaient que pour se battre , ne pouvaient manquer de devenir féroces. Mais de la même cause d'où procédait le mal , naquit le remede. La galanterie , l'envie de plaire aux Dames , apprivoisa ces hommes de sang. Il n'y eut

eût plus bientôt de vraies prouesses, que celles dont elles furent les témoins ; de gloire véritable , que la gloire qu'elles dispenserent. Cette humeur martiale , qui sans elles eût fait de la France une arène de bêtes farouches , elles la dirigèrent vers les Tournois ; & , ce qu'on aura peine à croire , l'honneur dont on se couvrit dans les batailles , ne fut rien au prix de celui qu'on acquit dans ces jeux magnifiques auxquels elles présidèrent.

Ces étranges préjugés du plus bisarre héroïsme dont l'histoire des Nations offre l'exemple , durèrent , sans presque aucune altération , jusqu'à l'accident funeste qui fit périr Henri II. Les Tournois alors furent abolis ; & quoique la Cour y substituât des Carroufels & des Courses de bague , la Noblesse néanmoins se trouva tout-à-coup sans exercices. L'ardeur qu'elle avait pour les

lxxxij P R É F A C E.

armes & les combats , manquant ainsi d'alimens , se convertit en fureur pour les duels ; laquelle , aigrie encore par l'animosité des guerres civiles qui survinrent , a coûté à la France depuis deux siècles , plus de sang peut-être que toutes ses batailles ensemble. Telle fut la principale & la dernière révolution , qu'effuya chez nous l'ancien esprit Chevaleresque. Cependant , comme des traces aussi profondes ne peuvent jamais , & subitement sur-tout , s'effacer en entier , il s'en conserva parmi nos Militaires des débris respectables , une loyauté franche , une fidélité inviolable à sa parole , une horreur pour le mensonge , auprès de laquelle la vie n'est rien ; enfin , une estime exclusive pour la profession des armes , & une haute idée de la valeur , qui dans certains sujets malheureusement , sont , comme autrefois , sujettes à dégénérer en disputes & en querelles.

P R É F A C E. lxxxiiij

Avec l'esprit Chevaleresque , tomba aussi tout-à-fait l'estime dont jouissaient les Romans. Leur gloire avait duré jusqu'à cette époque sans interruption ; elle s'éclipsa sans retour. Quant à la galanterie , il en subsista tout ce qui pouvait en subsister ; c'est-à-dire , que les Dames continuerent d'éprouver , dans la société comme en public , tous ces égards , ces prévenances , ces distinctions & honneurs dont elles étaient en possession depuis environ cinq siècles ; mais elles perdirent l'avantage le plus flatteur & le plus glorieux qu'ait jamais obtenu leur sexe : on ne chercha plus à leur plaire par de belles actions.

La preuve de cette observation frappante , se trouve sur-tout dans les Romans héroïques que le dernier siècle fit succéder aux Romans de Chevalerie. On y reconnaît encore , il est vrai , un fonds de physionomie antique ; mais au

lieu de ces Preux infatigables , féraillant tout le jour , & couchant le soir avec leur mie , ce sont de fades & languoureux Héros , toujours prosternés aux pieds de leurs Belles , & n'employant pour les fléchir , que des soupirs , des pleurs , un respect sans bornes , & d'éternels complimens , remplis de ce jargon précieux qu'avait mis à la mode le bel esprit du tems.

Ce genre nouveau dura jusques vers 1660 , qu'il fut remplacé par les *Nouvelles*, auxquelles succéderent les *Contes de Fées*, puis les Romans historiques, puis les petits Romans turpes , puis les Romans Anglais , les Romans en Lettres , les Romans philosophiques , &c. Il en a été de ces modes littéraires comme des autres modes , elles n'ont régné qu'un instant. Un fait plus singulier est le long empire des Romans de Chevalerie. Pendant plus de cinq

P R É F A C E. lxxv

ceus ans, on les voit constamment, malgré leur ennuyeuse uniformité, lus, admirés & traduits; tandis que, plus variés & bien autrement agréables, les Fabliaux tombent tout-à-coup en moins d'un siècle dans le plus profond oubli. L'Etranger imite, pille, copie impunément ces derniers; & personne ne réclame pour l'honneur de la France. On ne songe même ni à les recueillir, ni à les imprimer, ni à les traduire en Prose, comme les Romans. Mais la Chevalerie avait répandu dans la Nation l'enthousiasme des hauts faits; & les Romans, par le merveilleux continuel de leurs aventures, flataient ce goût d'héroïsme. Les Fabliaux, au contraire, n'offraient dans la trivialité des leurs, que des événemens domestiques, peu faits pour intéresser auprès de tous ces monstres & de ces géants terrassés: ils eurent à-peu-près le sort qu'éprouva, au milieu des

lxxxvj *P R É F A C E :*

excellens Ecrivains du siècle dernier ; le Burlesque de Scarron. Une aussi grande différence de fortune dans deux fortes d'Ouvrages, qu'on croirait destinés à des succès entièrement contraires , est digne de remarque ; & si je ne me suis point trompé dans le motif que je lui prête , c'est peut-être un des traits les plus honorables à la Nation.

Fauchet est le premier , je crois , qui ait renouvelé la mémoire des Fabliaux ; mais , il faut l'avouer , l'idée qu'en donnent ses Notices ou Extraits , n'était pas faite pour éveiller sur ce point la curiosité. Perdus en quelque sorte dans des manuscrits qu'on s'accordait à regarder comme les monumens d'un tems de barbarie , ils étaient devenus , par la difficulté de les lire & de les entendre , un objet d'érudition. Le Comte de Caylus en a fait le sujet d'un Mémoire , inféré parmi ceux de l'Académie des Belles-

P R É F A C E. lxxxvij

Lettres. Je ne connais que Barbasan, qui ait eu l'intrépidité d'en faire imprimer un certain nombre. Il est vrai qu'il y a joint un court glossaire ; mais ce glossaire n'explique que des mots, encore ne les explique-t-il pas tous. De bonne foi, peut-on se flatter qu'il se trouvera des gens assez courageux pour entreprendre une lecture, dans laquelle, dix fois à chaque phrase, il leur faudra consulter un Vocabulaire. Ce n'est pas connaître les Lecteurs Français, que de leur présenter un pareil travail. Aussi l'Ouvrage est-il resté inconnu, & il est même ignoré des Gens de Lettres.

Il n'est pas possible de faire lire les Fabliaux autrement, que dans une traduction où l'on se permettra certaines libertés. Il faut en réformer le style, en retrancher beaucoup de longueurs & des choses de mauvais goût, en resserrer quelquefois la narration ; en un mot, ce

lxxxviii P R É F A C E.

sont des métaux tirés de la mine , qui doivent être purgés de leurs scories , fondus & travaillés : mais qu'il faut bien se garder aussi de dénaturer. C'est à quoi je me suis spécialement attaché. J'ai conservé, autant que je l'ai pu, le caractère original de ces vieux Poètes , leur manière naïve de narrer , leur simplicité touchante. Quoique par fois leurs sujets soient plaisans , leur expression l'est peu ; je ne me suis pas permis de l'être davantage. J'ai poussé le scrupule jusqu'à donner à quelques-uns de leurs Contes , un style , ou plus rapide , ou plus élégant , quelquefois même plus poétique , selon que pouvaient l'autoriser les faibles nuances qui distinguaient les Auteurs. Enfin , leur langage étant devenu intelligible , je me suis fait leur interprète ; & sans jamais dire autrement qu'eux , j'ai cru dans certains endroits pouvoir dire mieux. Ce n'est donc point une tra-

P R É F A C E. lxxxix

duction littérale que je donne, on ne la supporterait pas ; ce n'est point une traduction libre , elle les altérerait ; c'est une copie réduite , pour laquelle il a fallu employer des couleurs nouvelles, & qui , sans rendre trait pour trait l'original , est cependant fidele , parce qu'elle n'y ajoute rien. Le succès , bon ou mauvais qu'éprouvera mon travail , m'apprendra si ma méthode est bonne ou mauvaise ; & dans l'un ou l'autre cas , ce que je pourrais dire d'avance pour la justifier , est inutile.

Je dois à M. de Sainte-Palaye les premiers matériaux avec lesquels j'ai commencé cet Ouvrage , & qui m'en ont même inspiré le projet. Dans la collection d'anciennes poésies , que depuis soixante ans ce Savant si estimable a pris soin de faire copier dans toutes les Bibliothèques pour composer le Glossaire qu'il va donner au Public , j'ai trouvé

sept recueils, contenant en grande partie des Fabliaux; un tiré de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, un de la Bibliothèque de M. de la Clayette, deux de celle de Berne, un de celle de Turin, un qui appartenait à l'Eglise Cathédrale de Paris, sous le N^o 2, & qui aujourd'hui appartient au Roi; enfin un, alors à M. Gaignat, & maintenant à M. le Marquis de Paulmy.

Le possesseur généreux de ces richesses littéraires me les a abandonnées, avec cette libéralité qu'on lui connaît, & qu'ont éprouvée avant moi tant de Littérateurs & de Savans. J'en ai fait mon bien. Il avait aussi une copie de trois manuscrits de la Bibliothèque du Roi, N^o 7218, 7615, 7989 $\frac{1}{2}$, composés en grande partie de Fabliaux; & ce renseignement me fit soupçonner que j'en trouverais beaucoup d'autres dans le trésor précieux d'anciennes poésies

Françaises que possède ce dépôt immense. Mais cette abondance même me devenait un obstacle. Comment deviner au milieu d'une telle multitude , quels volumes contenaient des Fabliaux ? Il m'a donc fallu fouiller en aveugle dans cette mine , de laquelle enfin , l'impatience & le dégoût m'ont chassé , malgré la complaisance sans bornes que m'ont fait éprouver les Gens de Lettres , attachés à la garde ou au service de la Bibliothèque. Néanmoins , pendant le tems que j'y ai travaillé , le hazard , auquel on doit tant de choses , m'a fait rencontrer un certain nombre de manuscrits du genre de ceux que je cherchais ; tels sont les N^o 7208 , 7534 , 7595 , 7604 & 612 ; 7985 , 86 , 87 , 96 , &c , &c.

Par ces acquisitions nouvelles, je rendais, il est vrai, mon Ouvrage plus complet , mais j'en multipliais aussi les diffi-

cultés à un point dont on n'a pas d'idée. Il n'y a presque pas de Fabliaux dont je n'aie trouvé plusieurs copies ; & presque toujours ces copies différaient entre elles, soit par un certain nombre de vers, soit par des morceaux entiers, plus ou moins considérables. Quelquefois elles n'avaient que le titre de commun , & quelquefois le fonds du Conte était entièrement le même , sans qu'il y eût un seul vers de semblable. Tout ceci me ferait croire que les Ménétriers , lorsqu'on leur donnait des Fabliaux à mettre en musique ; ou les Conteurs (*), lorsqu'ils

(*) J'appelle *Fabliers* , les Auteurs qui composaient des Contes ; *Conteurs* , ceux qui les débitaient ; *Ménétriers* , les Musiciens, dont le métier était de chanter & de jouer des instrumens ; *Menestrel* , le Chef d'une troupe de Conteurs & de Ménétriers ; enfin, je nomme *Jongleurs* , les Farceurs , Baladins , & Joueurs de gobelets , qui ordinairement se joignaient à la troupe. Fort souvent ces différentes professions se trouvent confondues , même dans les Écrivains du tems, comme on le verra. Je les distinguerai toujours, selon l'acception que je viens d'en donner.

allaient les réciter dans les Provinces ; ou peut-être même les Copistes , quand ils en ont fait des recueils, se sont donné la liberté de les altérer à leur gré. J'ai éprouvé le même inconvénient dans les manuscrits contenant des Chançons. Souvent ils différaient par des couplets tout entiers ; & ceci me rappelle une naïveté plaisante du fameux Jésuite Hardouin. Il causait familièrement avec un jeune homme de ses amis , auquel il étalait toutes les raisons qu'il prétendait avoir , pour prouver que les poésies des Anciens sont des suppositions récentes , & qu'elles furent composées par des Moines au tems de la basse Latinité. Mais , mon Pere , lui dit l'ami en riant , si votre système était vrai , songez-vous quel coup terrible vous porteriez aux Livres Saints , aux Canons des Conciles , aux Ecrits des Peres ? Le Jésuite étonné le regarde fixement , & après un mo-

ment de silence , lui serrant la main ; mon ami , s'écrie-t-il avec une forte de transport , il n'y a que Dieu & moi qui connaissions la force de l'objection que vous venez de me faire.

Si la multiplicité des Variantes a beaucoup augmenté mon travail , souvent aussi elle m'a procuré un avantage. J'en ai tiré parti en les refondant ensemble ; & me suis permis , toutes les fois que je l'ai pu , d'insérer dans la version principale que je suivais , les traits les plus agréables qui se rencontraient dans les autres. C'était pour moi une nouvelle peine ; mais les Contes y ont gagné , & ce motif m'a suffi. Je me flatte qu'on ne blâmera point de pareilles restitutions. J'ai cru néanmoins devoir en prévenir , & je répéterai ailleurs cet avertissement plus d'une fois , afin de rassurer sur mon exactitude , ceux qui rencontrant par hazard l'original de quelque Fabliau , croiraient

voir dans ma traduction l'apparence d'une infidélité.

On trouvera inférées parmi les Fables, certaines Pièces qui ne sont point des Contes ; mais je regarde le recueil que je donne ici, comme des Mémoires faits pour servir à l'Histoire de notre ancienne Littérature, jusqu'à présent si peu connue. Quelques morceaux curieux, choisis dans différens genres, m'ont paru remplir ce projet ; sur-tout quand je les ai trouvés instructifs, & qu'ils ne s'éloignaient point trop du sujet principal.

Je ne m'excuserai pas autrement sur la multitude de notes que j'ai employées. Les objets dont elles traitent sont la plupart d'une érudition si commune ; & dans ceux dont la discussion aurait eu de quoi piquer l'amour-propre d'un Dissertateur, je suis obligé d'être si superficiel, qu'assurément on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu étaler de la savantasserie.

Au reste , ce fera l'utilité de ces notes ; qui fera mon excuse. Si elles apprennent quelque chose , elles ne sont pas trop nombreuses. On reproche tant à notre Histoire sa sécheresse & sa monotonie ; on est si las de voir toujours les Rois avec quelques Grands sur la Scene , & jamais la Nation , que peut-être aura-t-on quelque indulgence pour un Auteur dont les recherches n'ont pour objet que la Nation seule , & qui la fait connaître jusques dans les plus petits détails de sa vie domestique. Les notes néanmoins avaient un grand inconvénient , celui de couper à chaque instant la narration , & par conséquent de détruire l'effet qu'elle pourrait produire. J'ai pris le parti de les rejeter toutes à la suite de chaque Conte. Cette méthode a d'autres désavantages , mais au moins elle ne nuit pas à l'intérêt ; & pour les Lecteurs que touchent peu ces sortes de matieres , elle est

est

P R É F A C E. xcviij

est la plus commode. Quant à ceux qui chercheront icide l'instruction autant que de l'amusement , je leur conseille de ne les lire que dans l'ordre où elles sont , c'est-à-dire après le Fabliau. Ils pourraient ensuite , si le Conte en valait la peine , le lire une seconde fois : rien ne les arrêterait plus alors , & l'intelligence du sujet ajouterait à leur plaisir. Je souhaiterais que l'Ouvrage fût assez bien fait pour mériter lui-même en entier un pareil honneur ; mais je suis sûr au moins qu'à commencer par cette Préface, il contient une infinité de choses , que l'on ne comprendra bien qu'à une seconde lecture ; parce qu'elles tiennent à l'ensemble des mœurs du tems , & que les traits qui peignent ces mœurs , se trouvent , par la forme indispensable de l'Ouvrage , dispersés & épars.

Dans ce grand nombre de notes, il y en aura beaucoup probablement que les gens

xcviij P R É F A C E.

instruits trouveront superflues, comme expliquant des mots trop aisés à entendre, ou des usages connus. Mais qu'ils songent quelle est la classe de Lecteurs qui s'occupe des Contes; & quels sont ceux par conséquent pour qui j'ai dû travailler.

Les citations seront faites avec la fidélité la plus scrupuleuse, afin qu'on puisse connaître le langage du tems. Cependant, pour en faciliter la lecture, j'ai cru devoir donner aux Lettres, des cédilles & des accens, quand ils leur sont nécessaires, ajouter aux phrases des points & des virgules, ponctuer les usages que ceux, auxquels est familière la lecture des manuscrits, savent n'y être pas à beaucoup près toujours observés; j'ai séparé les mots qui dans les originaux se trouvaient réunis; j'ai écrit en toutes lettres les abréviations; enfin, j'emploie par-tout où on l'emploierait aujourd'hui le *v* consonne,

quoique ce ne soit que plus tard qu'on l'ait employé, & que les Copistes ne connussent alors que l'*u* voyelle.

En remarquant ci-dessus que les Français avaient cultivé les premiers la poésie vulgaire en Europe, & que long-tems ils avaient servi de modele, j'ai ajouté qu'on leur devait spécialement les Contes. C'est chez eux qu'en ce genre agréable, sont venus puiser leurs voisins, & les Italiens sur-tout auxquels il a fait un nom. Les preuves de cette assertion se trouveront à la suite de chaque Fabliau. Je fais que ces sortes de découvertes ne touchent pas également tout le monde. Pour certains Lecteurs, peu importe quand & par qui un Conte aura été copié, pourvu que ce Conte les amuse. Ils ont raison. Mais j'espère aussi que quiconque s'intéresse à l'honneur des Lettres Françaises, ne verra pas ces recherches d'un œil aussi indifférent. Pour moi

c *P R É F A C E.*

j'avoue que c'est à cette idée particulièrement , que je dois le courage dont j'ai eu besoin pour me soutenir pendant quatre années d'un travail assidu , contre des dégoûts & un ennui que je puis seul apprécier. L'amour-propre trouvait peu d'aliment dans un Ouvrage qui ne demandait que beaucoup de lecture & quelque goût ; mais cet Ouvrage tenait en quelque sorte à la gloire de ma Patrie ; il renfermait nos titres d'aïnesse littéraire ; & dès-lors il m'est devenu précieux.

L'article des imitations & des plagats devait être plus considérable ; je comptais même , grace aux bontés de M. le Marquis de Paulmy , qui me permettait l'entrée de son immense & magnifique Bibliothèque , laisser sur cet objet peu de choses à désirer. La négligence d'un copiste m'a égaré un cahier de ces annotations , composé en grande partie des Conteurs en vers , & sur-tout

des Conteurs Espagnols & Anglais. Mais ce qui reste est plus que suffisant pour démontrer ce que j'ai avancé sur l'antériorité de nos Poëtes. Quelques noms de plus , ajoutés sur la liste de ceux qui les ont pillés , augmenterait peu leur mérite.

La même raison pour laquelle j'ai été forcé de glisser légèrement sur les matieres trop abondantes de ce Discours préliminaire , m'empêche aussi de m'étendre sur la versification des Fabliaux : car , à l'exception d'un seul, qui est mêlé de vers & de prose , tous , ainsi que les Romans, étaient versifiés. Je me contenterai de dire que ces vers sont ordinairement de huit syllabes , rimant deux à deux , sans faire alterner régulièrement , comme aujourd'hui la regle l'ordonne , des rimes masculines & des rimes féminines. Ce n'est pas qu'on méconnût cette sorte d'agrément, il était au contraire fort en usage ; mais on n'en avait pas encore

fait une loi. Ceci montre combien se trompent nos Écrivains modernes , quand , disputant sur celui qui le premier l'a observée avec exactitude , ils en attribuent l'honneur , les uns à Garnier , les autres à Saint-Gelais ; ceux-ci à Clément Marot , ceux-là à des Poètes postérieurs. Il ne fallait qu'ouvrir nos Chansonniers du treizieme siecle , pour se convaincre qu'ils la connaissaient déjà. On en a vu la preuve dans les deux Chansons citées plus haut : on y a pu voir même l'usage des rimes croisées , & celui des rimes redoublées. J'ajouterai encore un fait , qu'auront peine à croire certains Littérateurs , si fiers de la supériorité de leur siecle , mais que je me fais fort de prouver quand on voudra ; c'est que pour les différentes mesures de vers , pour la variété de coupe des couplets lyriques , enfin , pour tout le technique de la versification , on n'a presque rien in-

P R É F A C E. ciiij

venté depuis nos vieux Poètes ; qu'il n'existe aujourd'hui que ce qui existait de leur tems , & qu'ils connaissent même des formes de vers agréables qui sont méconnues (*).

(*) Il n'est pas jusqu'à ces extravagances de rimes bizarres & difficiles , attribuées faussement à Marot & à son siècle , dont on ne trouve chez eux des exemples. Je n'en citerai qu'un seul , de Gilles le Viniers.

Icelle est la très-mignote

Chanson
Note

Qu'amour
Qu'amors fait savoir ;
avoir

Que qui peut avoir belle Amie
Qui puet belle Amie ,
pas
mie

Ne la
Nel doit refuser.

user

En doit sanz folie :

douce
lie

Est la peine des vrais Amans.
Est la painne as fins Amans.

La Chanson est toute entiere dans le goût de ce couplet. En voici une autre bien plus bizarre encore, composée de vers , que l'Auteur , Baudoin de Condé , appelle *Rétro-*

Un Auteur ingénieux a proposé de nos jours , de supprimer dans les Contes & Narrations ordinaires , ces ennuyeuses répétitions, *dit-il*, *reprit-il* ; en donnant à leur dialogue , par la seule forme du stile , la vérité & la rapidité du dialogue théâtral. L'idée est d'autant plus heureuse , que l'Auteur l'a exécutée avec succès ; mais nos Fabliers , qu'il n'a pu connaître , l'avaient exécutée aussi. C'est même aussi chez eux une manière de dialoguer fort ordinaire. Entre mille exemples que je pourrais citer , je choisis ce-
grades. Chaque strophe est de trois Vers , mais tellement faits , qu'en les prenant à rebours , vous en avez trois autres qui forment deux nouvelles rimes entre eux , & fournissent une rime au troisième.

Amours est vie glorieuse ,
 Tenir fait ordre gracieuse ,
 Maintenir veult courtoises ^{mours} mours ;
 Mours courtoises veult maintenir ,
 Gracieuse ordre fait tenir ;
 Glorieuse vie est amours.

Il y a quatre couplets dans ce genre.

P R É F A C E. cv

lui-ci, tiré d'un Conte qu'on lira ailleurs. Un Amant se plaint de sa Maîtresse, qui le fait mourir, dit-il. Dans certains momens il se fait des objections à lui-même.

Par quelle réson

Est-elle *l'occasion*
Ele est de ta mort achoison ?

& elle *pas*
JE L'AIME, N'EL NE M'AIME MIE.

d'amour priée
Comment ? L'as-tu d'amors proie ?

elle
NENNIL. Donc ce n'est pas par li :

lui *déclaré*
Car si tu li eusses gehi

ardeur
Et descouvert tout ton corage ,
Ele est si douce, ele est si sage

aurait
Qu'ele averoit merci de toi.

meurs *fais pourquoi*
Tu muers, & si ne sez porquoi.

Oui je le fais
PORQOI ? SI SAI. Or di comment.

QUANT JE LA VI PREMIÈREMENT ,

Aussi-tôt je l'aimai *Oui.*
TANTOST L'AMAI. Tu 'ami VOIRE.

fait
Porquoi ? T'avait-elle fet croire

t'accorderait son amour.
Qu'ele s'amor t'otrieroit, & , & ,

Je n'ai rien à dire sur le personnel

des Fabliers. Les Troubadours ont eu le bonheur de trouver plusieurs Historiens; & nos Poëtes, oubliés tout-à-coup avec leurs compositions, n'ont laissé d'eux aucunes traces. Peut-être même n'en connaîtrait-on pas un seul aujourd'hui, si quelques-uns d'entre eux ne s'étaient nommés dans leurs Contes. Voici ces noms, dont la plûpart indiquent la Patrie de l'Auteur. J'y joins le titre des Pièces, quoique plusieurs ne doivent être qu'extraites, & même indiquées dans l'Ouvrage. Celles que j'ai supprimées pour leur indécence, vont être indiquées par des points.

Adam de le Halle, surnommé	{	<i>Le Jeu du Berger & de la Bergere.</i>
le Bossu d'Arras		<i>Le Jeu d'Adam, ou le Mariage.</i>
Audefroi le Bâtard. . . .	{	<i>Lai de Béatrix.</i>
		<i>Isabeau.</i>
		<i>Argentine.</i>
		<i>Idoine.</i>
		<i>Ammeloe.</i>

P R É F A C E. cvij

Baudouin de Condé . . .		<i>Le Dit des Hérauts.</i>
Bernier		<i>Le Bourgeois d'Abbeville.</i>
Courte-Barbe		<i>Les trois Aveugles de Compiègne.</i>
Courtois d'Arras		<i>Boivins de Provins.</i>
Durand		<i>Les trois Bossus.</i>
Enguerrand d'Orsi		<i>Le Meunier d'Aleus.</i>
Eustache d'Amiens		<i>Le Boucher d'Abbeville.</i>
Fourques		<i>Le Credo de l'Usurier.</i>
	{	<i>Le Curé qui mangea des mûres.</i>
Garin ou Guérin	{	<i>La Dame qui fit accroire à son mari qu'il songeait.</i>
	{	<i>Béranger.</i>
	{	<i>Le Chevalier</i>
Peut être	{	<i>Gautier. Le Forgeron.</i>
le même.	{	<i>Gautier le long . La Veuve.</i>
Guiart		<i>L'Art d'Amour.</i>
Guillaume le Normand		<i>Le Prêtre & Alison.</i>
Haïfiau		
Henri d'Andeli		<i>Lai d'Aristote.</i>
Hugues de Cambrai		<i>La Male Honie.</i>
Hugues Piaucele	{	<i>Hain & Dame Anieuse.</i>
	{	<i>Estourmi.</i>

cviiij **P R É F A C E.**

Hugues de Méri *Le Tournois d'Antechrist.*

Hugues le Roi *Le Vair Palefroi.*

Jacques Basir { *Les trois Chevaliers & la Chemise.*
La Vessie du Curé.

Jean de Boves { *Les deux Chevaux.*
Les deux Envieux.
La Vache du Curé.
Le Villain de Bailleul.
Les trois Larrons.
Gombert & les deux Clercs.

Jean Bédau

Jean Bodel, d'Arras *Le Jeu de S. Nicolas.*

Jean le Chapelain *Le Sacristain de Cluni.*

Jean de Condé *Les Chanoinesses & les Nones grises.*

Jean le Gallois d'Aubepierre. *La Bourse pleine de sens.*

Jean Renard *L'Ombre & l'Anneau.*

Jonglet *Le sot Chevalier.*

Marie de France *Le Purgatoire de saint Patrice.*


Païsan de Méfieres *La Mule sans frein.*

Pierre d'Anfol { *Le Revenant.*
Le Chevalier qui enferma sa femme dans une tour.

P R É F A C E. cix

Raoul de Houdan *Le Songe d'Enfer.*

Renaud *Lai d'Ygnaurés.*

Rutebeuf		<i>La Demoiselle qui vou-</i> <i>lait voler.</i> <i>La Voie de Paradis.</i> <i>Le Sacristain & la fem-</i> <i>me du Chevalier.</i> <i>L'Indigestion du Vil-</i> <i>lain.</i> <i>Frere Denise.</i> <i>Le Testament de l'Ane.</i> <i>Les Croisades.</i>
---------------------------	--	--

Nota. Les Fabliaux qui auront en tête ce signe *, sont ceux qu'a fait imprimer Barbasan. Celui-ci ☞ désigne ceux dont le Catalogue de la Bibliothèque de Berne fait mention. (On a oublié dans l'impression de le mettre à la *Mule sans frein*). Enfin, ceux qui portent deux astérisques **, sont tirés, comme je le dirai plus bas, du *Castoiment*.

Corrections & Changemens.

P R É F A C E.

*P*AGE *iv*, côte ; *lisez* : côté.

Page xvij, ne s'en est pas même ; *lis*. ne s'en est même.

Page xxx, celles dont ; *lis*. celle dont.

Page xxxviiij, nommait *Flables* ; *lis*. nommait *Fables*.

F A B L I A U X.

Page 5, de choses ; *lis*. des choses.

Page 9, qu'elle ; *lis*. quelle.

Page 19, annonner ; *lis*. annoncer.

Page 36, quelque pas ; *lis*. quelques pas.

Page 57, mlne ; *lis*. mine.

Page 59, par Fleury ; par l'Abbé de Fleury.

Page 61, nomme il y devait ; *lis*. comme il y devait.

Page 70, la jetté ; *lis*. l'a jetté.

Page 75, fut mit ; *lis*. fut mis.

Page 78, œvres ; *lis*. œuvres.

Page 80, ajoutés , aux noms ; *lis*. ajoutés aux noms.

Page 90, écrasé les autres ; *lis*. écrasé les plus faibles.

Page 100, rendit prisonnier ; *lis*. constituât prisonnier.

Page 142, j'ai cependant trouvé ; *ajoutez* : chez nos Poètes.

Page 148, lu beaucoup ; *lis*. lus beaucoup.

Ibid. desloyaux aides ; *lis*. des loyaux aides.

Page 154, pour les distinguer ; *lisez* : par où on les distinguait.

Page 170, cette fonction ; *lis*. cette destination.

Page 206, on trouve aussi le même sujet ; *lisez* : on trouve aussi ce sujet imité.

Page 236, le par des Chevaliers ; *lis*. le parti des Chevaliers.

Page 238, ne sortira ; *lis*. ne sortiras.

Page 273, & de tous les états ; *lis*. & de gens de tous les états.

Page 282, il la trouvait ; *lisez* : Gautier la trouvait.

Page 305, la muse est donc ; *ajoutez* : probablement.

Page 359, javoue ; *lis*. j'avoue.

Page 388, mais l'autre les ; *lis*. mais le Renard les.

Page 415, au bas de la Table ; *ajoutez* :

Jeu de S. Nicolas, *pag.* 339.

Jeu du Berger & de la Bergere, *pag.* 348.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Fabliaux ou Contes des douzieme & treizieme Siecles*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Décembre 1778.

Signé, COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre amé le sieur *** , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé : *Fabliaux ou Contes des douzieme & treizieme siecles*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années : le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans

la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de celui qui le représentera, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentés seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée à nos mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur Hue de Miromenil; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dixième jour de Mars, l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Règne le cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1578. folio 105, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris ce 20 Mars 1779.

Signé, DE HANSY, Adjoint.

FABLIAUX

Cette Figure , composée d'après les monuments du XIII^e siècle , représente un Chevalier armé de toutes pièces. Il tient de la main gauche un écu , & de la droite une lance avec banderolle. Son cheval est bardé , & son heaume plat sur le haut de la tête , ainsi qu'on le portait sous S. Louis. Au bras & au col s'apperoit son haubert , dont l'extrémité paraît sur la cuisse. On voit aussi ses chausses de mailles , ses étriers , ses éperons , le baudrier destiné à soutenir son épée , le poignard nommé *Miséricorde* , & enfin cette sorte de soubre-veste qu'on appelait *Cotte - d'armes*. Il sera souvent mention des différentes pièces de cette armure dans le cours de l'Ouvrage qu'on va lire.

Tome I, page 11

FABLIAUX OU CONTES DU XII^e. ET DU XIII^e. SIECLE.

MERLIN.

L'Auteur, dans un préambule trivial & fort long que je supprime, comme je ferai toujours en pareil cas sans en prévenir, déclame contre l'ingratitude des hommes & leur insolence dans la prospérité. Il les avertit de craindre les humiliations que le Ciel prépare de tems en tems à l'orgueil, & veut leur en citer un exemple terrible, capable, dit-il, de faire trembler les superbes & les ingrats.

DEUX Bucherons, voisins & amis, habitaient un même village. Pauvres, mais accoutumés dès leur naissance à la pauvreté,

contens dans leur état , parce qu'ils n'en connaissaient point de meilleur , leurs bras suffisaient à leurs besoins : que faut-il en effet pour rendre riche celui qui n'a rien ? Chacun d'eux avait pu même , du fruit de son labeur , acheter un âne , & cet animal utile qu'ils laissaient gratuitement paître dans la forêt , allégeait leurs fatigues en rapportant le bois qu'ils y avaient coupé. Tous les matins , au point du jour , les deux voisins partaient ensemble pour aller à l'ouvrage , le soir ils revenaient ensemble , & depuis vingt ans , ils menaient , sans se plaindre , cette vie pénible & innocente ; mais l'un d'eux ayant eu de sa femme une fille & un fils , ce surcroît de dépense que n'avait pas l'autre , le rendit pendant quelque temps plus mal-aisé que lui. Néanmoins par un redoublement de travail & une épargne rigoureuse , il fit si bien que les deux enfans furent élevés , & que le fils même reçut quelque éducation.

Un jour d'hyver cependant que la neige l'avait empêché d'aller à la forêt , la famille se trouva tout-à-coup sans pain & sans argent. Il se promettait bien de sortir le len-

demain pour remédier à ce malheur , & il alla effectivement au point du jour prendre son camarade ; mais la gelée avait été si violente , & la neige était si haute , qu'après avoir fait quelques pas , celui-ci , désespérant de pouvoir travailler , rentra chez lui. Le pauvre pere que pressait le besoin & dont les enfans étaient à jeûn depuis la veille , continua sa route malgré l'inclémence de l'air , & il commença même sa tâche avec courage ; mais bientôt ses mains engourdies laisserent échapper la cognée , & il se vit obligé de tout abandonner. Alors sans espoir & sans ressource , songeant à toute la rigueur de son sort , il se mit à pleurer amèrement. Condamné par sa naissance à l'avilissement & à la peine , qu'a-t-il eu dans sa vie autre que de la douleur ! pas un seul jour de repos ! & encore le Ciel lui rend-il aujourd'hui son travail stérile. Que va-t-il devenir ? Quel spectacle à son retour ! des enfans tendant les bras en demandant du pain , une femme forcenée de rage & de tendresse , des gémissemens , des pleurs (a). A cette idée son cœur se déchire , il s'arrache les cheveux , & appelle la mort.

Tout à coup une voix sort d'un buisson ,
& lui demande quel est le sujet de ses cris.
« Je suis un pere malheureux , répond-il ,
» né sans bien , maudit de Dieu , qui hais
» la vie , & ne peux mourir. Et moi , dit
» la Voix , je suis Merlin (*b*) : Consoles-toi ,
» j'ai pitié de ton sort , & veux te rendre
» heureux ». Merlin alors lui parla de *Jesus-Christ* & de *l'Evangile* : il lui enseigna ensuite certain endroit de son verger où était enfoui un trésor ; & après l'avoir exhorté à faire un bon emploi de ses richesses , à soulager les pauvres , enfin à mériter sa protection par une conduite vertueuse , il lui ordonna de revenir au même lieu dans un an. Le payfan se prosterna pour remercier son bienfaiteur , & retourna aussi-tôt à sa cabanne , enyvré d'avance du plaisir qu'il allait causer à sa famille.

Elle l'attendait avec toute l'impatience du besoin , les yeux tournés sans cesse du côté de la forêt : elle l'apperçut enfin , mais qui revenait sans bois avec son âne & sa cognée. Leur douleur alors ne put se contenir , les sanglots éclaterent : la mere furieuse s'élança

hors de la maison ; du pain , malheureux !
lui dit-elle , du pain , ou tue-moi avec mes
enfans.

Celui-ci souriant lui dit ,
Cil en foriant li dist, Dame :

Vous
Vous estes ma mie & ma fame ;

Or ne me criez pas si ^{fort} seure :

peu t t ems Dieu fait bien de choses.
En peti de tens Diex labeure.

Et il conta tout ce qui venait de lui arriver , son désespoir , la bonté de Merlin , & le don qu'il en avait obtenu. Tous deux aussitôt coururent au verger ; ils fouillèrent avec empressement , & découvrirent enfin ce qui allait finir tous leurs maux.

Ils n'eurent garde néanmoins d'étaler trop promptement une aisance qui les eût trahis , & qui aurait invité peut-être à les dépouiller. Le mari continua même d'aller de tems en tems au bois comme auparavant : mais bientôt ennuyé d'un travail que n'ordonnait plus la nécessité , il y renonça tout-à-fait ; il acheta des terres , une maison ; & , comme pour se dédommager à la fois de tant d'années de souffrance , il ne songea plus qu'à

se procurer tous les plaisirs. Tant qu'il avait été pauvre , il n'avait eu ni amis ni parens ; dès qu'il fut riche , il devint l'ami & se trouva être l'allié de tout le monde.

L'année révolue , il retourna à la forêt , comme on le lui avait recommandé ; il se présenta au buisson , & appella Merlin : « Qu'as-tu , dit la Voix ? te manque-t-il quelque chose ? Parle , car j'ai promis de te rendre heureux ». Il répondit qu'il avait du bien assez , mais il voulait quelque honneur , & demanda la Prévôté du lieu. Merlin la lui promit , & en l'exhortant de nouveau à être homme de bien , lui enjoignit de revenir encore dans un an. Quelque temps après le Manant fut fait Prévôt : mais cette dignité ne fit qu'ajouter l'orgueil à ses autres vices , & augmenter sa licence par l'impunité qu'elle lui assurait. Il oublia tout-à-fait son ancien ami , son voisin , le compagnon de ses premiers travaux. Tous les jours il voyait le malheureux revenir de la forêt ; & loin de le secourir , affectant au contraire de le méconnaître , il semblait ne plus regarder que comme un songe, le tems où il avait mené cette vie misérable.

A la fin de l'année , il se rendit au buisson ; & comme son ambition s'accroissait avec sa fortune , il demanda alors pour sa fille l'honneur d'épouser le Prévôt d'Aquilée , & un Evêché pour son fils qui était *bien lettré & bien lisant dans tous livres* (c). Ceci lui fut encore accordé , le nouveau rendez-vous fixé à l'année suivante , & l'indulgence poussée jusqu'au point de ne lui faire aucun reproche , quoiqu'il en méritât beaucoup.

Mais ce fut bien pis après cette grace nouvelle ; il ne connut plus de frein , donna dans tous les excès , & alla même enfin jusqu'à outrager son bienfaiteur ; car ne voyant plus de vœux à former dorénavant , & joignant l'insulte à l'ingratitude , il se rendit exprès au buisson , & là déclara à Merlin qu'ennemi de la gêne , même de celle qu'on n'éprouvait que tous les ans , il venait lui dire adieu & renoncer pour jamais à des faveurs qu'il fallait toujours acheter par des prières. Merlin ne répondit que pour annoncer sa vengeance , & elle fut terrible. Peu de jours après , les deux enfans du coupable moururent : lui-même ayant refusé au suzerain du canton quel-

ques secours que celui-ci lui demandait pour soutenir une guerre entreprise contre un Seigneur voisin (d), il fut dépouillé de toutes ses terres ; on lui ôta sa charge ; bientôt enfin sa misère devint si grande qu'il se vit contraint de reprendre son ancien métier , & passa ainsi sa vie , accablé de honte & de remords , & abandonné de tout le monde.

Ainsi
 Ainsi orgueil paie son *hôte* ;

Dit l'Auteur en finissant , & il exhorte les riches à profiter de cet exemple , s'ils ne veulent pas avoir une fin semblable.

N O T E S.

mes
 (a) Et mi enfans les mains me tendent

pleurent *meurent*
 Et plorent qu'ils muerent de faim. . . .

cœur *fend*
 Si que pitié le cuer me part ;
 Et leur mere vient d'autre part
 Qui m'assaut de rage & d'amors.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici le Bucheron d'Esopé imité par Lafontaine. Ce serait faire un honneur bien gratuit, peut-être, à l'Auteur de Merlin, que de le supposer capable d'avoir connu le Fabuliste grec ; mais au moins, s'il est imitateur, il a, sans le savoir, imité comme les

grands maîtres , & il faut convenir que la situation de ce pere malheureux qui veut mourir parce qu'il va voir périr sa famille sans pouvoir la sauver , est bien autrement intéressante que celle d'un payfan fatigué qui demande la mort parce qu'il a trop de peine.

(b) Grand Enchanteur qui , selon nos anciens Romanciers , naquit en Angleterre , du commerce d'un démon avec une fille vierge. Il servit long-tems , par sa science magique , le Roi Artus ; mais enfin il périt par cette science même : car s'étant choisi pour maîtresse la jeune Viviane , dont il fit son élève , celle-ci , sous prétexte de n'avoir rien à craindre de ses parens , lui demanda deux enchantemens avec lesquels elle pourrait les tenir endormis ou enfermés autant qu'il lui plairait. Merlin les lui enseigna : elle se servit du premier pour l'endormir lui-même chaque fois qu'il venait coucher auprès d'elle , & par cette adresse , dont on ne saurait trop louer le motif , fut ainsi se conserver toujours pure ; mais par une perfidie horrible , qu'on ne peut excuser , elle employa le second pour l'enfermer dans une forêt , d'autres manuscrits portent dans un tombeau , où il mourut. Les Romanciers ajoutent que son esprit y subsistait toujours , & que de tems-en-tems on y entendait sa voix. L'Arioste a adopté la version du tombeau , & il le place auprès de Poitiers '.

*' Ch. III &
VII du Rol-
land Fur.*

(c) Par la sorte de science donnée ici comme suffisante pour une des premières places du Clergé , on peut juger qu'elle devait être l'ignorance des Ecclésiastiques , & à plus forte raison celle des autres états.

(d) Un des droits les plus importants qu'avaient usurpé

les Seigneurs, celui dont ils se montrèrent le plus jaloux & qu'ils disputèrent le plus opiniâtrement contre l'autorité royale, c'était le droit de faire la guerre. Il n'est pas possible de dire tous les désordres affreux que produisit un abus qui rendait chacun juge & vengeur de sa propre cause. Un Gentilhomme se prétendait-il offensé? il armait ses vassaux, allait ravager les terres & assiéger les châteaux ou villes de son ennemi: celui-ci de son côté, armant les siens, venait en faire autant chez le premier. On brûlait les maisons, on égorgeait les habitans avec leurs bestiaux, on détruisait les moissons, les arbres, les vignes; c'était à qui ferait le plus de dégât. Louis le jeune, au moment de revenir de la Terre Sainte, ayant eu l'imprudence de renvoyer en France avant lui une partie des Seigneurs croisés qui l'avaient accompagné, son ministre Suger lui

*Dan. Hist.
de France,
Observ. sur
le regne de
S. Louis.*

écrivit qu'il livrait le Royaume à des loups ravissans'. Ces guerres privées n'étaient pas seulement la guerre de deux particuliers: tous les parens de part & d'autre, jusqu'au quatrième degré, & pendant long-tems jusqu'au septième, étaient obligés de prendre parti; si quelqu'un d'eux eût refusé, il eût perdu tout droit à la parenté & à la succession du guerroyant. Pendant que duraient ces guerres sanglantes, il semblait qu'il n'y eût plus de souverain; on faisait la guerre, on faisait la paix sans sa participation, & de toutes parts il voyait son royaume livré à l'incendie, au meurtre & au pillage, sans pouvoir souvent s'y opposer. Au milieu de ce brigandage cependant, on s'était fait quelques principes. Il était de l'honneur, par exemple, d'envoyer d'abord une déclaration de guerre ou défi, &

de ne commencer les hostilités que trois jours après. Mais quelle ressource contre ceux qui agissaient autrement ? On avait même intérêt à ne point s'avertir, parce que le pillage enrichissant, on avait intérêt à se surprendre ; & ce désordre regardait particulièrement les parens, qui n'ayant aucun sujet de défiance se trouvaient tout d'un coup attaqués sans avoir eu le tems de songer à se défendre. Pour prévenir cet abus, Philippe-Auguste régla que les parens qui entraient en guerre pour cause de parenté ne pourraient être attaqués que quarante jours après qu'elle aurait été ouverte entre les deux contendans. Ce délai de quarante jours, dont S. Louis renouvela l'Ordonnance, fut nommé *la quarantaine le Roi* ; & voilà ce que pouvait alors, pour le bon ordre, l'autorité du Prince. Le Clergé avec toutes ses excommunications si redoutées, n'avait pas pu davantage. Il crut obtenir beaucoup en assignant dans la semaine certains jours pendant lesquels il ne serait pas permis de poursuivre les injures particulières ; & ce règlement qu'on décora, pour le rendre plus respectable, du nom saint de *Treuve de Dieu*, fut annoncé même d'après une vision prétendue, & comme un ordre particulier du Ciel. Les Rois successeurs de Saint Louis firent, au sujet des guerres privées, différentes Ordonnances que pendant long-temps leur faiblesse particulière ou celle de leur pouvoir rendit presque toujours inutiles. Peu à peu cependant la puissance royale, en prenant des forces, vint à bout de les faire respecter ; & ces milliers de petits tyrans qui voulaient avoir comme elle le droit du glaive, le

perdirent insensiblement , sans qu'on puisse assigner l'époque précise où ils cessèrent de l'exercer. Il y a des

Ordon. des Rois de Fr. t. II, Préf. p. viij. exemples que les rôturiers ont guerroyé quelquefois ainsi que la noblesse¹. Des Communes même obtinrent ce privilege. " Tout le monde prétendait au pouvoir d'assassiner son ennemi.

Ib. t. XI, Préf. p. xij.

LA MULE SANS FREIN.Par Payfans
de Maisieres.

Ce Conte , ainsi que les deux suivans , a déjà paru , d'après les Manuscrits de M. Sainte-Palaye , dans la Bibliotheque des Romans , mais imité plutôt que traduit. Pour moi , à qui les ornemens étrangers sont interdits , & qui suis sévèrement astreint à la fidélité de la traduction , je le donne ici avec sa physionomie antique & tous les défauts de l'original.

AR T U S (*a*) , aux fêtes de la Pentecôte , tenait cour pleniére (*b*) dans la cité de Carduel (*c*) ; & tout ce que les Etats renfermaient de femmes distinguées , de hauts Barons & de Chevaliers s'y était rendu. Le second jour , au moment qu'on se levait de table , on apperçut au loin dans la prairie une Femme qui paraissait venir vers le Château , & qui était montée sur une mule sans licol & sans frein. Cet objet piqua la curiosité ; le Roi , la Reine , tout le monde accourut aux fenêtres , & chacun cherchant à deviner , faisait sa conjecture. Quand la pucelle fut plus à portée , on vit qu'elle était

jeune & très-jolie. Tous les Chevaliers aussitôt volèrent au-devant d'elle , on l'aida à descendre ; mais son visage était mouillé de pleurs & annonçait un grand chagrin.

Introduite devant le Prince , elle le salua respectueusement ; & s'étant essuyé les yeux , lui demanda pardon de venir l'importuner de ses douleurs ; mais on lui avait pris , disait-elle , le frein de sa mule : depuis ce jour elle pleurait & se voyait condamnée aux larmes jusqu'à ce qu'il lui fût rapporté. Il n'y avait que le plus brave des Chevaliers qui pût le conquérir & le lui rendre ; & où chercher ce héros ailleurs qu'à la cour d'un si grand Roi ? Elle pria donc Artus de permettre que quelques-uns des braves qui l'écoutaient voulût bien s'intéresser à son malheur. Elle assurait le Chevalier qui consentirait à devenir son champion , qu'il serait conduit sûrement au lieu du combat par sa mule ; & pour prix de son courage , elle s'engageait publiquement à devenir sa mie.

Tous allaient s'offrir & briguer l'honneur du choix ; mais le Sénéchal Messire Queux (d) parla le premier , & il fallut bien accep-

ter son bras, Il jura donc de rapporter le frein , fût-il à l'extrémité du monde ; néanmoins , avant de partir , il exigeait de la pucelle un baiser à compte , & s'avança même pour le prendre. Elle refusa absolument toute avance jusqu'à ce qu'il fût de retour , & lui promit alors non-seulement ce qu'il demandait , mais encore *autre chose*. Queux voulut bien se contenter de cette parole ; il prit des armes , & partit , se laissant conduire par la mule , comme il lui était recommandé.

A peine fut-il entré dans la forêt que des troupes affamés , de lions , de tigres & de léopards accoururent avec des rugissemens affreux pour le dévorer. Le pauvre Queux se repentit bien alors de son indiscrette fanfaronnade , & dans ce moment il eût pour jamais renoncé de grand cœur à tous les baisers du monde. Mais dès que ces animaux terribles reconnurent la mule , ils se prosternèrent devant elle pour lui lécher les pieds , & retournerent sur leurs pas.

Au sortir de la forêt se présenta une vallée , mais si obscure , si profonde & si noire.

que l'homme le plus brave n'eût osé y entrer sans frémir. Ce fut bien pis encore quand le Sénéchal y eut pénétré , & qu'entouré de serpens , de scorpions & de dragons vomissant des flammes , il ne marcha plus qu'à la lueur funebre de ces feux menaçans. Autour de lui tous les vents déchaînés mugissaient à la fois , des torrens grondaient comme le tonnerre , des montagnes s'écroulaient avec un fracas horrible ; & quoique l'air y fût plus froid & plus glaçant que celui de mille hyvers ensemble, la sueur ruisselait sur tout son corps. Il sortit pourtant , à la faveur de sa monture ; & après avoir encore marché quelque tems , il arriva enfin à une riviere large & profonde dont les eaux noires n'offraient ni pont , ni bateau ; mais seulement une barre de fer en forme de planche. Queux ne voyant point là de passage , renonça à l'aventure , & revint sur ses pas. Malheureusement il fallait repasser par la vallée & la forêt. Les serpens & les lions s'élançaient sur lui , avec une espece de joie , & il en eût été dévoré mille fois , s'ils l'eussent pu faire sans toucher à la mule.

Du

Du plus loin qu'on l'apperçut venir au Château , on s'apprêta à rire : les Chevaliers s'assemblerent , comme pour le recevoir avec honneur ; Artus lui-même vint lui proposer de le conduire au baiser promis ; hommes & femmes enfin , chacun le plaîsanta ; & le malheureux Sénéchal ne sachant plus à qui répondre & n'osant lever les yeux , disparut , & alla se cacher.

La Demoiselle était plus affligée que lui encore : déchue de son espoir , elle pleurait amèrement & s'arrachait les cheveux. Le brave Gauvain fut touché de ses douleurs ; il s'approcha , lui offrit avec assurance son épée , & promit de tarir ses larmes ; mais , comme Messire Queux , il voulut d'avance un baiser. Les dangers étaient connus , les malheurs de la belle augmentés ; & comment refuser d'ailleurs un Chevalier si preux dont la valeur , tant de fois éprouvée , inspirait la confiance ? Le baiser fut donc accordé , & Gauvain partit à son tour sur la mule.

Les mêmes dangers se représenterent , il n'en fit que rire. Les serpens & les lions vinrent fondre sur lui ; il tira son épée , & al-

allait les combattre : il n'en eut pas besoin ; les monstres s'inclinant de nouveau à l'aspect de l'animal se retirèrent tranquillement. Enfin il arrive à la rivière , voit la barre , se recommande à Dieu , & s'élance sur ce pont périlleux. Il était si étroit qu'à peine la mule pouvait-elle y poser les pieds à moitié. Tout au tour du héros les vagues écumanantes s'élevaient en grondant , & s'élançaient sur lui pour le renverser & l'engloutir ; mais il fut inébranlable , & aborda heureusement au rivage.

Là se présenta un château fortifié , garni en dehors d'un rang de quatre cens pieux , en forme de palissades , dont chacun portait sur sa pointe une tête sanglante , à l'exception d'un seul qui , nu encore , semblait attendre cet ornement terrible. La forteresse , entourée de fossés profonds , remplis par un torrent impétueux , tournait sur elle-même comme une meule sur son pivot , ou comme le sabot qu'un enfant fait pirouetter sous la courroie. Elle n'avait d'ailleurs aucun pont , & paraissait interdire à Gauvain tout moyen d'exercer sa valeur. Il résolut d'at-

tendre néanmoins , espérant que la forteresse peut-être , dans une de ses révolutions , lui offrirait quelque sorte d'entrée ; & déterminé en tout cas à périr sur le lieu , s'il le fallait , plutôt que de retourner honteusement. Une porte s'offrit en effet ; il piqua sa mule , lui fit sauter ce large fossé , & se trouva dans le château.

Tout semblait y annoncer une dépopulation récente. Des rues vides , personne aux fenêtres , par-tout le silence affreux de la solitude. Un Nain paraît enfin , & le regarde avec attention. Gauvain lui demande quel est son Seigneur ou sa Dame , où l'on peut les trouver , & ce qu'ils exigent. Le Nain ne répond rien , & se retire. Le Chevalier poursuit sa route , & voit sortir d'une caverne un Géant d'une laideur affreuse , les cheveux hérissés , & armé d'une hache. Celui-ci applaudit à son courage ; mais il le plaint d'être venu tenter une aventure , dont l'issue ne peut que lui être funeste , & que la palissade terrible eût dû l'avertir d'éviter. Il lui offre ses services cependant , le fait manger , le traite bien , le mène à la cham-

bre où il doit coucher ; mais , avant de sortir , il ordonne au héros de lui abattre la tête , en annonçant qu'il viendra le lendemain à son tour lui en faire autant. Gauvain prend son cimenterre , & fait rouler la tête à ses pieds. Mais quel est son étonnement , de voir celui à qui elle appartient la relever , la replacer sur ses épaules & sortir. Il se couche néanmoins , & dort tranquillement , peu effrayé du sort qui l'attend le lendemain. Au point du jour le Géant arrive avec sa hache pour effectuer sa promesse ; il éveille le Chevalier ; & selon leurs conditions de la veille , lui ordonne de présenter sa tête. Gauvain tend le cou sans balancer ; ce n'était qu'une épreuve pour tenter son courage ; on le loue , on l'embrasse. Il demande alors où il pourra aller chercher le frein & ce qu'il lui faut faire pour l'avoir. Tu le sauras avant la fin du jour , lui dit-on ; mais prépare toute ta valeur ; jamais tu n'en eus plus besoin.

A midi , il se rend au lieu du combat , & voit un lion énorme qui , en écumant , rongait sa chaîne , & de ses griffes creusait la

terre avec fureur. A la vue du héros , le monstre rugissant hériffe sa criniere ; sa chaîne tombe , & il s'élance sur Gauvain , dont il déchire le haubert (e). Après un long combat cependant il est tué. Un autre est détaché plus grand & plus furieux encore : il périt de même. Gauvain ne voyant plus d'ennemis paraître , demande le frein. Le Géant , sans lui répondre , le reconduit à sa chambre. Il lui fait servir à manger pour rétablir ses forces , & lui présente ensuite un autre ennemi.

C'était un Chevalier redoutable ; celui-là même qui avait planté les pieux de l'enceinte , & qui de sa main y avait attaché les têtes des quatre cens vaincus. On leur amene à chacun un cheval , on leur donne une forte lance ; ils s'éloignent pour prendre carrière , & fondent l'un sur l'autre (f). Du premier choc leurs lances volent en éclats , & les fangles de leurs chevaux se rompent. Ils se relèvent aussi-tôt pour commencer à pied un combat nouveau. Leurs armes retentissent sous leur épée redoutable , leur écu étincelle , & pendant deux heures entieres la victoire reste incertaine. Gauvain enfin re-

doubling de courage ; il assène sur la tête de son adversaire un si terrible coup , que lui fendant le heaume jusqu'au cercle , il l'étourdit & l'abbat. C'en était fait du Chevalier ; il allait périr s'il ne se fût avoué vaincu ; & déjà on lui arrachait les lacets de son heaume. Mais il rendit son épée & demanda la vie. Dès ce moment tout fut terminé. Le vainqueur avait droit au frein ; on ne pouvait le lui refuser : il ne restait plus que la ressource de l'y faire renoncer lui-même , & ce fut le stratagème qu'on employa.

Le Nain venant le saluer avec respect , l'invita , de la part de sa Maîtresse , à manger avec elle. Elle le reçut parée de tous les attraits que l'art peut ajouter à la beauté , & assise sur un lit (g) magnifique dont les pieds d'argent portaient un pavillon orné de broderie & de pierres précieuses. Elle l'y fit placer à ses côtés , n'eut avec lui pendant le repas qu'une même assiette (h) ; & après quelques reproches flatteurs sur ce courage , qui l'avait privée de tout ce qui pouvait la défendre , lui avoua que la pucelle était sa sœur , & qu'elle lui avait enlevé le

frein. « Mais si vous voulez renoncer aux
» droits de votre victoire , ajouta-t-elle , si
» vous voulez vous fixer auprès de moi &
» me vouer ce bras invincible dont je viens
» d'éprouver la force , ce château & trente-
» huit autres , plus beaux encore , sont à
» vous avec toutes leurs richesses ; & celle
» qui vous prie de les accepter s'honorera
» elle-même de devenir le prix du vainqueur ».

Gauvain ne fut point ébranlé par ces offres séduisantes. Il persista toujours à exiger le frein , & quand il l'eut obtenu , il repartit sur sa mule au milieu des cris de joie d'une foule de peuple qui , à son grand étonnement , accourut sur son passage. C'étaient les habitants du Château qui , confinés jusqu'alors dans leurs maisons par la tyrannie de leur Dame , ne pouvaient en sortir sans être aussi-tôt dévorés par les lions ; & qui , maintenant libres , venaient baiser la main de leur libérateur.

De retour à Carduel , le Chevalier fut reçu de la pucelle avec les transports & la reconnaissance que devait inspirer un pareil service. Elle l'embrassa plus de cent fois , &

convint que le héros qui avait tant fait pour elle , méritait bien plus qu'une si faible récompense. Mais elle fit tout préparer aussi-tôt pour son départ. Envain Artus & la Reine la presserent d'attendre que les fêtes fussent finies ; rien ne put la retenir ; elle prit congé d'eux , monta sur sa mule & repartit.

Ce Conte , qu'avec un peu plus de variété , quelques changemens , & la suppression sur-tout de cette bride ridicule que deux sœurs se disputent sans qu'on sache pourquoi , l'Auteur , je crois , eût pu rendre intéressant , est en petit un vrai roman de Chevalerie ; & c'est pour faire connaître à mes Lecteurs le genre de composition de ces longs poèmes que j'ai admis ici avec toute leur étendue certains détails que sans cela je n'eusse fait qu'indiquer. De la Férie , des combats incroyables , de grands moyens qui ne produisent que de petites choses ; quant aux détails , un Nain , un Géant , des monstres , des entreprises périlleuses , une Belle pour qui le héros expose ses jours sans la connaître , ou qui , devenue sa mie , court les chemins avec lui : voilà à peu-près à quoi se réduisent ces milliers de poèmes , calqués tous sur un même dessin , & qui , malgré tous leurs défauts , offrent quelquefois cependant des morceaux d'imagination très-agréables , & , comme je l'ai dit , possèdent particulièrement sur-tout le talent d'exciter la curiosité.

N O T E S.

(a) Héros fameux dans nos vieux Romans, qui, selon eux, régna dans la Grande-Bretagne, fit beaucoup de conquêtes, & porta au plus haut degré de gloire l'Ordre institué par son pere, des *Chevaliers de la Table Ronde*, ainsi nommés d'une table mystérieuse que leur avait donnée l'Enchanteur Merlin. Artus possédait une épée magique nommée *Escalibor*, à qui nulle arme ne pouvait résister; pour enseigne il avait un dragon d'acier qui vomissait des flammes, &c; & malgré toutes ces choses merveilleuses, il fut tué dans une bataille avec un grand nombre de ses Chevaliers. On peut voir dans la Colombiere le nom & les armoiries de ces braves, la merveille du monde.

*Théâtre
d'Hon. t. I.
p. 126.*

(b) Les Rois & les Princes souverains alors ne tenaient pas, comme les nôtres, une cour ouverte dans tous les tems. Enfermés avec leur famille & les officiers de leur maison dans des cités ou châteaux, où ils vivaient des différens revenus de leurs domaines, ils ne déployaient leur magnificence qu'en certaines occasions d'éclat. C'était ordinairement aux trois ou quatre grandes fêtes de l'année, & ces assemblées se nommaient *Cours Plénieres*. Des hérauts & des messagers allaient les annoncer dans les villes, & y inviter non-seulement les Barons & Seigneurs relevant du Prince, mais même les étrangers. Outre les festins & les danses, on y réunissait encore tous les amusemens connus dans

ces siècles, les Ménétriers, les Jongleurs, les Joueurs de Gobelets, les ours dansant, &c. Pendant ce peu de jours, tout semblait être à l'abandon. C'était une libéralité, ou plutôt une profusion incroyable; des présens sans fin, des distributions d'habits, de l'argent jetté au peuple en criant *largesse*, &c. Mais malheureusement, comme il arrive toujours, le peuple faisait les frais de la fête; car les vassaux étaient tenus d'offrir un présent à leur seigneur, & la ville où elle se donnait obligée d'en payer une partie.

Les *Cours Plénieres* durent leur origine à ces Dietes célèbres que convoquait Charlemagne pour y délibérer des affaires de ses vastes états, & auxquelles se rendaient des Ducs, des Comtes puissans, suivis d'une cour égale à celle des Rois. Quand Hugues Capet fut monté sur le trône, pour cacher au peuple la faiblesse de sa puissance sous une magnificence apparente il rétablit les *Cours Plénieres*. Ses successeurs maintinrent un usage qui se trouva bientôt adopté par tous les autres souverains. Saint Louis lui-même, tout modeste & tout économe qu'il était, oubliait la somptuosité dans ces jours de représentation. Joinville nomme la *Nonpareille* la cour plénierie qu'il tint à Saumur quand il reçut Chevalier son frere Alphonse. Mais ces assemblées, même sous les Rois de France les plus puissans, ne furent jamais que l'ombre des cours plénieres de Charlemagne, parce que les grands vassaux qui s'étaient rendus souverains en tenaient d'autres chez eux, & dédaignaient de se trouver à celle du Monarque. Charles VII enfin,

sous prétexte des guerres qu'il avait à soutenir contre les Anglais, se dispensa de donner ces fêtes ruineuses, & elles s'abolirent ainsi.

On verra dans le *Fabliau de la Cour du Paradis* une image, & dans celui du *Siege Pris & Rendu*, des détails d'une cour plénière.

(c) Les Romanciers donnent au Roi Artus quatre de ces cités, Caramalot, où était la fameuse *Table Ronde*, Carlion, Caradigan & Carduel; & c'est de-là que partent presque toutes les aventures des Romans.

(d) C'est le Thersite de nos Romanciers qui n'en parlent que pour le rendre ridicule. Il était frère de lait d'Artus, qui le fit son Gonfanonier & son Sénéchal; c'est-à-dire, qu'il portait en guerre la lance qui servait d'enseigne au Prince, & qu'il était le Grand-Maitre de sa Maison; caustique d'ailleurs & médisant, grand fanfaron, grand ferrailleur & toujours battu.

(e) Piece de l'armure défensive, faite de chaînons ou de mailles de fer, d'où elle était nommée aussi *cotte* (habit) *de mailles*. Elle eut d'abord la forme du sarrau de nos rousiers, se serrait sur le corps avec une ceinture, & ne descendait qu'aux genoux, ce qui suffisait dans les combats particuliers où il était défendu de frapper ailleurs qu'entre les quatre membres. Bientôt on y ajouta des gants & des chausses faites de la même matière. Il y avait aussi un chaperon ou capuchon qu'on relevait sur la tête pour la couvrir; de façon qu'un Chevalier qui portait le haubert n'avait absolument de découvert dans tout le corps entier que le

visage. Afin d'empêcher les impressions que ce treillis de fer devait laisser sur la peau, on avait soin de se matelasser en-dessous. Malgré ces précautions cependant il en laissait encore ; ces marques s'appelaient *camois*, & on les faisait disparaître par le bain.

Le haubert était à l'épreuve de l'épée : quelques lourdes qu'elles fussent alors, il y avait peu d'hommes assez vigoureux pour pouvoir l'entamer, & c'est-là une des prouesses que les Romanciers prêtent à leurs héros. L'effort de la lance était plus à craindre ; elle pouvait blesser, soit en perçant les mailles, soit en les enfonçant dans le corps. On y avait pourvu par une espèce de camisole épaisse & fortement rembourcée qu'on nommait *gambeson*, *gambison*, *gaubeson* ou *auqueton* ; & ordinairement, en outre, par une plaque de fer ou cuirasse nommée *plate*, qui s'appliquait immédiatement sur la peau. L'avantage de cette armure, qui fut en usage pendant deux cens ans, & que les curieux peuvent aller voir encore au Garde-Meuble du Roi, était tel que les Chevaliers se l'attribuerent exclusivement, & la défendirent aux simples Ecuyers, comme s'ils eussent voulu être les seuls invulnérables. Cependant, malgré sa bonté, elle était si incommode par la chaleur des garnitures qu'elle exigeait, que vers la fin du treizieme siecle, l'on commença à y renoncer pour en prendre une de fer plein, composée de différentes pièces adaptées aux différentes parties du corps. Celle-ci, sous Philippe de Valois, était presque généralement en usage. Mais, outre la difficulté de bien faire jouer toutes ces pièces

entre elles pour se prêter aux mouvemens du corps , elle eut bientôt un autre inconvénient ; ce fut le poids énorme qu'elle aquit , à mesure que l'usage des armes à feu s'étendant , il fallut la fortifier ; poids qui devint tel à la fin que la Noue l'appelle une enchume , & qu'à trente-cinq ans , dit-il , un jeune homme est estropié des épaules. On l'abandonna enfin comme l'autre ; & malgré l'Ordonnance de Louis XIII , pour enjoindre à tout gentilhomme , sous peine de dégradation , & à tout soldat , sous peine de punition corporelle , de porter des armes défensives , on ne les a point reprises ; & malheureusement pour le courage , on n'y a point suppléé.

Disc. Politiques.

En route le haubert se roulait & se portait en trouffe.

Les Baronniez , dans quelques Coutumes , sont appelées *Fiefs de Haubert* , parce qu'on était obligé de les desservir avec le haubert , le heaume , l'écu & les armes complètes du Chevalier.

(f) Je demande pardon de la multiplicité de ces notes & de la longueur de quelques-unes ; mais il s'agit ici d'usages abolis depuis long-tems , inconnus à la plupart de mes lecteurs , & qui se rencontrant fréquemment dans le cours de cet ouvrage , ne seraient , sans ces explications préliminaires , jamais entendus.

Ce duel des deux Chevaliers est ce qu'on appelait alors *joute* ; c'est-à-dire , un combat à cheval , dans lequel deux rivaux , après avoir pris carrière , fondaient l'un sur l'autre de toute la roideur de leur course , & cherchaient à se renverser avec la lance. La distance était ordinairement de la portée d'un trait d'arbalète.

Le grand art de ces combats consistait à savoir opposer adroitement son écu pour parer le coup, & sur-tout à se bien tenir en selle ; sans cela on risquait d'être enlevé & jetté quelquefois à huit ou dix pas au loin , brisé par la chute , hors d'état de se relever par la pesanteur des armes , & à la merci du vainqueur quand le combat était à outrance. Souvent le cavalier se trouvait renversé avec son cheval , & c'est ce qui arrivait aux joueurs habiles. Dans ce cas , s'il ne vidait pas les arçons , il n'était pas censé vaincu. Aussi avait-on sévèrement défendu de se faire lier ou attacher à la selle , & était-il enjoint dans les tournois aux hérauts de s'en assurer par les visites les plus exactes.

Les lances étaient d'un bois souple & en même tems léger , tel que le frêne , l'orme , &c. Comme elles se brisaient ordinairement dès la première course , ce combat durait fort peu ; & à moins qu'on n'en reprît d'autres , il fallait en venir à l'épée.

Ces épées étaient de la longueur du bras , larges de trois doigts , afin que la pointe ne pût pas entrer par la visière du heaume , & si pesantes que , pour donner un grand coup , on les levait à deux mains. Ce n'était presque que des barres de fer , avec un tranchant mouffé des deux côtés , & une pointe un peu arrondie. Le P. Mabillon , qui a eu la curiosité de faire peser celle qu'on prétend avoir appartenu à Ogier le Danois , l'un des preux de nos vieux romans , dit que son poids est de cinq livres un quart , & que la lame a trois pouces de large vers la garde , & un & demi vers la pointe. Au

resse , on juge que pour fracasser toutes ces armes de fer , la trempe des épées devait être excellente. Les plus renommées venaient d'Allemagne.

L'écu des Chevaliers , *scutum* , était ordinairement un bouclier de forme à peu-près triangulaire , large par le haut pour couvrir le corps , & se terminant en pointe par le bas , afin d'être moins lourd. On les faisait de bois qu'on recouvrait avec du cuir bouilli , des nerfs ou autres matières dures ; mais jamais de fer ou d'acier. Seulement il était permis , pour les empêcher d'être coupés trop aisément par les épées , d'y mettre un cercle d'or , d'argent ou de fer qui les entourât. C'est ce cercle que le Poëte fait échoeler dans son Fabliau.

La pièce de monnaie à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom d'*écu* , n'a été ainsi appelée que parce qu'elle portait l'empreinte de l'*écu* du Prince. Il y avait aussi des écus ronds , & d'autres quarre-longs & concaves , de la forme à peu-près de nos tuiles faitières

On a vu plus haut que le haubert couvrait tout le corps. Il ne restait à couvrir que la tête , & c'est ce que faisait le heaume , sorte de casque fermé qui l'enveloppait toute entière. Il ne laissait , pour voir & respirer , qu'une petite ouverture ou grille pardevant , qu'on nomma par cette raison *visière* ou *ventaille* ; laquelle étant à coulisse , & pouvant glisser sur le front du casque , se levait quand on voulait prendre l'air.

Pour le soutenir & l'empêcher d'être brisé par les épées , par les haches & les massues , on le fortifiait en dedans avec plusieurs cercles de fer , (c'est un de ces

cercles qu'atteint l'épée de Gauvain ;) & comme les mouvemens violens d'un combat n'eussent pas manqué de le déranger , on l'assurait sur la tête en l'attachant au haubert par le bas avec des lacets. Ainsi, quand on avait renversé un Chevalier , comme il était cependant encore invulnérable , on cherchait à soulever les pans de son haubert pour lui percer le ventre , ou à lui arracher son heaume en cassant les lacets , afin de découvrir le cou & de pouvoir l'égorger. On se servait pour cette dernière opération d'un petit poignard qu'on portait au côté droit ; & qu'on nommait *miséricorde* , parce que , quand il était une fois tiré , si le vaincu ne criait pas *miséricorde* , il était mort.

La forme des heaumes a beaucoup varié. Sous Saint Louis , tems où presque tous nos Fabliaux ont été composés , on s'avisa de les faire plats par le haut. Mais comme on s'aperçut enfin que le coup ne pouvant glisser & tombant à plomb , ne perdait rien de sa force , & devenait dangereux , on les arrondit. Dans la suite on y ajouta un timbre , un cimier , des plumes , &c. Paris était renommé pour la fabrique de cette armure ; & une de ses rues s'appelle encore aujourd'hui de la *Heaumerie* , du nom de la sorte d'ouvriers qui alors l'occupaient. Il y avait de ces heaumes qui étaient relevés en or & garnis de pierreries.

(g) On verra par plusieurs endroits des Fabliaux que la coutume de manger sur des especes de lits , à la manière des anciens , subsistait encore. On s'en servait aussi pour la conversation , & peut-être est-ce à ces lits qu'ont succédé

succédé nos chaises longues , nos lits de repos , sofas , ottomanes , &c.

(A) L'usage de faire manger avec soi quelqu'un dans son assiette , était la plus grande marque d'amitié qu'on pût donner : de-là cette expression , *manger dans la même écuelle pour être ami*. Dans les grands repas on était réuni deux par deux , & les deux personnes qu'on avait mises ensemble n'avaient qu'une même assiette ou un seul plat. La galanterie du maître du logis consistait à savoir bien arranger son monde ; & peut-être les avantages qui en résultaient quelquefois , feront-ils regretter cette coutume à quelques-uns de mes lecteurs : *Y eut huit cens Chevaliers s'étant à table ; & si n'y eust celui qui n'eust une dame ou une pucelle à son écuelle*. Dans Lancelot du Lac , une dame que son mari " jaloux fait manger à la cuisine , dit que *grand temps y a que Chevalier ne menja en son écuelle*. Un Fabliau que je supprime , parlant d'un oncle qui était amoureux de sa niece , dit :

Et si sachiez que chascun jour
En une écuelle menjoient.

Manusc. de la Bibl. du Roi , n° 7588.

3. 3.



LE CHEVALIER A L'ÉPÉE.

QUELQU'UN aime-t-il joie & déduit ? Qu'il vienne à moi, & qu'il écoute l'aventure de ce bon Chevalier qui fut l'ennemi des traîtres & des lâches, & qui maintint toute sa vie honneur, prouesse & loyauté ; c'est Monseigneur Gauvain (*a*).

Après ce début pittoresque, l'Auteur fait un reproche à *Crestien de Troyes* (*b*), dont la plume a célébré tant de Chevaliers de la *Table Ronde*, d'avoir oublié celui-ci. Il veut réparer, dit-il, l'injure faite à la gloire de ce héros. Il chantera au moins quelques-unes de ses actions, puisqu'il est impossible de les raconter toutes ; & sans un plus long préambule, il entre en matière.

Artus habitait Carduel avec la Reine son épouse, Gauvain son neveu, & un certain nombre de Chevaliers. On entrait dans le printemps : le jour étoit extrêmement beau. Gauvain, dans le dessein d'en profiter, demanda son cheval, & après avoir chaussé ses éperons d'or (*c*), sans autres armes que son épée, sa lance & son écu, il prit le chemin

de la forêt. La beauté du ciel, le chant des oiseaux, la fraîcheur de la verdure naissante le plongèrent insensiblement dans une douce rêverie ; il s'y abandonna quelque temps , & n'en sortit que pour s'appercevoir qu'il s'était égaré. La nuit qui allait le surprendre dans le bois , l'inquiétait beaucoup. Il retourna donc sur ses pas , suivit , quitta , reprit diverses routes , & ne fit que s'égarer encore plus.

Il était dans cet embarras , quand ses yeux entrevirent au loin à travers les arbres , la lueur d'un grand feu. Arrivé plus près , il vit un cheval attaché à une branche , & près du feu un Chevalier assis. Il l'aborda aussi-tôt pour le supplier de vouloir bien lui enseigner la route de Carduel. Le Chevalier s'offrit à le conduire lui-même au Château , dès que le jour le leur permettrait ; & en attendant il le pria d'agréer qu'il lui fît compagnie. Gauvain descendit donc de cheval , il s'enveloppa dans son manteau , & prenant place auprès de l'inconnu , se mit à causer avec lui. Naturellement droit & loyal , il déploya dans cet entretien sa franchise ordi-

naire ; l'autre au contraire ne cherchait qu'à le tromper : & vous en verrez bientôt la raison. Enfin après quelque temps de conversation , le sommeil les gagna , & ils s'assoupirent jusqu'à ce que le jour vint les réveiller. « Nous sommes assez loin de Carduel , dit » alors le Chevalier , & vous n'avez point » soupé ; mon Château est à quelque pas d'ici , » acceptez sans façon un repas sans apprêt » & offert avec amitié ». Gauvain ne se fit pas prier ; l'on partit : mais à peine furent-ils fortis de la forêt que l'inconnu demanda la permission de prendre les devants : « je n'ai personne , dit-il , qui puisse aller » annoncer votre arrivée (d) ; souffrez que » je vous quitte un instant pour m'aquitter de ce devoir. Vous voyez mon manoir » sur la croupe de cette montagne au bout » du vallon : c'est-là que je vous attends ». En disant cela , il partit au galop , & Gauvain qui n'avait pas sur cette offre si généreuse le moindre soupçon , le suivit tranquillement au pas.

A quelque distance , celui-ci rencontra quatre bergers qu'il salua. L'air noble du héros ,

cette prévenance de sa part les intéressa en sa faveur : beau Sire ! s'écria l'un d'eux, vous ne méritez pas d'aller à la mort. Le Prince ne fit point d'abord attention à ce discours, & il continuait sa route : mais tout-à-coup il s'arrêta par réflexion, & revint sur ses pas pour demander aux Pasteurs l'explication des paroles sinistres qu'il venait d'entendre : ils répondirent naïvement que, s'ils l'avaient plaint, c'est qu'ils voyaient souvent de braves Chevaliers se rendre, comme lui, au Château, & que jamais ils n'en avaient vu revenir aucun. Gauvain étonné, fit sur cela diverses questions auxquelles ils ne purent satisfaire ; car comme personne n'avait pu dire ce qui lui était arrivé, on ne pouvait guère en parler que d'après des bruits & des soupçons. Ils lui apprirent seulement, & d'après ces bruits, que le Chevalier ne voulait être contredit en rien ; que la coutume était de laisser par les épreuves les plus dures, ceux qu'il pouvait attirer chez lui, & qu'à la moindre résistance de leur part, il les faisait égorger.

Ces avis donnés avec l'air & le ton de la vérité, étaient faits pour effrayer ; & Gau-

vain hésita quelque temps s'il ne retournerait point sur ses pas. Mais le peu de foi dû à de pareils propos, tenus malicieusement peut-être pour tenter son courage, la crainte surtout qu'on ne pût lui reprocher un jour d'avoir manqué à sa parole, & tremblé une fois dans sa vie, lui fermerent les yeux sur le danger, & il résolut de tenter l'aventure.

On l'attendait au Château. Dès qu'il parut, tout ce qui l'habitait, & le Seigneur lui-même, accoururent au-devant de lui avec les apparences du plaisir & de la joie : on prit son cheval, on le désarma, & le Chevalier le conduisit par la main dans une salle richement ornée, où il le fit asseoir en attendant qu'on servît. « Beau Sire, lui dit-il, foyez ici » à votre aise, & si quelque chose y déplaît » à vos yeux, dites-le en Maître ; car vous » l'êtes dès ce moment, & tout y est à vous ». Gauvain n'avait pas oublié l'avis des Bergers, il trouva tout bien. Un moment après le Châtelain entra avec une Demoiselle d'une beauté éblouissante (e). C'était sa fille : il lui ordonna d'obéir en tout aux volontés de

son hôte , & pour qu'il ne s'ennuyât pas , la laissa seule avec lui.

Ce discours, cette conduite , cette belle fille sur-tout , avaient tellement troublé le prince qu'il fut quelque temps sans parler. Revenu un peu à lui , sa situation ne lui parut pas médiocrement embarrassante : il se voyait enfermé avec la fille de son hôte , & craignait de lui faire ou trop ou trop peu de politesses. Il se hasarda pourtant à lui offrir l'hommage de sa valeur , & la pria de permettre qu'il fût son Chevalier. A travers tout cet embarras & cette circonspection , la jeune Beauté lut sans peine dans les yeux de Gauvain l'impression qu'elle lui avait faite. Elle se sentait de son côté quelque penchant pour lui , & avait été frappée de sa bonne mine. Néanmoins la crainte de son pere combattait dans son ame l'intérêt que lui inspirait l'aimable étranger , & elle n'osait l'en instruire. L'amour l'emportant enfin , après lui avoir fait jurer un secret inviolable , elle l'avertit , comme avaient fait les Bergers , de ne jamais contredire son pere , & lui recommanda sur toutes choses de la respecter. « Vous l'avez entendu , dit-

» elle , m'ordonner de vous obéir en tout ;
» gardons-nous-en bien , vous ne seriez déjà
» plus , si vous eussiez rien exigé ».

Le Chevalier rentra pour conduire son hôte à table. « Quand j'ai un convive chez moi , dit-il , en s'asseyant , s'il est curieux de ne pas me déplaire , je veux qu'il y ordonne , qu'il se fasse servir , & se plaigne enfin comme s'il était chez lui ». D'après cette déclaration il offre de tout à Gauvain , le fait boire largement , & le questionne sur chaque plat. Celui-ci boit & mange sans réplique , & vous vous doutez bien qu'il trouve tout excellent. On va même jusqu'à lui proposer la pucelle pour mie ; il ne fait pas la moindre objection , remercie & l'accepte.

Après le repas , le Châtelain qui voulait aller au bois à son ordinaire pour chercher aventure , se fit seller un cheval ; mais avant de partir , il commanda expressément à son hôte de l'attendre , & lui défendit , sous peine de la vie , de quitter le Château sans sa permission. Il lui laissa cependant sa fille pour l'amuser , car il voulait sur-tout qu'il s'amusât. Gauvain interdit , ne savait que pen-

fer de ce mélange incroyable de caresses & de brutalité. Néanmoins comme il était de son naturel franc & loyal , il cherchait à tout cela des excuses , & ne pouvait croire qu'un homme qui , de son plein gré , l'avait invité chez lui , & qui l'y traitait si bien , pût songer à le trahir. La Demoiselle dont la tendresse commençait déjà sérieusement à s'allarmer , était plus inquiète que lui encore. Elle eût voulu connaître tous les pièges qui le menaçaient , afin de l'en instruire & de lui apprendre à les éviter : elle lui répétait au moins de se bien tenir sur ses gardes , & lui recommandait sur-tout d'aquiescer sans résistance à tout ce qu'on lui demanderait.

A souper recommencerent les mêmes importunités que le matin. Mais ce fut bien un autre étonnement quand on se leva de table , & que le pere donnant ordre qu'on lui dressât un lit dans la salle , destina le sien pour l'étranger & pour sa fille. A ce discours , Gauvain ouvre de grands yeux ; il craint d'être tué s'il refuse , d'être tué s'il accepte , & n'a pas la force de répondre. Sans attendre son aveu , on le conduit dans la chambre

avec la pucelle. Douze bougies (f) y sont allumées ; & pour qu'il puisse jouir toute la nuit des charmes de la compagne qu'on lui destine , il lui est expressément défendu de les éteindre : on l'enferme après cela , & la clé est emportée. La Demoiselle se couche donc , & Gauvain se place à ses côtés. Quelques dangers qu'on lui eût annoncé jusqu'alors , le péril s'oublie aisément en pareille circonstance. Il allait manquer de mémoire ; tout-à-coup on l'arrête : je ne suis pas ici sans garde , lui dit-on. Ce mot de garde , l'étonne , il promene ses yeux dans la chambre , & ne voit rien ; mais on lui fait remarquer près de la fenêtre une épée suspendue.

» Cette épée est enchantée , dit la Demoi-
» selle , elle me garde & veille sur moi , &
» c'est la dernière épreuve que réserve mon
» pere à ceux qui ont eu le bonheur d'é-
» chapper aux autres. A l'instant même qu'on
» s'oublie , elle sort du fourreau , & vient per-
» cer le coupable. De plus de vingt Chevaliers,
» qui , comme vous , sont entrés dans ce lit ,
» aucun n'en est sorti vivant. O mon bel
» ami , de grace , ne vous exposez pas à

» leur fort , & n'allez pas me coûter des larmes qui ne finiraient qu'avec ma vie. » A ce discours s'augmenta encore la surprise de Gauvain. Jamais il n'avait entendu parler de pareille aventure ; & elle lui paraissait si étrange qu'il ne pouvait y croire , & qu'il alla même jusqu'à la regarder comme une ruse adroite de la pudeur aux abois. Déjà il s'apprêtait à l'éprouver : soudain la fille fait un cri , & l'épée , tombant comme la foudre , vient blesser le prince , & retourne à sa place. Il reste éperdu , & presque interdit. Sa compagne lui fait un tendre reproche sur le danger auquel il s'est exposé , elle le félicite de n'avoir mérité qu'une légère blessure , & l'exhorte à se livrer comme elle au sommeil.

Mais les bougies brûlaient toujours , & l'épée enchantée ne punissait pas les regards. Cette clarté cruelle faisait le supplice de Gauvain ; bientôt il ne fut plus le maître de commander à sa contrainte. Eh ! que dirait-on d'ailleurs à la cour d'Artus , d'un Chevalier à qui fut offerte la plus douce des aventures , & que la crainte du danger arrêta ? Qu'y penserait-on de cette épée incroyable que per-

sonne ne conduisait ? Que de railleries ! que de reproches ! C'en est fait , il aime mieux mourir. Mais déjà l'épée vole , elle fend l'air , & le sang coule de nouveau. Après cette seconde leçon , vous devinez aisément que le Prince ne se plaint plus de la clarté des bougies , & que pendant toute la nuit , quelque longue qu'elle lui parût , les railleries de la cour d'Artus ne furent pas ce qui l'occupa davantage.

Le pere , quoique par un autre motif , n'avait pas dormi plus que lui. Il était inquiet du succès de sa cruelle épreuve , & n'attendait que le jour pour s'en éclaircir. Quelle fut sa surprise , quand il vit l'étranger vivant ! Par ma foi , répond Gauvain :

Sachez Sachiez que je n'ai chose *fait* fet

quoi *doive* *mis*
Par coi je doie estre à mort tret.

La couverture sanglante & percée le trahissait cependant , & malgré la prétendue sagesse dont il se vantait , il se vit obligé d'avouer la vérité. On lui demanda son nom , ce nom si célèbre & illustré déjà par tant d'exploits. Le Châtelain alors parut saisi de respect , & il avoua ,

malgré lui , à son tour , que l'enchantement de l'épée venait de finir « Elle devait épargner , dit-il , le meilleur & le plus preux de tous les Chevaliers : c'était-là l'époux que je destinais à ma fille , & il en a coûté , pour le rencontrer , la vie à plusieurs braves ; mais puisqu'elle l'a trouvé enfin , acceptez sa main avec ma terre & mon Château ».

Lors l'en a Gauvain ^{remercié} mercié ;

Sire , dit-il , bien ^{je suis} sui payez
De la Pucelle seulement.

On fut aussi-tôt dans les environs qu'un Chevalier était venu , que l'épée redoutable avait épargné. De toutes parts on accourut pour le féliciter , & sa victoire fut célébrée le jour même par une fête & des divertissemens. Après le festin , les Ménestriers entrant dans la salle , la firent retentir du son des violons , des flûtes & des chalumeaux : d'autres chanterent en s'accompagnant de la vielle ou de la harpe. Ceux-ci lurent des Romans , ceux-là conterent des Fabliaux (*h*) ; & pendant ce temps les conviés s'amusaient aux

échecs ou à d'autres différens jeux (i). Les plaisirs furent ainsi prolongés jusqu'à la nuit que tout le monde se retira pour dormir. Quant aux deux amans , ils furent conduits en pompe dans cette même chambre où ils avaient été enfermés la veille ; & comme cette fois-ci l'un n'eut point l'épée fatale à craindre , l'autre n'eut pas non plus de représentations à lui faire.

Après avoir resté quelque temps dans le Château , uniquement occupé de ses plaisirs , Gauvain songea cependant à son départ. Une absence aussi longue pouvait causer des inquiétudes au Roi son oncle : il prit donc congé du pere , & partit avec sa Mie pour Carduel. Elle montait un joli cheval richement enharnaché. Lui , armé comme quand il était venu , l'accompagnait monté sur son grand palefroi. Mais ils avaient à peine fait cent pas que la Demoiselle s'arrêtant tout-à-coup avec une forte de colere , se plaignit d'avoir laissé au Château deux levriers qu'elle avait nourris , & qu'elle aimait beaucoup : l'Amant empressé retourna aussi-tôt , il les ramena , & l'on continua de marcher.

Au milieu de la forêt environ , s'offrit un Chevalier armé de toutes pieces , & qui voyageait seul. Le Prince s'apprêtait à le saluer , quand celui-ci poussant brutalement son cheval entre les deux Amans , saisit par le frein celui de la Demoiselle , & s'en fit suivre. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut la colere de Gauvain ; mais avec une épée , une lance & un écu , que pouvait-il contre un homme invulnérable (k) ? Il s'avança vers lui cependant , & avec un ton de fierté menaçante : « Vassal (l), s'écria-t-il , vous venez » de commettre l'action d'un lâche ; si vous ne » l'êtes pas , quittez vos armes , ne gardez » que celles que j'ai , ou donnez-moi le tems » d'en trouver de pareilles aux vôtres ; & » alors disputez - moi ma Maîtresse , si vous » l'osez ». Le Chevalier répondit froidement : « Vous pouvez sans crainte m'insul- » ter ; je suis armé , vous ne l'êtes pas ; & » j'ai sur vous trop d'avantage ; mais , écoutez-moi : cette femme est votre Maîtresse , » dites-vous ; sans doute , parce que vous » vous en faites suivre ! Eh bien , je vais » l'emmener à mon tour , & elle fera la

» mienne. Au reste , pourquoi nous battre ,
 » & ne pas nous en rapporter à elle , puis-
 » que c'est d'elle qu'il s'agit ? Eloignons-nous
 » tous deux , laissons-la choisir , & suivre ce-
 » lui à qui elle croira devoir donner la préfé-
 » rence. Si elle retourne à vous , j'y renonce
 » & vous quitte ; mais si elle vient à moi...
 » Oh ! de tout mon cœur , dit Gauvain , qui ,
 » sûr de sa mie , ne croyait pas que pour
 » l'univers entier elle eût même hésité un
 » seul instant : ça , la Belle , jugez-nous , &
 » prononcez ». A ces mots , ils s'éloignent ;
 elle les regarde tous deux , les examine ,
 balance ; or devinez quel fut son choix ? .. (m)
 elle se décida pour l'homme qu'elle n'avait
 jamais vu. Le héros fut humilié ; mais il était
 si modéré & si sage , que , malgré toute sa
 colere , il ne dit mot , & reprit sa route (n) .

La Demoiselle , quand elle eut fait quelques
 pas , s'aperçut que les levriers le suivaient. Elle
 voulut les ravoïr , & exigea de son nouvel
 Amant qu'il allât les reprendre. « Lorsqu'il
 » s'est agi de ma Maîtresse , répondit Gau-
 » vain au Chevalier , vous avez exigé qu'on
 » s'en rapportât à elle & qu'elle fût libre
 » de

» de choisir. Il s'agit des chiens maintenant ;
 » eh bien , appellons-les , & qu'ils soient de
 » même à celui de nous deux qu'ils suivront ».
 La proposition , était si raisonnable qu'on ne
 pouvait s'y refuser sans injustice. Les levriers
 furent appelés , & ces animaux fideles accou-
 rurent aussi-tôt à la voix de celui qu'ils
 avaient vu au Château. « Ami , ajouta le
 » Prince , je viens de recevoir une leçon
 » que probablement on vous rendra bien-
 » tôt ; mais auparavant apprenez de moi qu'on
 » voit tous les jours des ingrates trahir
 » ceux qui ont tout fait pour elles , & qu'on
 » n'a point vu encore un maître délaissé par
 » le chien qu'il a nourri (o).

Le Chevalier ne répondit rien , & s'en re-
 tourna. Mais quand la Demoiselle le vit revenir
 seul , elle entra en fureur , & lui déclara que
 s'il ne lui rendait ses levriers , elle ne vou-
 lait le revoir de la vie. Il galoppe donc de
 nouveau après Gauvain , la lance en arrêt. Le
 Prince , forcé de se défendre , se couvre
 adroitement de son écu , & en même tems
 il porte au ravisseur un tel coup de la fienne ,
 qu'il l'enleve hors de la selle. Il saute ensuite

à terre , met l'épée à la main , lui souleve les pans du haubert , & lui perce le flanc ; puis appelant les chiens , il remonte tranquillement sur son cheval. La Demoiselle s'était approchée pour voir le combat. Sans ressources par la mort de celui à qui elle venait de se donner , elle se jette en larmes aux pieds de Gauvain , lui demande pardon , & le conjure de ne pas l'abandonner seule , aux approches de la nuit , dans cette forêt. « Je » vous laisse où vous m'avez laissé , répondit- » il ; avec les talens que je vous connais , » vous saurez y trouver compagnie ; adieu ». Alors il la quitta , & il arriva le soir à Carduel , où il raconta son aventure , que l'on eut soin d'écrire aussi-tôt.

N O T E S.

(a) Ce Gauvain , le héros du Conte précédent & de celui-ci , était le neveu , le conseiller & le bras droit d'Artus. Il fut l'un des plus fameux Chevaliers de la Table Ronde. Nos vieux Romanciers ne le désignent que sous le nom du *Sage Gauvain*. On va voir qu'elle était la sagesse de ces tems-là.

(b) Poëte qui florissait vers l'an 1168 , Auteur de

plusieurs Romans en vers sur les Chevaliers de la Table Ronde, dont plusieurs nous sont parvenus manuscrits. Chrétien fut surnommé *de Troies*, de la ville sa patrie. C'était assez l'usage des Poëtes de prendre le nom du lieu de leur naissance; on peut le voir par la liste des Fabliers, & l'on en trouve des exemples parmi les gens de Lettres, jusques dans le siècle dernier.

Fauchet & la Croix du Maine ont attribué à Chrétien, *le Chevalier à l'Epée*; il ne fallait que lire ce préambule pour être convaincu du contraire.

(c) Les éperons d'or ou dorés étaient le signe distinctif des Chevaliers: les Ecuyers ne pouvaient en porter que d'argent. Dans les commencemens de la Chevalerie, ce ne fut que des especes de poinçons qu'on faisait tenir en les enfonçant par une de leurs pointes dans le talon du soulier. Un sceau d'Alain Fergent, Duc de Bretagne en 1084, le représente avec ces sortes d'éperons. A ces pointes meurtrieres on substitua ensuite une molette qu'avec le tems on agrandit au point que vers le tems de Charles VII, elle eut la largeur de la main, sans compter une branche d'environ un demi-pied de longueur. Quand quelqu'un recevait la Chevalerie, la premiere piece de l'armure qu'il commençait à prendre étaient les éperons d'or; & ordinairement le Roi ou le Prince qui la lui conférait les lui chaussait de sa propre main. Quand on le dégradait, la premiere cérémonie était de les lui couper ou de lui faire chauffer ceux d'argent.

*Nouv. Dipl.
t. IV, p. 228.*

(d) Ceci était en usage lorsqu'on voulait recevoir avec

distinction quelqu'un que l'on considérait. Alors non-seulement tous les domestiques, comme on le verra dans le Fabliau, mais la maîtresse même du logis & ses filles venaient au devant du Chevalier. Elles lui tenaient l'étrier pour l'aider à descendre, le désarmaient elles-mêmes, & lui donnaient de ces habits commodes que l'on tenait en réserve dans les Châteaux pour ces occasions. On en verra plusieurs exemples dans la suite; les Romans en fourmillent.

Le château du Chevalier est représenté sur une montagne. Dans un tems où les armes à feu & l'artillerie n'existaient pas encore, c'était la situation la plus favorable : on ne pouvait gueres prendre ces forteresses que par la famine. Le même principe a fait bâtir sur des hauteurs, la plupart des villes anciennes.

(e) Ici est le portrait de la Demoiselle; & ce portrait, ainsi que plusieurs autres qu'on verra dans la suite, montre qu'on avait alors sur la beauté les mêmes idées à peu-près que nous avons encore aujourd'hui. L'Auteur a grand soin de répéter que son héroïne était blonde. C'était le genre de beauté qu'on estimait le plus. Tous les Chansonniers, les Romanciers, les Poètes de ce tems ne célébrent presque jamais que des blondes; & ce préjugé subsistait encore tellement sur la fin du quatorzième siècle, qu'Eust. Deschamps, qui écrivait alors, compte parmi les soins qu'exige l'éducation de l'enfance celui de rendre les cheveux blonds. Plusieurs siècles après, quand la mode des perruques s'établit, les perruques du bel air pendant long-tems furent les blondes. Au reste, on sait

*Poésies
manusc.*

que telle était la couleur des anciens Gaulois , qui , selon Pline , employaient même une composition pour la rendre plus foncée : que c'était celle des Barbares qui vinrent conquérir la Gaule ; & personne n'ignore que les hommes par toute la terre n'attachent la beauté qu'aux traits qu'ils ont reçus de la nature. Ce n'est que peu à peu , & par le commerce , par les guerres , les immigrations , les conquêtes , &c. que les peuples bruns des provinces méridionales de l'Europe , se mêlant insensiblement dans toute la France , en ont altéré la couleur originelle.

(f) Il y a dans l'original *douze cierges* ; c'est le mot dont se servent toujours les Fabliers & les Romanciers. Je ne me rappelle pas d'avoir lu celui de *bougies* dans les poésies de ce tems , & ne l'ai remarqué pour la première fois que dans une Ordonnance de Philippe-le-Bel en 1313 , concernant les Epiciers , par laquelle il leur est défendu de mêler du suif dans la cire des *bougies* .

*Ordonn. des
Rois de Fr
tom. I.*

(g) Le mariage dans l'original n'est pas tout-à-fait aussi solennel que je le fais ici ; mais j'ai craint d'offrir un tableau qui eût révolté. Le pere y dit à Gauvain que , puisqu'il a mis à fin l'aventure , son château , sa fille & l'épée lui appartiennent. Telles étaient alors les loix des combats. Tout ce qui faisait l'objet ou le prix d'une entreprise appartenait de droit au vainqueur ; les poésies du tems en offrent mille preuves. C'était la faute du Chevalier d'avoir risqué sa fille. Cependant quoiqu'on n'eût pas alors tout-à-fait les mêmes idées qu'aujourd'hui

sur les bâtards, quoique les Romans présentent beaucoup d'exemples de parens qui s'applaudissent d'en recevoir de leurs filles quand les peres étaient de grands hommes, quoique la plupart de ces héros fabuleux soient dits l'être eux-mêmes; pour l'honneur de ces siècles, j'aime à croire qu'une pareille dépravation n'a jamais existé que dans les Romans, & qu'en tout tems les hommes ont eu trop d'intérêt à accréditer les mœurs & la vertu pour avoir attaché l'honneur au libertinage & la probité à la prostitution.

Dans les *Contes du Serrail*, attribués à Mademoiselle Fauque, il y a un Géant cruel qui ayant conduit chez lui deux jeunes freres, les envoie de même coucher avec ses filles, dans l'espérance que pendant la nuit elles les massacreront. Mais ce sont eux qui les tuent, & ils ont ensuite différentes aventures qui ne ressemblent plus à celles de Gauvain.

(h) Il a été déjà parlé de ces troupes de musiciens ambulans qui dans les grandes fêtes, dans les cours plénières, & aux mariages, accouraient amuser la noblesse. Cette profession que la misère, le libertinage & la vie vagabonde de ces sortes de gens, avaient fort décriée, exigeait pourtant une multiplicité de connaissances & de talens qu'on aurait aujourd'hui de la peine à trouver réunis, & qui ont bien plus droit d'étonner encore dans un siècle d'ignorance; car outre toutes les chansons anciennes & nouvelles, les historiettes courantes, les contes & fabliaux qu'ils se piquaient de savoir, outre les romans du tems qu'il leur fallait connaître & posséder en partie,

ils pouvaient déclamer, chanter, composer en musique, jouer de plusieurs instrumens & accompagner ; souvent même ils étaient auteurs, & faisaient eux-mêmes les pièces qu'ils débitaient. Tels ont été Rutebeuf & Baudouin de Condé, dont les noms se trouvent parmi ceux des Fabliers. Enfin il y en avait qui, à tous ces talens, joignaient la science de l'escamotage, de la jonglerie & de tous les tours connus : on en verra la preuve dans une note qui est à la suite du *Siege prêté & rendu*.

La musique dont il est parlé ici, & dont on trouve encore beaucoup de morceaux dans les anciens manuscrits, est un plain-chant en notes quarrées, rangées sur quatre lignes, sous la clef de *C sol ut*. Ce ne fut que vers la fin du regne de Saint Louis qu'on ajouta une cinquieme ^{*Chans. du Roi de Nav. parla Rayal.*} barre aux quatre premières portées. Pour mettre mes lecteurs en état de juger où l'art en était alors, & satisfaire en même tems leur curiosité, je m'étais proposé de faire graver à la fin de ce conte une ou deux chansons du tems ; mais je viens de lire dans le prospectus d'un ouvrage annoncé sur la musique, qu'on se propose d'y examiner celle de nos peres, d'en donner des modeles, de faire connaître leurs instrumens ; & m'en rapporte en ce genre aux lumieres d'un auteur dont les succès connus sont faits pour inspirer la confiance.

On connaissait plus de trente instrumens différens, militaires ou autres. Les ménétriers n'avaient pris que ceux qui pouvaient accompagner la voix. On en verra le nom dans la note que j'ai annoncée ci-dessus. Je crois

auparavant devoir faire une remarque sur ceux dont parle le Fabliau ; voici le texte :

L'un touche

Li uns atempre sa viele

celui-ci joue de la flûte ; celui-là du chalumeau ,

Cil flauste, cil chalemele ,

Et cil autres rechante & note

Ou à la harpe ou à la rote.

Ce qu'ils nommaient *Viele* paraît être notre *par-dessus de viole* d'aujourd'hui, ou le violon ; car les miniatures des manuscrits & les monumens anciens la représentent avec cette forme : & d'ailleurs elle se touchait avec un archet.

de l'qui tirée
La vielle a dou fuerre traite ,

L'archet aux

L'arçon as cordes fait sentir.

Miracles manusc. de Gaut. de Coinfi.

elle dans la prairie
J'alai à li el praelet

avec

O la vielle & l'archet.

Chans. manusc.

La Ravalliere prétend que ce que nous appelons Vielle est leur *rote*, ainsi nommée, dit-il, de sa roue, *rota*. Cependant on lit dans les Lettres de Boniface, Archevêque de Mayence, *Citharizare in citharâ quam nos appellamus ROTÆ*. C'est une attention bien essentielle à avoir que celle de la signification des mots, lorsqu'il s'agit de nos vieux auteurs : si on les explique par les acceptions subsistantes, on risque souvent de se tromper, & je pourrais, en ce genre, citer plus d'une erreur. Telle

est celle , par exemple ; de l'Auteur d'une dissertation sur la Vielle ; il a trouvé dans Fauchet quelques passages où ce mot se rencontre , & par un beau zele pour son instrument il les lui applique tous , sans être arrêté par cet archet qui eût embarrassé un autre , & qu'il prétend signifier la manivelle ou la poignée de la Vielle.

(2) Cil Chevalier ^{jouent aux.} jeuent as tables

^{échecs}
Et as eschés de l'autre part ,

^{ou} O à la mine , ^{ou} o à hazard.

Le *Hazard* était une sorte de jeu de dez. Je ne connais point la *Mine* ; j'ai trouvé seulement ailleurs un passage qui prouve que ce jeu était très-dangereux , & qu'on pouvait s'y ruiner en peu de tems. Celui des *Tables* est très-ancien ; il en est fait mention dans Grégoire de Tours , dans Frédégaire , Aimoin , &c. Le Dictionnaire Etymologique de Ménage , & l'Editeur de Gérard de Nevers , disent que c'est notre *jeu de Dames* d'aujourd'hui. Je crois qu'ils se sont trompés , car on le jouait avec des dez. De plusieurs preuves que je pourrais en rapporter , je me contenterai de celle-ci. Saint Louis , à son retour d'Egypte , voyant jouer aux *Tables* dans le vaisseau , le comte d'Anjou , son frere , malgré tous les malheurs qu'ils avaient essuyés , alla en colere prendre les *dez & les Tables* , & les jetta dans la mer avec l'argent qui était sur les *Tabliers*. *Joinv. p. 804*
Je retrouve les *Tables* dans Montaigne & dans les Nuits de Straparole. Au reste j'ignore ce que c'est , & le laisse deviner à ceux qui connaissent les jeux mieux que moi.

Mais je suis persuadé qu'il en est de ces jeux anciens comme de la plupart des vieux usages ; & qu'un grand nombre doit se retrouver encore dans le fonds de nos provinces.

• *Mém. de
l'Acad. des
B. L. t. v.*

M. Freret a prouvé que les premiers Auteurs qui ont parlé des échecs dans l'Occident, sont nos Romanciers. Ce jeu philosophique, originaire de l'Inde, avait été porté par les Persans chez les Grecs & chez les Sarrafins de qui l'apprirent nos Croisés. La vogue prodigieuse qu'il eut en France me surprend d'autant plus, qu'avec les combinaisons réfléchies qu'il exige, c'était de tous les jeux le moins fait pour une noblesse élevée dans la plus crasse ignorance ; & incapable, par l'éducation qu'elle avait reçue, de la moindre application d'esprit. Un changement qu'on y fit sur la seconde piece, qu'aujourd'hui nous nommons *Reine*, & qu'ils nommaient *Fierce* (vierge), présente une réflexion intéressante. Cette piece dans l'Orient s'appellait le *Ministre* ; elle ne peut aller que de case en case comme le pion, & s'éloigner du *Roi* que de deux. De ce Ministre, la galanterie chevaleresque fit une dame ; puis trouvant que cette marche gênée, trop ressemblante à l'esclavage des femmes d'Asie & contraire aux égards dont jouissaient celles d'Europe, lui convenait peu ; ils lui en donnerent une aussi libre qu'elle pouvait l'être, & en firent la piece de toutes la plus importante.

• *Ordon. des
Rois de Fr.*

Eudes de Sully, Evêque de Paris sous Philippe-Auguste, défendit au Clercs de jouer aux échecs, & même d'en garder chez eux. S. Louis condamna à l'amende tous ceux qui y joueraient. Pierre Damien imposa une

pénitence à un Evêque qu'il avait trouvé s'y amusant '.

*'Hist. Ecc.
par Fleury.*

(k) On se rappelle ce qui a été dit ci dessus du Haubert & du Gambison.

(l) Terme de mépris dont on se servait en voulant insulter un Chevalier , & qui devenait une injure quand il n'était pas *vassal* de celui qui lui parlait.

(m) L'Auteur , outre le plaisir du changement , donne encore à la demoiselle les motifs de la *Bartholomée* de Bocace & de la Fontaine ; & ce morceau est fort plaisamment tourné.

(n) Le *Dictionnaire d'Anecdotes* , tom. I , pag. 269 , donne l'abrégé de notre conte ; mais il le termine ici , & supprime le combat qui va suivre.

(o) Cette aventure des levriers , au dénouement près , se trouve dans le roman de Lancelot , en prose & imprimé , où on l'a insérée d'après notre Fabliau probablement. J'ai voulu vérifier si elle se trouverait aussi dans les anciens originaux de ce roman en vers ; j'en ai cherché des manuscrits , & n'ai pu en rencontrer.



LE MANTEAU MAL TAILLÉ.

Ce Conte, dans les manuscrits qui m'ont été confiés, porte le titre du Court Mantel : il fut mis en prose dans le seizième siècle, & imprimé à Lyon par Didier (qui imprimait en 1577), sous le titre du Manteau mal taillé, que l'Éditeur prétend lui convenir mieux que le premier. Il en a paru depuis une autre édition sans nom de lieu ni d'Imprimeur ; mais elle est postérieure aux Contes de la Fontaine, puisqu'on en parle dans une note. Comme elle est très-rare, qu'elle est d'ailleurs conforme à l'original, & que le style, malgré plusieurs défauts, a une naïveté & une certaine bonhomie charmante, je vais m'en servir : me réservant néanmoins, outre la liberté d'élaguer, dont je me suis déjà mis en possession, celle de quelques changemens dans l'orthographe ancienne & dans quelques tournures de phrases que la plupart des Lecteurs n'entendraient pas. Le Comte de Caylus a imprimé cette version dans un recueil intitulé les Manteaux.

MADEMOISELLE ma cousine, ma mie, pour ce que je fais que vous prenez plaisir à ouïr conter des adventures qui advenoient

en la maison du noble Roi Artus au tems de la Table-Ronde, je vous en ai ici voulu mettre une par écrit, laquelle j'ai trouvée en ung très-ancien livre que à peine pouvois-je lire. Toutesfois pour vous donner plaisir comme à celle à qui plus je désire d'en faire, je me suis efforsé le extraire pour vous le donner; & donques, s'il vous plaît, le lirez & l'appellerez le Conte du *Manteau mal taillé*.

Ce fut à une Penthecouste que le gentil Roy Artus voulut tenir la plus haulte & riche cour qu'il eût onques en sa vie tenue; car il manda celle fois tous les Roys, Ducs, Comtes, Barons, qui de lui terre tenoient; & nomme il y devoit avoir grans joutes & tournois, pour ce vouloit-il que chacun y ammenât sa femme ou sa mie, ce qui fut fait; car tant y vint de Noblesse & de Chevalerie avec Dames & Demoiselles, que jamais en avant n'avoit esté vue si belle compagnie au royaume d'Angleterre.

Chacun se disposa de mener joie plus que en feste où il se fust jamais trouvé; & on eût ainsi fait, si n'eust été Mourgue (a) la

Fée , qui , envieuse de la grant beauté de la Reine , & jalouse de Messire Lancelot du Lac qu'elle aimoit , délibéra , par son enchantement , troubler toute cette belle compagnie. Et peut-estre si la Reine l'eust fait inviter à celle feste , l'inconvénient ne fût pas advenu.

Déjà estoient les grans tables mises , tout apprestées pour dîner ; & le Roi en attendant s'estoit appuyé à une fenestre qui regardoit sur la maîtresse rue de Kramalot , & devisoit avec Messire Gauvain. Et voici venir un jeune gentil-homme monté sur un cheval , qui portoit une grosse valise de fin velours cramoisi toute à bandes. Quand il fut descendu , il prend sa valise sous son bras , & se met à monter au palais , & entre dans la salle. Assez lui fait-on place ; & lui qui estoit sage & bien appris , met le genouil en terre , & dit : « Sire , je suis envoyé à » vous de par une très-haute Dame qui moult » vous aime , laquelle vous supplie de lui » accorder un don ; & avant que je vous le » die , je vous assure de par elle que en ce » don ne pouvez avoir reproche ni domma-

» ge ». Alors le Roy hausse la tête , & dit au gentilhomme : Ami , je vous octroie le don que m'avez demandé ; & le gentilhomme le remercie de par sa Dame , & il prend sa valise & la délace.

Vous devez croire que le Roi avoit grant désir , & toute la Chevalerie qui là estoit assemblée , de voir ce qui estoit dedans. Le gentilhomme en tire le plus beau & riche manteau qui onc eust été veu au Royaume d'Angleterre. S'il estoit estrange , ne se faut étonner : car il estoit Fée & fait d'une Fée par enchantement , & avoit telle vertu qu'il descouvroit l'infidélité des Dames & aussi des Damoiselles ; car nulle ne le pouvoit vestir qu'il ne lui devînt trop court ou trop long , si elle avait esté desloyale envers son mari ou son ami. Et tout ce avoit fait la méchante Mourgue afin que la Reine & ses Dames le vestissent. Mais si elles eussent su de quelle foye il estoit tissu , jamais ne se fussent trouvées pour chose du monde en lieu & place où il eust été.

Ainsi fut donc présenté au Roy ce riche manteau par le Gentilhomme messager , en

lui disant toute sa vertu ; & en outre il lui dit : « Sire , le don que ma Dame vous a » demandé & qu'il vous a plu lui octroyer » est tel , c'est qu'il n'y aura céans ni Dame » ni Damoiselle à qui vous ne le fassiez » essayer ; & celle à qui il fera de mesure » ni trop long ni trop court , ma Dame lui » en fait présent , afin qu'elle en soit toute sa » vie honorée ». Quand le Roy voit qu'il ne se peut dédire de la promesse qu'il a faite , il est trop marri ; mais il ne peut y mettre remede. Lors messire Gauvain prent la parole , & lui dit : « Sire , puisque tant » y a , il faut que vous mandiez la Reine » & toutes les Dames & Damoiselles. Or » y allez donc , dit le Roy , car je veux » tenir promesse » ; & messire Gauvain s'en va quérir la Reine , & dit : « Madame , le » Roy m'envoye à vous , & vous mande que » veniez dans la salle avec toute vostre belle » compagnie , car il veut voir laquelle est » plus belle , & veut lui faire un présent ». Il se garda très-bien de déclarer la vertu du Manteau , car aucune ne fust venue. La Reine avec sa noble compagnie , vint donc devant le
Roy

Roy qui , dépliant le Manteau , lui dit :
« Madame , j'ai donné ce beau présent que
» vous voyez à celle de la compagnie à qui
» il fera le mieux séant » ; & plus n'en dit ,
car il lui déplaisoit de tant en faire. La Reine
qui voit la grant beauté du Mantel , le désire
& convoite de tout son cœur , & le fait
mettre sur ses épaules pour l'essayer ; mais
il lui fut un petit trop court par devant ,
quoiqu'il fût de bonne longueur par derriere.
Messire Yvain , le fils au Roy Urien , qui
lui voit tout changer le visage , parce qu'elle
s'apperçoit bien à la risée des gens qu'il y a
quelque chose , lui dit : « Madame , il m'est
» avis que ce Manteau n'est pas assez long
» pour vous ; faites-le essayer à ceste Da-
» moiselle qui est auprès de vous , c'est la
» mie à Hector le fils ». La Demoiselle le
prend volontiers , & le met incontinent ; mais
il lui fut court de grand demi-pié. Messire
Queux , qui estoit le plus grand gaudisseur
de la maison du Roi , dit à la Reine en ceste
maniere : « Madame , vous estes plus loyale
» qu'elle. Messire Queux , fait la Reine ,
» qu'entendez-vous par-là ? dites-le moi , je

» veux le favoir ». Alors Messire Queux lui va tout compter de point en point. Elle fut sage, & vit bien que si elle montrait courroux, la honte en feroit plus grande. Adonc le prit en jeu & en rit, comme celle qui prenoit en jeu tout ce qui venoit de Mourgue. Et quoiqu'elle eût bien voulu n'estre point venue à celle feste, néanmoins avec un visage joyeux, dit tout haut. « Or » ça, Mesdames, qu'allez-vous attendant, » puisque j'ai commencé la première ». Messire Queux, qui estoit tant joyeux de voir ces povres Dames si entreprisës, leur dit : « Mesdemoiselles, avancez-vous ; aujourd'hui » sera comme la foi que vous tenez à ces » povres Chevaliers qui tant souffrent de » peine pour vous autres ». Quand les Dames entendent parler Messire Queux, n'y en eut aucune qui n'eust voulu estre en son pays. Chacune refuse à vêtir le Manteau, & le Roi, qui en prend pitié, dit au messager : « Amy, il me semble que vous pouvez » remporter vostre Manteau, car il est si » fort *mal-taillé*, à ce que je puis voir, » qu'il ne faudra bien venir à Dames de céans,

» Ah ! Sire , dit le Chevalier , je vous
» somme de promesse : Sire , ce que le Roi
» promet doit estre tenu ».

Alors n'y eut Dame ni Damoiselle qui ne
fuât d'angoisse & ne changeast de couleur,
Chacune veut faire honneur à sa compagne
de le lui faire essayer la premiere , sans de
rien lui en porter envie. La Reine voit
Messire Queux qui ne fait que railler ; elle
l'appelle , & lui dit : « Messire Queux , essayez-
» le à vostre femme , sans tant caqueter ; si
» nous verrons comment il lui fera ». Or
il estoit marié à une très-belle Damoiselle
des plus avancées de chez la Reine , & y
avoit telle confiance , qu'il lui sembloit bien
qu'il n'y en avoit pas de loyale au monde ,
si celle-là ne l'estoit. Il l'appelle : « Venez
» avant , ma mie ; aujourd'hui sera connue
» vostre grand valeur , & serez nommée la
» fleur des Dames : prenez-moi ce manteau
» hardiment , & le vêtez , car je crois qu'il
» a esté fait pour vous seule ». Sa femme lui
répond : « Messire Queux , il m'est avis qu'il
» faudroit plustost le laisser à ces Dames que
» voilà ; il leur semblera que je le veuille

» prendre par arrogance ou par orgueil , &
» m'en sauront pis. Ne vous importe , ma
» mie , fait Messire Queux , je vous jure ma
» foi que quand elles devroient enrager , le
» vêtirez la premiere » ; & lui-même , sans
plus dire , le lui met sur ses épaules. Mais
ce vilain manteau s'alla si fort raccourcir par
derriere , qu'il ne couvroit pas le jarret , &
par-devant ne venoit environ qu'au genouil.
Sainte Marie ! s'écrie Messire Brehus sans
pitié (c). Messire Queux ne fait qu'elle con-
tenance tenir ; il voit qu'il ne peut couvrir
ceci. Chacun en est joyeux , parce qu'il avoit
tant mal mené les povres Dames. Messire (d)
Ydier l'appelle , & lui dit : « Messire Queux ,
» que voulez - vous faire de ce Manteau ?
» Comme il va bien à votre femme , lui
» laissez-vous ou non , afin que les autres
l'essayent ? Queux ne répond rien , & baisse
la tête ; mais la femme toute dépité & hon-
teuse le jette & s'enfuit , tant fâchée que plus
ne se peut.

Quand les Dames voient qu'il faudra que
chacune tente la fortune , elles sont bien
dolentes. Messire Lucan le Bouteiller , qui

estoit fort aimé du Roy , lui dit : « Sire , vous
» devriez bien faire essayer ce Manteau à la mie
» de Messire Gauvain ». Toutesfois Gauvain
avoit eu quelque peu de soupçon d'elle & d'un
Chevalier , & eust bien voulu que Messire
Lucan n'eust pas mis cela en jeu. Néanmoins
le Roy fait appeller la Demoiselle qui n'ose
refuser. Le Manteau lui est vêtu , lequel
s'étendit si long par derriere , qu'il traînoit
bien un pied & demi , & le pan du côté
droit ne lui venoit pas au genouil. Alors je
vous assure que Messire Queux , qui longue-
ment avoit perdu le parler , le recouvra ,
& il a moult grand joie de ce qu'il ne sera
plus moqué seul , dieu merci. Messire Gau-
vain regarde sa Demoiselle de travers , comme
celui qui est très-mal content. Messire Queux
la prend & la mene seoir à côté de sa femme ,
& dit : « Mademoiselle , tenez - vous bien
» près de ma femme , car vous êtes aussi
» femme de bien qu'elle ». Le Roy qui voit
toute sa cour rire , ne se peut tenir de faire
comme les autres , & , puisqu'il a tant fait ,
il veut en voir la fin. Il prend par la main
la mie de Messire Yvain , & lui dit :

« Mademoiselle , ce Manteau doit estre vostre ,
» car je n'ouïs jamais dire chose de vous
» parquoi vous ne le deviez avoir ». Le Man-
teau lui fut affublé. Mais ce fut toute pitié
de le voir , car il traînoit par-dévant , & ne
venoit qu'au cu par derrière. « Hélas ! mon-
» dieu ! dit Girflet (c) , voici une terrible
» tromperie ; il est bien fou celui qui en
» femme se fie ». La pauvre Damoiselle est
si honteuse , qu'elle ne fait que dire. Elle
a pris ce Manteau & la jetté sur un Cheva-
lier. Queux le Sénéchal lui a dit : « Made-
» moiselle , ne vous courroucez point , ce
» sont des fortunes de ce monde ; allez vous
» seoir auprès de Général & de ma femme » ;
& elle s'y en va bien piteusement.

Le Roy appelle la mie de Perseval le
Gallois. La pauvre Damoiselle souffre qu'on
lui mette le Manteau sur le dos , car force lui
est. En effet , dès qu'il fut sur elle , les attaches
rompirent tellement , qu'il tomba à terre. La
Damoiselle est bien déplaisant , & le laisse là ,
& s'en va asseoir à côté des autres , baissant la
tête , sans oser regarder nul au visage , &
maudissant en son cœur celle qui en trouva

jamais l'invention. Le Roi est un peu fâché du chagrin qu'il voit à ces povres Dames, & ne demandoit qu'occasion de tout laisser. Mais le messager refuse, & le somme de la foi qu'il lui a promise devant toute la Baronnerie.

Messire Ydier avoit son amoureuse à côté de lui, & ne croyoit pas que en tout le monde il y en eust une de plus grant loyauté pleine. Il la prend par la main, & lui dit : « Or ça, ma mie, vous savez le grant amour » que je vous ai toujours portée, & la » confiance que j'ai eue en vous ; parquoi » je suis sûr comme de la mort que jamais ne » pensastes à me faire un mauvais tour. Or » regardez, ma mie, de quoi il sert d'estre » ainsi loyale. Je suis plus aise du desplaisir » que vous ferez aux médifans que d'autre » chose. Je les verrai à ceste fois bien con- » fus, & ne fust-ce que Messire Queux : » allez, ma mie, vêtez hardiment devant » tout le monde pour estre la fleur des » Dames ». La Damoiselle à moitié entre-prise répondit : « Messire Ydier, mon bon & » loyal ami, il me semble, sauf correction, » que vous ne devriez si fort vous hâter.

» mais attendre que le Roy le commandast.
» Non, non, dit Messire Ydier, faites seulement ce que je vous dis ». Lors la Demoiselle prend tout doucement le Manteau ; & jamais habillement qu'elle porta ne lui fut si bien fait de mesure par devant , tant que la compagnie crut pour le coup qu'elle l'avoit gagné ; mais quand on la fit tourner pour voir le derriere , ce fut une pitié ; car sur ma foi il ne venoit pas jusqu'aux fesses : dont la risée commença merveilleusement grande. Queux ne se put tenir de parler , parce que Messire Ydier l'avoit gaudi , & lui dit : « Qu'en dites - vous , Messire Ydier ? Il est » bien caché celui à qui le cu se montre ». Messire Ydier ne fait que dire. Queux prend la Damoiselle par la main , & la mene avec les autres. « Mesdames , divertissez-vous , je » vous ammené compagnie ».

Que vous conteroïs-je de plus pour allonger la matiere. Pour conclusion , il n'y eut là Chevalier qui ne le fît essayer à sa femme ou sa mie , dont ils eurent depuis le cœur dolent : car tel y avoit eu confiance , qui depuis ne fit que grommeler. Le messager

voyant que son Manteau ne se vouloit donner à personne des Damoiselles qui là estoient venues , dit tout haut : Sire , je vous supplie , afin que je me sois bien acquitté de mon devoir , d'envoyer par toutes les chambres chercher , s'il n'y a plus personne. Lors commanda le Roy à Girflet qu'il s'y en aille , & Girflet s'y en va vîtement ; & après avoir bien cherché , ne trouve qu'une seule Damoiselle sur un lit , malade. Girflet la salue , disant : « Mademoiselle , levez-vous , il » vous faut venir en salle , le Roy vous » demande. Messire Girflet , dit la Demoi- » selle , j'obéirai volontiers au Roi , mais » vous voyez comment je suis ; parquoi il » me semble que me devez tenir pour ex- » cusée. Mademoiselle , dit Girflet , j'atten- » drai que vous soyez habillée pour venir ». Quant elle voit qu'il n'y a remede , elle se leve & s'en vient en salle. Son ami là étoit ; & si vous voulez savoir son nom , je vous dirai que c'étoit Messire Karados *Brise-Bras* , bon Chevalier & hardi. Quand il la voit venir , tout le sang lui mue dans le corps , & bien on le voit au visage, Il avoit été joyeux de

ce qu'elle ne s'étoit pas trouvée dans la compagnie , pour les grands dangers qu'il y avoit vus. Mais sa joie alors se tourne en chagrin , tant il craint qu'elle ne reçoive deshonneur & reproche ; car il l'aimoit de si grant amour que plus ne pouvait ; & si c'eût été à sa volonté , jamais elle n'eût essayé le Manteau ; & il s'approcha d'elle & lui dit : « Ma mie ,
» je vous prie , si vous doutez de rien , de
» ne point vêtir ce Manteau , car pour chose
» au monde je ne voudrois voir devant
» mes yeux votre honte & vous aimer moins
» qu'auparavant. J'aime beaucoup mieux estre
» en doute que de savoir la vérité , & vous
» voir assise à côté de Mademoiselle Gévelas &
» la femme de Messire Queux ». Girflet prend la parole , & dit à Karados. « De quoi vous
» tourmentez-vous tant ? N'en voyez-vous
» pas là plus de deux cens assises sur ces
» bancs que l'on croyoit au matin estre les
» plus loyales de tout le pays ». La Demoiselle qui de rien ne s'ébahissoit , le prend & l'affuble très - hardiment. Mais en effet ce Manteau fut si bien séant & devant & derriere , que tous les couturiers du monde ne

l'eussent su mieux tailler pour elle. Le gentilhomme messager qui maintenant voit l'aventure achevée, dit tout haut : «Damoiselle, » Damoiselle, c'est à cette heure que votre » ami doit estre bien joyeux ; je vous livre » le Manteau ; car il est à vous de bon » droit ». Le Roi le confirme ; il n'y a Dame ni Chevalier qui aille à l'encontre, quoiqu'ils aient de l'envie assez, mais semblant n'en font. Puis ils s'en retournerent tristes & dolens, & onc depuis n'en rirent. Messire Karados (f) s'en va avec sa mie tant joyeux & content que plus ne pouvoit l'être, & emporterent le Manteau & le garderent depuis bien chèrement. Après leur trespas, il fut mit en un lieu secret, & n'y a plus personne de nostre temps qui sache où il est que moi.

Par quoi je veux bien vous avertir, ma Cousine, que quand il vous plaira l'essayer pour vous ou pour vos bonnes amies, il est en ma puissance de le faire apporter. Toutes-fois si vous croyez que on le doive encore laisser où il est, qu'il y demeure. Vous y penserez. A l'égard de moi, je ne veux que

ce que vous voulez ; car je suis & serai tant que je vivrai votre meilleur ami. Et puis, quand le Manteau vous seroit aussi un peu court, si ne laisserois-je pas cependant encore de vous aimer.

Or, vous ai-je achevé mon Conte, sinon que j'ai oublié à vous dire le nom de celle qui par sa bonté gagna le dangereux Manteau ; sachez que on l'appelloit.

Le Fabliau finit par cette réticence, qui me paraît une chose fort ingénieuse.

Ce joli Conte, à la morale duquel j'espère qu'on fera grace, parce qu'on ne le regardera sans doute que comme une plaisanterie, se trouve aussi dans la première partie du Roman de Tristan, & dans le Roman de Perceval ; mais ici, au lieu d'un manteau c'est un cor (cornet à boire) d'ivoire qu'envoie Morguain. Et c'estoit pour qu'Artus put connoître toutes les bonnes Dames de sa Cour : & si la Roine avoit jeu avec un autre Chevalier, le sauroit son mari par le cor. On le faisoit remplir de vin, & on le donnoit aux Dames à boire. Celle qui son Seigneur avoit faussé n'y pouvoit boire que le vin ne répandît sur elle ; & qui ne l'avoit pas faussé y pouvoit boire sans répandre.

Dans Perceval, les hommes, comme il est juste, essaient la coupe les premiers, afin qu'on sache aussi

leurs torts ; & il ne s'en trouve aucun qui n'ait la mal-adresse de répandre. Parmi les femmes , celle qui est trouvée fidèle est l'épouse , & non l'amie de Karados ; ce qui est plus dans les bonnes mœurs , & doit consoler les maris.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici la Coupe Enchantée de l'Arioste , imitée depuis par notre célèbre la Fontaine qui , en tirant ses Contes des Auteurs Italiens , n'a fait que restituer à notre langue , sans le savoir , ce que ceux-ci , comme on verra dans la suite , en avaient eux-mêmes emprunté. La scène dans l'Arioste ne se passe point à la Cour d'Artus ; mais dans le Château d'un Seigneur dont une Magicienne est devenue amoureuse. Celle-ci possède la coupe qu'avait faite autrefois la Fée Morgane pour convaincre le Roi son frère de l'infidélité de son épouse. Elle la donne dans le même dessein au Seigneur , lequel à son tour y fait boire tous ceux qui viennent loger chez lui. Renaud , à qui elle est présentée , refuse seul de la prendre , & préfère sagement la tranquillité que lui donne la bonne opinion qu'il a de la vertu de sa femme à un éclaircissement dangereux qui , sans rien ajouter à son bonheur , eût pu peut-être y nuire pour toujours.

La Fontaine a changé peu de chose à la marche du poète Italien , & ne s'est permis , à son ordinaire , que l'embellissement des détails dans lesquels on sait qu'il excelle.

On sait aussi qu'après avoir mis en Conte ce sujet , il en a fait sous le même titre une Comédie qui se

trouve sous le nom & parmi les œuvres de Champmélé.

Dans le Roman de Perceforest, IV^e Partie, on trouve quelque chose de semblable au Manteau mal taillé ou à la Coupe Enchantée; c'est une rose magique qui a la même vertu. Portée par une fille ou une femme qui n'a aucun reproche à se faire, elle reste fraîche; dans l'autre cas elle se fanne.

Dans les Contes à rire, p. 89, une Silphide, amoureuse d'un Prince, & voulant lui faire connaître l'infidélité de son épouse, lui donne une fleur & un vase qui doivent naître si la femme est infidèle.

Dans le Conte de Senece, intitulé Camille, un Magicien donne au mari jaloux un portrait en cire qui aura de même la propriété de changer de couleur.

Les Fabliers se sont égayés sur la fidélité de leur sexe, comme ils ont plaisanté sur celle des femmes. Le Conte suivant est le pendant du Manteau mal taillé.

N O T E S.

(a) Mourgue, ou Morgain, comme l'appellent les anciens manuscrits, était sœur d'Artus & élève de Merlin, qui lui enseigna la magie. Elle avait pour amant le Chevalier Guiomars, qui, un jour, fut surpris avec elle au lit par la Reine. Genève qui de son côté aimant le beau Lancelot, avait des motifs pour excuser sa belle-sœur, eut l'imprudence d'aller publier sa honte. Morgain se retira de la cour; mais elle jura de se venger; &

de-là toutes les niches qu'elle fit à son ennemie dans la suite. J'ai honte de tirer de l'oubli, où elles devraient rester, ces fables insensées de l'enfance de notre littérature ; mais ce sont des mémoires qui, comme je l'ai dit, peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain , & je vois tous les jours applaudir à de gros volumes sur la Mythologie grecque & romaine , souvent bien autrement absurde , & assurément bien plus étrangère pour nous.

(b) Il y avait deux sortes de Fées ; les unes étaient des espèces de Nymphes ou de Divinités , & on en va voir un exemple dans le Fabliau de Lanval ; les autres n'étaient à proprement parler que des sorcières , c'est-à-dire , des femmes instruites dans la magie ; telles que Morgain , Viviane & la Fée de Bourgogne , toutes trois élèves de Merlin. Ces dernières Fées avaient à leurs ordres tout l'enfer , & pouvaient opérer les plus grands prodiges ou causer aux hommes les plus grands maux. Mais elles ne possédaient point, comme les autres , un pouvoir qui leur fût propre ; elles n'étaient redoutables & puissantes que par l'entremise des démons avec qui elles avaient commerce. De tems immémorial , dans l'Abbaye de Poissy , fondée par S. Louis , on disait tous les ans une messe pour préserver les Religieuses du pouvoir des *Fées* ; & il n'y a pas fort long-tems que cet abus a été détruit. Quand on fit le procès à la Pucelle d'Orléans , les Docteurs lui demanderent pour première question , *si elle avoit connoissance de ceux qui alloient au Sabat avec les Fées ? ou si elle n'avoit pas assisté aux Assemblées tenues à la Fontaine des Fées , proche*

Domprein, & autour de laquelle dansent les malins esprits. Le Journal de Paris sous Charles VI & Charles VII, prétend qu'elle avoua qu'à l'âge de vingt-sept ans elle allait souvent, malgré son père & sa mère, à une belle Fontaine au Pays de Lorraine, laquelle elle nommoit bonne Fontaine aux Fées, notre Seigneur. Qui n'a entendu parler du Château de Pirou en Normandie, bâti par les Fées, de celui de Lusignan, construit en Poitou par la fameuse Mélusine, &c. Tous nos vieux Romans ne sont pleins que de ces diableries insensées, que d'abord on est tenté de regarder comme un moyen grossier, employé par des gens sans goût, pour frapper & surprendre l'imagination de leurs lecteurs; mais ils content ces sottises de si bonne foi, que bientôt il faut les plaindre; & peut-être est-ce là une des preuves les plus sûres de l'état d'enfance où se trouvait alors la raison; car enfin ces Messieurs étaient les beaux esprits de leur siècle. Cependant il faut convenir aussi que les Fabliers sont sur ce point beaucoup moins répréhensibles que les Romanciers, & qu'au mélange près de la dévotion avec la galanterie, leurs Contes, comme on le verra, offrent très-peu de superstition.

(c) Les sobriquets ajoutés, aux noms propres, qui, sur la fin du X^e siècle, & au commencement du XI^e, commencerent à se multiplier, devinrent dans le XII, & le XIII^e très-communs. On trouve mille exemples de Rois & de Princes qui en portèrent. Les Romanciers en ont donné de même à presque tous leurs héros; *Agravain l'Orgueilleux, Sacremor-le-Desfrée, Giron-*

Giron-le-Courtois, *Danain-le-Roux*, *Harmin-le-Félon*, &c.

(d) Les Chevaliers, soit qu'on leur parlât, soit qu'on parlât d'eux, étaient appelés *Sire*, *Messire* ou *Monseigneur*. Les Rois mêmes & les Reines leur donnaient ce titre. Le Poëte observe ici exactement l'étiquette pour chacun. On ne traite encore aujourd'hui, dit-on, le Parlement de *Nosseigneurs*, que par un ancien usage, établi lorsqu'il était composé de Chevaliers.

(e) Il était écuyer d'Artus, aussi n'est-il pas nommé *Messire*; & quand ce titre lui est donné plus bas par une Demoiselle, c'est une pure politesse.

(f) Les noms des héros de Roman ne sont pas toujours des noms imaginaires; il en est quelques-uns qui ont appartenu à des familles illustres, & qu'on retrouve dans les histoires du tems. M. de Sainte-Palaye, aux écrits de qui je dois cette remarque, soupçonne que ce pouvait être une flatterie employée vis-à-vis d'un grand Seigneur par un Romancier son protégé ou son vassal. Je trouve un Karados dans une ballade qu'Eust. Deschamps adresse au Roi sur les Chevaliers & Princes qui sont de sa maison; &, quoique ces poésies soient postérieures au tems de nos Fabliaux, on m'accordera sans peine qu'un nom qui était considérable au XIV^e siècle pouvait l'être au XIII^e. Or maintenant ne se pourrait-il pas que l'Auteur du *Court Mantel* eût imaginé son Conte pour faire sa cour à quelque Karados, & amener adroitement l'éloge de la maîtresse ou de la femme de ce Seigneur? Cette conjecture qui ajouterait au mérite de

Poésies
manusc.

son Fabliau m'a séduit, je l'avoue; & si je ne craignais de trouver, comme les Commentateurs, de l'esprit où l'on n'en a peut-être pas mis, je dirais qu'elle m'a paru plus probable encore à une seconde lecture. Au reste, si elle était vraie, l'on conviendra que, malgré l'injustice qu'il y a de blâmer toutes les femmes pour en louer une, nos poésies modernes offriraient peu d'exemples d'une louange aussi délicate & aussi fine.

LE VALLON

DES FAUX AMANS.

IL y avoit un an que Lancelot (a.) était absent de Carduel, & éloigné de la belle Reine Génévre sa mie. Après avoir délivré des Chevaliers, secouru des Dames, exterminé des brigands, & aboli beaucoup de mauvaises coutumes (b), il revenait vers elle plus amoureux que jamais; quand sur un tertre, à l'entrée d'un vallon, il aperçut une Demoiselle qui fondait en larmes, & qui en maudissant Morgain, s'arrachait les cheveux. Touché de compassion, le Chevalier s'approcha & lui demanda le sujet de ses douleurs. » Hélas, Sire, dit-elle, j'avais pour » ami le plus brave des Chevaliers, & une » jalousie imprudente vient de me le faire perdre. J'ai voulu connaître s'il m'était fidèle, je » l'ai fait entrer dans ce vallon de la détestable » Morgain : il vient d'y être enfermé pour

» jamais ; & quoique , convaincue à présent
» de son infidélité , je sens néanmoins qu'il
» m'est impossible de vivre sans lui ». Lance-
lot ne comprit rien à ce discours qui ne lui
sembla d'abord que le délire d'une tête amou-
reuse , dérangée par la jalousie. Envain il
cherchait des yeux cette prison , dont on
lui parlait ; il ne voyait qu'un vallon frais &
riant, arrosé d'une rivière dont les bords étaient
plantés de quelques arbres , & terminé dans
son enceinte circulaire par des montagnes
couronnées de forêts. Il pria donc la Demoi-
selle de s'expliquer plus clairement ; jurant au
reste de lui rendre son ami , s'il vivait en-
core ; & elle parla ainsi :

« Vous connaissez sans doute cette Mor-
» gain , la sœur du Roi Artus , si fameuse
» par ses enchantemens & sa science magi-
» que. Elle était devenue éperdument amou-
» reuse d'un beau Chevalier ; & comme elle
» l'aimait plus que toutes choses au monde ,
» elle croyait aussi en être aimée de même.
» Il ne s'était rendu néanmoins qu'à la crainte
» de sa puissance , & avait pour amie une
» Demoiselle jeune & charmante , aussi belle

» que Morgain l'était peu. La Fée , quand elle
» découvrit ce secret funeste , faillit à en mourir de douleur ; mais l'espoir de la vengeance la ranima. Elle fit épier les deux amans , & un jour qu'ils étaient dans ce beau val- lon occupés à se donner des preuves mutuelles de leur amour , elle parut tout à coup à leurs yeux ; & après avoir exhalé sa fureur en reproches injurieux , leur annonça un châtiment qui n'allait plus finir qu'avec leur vie. Aussi-tôt en effet elle les attacha magiquement dans ce lieu même , où placés à quelques pas l'un de l'autre , se voyant sans cesse , & sans cesse tourmentés par les desirs les plus violens , ils ne peuvent cependant ni se parler ni se réunir (c). Ce n'est pas tout ; pour venger son sexe des infidélités de l'autre , Morgain destina par enchantement la vallée à servir de prison à tous les faux amans. Un mur d'air transparent & solide , plus impénétrable que le fer même , lui sert d'enceinte : du moment qu'un homme y entre , s'il est coupable de la moindre infidélité envers celle qui l'aime , le retour lui est

» fermé pour jamais. La prison , au reste ,
» est , dit-on , assez douce : car Morgain ne
» veut qu'empêcher les captifs de faire des
» infidélités nouvelles. Elle fournit abon-
» damment à tous leurs besoins ; ils occu-
» pent des appartemens très agréables , peu-
» vent jouer , danser , se voir entr'eux. Une
» femme , si elle vient avec son ami , peut
» y rester , & il lui est même permis de sortir
» ou de rentrer à son gré , pourvu toute-
» fois qu'elle-même ait été fidele. Mais ,
» malgré tous ces adoucissmens , l'ennui de
» cette éternelle captivité est si violent que
» bientôt la plûpart y périssent de langueur
» & de chagrin. Voilà dix-huit ans qu'est
» ouvert ce lieu de vengeance qu'on nomme
» également le *Vallon périlleux* , le *Vallon*
» *sans retour* , ou le *Vallon des faux Amans*. Il
» se passe peu de jours sans qu'il n'y entre
» quelque amant ou quelque époux ; & de-
» puis dix-huit ans , il n'y en a pas encore
» un seul , dit-on , qui ait pu en sortir (d).

» Eh bien , ils en sortiront tous aujour-
» d'hui , s'écria vivement le Héros , & mon
» bras.... — Ah ! Sire , n'exposez pas envain votre

» liberté ; la valeur ne peut rien ici , il ne
» faut que des vertus. — J'en ai beaucoup
» moins que je ne devrais sans doute ; mais
» enfin quand on est résolu de se battre jus-
» qu'à la mort , quelles vertus faut-il donc
» encore avec cela ? — On doit n'avoir ja-
» mais manqué à sa mie , & n'avoir même
» jamais souhaité de lui manquer. — Et s'il
» se rencontrait ce loyal Chevalier qui eût
» toujours été fidele en amour ? — Sire ,
» cette aventure le rendrait immortel : car
» il aurait la gloire de délivrer tous les
» prisonniers & de rompre pour toujours
» l'enchantement du vallon. Mais nous ne
» devons pas nous flatter d'un tel bonheur.
» Où trouver cet homme rare , cet homme
» merveilleux , assez constant pour n'avoir
» aimé qu'une seule femme ? Morgain elle-
» même ne l'espérait pas , quand elle a mis à
» son charme cette clause impossible. Croyez-
» moi , Sire , portez vos pas ailleurs : on
» peut sans honte renoncer à une entre-
» prise où le courage est superflu. Pour moi
» c'en est fait , je veux aller m'enfermer
» dans la prison de l'ingrat que j'aime ; &c

» quelque libre que je sois d'en fortir , on
» me verra vivre & mourir avec lui. Demoi-
» felle , s'écria Lancelot , non , vous ne
» mourrez pas ; attendez-moi ici , vous allez
» voir s'il est encore des amans loyaux ».
En disant cela il piqua son cheval , & s'élança
dans le vallon.

Il ne vit d'abord qu'une espece de brouil-
lard ou de fumée imperceptible. C'était le
mur d'air qui servait de barrière , & qui
s'ouvrit librement à son passage. Mais à peine
eut-il mis le pied dans l'enceinte , qu'il se
trouva suivi par une muraille épaisse qui sans
cesse pressant ses pas , le forçait d'avancer &
l'empêchait de songer au retour. A l'entrée
se voyait une chapelle que Morgain avait fait
bâtir pour que les prisonniers pussent chaque
jour assister à la Messe (e). A droite & à gauche
étaient leurs maisons.....

*Je supprime le reste de l'aventure , dont le dénou-
ment est absolument semblable à celui de LA MULE
SANS FREIN , & qui de même n'offre plus que des
combats ; car dans ces siècles de prouesse , justice
n'était bien faite que quand on avait tué ou battu.
Lancelot est par-tout vainqueur. Morgain soupire*

de douleur de voir la Reine qu'elle hait posséder un amant si brave & si fidele , essaye en vain de le lui arracher. Il résiste à ses caresses & à ses offres. Les prisonniers sont délivrés ; ils viennent en foule remercier leur bienfaiteur ; la Demoiselle rivale de la Fée est rendue à son ami ; celle qui attendait en dehors à l'entrée du Vallon retrouve le sien , l'enchantement est rompu , & tout le monde sort content. Morgain seule était triste , dit l'Auteur qui finit par un trait naïf de sentiment son historiëtte badine. Quand elle vit partir le Chevalier ; Lancelot ; Lancelot , lui dit-elle , vous vous applaudissez maintenant ; mais bientôt que de reproches vous aurez à vous faire , & que de femmes par vous vont être malheureuses !

On ne sera pas surpris qu'une aventure aussi brillante pour Lancelot se trouve dans le Roman de son nom ; mais pour la lier au reste de l'ouvrage , il a fallu changer quelque chose au dénouement. Ainsi Morgain , après que les prisonniers sont délivrés , enleve le héros qui par là se trouve entraîné dans d'autres aventures.

N O T E S.

(a) Fils d'un de ces Rois de Gaule vassaux d'Artus , amant chéri de l'épouse du Monarque , & le plus brave ainsi que le plus beau de tous les Chevaliers de la Table-Ronde. Sa fidélité pour la Reine est renommée

dans les Romans ; & avec de si puissans moyens de plaire , on croira sans peine qu'elle fut souvent mise à l'épreuve. Une femme étant venue le trouver la nuit , & l'assurant que la Reine ne pourrait en être instruite ; *quand elle ne le saurait jamais* , dit-il , *mon cœur qui est toujours près d'elle ne pourrait l'ignorer* : sentiment un peu mystique , mais sublime , & qu'on regrette de trouver avec un attachement criminel. Dans nos cartes à jouer , un des quatre valets porte encore aujourd'hui le nom de Lancelot ; ce qui marque quelle était à l'époque de l'invention de ce jeu la célébrité du héros fabuleux.

(b) C'était à peu-près là que se réduisaient les exploits des Chevaliers errans , sorte de héros vagabonds qu'il a été très-facile à l'immortel Auteur de Dom Quichotte de rendre ridicules , mais dont l'enthousiasme cependant , les travaux & la valeur , méritent peut-être aujourd'hui notre reconnaissance. Qu'on se rappelle qu'il fut un tems où la France était devenue la proie d'un millier de petits tyrans qui tous aspiraient à l'indépendance & à la souveraineté ; qu'on vit les plus forts , après avoir écrasé les autres , se former ainsi des domaines , battre monnaie , élever des forteresses , faire à leur gré la guerre ou la paix , condamner sans appel les vassaux qu'ils s'étaient soumis , & qu'ils nommaient leurs sujets , leur imposer arbitrairement des taxes , & les obliger par serment de les suivre en guerre , même contre le Roi ; qu'il n'y avait nulle part de sûreté ni de commerce ; que les femmes étaient enlevées , les orphelins dé-

pouillés , les voyageurs volés sur les chemins ou dans les bois , les marchands rançonnés à tous les ponts , gués & passages : que par-tout enfin régnait la violence , le brigandage & la guerre. C'est au milieu de cette anarchie effroyable que l'enthousiasme tout-à-coup enfanta la Chevalerie ; c'est-à-dire , un ordre d'hommes généreux qui se dévouerent avec serment à secourir les veuves , les orphelins , & tous les opprimés ; & dont plusieurs , sans attendre qu'on vînt implorer leur secours , par un fanatisme qui ne se trouve guere que dans de grandes âmes , couraient au péril de leur vie par-tout où il y avait des oppresseurs à détruire & des torts à redresser. Hélas ! l'héroïsme & la vertu sont si rares parmi les hommes , qu'il n'est assurément pas de leur intérêt de leur prêter des ridicules. Il y avait tant d'autres reproches , & bien mieux fondés , à faire à la Chevalerie ; mais ceux-ci n'eussent qu'attristé , & l'on veut faire rire.

(c) Dans le *Rolland* du Boyardó , la Fée Silvanelle , amoureuse de Narcisse , le surprenant de même avec sa rivale , impose la même peine aux deux amans.

(d) Dans les *Cent Nouvelles nouvelles de Mad. de Gomez* , un Espagnol obligé de fuir sa patrie pour avoir poignardé sa femme qu'il avait surprise en adultère , se réfugie à Mélille chez les Maures d'Afrique , où il change de religion & devient Roi. Afin de se venger du sexe que son épouse lui a fait haïr , il bâtit un Serrail , dans lequel il enferme toutes les femmes de ses Etats dont les maris ont à se plaindre , & celles

T. XIV,
Nouv. 74 &
75.

que ses sujets corsaires peuvent prendre dans leurs courses. On tente pendant un an la fidélité de celles-ci , & toutes ces prisonnières ne doivent être libres que quand il se sera trouvé une femme fidelle à son époux ou à son ami , & assez vertueuse pour faire excuser les désordres des autres. Il est étonnant que Mad. Gomez n'ait profité de la fiction de notre Fabliau , que pour la tourner au déshonneur de son sexe.

(e) Une Chapelle ! la Messe ! dans un pareil sujet ! On verra d'autres exemples de ce mélange absurde & impie , & les Romanciers en sont pleins. Leurs héros couchent la nuit avec une maîtresse , mais ils ne manquent jamais de leur faire entendre la messe le lendemain. Ce Merlin même , le plus grand Magicien de la terre , selon eux , ce Merlin qui fut fils d'un démon , & formé , d'après un conseil des Esprits infernaux , pour anéantir l'œuvre de Rédemption ; eh bien , ce Merlin est baptisé , c'est un zélé Catholique qui n'emploie la plupart de ses enchantemens : que pour *avancer chrétien* ; il fait faire des bâtards parce qu'ils soutiendront un jour la Foi ; il favorise des adultères. En lisant ces absurdités dégoûtantes , je me suis dit : l'ignorance n'empêche pas d'écrire , voilà ce qu'elle produit ; l'ignorance n'est donc bonne à rien.



LAI (a) DE LANVAL.

ARTUS aux fêtes de la Pentecôte, tenait sa cour plénière à Carduel; & libéral autant que magnifique, il avait répandu à pleines mains les bienfaits & les présens sur tous ceux qui l'entouraient. Un seul homme s'en vit privé: c'était Lanval, Chevalier Breton (b), qui l'avait très-bien servi, & que le Monarque néanmoins affectait depuis long-tems d'oublier. Lanval était fils de Roi, & dans toute l'Angleterre vous n'eussiez pu trouver un Chevalier plus brave & plus beau; mais ne recevant rien du Prince, & ne lui demandant rien, dénué de ressources dans un pays étranger, il se vit à la fin réduit à une telle détresse, qu'il lui fallut quitter la cour de son suzerain.

Il partit donc sans prendre congé de personne, sans même trop savoir où il irait, & marcha ainsi à l'aventure pendant plus de la moitié du jour. Enfin, ayant trouvé une

prairie qu'arrosait une riviere , il descendit pour laisser paître & reposer son cheval ; & pendant ce tems , couché sur l'herbe & le coude appuyé sur son manteau , il regardait l'eau couler , & rêvait tristement à son malheur. Un bruit soudain qu'il entendit à ses côtés lui fit tourner la tête. Il apperçut deux Demoiselles d'une beauté ravissante & vêtues très-richement , qui , après l'avoir salué , l'inviterent , de la part de leur Maîtresse , à se rendre dans une tente qu'elle avait fait dresser non loin de là. Lanval , étourdi du compliment , se leva & les suivit , sans songer même à son cheval. Il trouva un pavillon de soie (c) surmonté d'un aigle d'or , & sur un lit magnifique la plus belle personne que des yeux humains puissent jamais voir.

Fleur

Flor de lis & rose nouvele

paraît au tems

Quant ele pert ou tans d'été ,

Elle surpassait

beauté

Trespasloit ele de biauté.

Un manteau doublé d'hermine & teint en pourpre d'Alexandrie (d) couvrait ses épaules. La chaleur (e) l'avait forcée de l'écarter un

peu ; & l'œil à travers cette ouverture apercevait une peau plus blanche que l'hermine qui la touchait. Le Chevalier était tellement interdit , qu'il ne put ni avancer ni parler. Elle l'appella. « Lanval , lui dit-elle ,
» c'est vous que je viens chercher ici. Vous
» m'avez plu , je vous aime , & veux bientôt
» vous en donner de telles preuves , que
» cet Artus qui vous dédaigne , & que
» tous les Rois de la terre envieront votre
» fort ». Ce discours tendre retira le Chevalier de son premier étonnement , & comme une étincelle enflamma subitement son cœur. Il répondit à la Dame , que , s'il était assez heureux pour obtenir son amour , jamais elle ne pourrait lui rien ordonner que sa valeur n'osât entreprendre , & protesta qu'il ne désirait plus désormais qu'une seule chose au monde , l'assurance de la voir toujours & de ne pouvoir plus être séparé d'elle. Les Demoiselles entrèrent dans ce moment , apportant des habits magnifiques ; il s'en revêtit , & sembla encore mille fois plus beau. Bientôt après , le dîner parut. La Fée (f) lui fit prendre place sur le lit

auprès d'elle ; les pucelles (*g*) servirent
elles-mêmes ; tous les plats étaient exquis ;
mais ,

il y eut d'abord
Un entremés i ot premier

Qui
Ki moult plaisoit au Chevalier :

il embrassait souvent.
Car sa mie baisioit sovent.

Après la table il obtint d'elle d'autres
preuves de son amour. Enfin , pour achever
de vous peindre sa situation , il était telle-
ment transporté de plaisir , qu'il eût voulu
passer toute sa vie dans ce pavillon déli-
cieux. Mais le soir quand la nuit approcha :
« Je ne puis vous garder davantage , lui dit
» la Fée ; levez-vous , retournez à la Cour ,
» & déployez-y une magnificence digne de
» vous & de moi. Quelque dépense qu'il
» vous plaise de faire , l'or ne manquera
» jamais à vos besoins. Si quelquefois votre
» tendresse me desire , (& je me flatte que
» ce ne sera jamais que dans des lieux où
» votre amie pourra paraître sans rougir) ,
» je vous permets de m'appeller ; & dans
» l'instant , invisible pour tout autre , je
m'offrirai

» m'offrirai à vos yeux ; mais sur-tout que
» jamais personne ne puisse soupçonner votre
» bonheur. J'exige le secret le plus pro-
» fond , & vous annonce que dès le mo-
» ment où vous y manquez , vous perdez
» mes bontés , & ne me revoyez jamais ».

A ces mots elle l'embrassa , & lui dit adieu. Son cheval l'attendait à l'entrée de la tente ; Il partit , tellement étonné de son aventure , qu'il ne pouvait la croire , & qu'il regardait de tems en tems en arriere , comme pour se convaincre qu'on ne l'avait pas abusé par une illusion.

De retour à Carduel , il combla de présens ceux qui l'avaient servi , racheta des prisonniers , remit en équipage des Chevaliers pauvres , habilla des Ménétriers (*h*) , fit des dons à des Croisés & à des Pélerins ; & cependant sa bourse se trouvait toujours remplie. Mais ce qui plaisait encore bien autrement à son cœur , c'est que le jour ou la nuit , dès que l'amour le pressait & qu'il appelait la Fée , elle se rendait aussi-tôt à ses desirs. Écoutez maintenant comment ce bonheur fut troublé.

A la fête de la S. Jean , beaucoup de Chevaliers se trouvaient au Château. Quand on eut soupé , ils descendirent au verger pour se promener. La Reine , qui en secret aimait Lanval , & qui des fenêtres de la tour qu'elle habitait l'avait apperçu parmi eux , proposa sans affectation aux Dames d'y descendre aussi. On se réunit , on folâtra , on se prit par les mains pour danser ; la joie devint générale. Lanval seul s'ennuyait , parce qu'il songeait à sa mie , & il s'échappa , dès qu'il le put , pour retourner auprès d'elle. Genevre , qui depuis long-tems cherchait l'occasion de le trouver seul , saisissant avidement celle-ci , l'appella , & lui parla en ces termes : « Lanval , je vous ai toujours estimé , » & il ne tient qu'à vous d'avoir mon cœur , » car je vous aime : parlez , ne le desirez-vous pas » ? Le Chevalier aimait déjà , comme vous avez vu ; & d'ailleurs , n'eût-il pas aimé , il était trop loyal pour manquer jusqu'à ce point au Monarque qui avait reçu sa foi (i). Enfin , que vous dirai-je , après bien des sollicitations tendres , la Reine furieuse s'emporta en invectives , & lui fit un

reproche si horrible , que , piqué à son tour , il avoua qu'il avait une mie , mais que sa mie était si parfaitement belle , qu'une seule de ses suivantes l'emportait sur la Reine en beauté. Cette réponse humiliante acheva d'accabler Genevre. Elle se retira dans sa chambre pour pleurer , & se mettant au lit , déclara qu'elle n'en sortirait plus que le Roi son époux n'eût promis de la venger. Il était à la chasse. Le soir quand il rentra , elle se jeta à ses pieds , & lui demanda vengeance d'un insolent qui non-seulement avait osé la *prier d'amour* , mais qui , sur ses refus , l'avait accablée d'injures , en ajoutant qu'il possédait une maîtresse dont les suivantes valaient mieux qu'elle. Séduit par les larmes de son épouse , Artus s'enflamma de colere ; il fit serment qu'il ferait brûler ou pendre le coupable (k) , & envoya dans l'instant trois de ses Barons (l) pour l'arrêter.

Lanval s'en était retourné triste & chagrin. Quoiqu'il n'eût pas nommé son amante à la Reine , il avait cependant parlé de son bonheur , & il tremblait que la Fée ne s'en vengeât. A peine fut-il rentré chez lui ,

qu'impatient de sortir d'inquiétude , il l'appella ; mais pour cette fois elle fut sourde à ses vœux. Il eut beau se plaindre , soupirer , maudire son indiscretion & demander grace , tout fut inutile ; elle refusa toujours de se montrer. Les Barons le trouverent en larmes quand ils entrèrent & qu'ils vinrent le sommer de se rendre à la Cour du Roi pour se défendre. Le désespoir dans le cœur , & peu inquiet sur des jours qui lui étaient devenus odieux , il les suivit.

Dès qu'il parut , le Monarque lui reprocha avec amertume sa félonie. Lanval surpris protesta de son innocence sur la séduction dont on l'accusait ; mais il confessa naïvement l'incivilité qui lui était échappée dans la colere , & se soumit du reste au jugement de la Cour. On lui nomma en conséquence, des Juges choisis parmi les Pairs (*m*). Ceux-ci lui assignerent un jour pour comparaître , & en attendant ils exigèrent , ou qu'il se rendît prisonnier , ou qu'il donnât un répondant. Comme l'accusé n'avait point de parens en Angleterre , & que dans son malheur il ne comptait plus sur ses amis , il s'appré-

était à marcher vers la prison; mais Gauvain, quoique le neveu du Monarque, & les Chevaliers qui étaient au Château, ayant offert pour son cautionnement leurs terres & leurs fiefs, la garantie fut acceptée, & il lui fut permis de retourner au lieu de sa demeure. Il était si profondément affligé, que ses amis qui l'y accompagnerent & qui se proposaient de lui faire quelques reproches sur sa dangereuse indiscretion, se virent obligés, au contraire, de l'exhorter à prendre courage. Il fallut même qu'ils vinssent tous les jours le consoler; car il refusait de manger; il appelait sans cesse la mort, & leur donnait lieu de craindre que la douleur ne lui fît perdre tout-à-fait la raison.

Le jour fixé arriva enfin. Les Barons s'assemblerent, & les Chevaliers qui avaient été les *pleges* (n) de Lanval vinrent le leur représenter. Artus voulut présider à la séance. Animé par son épouse qui était présente, il animait lui-même les Juges. On interrogea l'accusé, & on le fit sortir ensuite pour aller aux voix; mais ces braves guerriers avaient honte de condamner ainsi à la mort (o).

un Chevalier sans reproche, un jeune homme si beau, loin de sa patrie, & sans appui dans une cour étrangère. Plusieurs n'opinaient qu'à la prison; & l'un d'eux, dans l'espoir de le sauver, ayant proposé de l'obliger à montrer sa maîtresse, afin qu'elle pût être comparée à la Reine, & qu'on jugeât s'il avait eu raison de la lui préférer; cet avis fut adopté d'une voix unanime. Malheureusement il n'était plus en sa puissance de la faire voir; & ce dernier moyen qu'on vint lui offrir ne servit qu'à le convaincre qu'il n'avait plus de ressource.

On allait donc prononcer, lorsque tout-à-coup on vit paraître deux Demoiselles montées sur des chevaux gris, & si belles qu'on crut d'abord que l'une des deux était là mie qu'avait tant vantée Lanval. Elles se présentèrent au Roi; & en lui annonçant l'arrivée de la Dame leur maîtresse, le prièrent de lui faire préparer *une chambre* qu'elle pût occuper. Un instant après, deux autres parurent, d'une taille majestueuse, & plus belles encore que les premières. Elles étaient vêtues d'un bllaud d'or (p), & montaient

des mules espagnoles. Le Monarque à qui elles demanderent un gîte & pour elles & pour leur maîtresse , alla les conduire lui-même ; & comme s'il eût craint que Lanval n'échappât à sa vengeance , il revint au plus vite presser le jugement. Mais des cris de joie & des acclamations bruyantes qu'on entendit au-dehors arrêterent de nouveau les juges. Ils regardent , & voient venir sur un cheval plus blanc que la neige (q) une Dame d'une beauté surnaturelle & divine. Elle avait un manteau de pourpre grise , était suivie d'un levrier , & tenait un épervier sur le poing (r). Hommes , femmes , Chevaliers , bourgeois , tout ce qui habitait l'enceinte du Château était accouru sur son passage , & l'on n'entendait autour d'elle qu'un murmure confus d'admiration & d'éloges. Les amis de Lanval ne doutant pas que ce ne fût-là celle qui devait le sauver , vinrent en hâte lui annoncer cette heureuse nouvelle. Assis tristement à l'écart , il n'attendait plus que la mort , & s'applaudissait de la recevoir , puisqu'il avait perdu celle qui faisait tout son bonheur. Au discours de ses amis , il leva les yeux pour

la regarder. C'est elle , c'est elle , s'écria-t-il ,
& je vais mourir content , puisque je l'ai
revue. Le Monarque avec toute sa Cour alla
au devant de la Dame. Elle entra dans le
Palais , salua & parla ainsi : « Roi , & vous
» Barons , écoutez - moi. Artus , j'ai aimé l'un
» de tes Chevaliers , ce Lanval qui t'avait si
» bien servi (s) , & que j'ai été obligée
» de récompenser pour toi. Il m'a désobéi ,
» & j'ai voulu l'en punir en le laissant pendant
» quelque tems aux portes de la mort ; mais
» il m'a été fidelle , & je viens l'en récom-
» penser. Barons , vous avez exigé ma pré-
» sence pour le condamner ou l'absoudre ;
» me voici : comparez maintenant & pro-
» noncez ». Ils s'écrièrent tous que Lanval
avait eu raison , & d'une voix unanime il fut
absous. La Fée repartit aussi-tôt avec ses pu-
celles. Pour lui , montant sur les degrés du
perron de marbre (t) qui était près de la
porte , il sauta sur son cheval , quand elle
passa , & sortit avec elle.

Les Bretons disent qu'elle l'emmena dans
une Isle charmante , nommée d'Avalon , où
ils ont vécu heureux. On n'en a point en-

tendu parler depuis ; & quant à moi , je n'en ai pas appris davantage.

Dans les Mille & une Nuit , T. 6 , p. 229 , Ahmed , fils du Sultan des Indes , se trouve conduit de même par une aventure singulière , au Château magique de la Fée Pari-Banou , qui est devenue amoureuse de lui. Il l'épouse ; mais dans tout le reste les deux Contes ne se ressemblent plus.

N O T E S.

(a) Ce mot , aussi ancien que la poésie française , signifiait *chanson* , & paraît venir de l'Allemand *lied* , qui a la même signification. Nos vieux Romanciers font souvent chanter des *lais* à leurs héros. Il y en avait dans tous les genres , de gais , de tristes , d'amoureux & même de dévots. Peu-à-peu le *lai* se perfectionna. On lui donna un nombre réglé de stances , une coupe lyrique ; & c'est ainsi qu'on le voit paraître dans les poésies manuscrites de Froissart , & pendant fort long-tems chez les Poètes qui suivirent celui-ci. Dans les commencemens le *lai* se chantait , & d'ordinaire avec un accompagnement de harpe. *Barbaros leudas harpâ relidebat* '.

Il avoit appris à chanter

Et lais & notes à harper.

*Fortun.
Epist. ad Gre-
gor. Turen.*

Tenoit une harpe, & harpoit, & chantoit tant doucement un lay qui avoit esté fait nouvellement, & qui

' Rom. de Giron-le-Courtois. étoit appelé le Lay des deux Amans '.

Il est vraisemblable que certains Fabliaux furent nommés *lais*, parce qu'ils se chantaient aussi. Dans le préambule de celui de Gruélan qui va suivre, le Poëte dit :

Bôn en sont lî lai à ^{entendre,} oïr,
Et les notes à retenir.

Dans celui de Gugemer, qui vient ensuite, on lit de même,

Se dit en harpe & en rote :

^{bonne}
Boine en est à oïr la note.

Mais quel était ce chant ? Les Fabliaux ordinaires n'étaient-ils que déclamés, & les *lais-fabliaux* chantés en entier ? Pourquoi les manuscrits n'en offrent-ils aucun de noté, tandis qu'on y trouve la musique des chansons du tems, & celle même d'un Fabliau ordinaire, (Aucassin ?) Je n'ai sur tout cela que des conjectures dont la discussion m'entraînerait trop loin, & je laisse ces détails à ceux qui entreprendront l'histoire de notre ancienne poésie.

Dans la piece intitulée, *les deux Ménestriers*, l'un d'eux, après avoir nommé tous les Romans qu'il est en état de réciter, se vante de savoir plus de quarante *lais*.

(b) Nos Romanciers étant Français, il était tout naturel qu'ils prissent des Français pour leurs héros. Quant à ceux qui faisaient des Romans de la *Table-Ronde*,

la chose était moins aisée , puisque la scène devait être en Angleterre. Ils supposent donc Artus suzerain de la petite Bretagne , ils le font venir souvent à Nantes tenir cour plénière ; & dès-lors cette province devient le théâtre de la plupart des exploits. Trois des plus célèbres Chevaliers de la Table-Ronde , Tristan , Méliadus & Lancelot , sont Bretons. La forêt où Merlin fut enchanté par Viviane , & qu'habitaient les Fées , est Brocéliande auprès de Quintin , &c. Enfin ces fables , devenues populaires , avaient fait donner à certains lieux des noms qu'on retrouve encore dans les histoires. C'est ainsi que dans la vie de Louis III , Duc de Bourbon , on voit une action passée auprès du *Perron de Merlin* , une autre à la *Croix de Malchast* , où *Merlin faisait ses merveilles*.

(c) La Chenille qui produit la soie , originaire de la Chine & des Indes , avait été , en 551 , transportée par deux Moines à Constantinople ; mais le secret d'élever ces insectes & de travailler leur fil , semblait être demeuré dans l'empire Grec , & le reste de l'Europe n'en avait point profité. En 1130 , Roger , Roi de Sicile , passant par la Grèce au retour d'une expédition dans la Terre-Sainte , emmena avec lui d'Athènes , de Corinthe & de Thèbes , des Ouvriers en soie , & les établit à Palerme ; où ils enseignèrent leur art , qui bientôt se répandit dans l'Italie. Peu de tems après , des Marchands Toscans & Lombards le porterent en France. Ceux-ci formerent d'abord leurs Manufactures dans nos provinces méridionales , dont la température

est plus favorable à la conservation ainsi qu'à la nourriture de l'insecte. De là ils parcouraient le Royaume & suivaient les foires pour vendre leurs marchandises. Enfin, ils vinrent s'établir à Paris, dans une rue à laquelle on donna le nom *des Lombards*, qu'elle porte encore.

Quant aux étoffes en soie qu'on savait fabriquer au XIII^e siècle, outre celles qui étaient brochées en or & en argent on connaissait, comme aujourd'hui, le velours, le satin qui se nommait *samit*, & le taffetas qu'on appelait *cendal* ou *sandal*. Ce sont les soyeries, à mesure qu'elles devinrent plus communes ou mieux travaillées qui firent tomber l'usage des fourrures, si long-tems à la mode.

(d) Personne n'ignore que la belle pourpre Tyrienne des anciens était rouge, la commune violette, & qu'ils avaient plusieurs nuances intermédiaires entre ces deux couleurs. Aujourd'hui que le mot écarlate est consacré pour exprimer la première, nos Ouvriers, par *pourpre*, entendent la seconde, quoique cependant ils ne soient pas trop d'accord entre eux sur sa composition & sa vraie nuance, non plus que ceux qui ont écrit sur le Blason. Dans les Fabliaux, écarlate & pourpre sont synonymes. La plus belle se tirait d'Alexandrie, soit que cette ville possédât alors le secret de cette riche teinture, autrefois la richesse des Phéniciens, soit qu'elle ne fût que l'entrepôt de ces étoffes précieuses que les Italiens venaient y chercher pour les vendre ensuite au reste de l'Europe. Dans le Roman de

la Rose , il est parlé de la *pourpre Sarrafinoise* , qui sans doute est la même. On voit en effet dans l'histoire des Croisades que cette magnificence était en usage chez les Sarrafins ; & l'on sait qu'un des maux que produisirent ces guerres religieuses fut de faire connaître & de répandre dans l'Occident le luxe de l'Asie. Le Roman de Charlemagne manuscrit du R. 7188 , parlant d'un Château pris par ce Prince & rempli de richesses , dit , & moult ^{on y trouva draps} i trouva - on *pailes Alexandrins* ; dans d'autres Romans on l'appelle *Pourpre d'Aumarie* , (d'outre-mer).

On verra plus bas de la *pourpre grise*. Dans Duncange , au mot *purpura* , on en trouve de la *rouffe* : ce qu'on pourrait à toute force expliquer par ce qui a été dit ci-dessus de celle de Tyr. Mais ce qui dérange les explications , c'est que l'on trouve aussi , & de la *pourpre* & de l'*écarlate* blanche. Je soupçonne que ces couleurs ne s'employant , à cause de leur cherté , que pour les draps les plus fins , on a donné dans la suite le nom d'*écarlate* ou de *pourpre* , non à la couleur , mais à l'étoffe même.

de pourpre.
Et s'affuble. . . d'un vert mantel porprine.

Fabliau de Gautier d'Aupais.

fut couvert le Baron
D'une porpre sanguine fu bien covert li Ber.

Manusc. du R. n°. 6985.

(e) Voilà une fourrure portée en été ; on en verra un autre exemple dans le Fabliau de la *Robe d'écarlate*.

*Le Labour.
orig des Ar-
moiries.*

*Choisi,
Vie de Char-
les VI, pag.
502.*

Les peuples du midi de l'Europe habitant un pays chaud, usaient d'étoffes légères propres à leur climat, & de là vient que le vair & l'hermine sont si rares dans les armoiries d'Italie & d'Espagne'. En France, au contraire, & en Allemagne, où les hivers sont plus rigoureux, où les étés sont tempérés, & où ils l'étaient peut-être encore davantage alors par le grand nombre de forêts & de terres en friche, on fourrait les chappes, les manteaux, les chaperons, les cottes-d'armes, &c; & il paraît qu'on portait ces fourrures en tout tems. Les peaux d'hermine se tiraient d'Arménie, ou, comme on écrivait alors, d'Herminie, où cette espèce de rats blancs est très-commune. On en trouve aussi en France & sur-tout en Bretagne; ce qui engagea les Ducs de cette Province à prendre cette panne pour leurs armoiries. Afin d'en relever la blancheur par le contraste d'une couleur opposée, on la mouchetait, comme on fait encore aujourd'hui, avec le noir du bout de la queue de l'animal, ou avec des flocons de laine d'agneaux de Lombardie qui sont renommés pour leur beau noir luisant. Le manteau d'hermine était autrefois en France la parure des grands Seigneurs & des femmes de la plus haute qualité. Une Reine d'Angleterre en faisait porter deux devant elle, comme souveraine des deux Royaumes d'Angleterre & de France". Il n'est plus porté aujourd'hui que par les Reines le jour de leur couronnement, par les Rois le jour de leur sacre, par les douze Pairs qui dans cette cérémonie représentent les Pairs anciens; & hors de ces occasions d'éclat, par

les seuls Chancelier & Garde des Sceaux. Les Ducs & Pairs le portent dans leurs armoiries placé derrière l'écu.

(f) Quoiqu'on trouve chez les anciens plusieurs exemples de magie, tels que la tête de Méduse, les métamorphoses faites par Circé, le cheval ailé de Bellérophon, &c; quoique Pomponius Méla fasse mention d'une île située entre la grande & la petite Bretagne, habitée par neuf Prêtresses (*antistites*), à qui on attribuait le pouvoir d'exciter & d'apaiser les tempêtes, de prendre la forme de toutes sortes d'animaux, de prédire l'avenir, &c, on convient néanmoins assez généralement que ce que nous appellons *férie* nous vient des Orientaux, & que ce sont leurs génies qui ont produit nos Fées, espèces de nymphes, comme je l'ai dit ci-dessus, d'un ordre supérieur à ces femmes magiciennes qui pourtant portaient le même nom. Mais cette fiction, en se transplantant dans nos climats, y a pris la teinte du gouvernement & de l'esprit de la nation. En Asie, où les femmes emprisonnées dans des harems, éprouvent encore, outre la servitude générale, un esclavage particulier, ce sont des *Péris*, de beaux génies consolateurs, qui, volant dans les airs, viennent adoucir leur captivité & les rendre heureuses. Chez nos bons aïeux, où la Noblesse brave & galante exposait ses biens, son repos & sa vie pour la gloire & pour les Dames, ces *Péris* sont devenus des Fées charmantes, & toujours jeunes, protégeant les beaux Chevaliers, & quelquefois se prêtant avec bonté au délassement de

Caylus,
Mémoir. de
l'Acad. des
Bell. Lett.
tom. XX.

leurs fatigues. Qu'on se rappelle la remarque faite plus haut sur le changement d'une des pieces du jeu d'échecs , & l'on verra comment , jusques dans les plus petites choses , une nation souvent se peint sans le savoir.

Nos anciens Romanciers emploient la férie jusqu'à la satiété. On fait l'usage qu'en ont fait les deux principaux Poètes épiques de l'Italie , & il faut convenir qu'employée avec goût , cette invention poétique , la plus favorable de toutes sans contredit pour l'imagination , peut devenir une source de grandes beautés. Chez nous je ne connais parmi les modernes aucun Auteur de réputation qui l'ait employée en grand. Quinaut, dès qu'il la connut , la transporta sur le théâtre de l'Opéra , dont elle est restée la dominatrice , & où elle étonne les yeux par ses coups de baguette , sans presque jamais émouvoir le cœur. Dans la littérature (chose surprenante !) les femmes s'en sont emparées , & elles l'ont consacrée à de petites historiottes monotones , que le genre & le sujet ont fait appeller *Contes de Fées*. Mais les Fées employées par nos peres étaient douces & bien-faisantes , telles que des divinités doivent être ; elles ne se vengeaient que quand elles étaient offensées. Ce n'est que depuis que tout le monde parle d'humanité qu'on s'est avisé d'en faire des monstres d'une méchanceté atroce , de mettre par-tout des ogres qui ne vivent que de chair humaine , &c ; & encore une fois , les Auteurs de presque tous ces Contes sont des femmes.

(g) C'est le nom dont se servent tous nos Romanciers pour désigner les suivantes d'une Princesse , ou les
Demoiselles

Demoiselles destinées à servir une femme de distinction ; ce mot se trouvera souvent employé dans ce sens.

(h) On voit ici sur quels objets pouvait s'exercer alors la bienfaisance & la libéralité d'un grand Seigneur. Dans cette liste sont les Ménétriers (& sous ce titre se trouvent compris les Jongleurs & les Trouverres). Ces sortes de gens étant appelés pour leurs talens dans toutes les fêtes & les cérémonies d'éclat, il leur fallait des habits pour paraître ; & les Princes & les Grands leur donnaient entr'autres récompenses, ceux qu'ils avaient portés, comme ils le font encore aujourd'hui pour les Comédiens. Cette coutume de faire des présens d'habits à des Auteurs dont les ouvrages ont su plaire, venait, ainsi que mille autres, des Sarrafins¹, chez lesquels elle était fort usitée, à l'imitation de Mahomet, qui autrefois avait donné son manteau au poëte Caab.

¹ Murat.
Antiq. Méd.
avi, tom. II,
p. 844

Le goût de ces siècles pour les croisades & les pèlerinages fait imaginer sans peine avec quel respect on regardait ceux qui se dévouaient à ces pieux voyages, & combien on devait s'empresser à contribuer aux dépenses qui leur étaient nécessaires pour les entreprendre.

(i) Attenter à l'honneur de son Seigneur était un crime de félonie, quand on était à son service : c'en était un de lese-féodalité, quand on était son vassal ; & en entr'autres peines il entraînait alors la confiscation du fief.

(k) Le premier exemple en France d'un Seigneur condamné à la corde, est celui de Remistang sous Pépin. A mesure que vers la fin de la seconde race les grands

Seigneurs accrurent leur puissance particulière, ils se fortifièrent contre celle du Prince. Aussi va-t-on voir que le Fablier, malgré toute la colère qu'il suppose ici à Artus, lui fera observer des formes judiciaires.

(*l*) Les *Barons* étaient les hauts Seigneurs qui possédaient un grand fief relevant immédiatement du Roi. Ceux-ci, & même les Seigneurs particuliers, possesseurs de domaines un peu considérables, eurent aussi des Barons à leur tour, à l'imitation de la puissance royale; comme ils eurent des grands Officiers & des Cours plénières. Dans les procès importants, ces Barons formaient la cour judiciaire du Prince. On verra plus bas que c'est parmi ceux d'Artus que sont choisis les juges de Lanval.

(*m*) Les Nobles avaient trois prérogatives réelles, l'exemption de toutes charges, excepté celle du service militaire dû au Seigneur suzerain, le droit de défendre les armes à la main leur personne, leurs biens & leurs amis, & celui de juger leurs *pareils*, & de n'être jugés que par eux en matière criminelle. Nos *Pairs* d'aujourd'hui ont conservé ce dernier privilège.

(*n*) Comme c'est une chose précieuse que tout ce qui peint les coutumes & les mœurs, & que ce détail de procédures contre un homme noble est un monument curieux, on le verra, je crois, avec plaisir, quoique dans la narration il fasse longueur. Au tems de nos Fabliers (& ils ne supposent jamais aux siècles qui les ont précédés que les usages du leur), on ne poursuivait point en justice par Procureur comme aujourd'hui.

Un homme , d'après la demande ou l'accusation d'un autre , était ajourné par les Baillis ou Prévôts ; on lui envoyait pour cela quelques Sergens ou *Bédeaux* , s'il était roturier , ou , comme dans le *Fabliau* , quelques-uns de ses *Pairs* , s'il était gentilhomme ; & on lui prescrivait un terme pour qu'il eût le tems de préparer ses moyens de défense. Dans certains cas , qui , sans être extrêmement graves , eussent exigé cependant , pour une sûreté plus grande , sa détention , il pouvait s'en racheter en présentant quelqu'un qui le cautionnât , ou qui , comme on parlait alors , se rendât son *plege*. Ainsi , en conservant sa liberté , il conservait en même tems la facilité de pouvoir prouver son innocence , & au moins n'était pas puni avant la conviction de son crime. Cette loi juste & sage subsiste encore en Angleterre en matière civile , & c'est la fameuse loi *habeas corpus*. Lorsque l'accusé s'enfuyait , les pléges étaient condamnés à subir la peine qu'il eût subie lui-même. Saint Louis cependant , par un égard d'humanité pour la bonne-foi généreuse & trompée , voulut bien ne les condamner qu'à 100 s. 1 d. d'amende¹.

¹ Établ. de
S. Louis.

Quand le pieux Monarque , après sa croisade d'Égypte , revint en France , son vaisseau dans la route ayant essuyé une tempête , la Reine promit à S. Nicolas une nef d'argent ; & comme pour rassurer le Saint par un répondant , elle exigea que Joinville fût son *plége*². On en introduisit jusques dans les parties de table. La mode s'étant établie de s'y défier les uns des autres & de se provoquer à boire , celui qui ne se sentait point

² Hist. de
S. Louis par
Joinv.

Rech.
Liv. VI.

la tête assez forte pour soutenir la partie , pouvoir choisir quelqu'un qui le plégeât , & bût à sa place. Cet usage subsistait encore en 1635 , comme il paraît par les *Sérees de Bouchet* ; & Pasquier à ce sujet cite sur l'infortunée Reine d'Écosse Marie Stuart , une anecdote extrêmement touchante. Condamnée par sa sœur à l'échaffaud , la veille de sa mort , dit-il , sur la fin du souper , elle but à tous ses gens , leur commandant de la pléger : à quoi obéissant ils se mirent à genoux , & mêlant leurs larmes avec leur vin , burent à leur Maîtresse.

(o) On sera surpris de voir infliger une pareille peine à un Chevalier de la plus haute naissance , pour avoir dit qu'il connaissait des suivantes plus belles que la Reine ; mais c'est qu'alors une insulte faite à une femme était le plus grand des crimes. Lorsqu'on annonçait un tournois , ceux qui voulaient s'y présenter étaient obligés , plusieurs jours avant l'ouverture , d'exposer en public leur écu armorié , afin que si l'on avait quelque reproche à leur faire , on pût se plaindre à tems. Les Juges du Tournois étaient chargés de conduire les Dames dans ces visites , & il y avait un Héraut pour leur nommer les Chevaliers à qui les écus appartenaient. Quelqu'une dans ce nombre rencontrait-elle un homme de qui elle eût à se plaindre , elle touchait ses armes de la main ; & les Juges , après l'examen fait du délit , faisaient fermer au coupable l'entrée de la lice ; ou quand il y était entré , le dénonçaient aux combattans , qui tous aussi-tôt se tournaient contre lui , & le frappaient jusqu'à ce que l'offensée lui fît grace. *Doit estre*

si bien battu le médisant que ses épaules s'en sentent bien Tant & si longuement qu'il crie merci aux Dames à haute voix , tellement que chacun l'oit. La Colomb. Théât. d'Hon.
 Louis II , Duc de Bourbon , instituant l'Ordre de l'Écu d'or en 1363 , recommandait aux Chevaliers d'honorer sur-tout les Dames & Damoiselles , ne permettre & souffrir d'en ouïr blasonner & mesdire , parce que d'elles après Dieu vient tout l'honneur que les hommes reçoivent.

(p) Sorte de robe ou d'habit de dessus , car les hommes ainsi que les femmes , avaient des *bliands*. Dans quelques-unes de nos Provinces , les payfans le nomment encore *Blaude*.

(q) Les Souverains , le Pape , l'Empereur , lorsqu'ils faisaient une marche solennelle ou leur entrée dans quelqu'une de leurs villes , ne montaient que des chevaux blancs. Le Continuateur de Guil. de Nangis , parlant de l'entrée de l'Empereur Charles IV dans Paris , remarque que le Roi Charles V eut l'attention de lui fournir , ainsi qu'au Roi des Romains , un cheval noir , de peur , ajoute-t-il , que ce ne fût un *signe de domination* ; & ce tems partit le Roy de son Palais , monté sur un grand palefroi blanc. Quand le Prince de Galles entra dans Londres conduisant notre Roi Jean son prisonnier , il eut la modestie de ne monter qu'une petite haquenée , & de lui donner un cheval blanc. On verra plus bas dans le *Fabliau du Villain Médecin* , des Messagers du Roi montés sur des chevaux blancs. Si l'Amante de Lanval paraît ainsi à la

Cour d'Artus, c'est pour marquer la supériorité qu'elle a sur lui par sa qualité de Fée.

(r) Cet oiseau de proie & ce chien annonçaient une femme de qualité. Les gentils-hommes ne sortaient gueres de leur Château qu'avec cet équipage, soit qu'ils voulussent en marchant avoir le plaisir de la chasse, soit pour se distinguer des roturiers par le privilège qui était propre à la Noblesse. Aussi dans les monuments & les tombeaux anciens, ceux qui ne sont pas morts dans les combats, sont-ils représentés avec un levrier sous les pieds, ou un épervier sur le poing, ou seulement avec le gant qui servait pour tenir l'oiseau. Les femmes nobles y sont distinguées de même par l'épervier. Nos Rois dans leurs entrées & les marches d'appareil sont encore précédés aujourd'hui par un équipage de Fauconnerie. Le Trésorier de l'Église d'Auxerre avait le droit d'assister à l'Office Divin les jours solennels avec un épervier sur le poing : le Seigneur de Saffai avait celui de poser l'oiseau sur le coin de l'autel".

*Hist. de
l'Egl. d'Aux.
par le Beuf,
t. I, p. 766.*

*Ducan.
Gloss. Suppl.
au mot Ac-
ceptor.*

(s) Les Rois, quand ils voulaient faire la guerre, & qu'ils n'avaient pas assez de troupes de leurs vassaux, étaient obligés de prendre des Chevaliers à leur solde. C'est ainsi que Joinville, pendant la croisade d'Égypte, fut soudoyé avec sa troupe par S. Louis.

(t) Ces perrons qu'on trouve à chaque pas dans les Romans étaient des massifs de pierres avec des degrés placés sur les chemins & dans les forêts pour monter à cheval ou pour en descendre, secours souvent nécessaire, malgré les étriers, à cause de la pesanteur des

armes. On y suspendait ordinairement les écus destinés à proposer des défis de Chevalerie , afin qu'ils fussent vus de tous ceux qui s'y arrêtaient. Les Romains en avaient établis de même sur les grands chemins pour la commodité des cavaliers ; & l'on trouve encore aujourd'hui dans Paris , à la porte de plusieurs maisons , des pierres en gradins qui servaient aux Magistrats à monter sur leurs mules quand ils allaient au Palais. Pour rendre les perrons plus commodes par leur ombrage , on y plantait un arbre , ordinairement un orme ; & dans plusieurs coutumes cet orme est compris dans la portion des fiefs réservée par préciput à l'aîné. Les perrons des Châteaux étaient plus ornés , & avaient encore d'autres usages. C'était là que les Officiers du Seigneur ou le Seigneur lui-même venait rendre la justice à ses vassaux. Joinville fut souvent employé par S. Louis à ce ministère , & c'est ce qu'il nomme les *plaids de la porte*. Dans le Fabliau du *Sacristain* on verra un Prévôt juger assis sur son perron. Les Huissiers y faisaient leurs proclamations au nom du Seigneur.



LAI DE GRUÉLAN.

Le sujet de ce Conte est absolument le même que celui de Lanval ; cependant les détails en sont si différens , que j'ai cru devoir le traduire aussi , & le donner après l'autre comme un modele de la maniere dont les Fabliers savaient imiter. La scene ici se passe en Bretagne , sous un Roi qui n'est point nommé , non plus que son épouse.

JE vais vous conter l'avanture de Gruélan , telle que je l'ai entendue ; l'air en est bon à retenir , & le Lai mérite d'être écouté (*a*).

Gruélan était Breton , d'une famille illustre , & à une grande beauté il joignait encore la droiture du cœur. Le Roi qui tenait alors la Bretagne étant entré en guerre avec les Princes ses voisins , Gruélan avait volé des premiers sous sa bannière ; & par sa valeur il s'était distingué tellement , soit dans les tournois , soit dans les combats , qu'il avait mérité l'estime & l'amitié du Monarque. Le bruit

de tant de mérite parvint bientôt jusqu'aux oreilles de la Reine , qui , à force d'entendre vanter le courage & la beauté du Chevalier , prit de l'amour pour lui.

Un jour elle tira à part son Chambellan :
« Parles - moi vrai , lui dit - elle ; qu'est - ce
» que ce Gruélan dont j'entends tout le
» monde faire l'éloge ? le connais-tu ? Ma-
» dame , répondit le Serviteur , je fais qu'il
» est brave & courtois , aussi n'est-il perfon-
» ne qui ne l'aime. Mon cœur depuis long-
» tems me parle en sa faveur , reprit la Reine ;
» fais-le venir , je veux l'avoir pour ami , &
» lui abandonner mon amour ». Le Cham-
bellan répartit qu'il ne doutait pas de la joie
qu'allait donner au Chevalier une nouvelle
aussi flatteuse. Il se rendit aussi-tôt chez Grué-
lan , qui , sans savoir ce qu'on lui voulait , le
suivit au Château , & fut introduit dans l'ap-
partement de la Princesse. Dès qu'il parut ,
elle alla au-devant de lui , & le serra dans
ses bras , en lui donnant un baiser ; puis elle
le fit asseoir à ses côtés sur un tapis (*b*) , &
commença à l'entretenir de ce qui le regar-
dait , avec un ton d'amitié & des regards si

tendres qu'il devait lui être bien difficile de n'en pas deviner le motif.

Mais à toutes ces avances , Gruélan répondit d'un ton si respectueux qu'elle se vit embarrassée. Se déclarer la première , c'est à quoi s'opposait encore un reste de pudeur & de fierté : d'un autre côté cependant , pour se faire entendre , il fallait bien s'y résoudre. Enfin enhardie par l'amour , elle demanda au beau Chevalier s'il avait une amie ; car sans doute , il était aimé , & devait à coup sûr l'être beaucoup. Il répondit qu'il n'aimait pas encore.

Et ici l'Auteur déployant la doctrine mystique & raffinée de son siècle sur l'amour , fait différer long-tems , & avec le plus grand respect , son héros sur cette matiere. L'amour , selon lui , n'est que l'union chaste de deux cœurs , qui , liés ensemble par la vertu , vivent désormais l'un pour l'autre , n'ayant plus qu'une seule ame & une même volonté ; & il regarde un engagement de tendresse comme la chose de la plus grande importance , & à laquelle on ne doit songer qu'après avoir aquis déjà une haute réputation.

La Reine enchantée de ce discours qui flat-
tait en apparence sa passion , s'ouvrit alors
sans réserve au Chevalier , & lui avoua que

n'ayant éprouvé jusqu'à ce jour qu'un attachement faible pour le Roi son époux , & sentant le besoin d'aimer , elle avait cherché dans toute sa Cour le Chevalier le plus accompli ; qu'elle croyait enfin l'avoir trouvé , & se flattait de le voir répondre à sa tendresse. Gruélan , confus , témoigna sa reconnaissance de tant de bontés ; mais il était à la solde du Prince , il lui avait promis sa foi , & lui devait trop pour se rendre coupable de la plus noire des ingrattitudes. A ces mots il se retira , & laissa la Reine accablée de honte & de douleur. Elle ne pouvait cependant renoncer à lui ; son cœur se flattait encore de l'attendrir à force de prévenances & d'attentions ; & dans ce dessein elle lui envoya des présens , le fit solliciter plusieurs fois , & lui écrivit même de sa propre main. Mais quand elle vit ses avances rejetées , & ses vœux sans espoir , la haine , dans son ame , prit la place de l'amour ; elle indisposa contre le Chevalier , le Monarque son époux , & l'aigrit tellement que , privé de sa solde & obligé de servir à ses frais , Gruélan se vit bientôt dans la détresse. Successivement ses harnais

& ses équipages furent vendus. Cette ressource épuisée , il ne lui resta plus que le désespoir. Que pouvait dans cet état Gruélan ? Quand je vous dirai qu'il mourait de tristesse, vous n'en ferez pas surpris.

Un jour il s'était retiré dans sa chambre pour se livrer à sa douleur. Ses hôtes (c) venaient de sortir , & il ne restait à la maison que leur fille , jeune enfant aussi intéressante par son caractère que par sa figure. La petite paysanne , émue de compassion , monta chez lui , & après avoir essayé de le consoler , lui proposa de l'air du monde le plus touchant , de descendre pour dîner avec elle. Son cœur était trop fortement oppressé pour pouvoir manger ; il la remercia , & appella son Ecuyer , auquel il ordonna de feller à l'instant son cheval. Sa résolution était de partir & de disparaître pour toujours ; mais on ne trouva point de selle , la sienne avait été vendue ; & sans la fille de l'hôte qui courut chercher celle de son pere , il eût été forcé de rester. Ce harnais ridicule avec lequel il lui fallut traverser le bourg , lui attira les ris & les huées de la populace.

Telle *costume* *gens du peuple*
Tex est costume de bourgeois,

gueres *polis*
N'en verrez gaires de cortois.

Mais sa mélancolie était telle que rien ne l'émut; il continua sa route, morne & pensif, & entra dans la forêt.

Comme il marchait, la tête baissée, une biche, plus blanche que la neige, se leva tout-à-coup à ses pieds, & parut fuir devant lui avec effroi, mais avec peine cependant, & comme blessée. Gruélan, dans l'espérance de l'atteindre aisément, se mit aussi-tôt à sa poursuite. Elle ne le devançait qu'autant qu'il était nécessaire pour l'animer davantage. Enfin après plusieurs tours & circuits, elle le fit arriver à une prairie charmante, au bord d'un ruisseau dans lequel se baignait une jeune Dame, si belle qu'il ne m'est pas possible de vous la dépeindre. Sa robe d'or était près de-là suspendue à un arbre avec d'autres habillemens très-riches; & sur le bord de la rivière deux pucelles assises attendaient ses ordres, prêtes à la servir. A la vue du Chevalier, les demoiselles s'enfuirent avec l'air de l'épouvante. Pour lui, frappé uniquement des charmes

qu'il voyait , & oubliant à ce spectacle & ses chagrins & sa biche , il sauta en bas de son cheval , & alla d'abord saisir les habits. Son intention , vous l'imaginez bien , n'était pas de les emporter ; il voulait seulement obliger la belle Baigneuse à sortir de l'eau pour venir les lui demander : néanmoins quand elle lui eût représenté combien peu ce procédé était digne d'un Chevalier courtois , & qu'elle l'eût prié de les lui rendre , il alla les porter au rivage , & se retira même pour lui laisser la liberté de s'habiller. Il revint la prendre ensuite , & la conduisit dans la forêt, où seul avec elle il voulut profiter de son bonheur , & la pria d'amour. Sa demande fut rejetée comme elle devait l'être. Alors , sans insister davantage ni s'attirer de nouveaux refus , il ravit de force (*d*) ce qu'on refusait à ses prières. Cependant à peine se fut-il rendu coupable , que , demandant pardon du moyen auquel sa passion venait de se trouver réduite , il assura la Dame qu'elle avait les prémices de son cœur , & lui jura pour toujours un attachement & une fidélité sans bornes. La faute était faite , il fallait bien la pardonner :

un baiser tendre scella la réconciliation ; & on alla même bientôt jusqu'à lui avouer que ce n'était que pour amener ce dénouement, qu'on avait fait naître l'aventure de la biche ainsi que celle du ruisseau.

Après toutes les caresses dont devait être suivi un pareil aveu , la Fée se sépare du Chevalier comme celle du Fabliau précédent , en lui promettant de même de se rendre à ses desirs toutes les fois qu'il pourra le souhaiter ; mais lui recommandant , comme l'autre , une discrétion & un secret inviolables.

De retour chez son hôte , Gruélan , comme s'il eût voulu prolonger son bonheur , vint s'appuyer sur sa fenêtre , pour regarder de loin encore la forêt qui venait d'en être le témoin. Tout-à-coup il apperçut un cavalier , qui , par la bride , conduisait un magnifique cheval richement enharnaché ; c'était un Ecuyer que lui envoyait la Fée pour le servir & lui présenter de sa part ce beau palefroi dont elle lui faisait présent , & qu'elle avait nommé *Gédefer* (e). L'Envoyé ouvrit ensuite une valise d'où il tira de riches habits qu'il livra au Chevalier ; puis il lui demanda l'état de ce qu'il devait , & lui déclara qu'il était

chargé de tout acquitter & de fournir désormais à la dépense qu'il lui plairait de faire. Gruélan s'occupa d'abord de témoigner sa reconnaissance à ses hôtes , ainsi qu'à ceux qui lui avaient rendu quelques services. Chevaliers pauvres , Trouverres , prisonniers éprouverent ses bienfaits : s'il avait été aimé auparavant , jugez comme il le fut alors ! Tout lui riait , chaque soir sa belle Maîtresse venait s'offrir à ses vœux , & un an se passa ainsi sans qu'il eût rien à désirer ; mais son bonheur même fut ce qui le perdit.

Le Roi ayant tenu à la Pentecôte une cour pléniere où tous les Barons & Chevaliers furent invités , Gruélan y parut avec eux. Le Monarque dans ces jours d'appareil avait une coutume bien singuliere. Fier de posséder la plus belle femme de son royaume , sur la fin du dernier repas , quand le vin commençait à échauffer les esprits , il la faisait entrer dans la salle , & la plaçait sur une estrade élevée , d'où il la montrait à toute cette foule d'illustres convives , en leur demandant si dans leurs courses guerrieres , ils avaient jamais rencontré une Reine qu'on pût comparer

comparer à la leur. Le dernier jour de la fête elle parut à l'ordinaire. La salle retentit aussitôt d'une acclamation générale, & l'assemblée transportée d'admiration, s'écria, que jamais sur la terre n'avait paru une femme aussi belle.

Gruélan seul se tut, il baissa la tête, & se mit à sourire, parce qu'il songeait à sa mie; mais l'œil jaloux de la Reine l'observait, il ne put lui échapper : « Voyez, dit-elle à son » Epoux, tout le monde vous félicite, un » homme seul m'insulte, & cet homme est ce- » lui que vous avez aimé. Etais-ce donc à tort » que depuis long-temps je me plaignais à » vous de son ingratitude » ? Le Monarque irrité, l'appelle à lui aussi-tôt, & le somme par la foi qu'il lui doit, de dire la raison de ce silence & de ce souris moqueur ? Le Chevalier répond respectueusement que depuis long-temps ses yeux l'ont instruit, comme les autres sans doute, de la beauté de la Reine; mais il croit que sous les cieux cependant il peut être encore une femme plus belle. On lui demande s'il la connaît; il répond qu'oui, & qu'elle l'est même trente fois davantage.

La Reine en fureur exige qu'il la présente , & qu'on les compare toutes deux : sinon elle demande que l'insolent soit puni , & s'adresse à son Epoux pour obtenir de lui cette réparation.

Le reste de l'aventure , le plégement , le procès , la délivrance par l'arrivée de la Fée , sont les mêmes que dans Lanval. Ici seulement la Fée , plus vindicative que l'autre , après avoir sauvé la vie au Chevalier , se retire sans vouloir lui parler. Il monte sur son cheval Gédéfer , & court après elle , en lui demandant grace , & cherchant par ses pleurs à la fléchir ; mais elle est inexorable. Elle s'enfonce dans la forêt , il la suit. Arrivée au bord du ruisseau où il l'a vue pour la première fois , elle s'y plonge & disparaît tout-à-coup à ses yeux ; il s'y précipite après elle , résolu de mourir , puisqu'il faut la perdre. En vain elle l'en retire , & le remet à bord en lui annonçant qu'il ne peut la suivre , & qu'il doit renoncer pour jamais à la voir ; il s'y jette de nouveau , & déjà le courant l'entraîne. Mais les deux pucelles touchées de tant de repentir & d'un amour si sincère , demandent sa grace & l'obtiennent. La Fée attendrie lui tend la main , & le ramène au rivage , d'où elle le conduit dans ses domaines.

Les Bretons , ajoute l'Auteur , disent que Gruélan n'est point mort , & qu'il vit avec la Fée ; mais le cheval Gédéfer , quand il se vit

abandonné par son maître, parut inconsolable. Il allait courant par tout, frappant du pied la terre, & hennissant jour & nuit avec douleur. Il erra ainsi toute sa vie, sans vouloir se laisser approcher, & la tradition est que tous les ans il revient encore le même jour, au bord du ruisseau, comme pour y retrouver son bon maître. L'histoire de Gruélan & de son cheval fidèle fut chantée par toute la Bretagne, & l'on en fit un Lai qu'on appella le *Lai de Gruélan*.

N O T E S.

(a) Les Fabliaux offrirent un grand nombre d'exemples de ces débuts imposans dans lesquels l'Auteur promet beaucoup d'amusement ou d'instruction. On les adressait aux auditeurs, dans le dessein sans doute d'exciter leur attention & de piquer leur curiosité.

(b) On a vu plus haut des lits employés, comme chez les anciens, pour la table & pour la conversation; voici des tapis pour s'asseoir à la maniere des Orientaux. J'en ai trouvé d'autres exemples dans les Romans. Cet usage apparemment était venu par les Croisades. Joinville dit que S. Louis, rendant familièrement justice à ses vassaux au Jardin de Paris, faisait étendre des tapis pour asseoir ses Officiers.

(c) Les Rois & les grands Seigneurs ne donnaient de logemens dans leurs Châteaux que pendant le tems qu'ils tenaient cour pléniere. Hors de-là tous ceux qui avaient affaire à eux , ou qui étaient attachés à leur service , sans être Officiers de leur maison , se logeaient comme ils pouvaient.

(d) Cette conduite du Chevalier est un peu différente de cette doctrine sublime qu'il a débitée plus haut sur l'amour pur. Un Traducteur à cette occasion ferait ici les plus belles réflexions sur l'inconséquence des passions & la bisarrerie du cœur humain. Pour moi , je crois bonnement que les Poètes ignoraient alors , ou qu'ils ont quelquefois oublié ce précepte de la raison & d'Horace qui veut qu'un personnage garde jusqu'à la fin le caractère qu'on lui a une fois donné. On verra la même chose dans le Fabliau *d'Huélinc*.

(e) Nos Romanciers , à l'imitation des Arabes , ont donné souvent des noms aux chevaux de leurs héros , & quelquefois même à leurs épées. Qui ne connaît Bayard , Alfane , Rabican , &c. Flamberge , Durandal , &c. immortalisés par l'Arioste , & tirés par lui de nos vieux Romans ?



* L' O R D R E
D E C H E V A L E R I E (a):

IL est utile d'écouter un homme sage ; on gagne toujours à l'entendre. C'est ce que vous prouvera l'histoire que je vais rimer , & qui arriva en *terre payenne* (b) à un Sarrasin loyal , à ce Saladin , roi puissant & guerrier si redoutable (c). Long-tems , il fit couler le sang chrétien & affligea notre sainte Religion. Laissez enfin de leurs maux , nos preux guerriers se réunirent contre lui. De toutes parts on les vit accourir pour le combattre ; & si le courage donnait la victoire , ils l'eussent obtenue sans doute : mais le ciel , qui seul peut l'accorder , la leur refusa , & presque tous dans ce grand jour perdirent ou la liberté ou la vie.

Parmi les prisonniers se trouvait le brave Prince Hugues de Tabarie , Seigneur de Galilée (d). Il fut conduit au vainqueur , qui ,

plein d'estime pour son nom déjà célèbre, le salua avec amitié, se félicitant de tenir dans ses fers un tel guerrier; mais qui lui annonça fièrement qu'il fallait, ou payer une forte rançon, ou se résoudre à perdre la tête. Hugues ayant le choix, vous devinez aisément celui qu'il fit. Il demanda donc quelle serait cette rançon. Elle fut fixée à cent mille besans (e) : & d'abord il désespéra de l'acquitter, eût-il même vendu jusqu'à sa principauté. « Tu les fourniras sans la vendre, » répartit Saladin. Brave Chevalier & Prince » considéré, va demander ta liberté aux » Chrétiens de ces climats. Il n'est point parmi » eux de guerrier estimable qui ne s'honore » d'y avoir contribué ».

D'après ce conseil, le Soudan permit à Hugues de partir dès le jour même pour en aller recueillir les fruits, & n'exigea de lui qu'une seule condition, celle de venir dans deux ans, si la rançon n'était pas entière, se remettre entre les mains de son vainqueur. Tabarie s'y engagea par serment; & après avoir remercié Saladin, il se disposait à sortir, quand celui-ci, l'arrêtant par la main, le con-

duisit dans un appartement retiré, & là le questionnant sur cette Chevalerie dont il avait si souvent entendu parler, le pria, par la foi qu'il devait au Dieu de sa religion, de lui apprendre quelle était cette dignité, & de la lui conférer, avant son départ, de sa propre main (f). Hugues, qui eût craint de profaner le *saint Ordre* s'il l'avait prostitué à un infidèle, s'en défendit d'abord, & s'excusa : mais le Soudan irrité lui faisant remarquer dans quels lieux il osait braver le maître de son sort, Tabarie devenu docile, commença à la fois & la cérémonie & l'enseignement.

Il fit d'abord laver le visage, raser la barbe (g) & couper les cheveux du Soudan; & pendant ce tems il ordonna qu'on lui préparât un bain. Interrogé pourquoi ces préliminaires, il répondit qu'ils annonçaient, ainsi que le bain, symbole du premier baptême, la pureté de l'ame sans laquelle un Chevalier doit craindre de se présenter; & cette première explication faisoit le Sarrafin de respect pour une institution si sainte. Le lit dans lequel on le coucha au sortir du bain était,

lui dit Hugues , l'emblème de ce paradis que Dieu destine à la récompense d'une vie pure & au repos d'un bras employé pour secourir les faibles & les opprimés (*h*). La chemise qu'on lui fit prendre ensuite (*i*) devait le faire ressouvenir de tenir son corps net & pur comme elle ; & la robe écarlate qu'il mit par-dessus , lui rappeler sans cesse qu'un vrai Chevalier doit toujours être prêt à répandre son sang pour son Dieu & pour sa foi (*k*).

Il restait une dernière cérémonie (*l*) , c'était la *colée* (*m*) ; mais comme il fallait frapper le Monarque , Hugues le pria de ne point l'exiger. Il y substitua quatre points d'instruction bien importants , recommandant au Sarrafin de ne jamais parler contre la vérité , & de haïr les menteurs au point de fuir l'air qu'ils respireraient ; d'entendre chaque jour la messe , & d'y faire une offrande ; de jeûner tous les vendredis à l'honneur de la passion , ou d'y suppléer par quelque œuvre pie ; enfin , de voler au secours des Dames toutes les fois qu'elles auraient besoin de son bras (*n*) ; car quiconque , ajouta-t-il , pré-

tend à l'honneur, & à l'estime, doit se dévouer tout entier à elles, & ne redouter, pour les servir, ni dangers ni fatigues.

Ces leçons sublimes enthousiasmaient Saladin. Pour témoigner à Hugues l'étendue de sa reconnaissance, il lui accorda (o) en présent la liberté de dix Chevaliers, à choisir parmi ceux des siens qui avaient été pris dans le combat. Le Prince le remercia; mais enhardi par la bonté du Soudan, & songeant toujours à sa rançon, « Sire, dit-il, vous » m'ordonniez, il n'y a qu'un instant, de solliciter le prix de ma liberté, & vous me » flattiez que je ne trouverais point dans » ces contrées de guerrier estimable qui ne » se fît un honneur d'y contribuer. Je me » m'adresse à celui que j'estime le plus, & » c'est vous-même que je prie de me prêter » ce que je dois au grand Saladin. Tu ne te » seras pas confié vainement en moi, répondit » le Soudan; je t'en assure la moitié: peut-être même, avant la fin du jour, te ferai-je obtenir l'autre: suis-moi ». Alors il passa dans une pièce voisine où l'attendaient, confondus en foule, cinquante Amiraux (p).

Il leur présenta Tabarie , & lui-même voulut bien les solliciter en sa faveur , & les prier de contribuer à la liberté d'un grand Prince. Tous à l'instant , chacun selon sa puissance , s'engagerent à l'envi pour une certaine somme. Malgré leur zele cependant, ils ne purent la former en entier , & il manquait encore treize mille besans , quand Saladin déployant cette grande âme , l'âme d'un héros , déclara qu'il voulait seul les fournir. Il les fit en effet apporter à l'instant ; mais ce fut pour les donner à Hugues. Ce n'est pas tout : non content de confirmer le don qu'il lui avait fait de la liberté de dix Chevaliers , il lui accorda encore à lui-même , avec ces deux présens , la liberté sans rançon.

Rien n'aurait manqué au bonheur de Tabarie , s'il eût été libre de racheter avec cet or ceux des Chrétiens qui restaient dans les fers des Infideles. Mais le Soudan avait juré par Mahomet qu'il ne recevrait plus aucune rançon ; il n'osa donc insister , & accepta , malgré lui , les bienfaits de son vainqueur. Enfin , après huit jours passés dans les plaisirs & dans les fêtes , il demanda un fauf-

conduit. On lui fournit une escorte de cinquante hommes , avec laquelle lui & ses dix compagnons d'infortune arriverent heureusement en Galilée , & ce fut-là qu'il distribua généreusement à son tour ce qu'on lui avait donné avec tant de magnificence.

Messieurs , ce Fabliau est fait pour plaire aux braves gens. Quant aux autres , c'est perdre son tems que le leur réciter ; car ils n'y comprendront rien. J'en connais beaucoup de cette espece qui seraient enchantés d'imiter le Prince Hugues , c'est-à-dire , de recevoir des besans comme lui , & qui , quand je leur racontais l'usage qu'il fut en faire , m'ont regardé comme un radoteur , comme un homme du bon vieux tems.

L'Auteur finit par de grands éloges des Chevaliers qu'on doit , selon lui , chérir & respecter , parce qu'ils défendent l'État, l'Eglise & les propriétés particulières. Il demande ce qu'on deviendrait sans eux contre les Sarrasins , les Albigeois , & les autres mécréans. C'EST , dit-il , POUR DÉFENDRE CONTRE CES IMPIES NOS SAINTS MYSTERES , ET LES EMPÊCHER D'INSULTER AU CULTE DU FILS DE MARIE , QU'ILS ONT DROIT D'ENTRER AVEC TOUTES LEURS ARMES DANS L'ÉGLISE ; ET SI

QUELQU'UN OSAIT MANQUER DE RESPECT AU SACREMENT, ILS ONT LE POUVOIR DE LE TUER (q).

Se trouve en abrégé dans les Cento Novelle Antiche ; pag. 48, Nov. LL.

N O T E S.

(a) Ce petit poëme qu'ont cité Fauchet, Duchesne, Chifflet, Du Cange, &c, a été imprimé par Barbazan, & avant lui par M. Marin, d'après une des copies manuscrites de M. de Sainte-Palaye (car j'en ai trouvé trois dans ses recueils, & toutes trois ayant entr'elles des différences). Du Cange " en cite une version en prose qui, comme l'annonce le langage, paraît être d'un tems postérieur. J'ai rencontré aussi dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, un autre *Ordre de Chevalerie*, en prose, postérieur encore à la version précédente, mais totalement différent, & qui n'est qu'une instruction en six Chapitres, sur les devoirs, les vertus & la dignité de Chevalier.

*Hist. de
Saladin.*

*Gloss. &
Notes sur
Villeh.*

(b) Ce n'est pas le seul trait qu'on rencontrera de l'ignorance profonde des Fabliers sur les mœurs étrangères ; & cette ignorance était générale. Sarrafins, Payens, tout cela se confondait dans les têtes ; l'on appelait également ainsi tout ce qui n'était pas chrétien. Dans le Roman de Charlemagne, les Saxons sont représentés comme Sarrafins. Les Sarrafins, d'un autre côté, chez tous les Romanciers que j'ai vus, sont regardés

comme payens, *adorant* Mahomet, Tervagant, Apollon & plusieurs autres *Dieux*. Mais ce qui est plaisant, c'est que dans quelques Romans ces prétendus payens ont des Cardinaux qui disent la messe.

(c) Salehaddin, soldat Curde, qui après avoir été au service des Soudans d'Égypte, usurpa leur trône, qui devint un conquérant célèbre, se fit pardonner ces deux crimes par ses vertus, & obtint le nom de *grand* que la postérité lui a conservé. Les éloges qu'en fait ici le Poëte dans son Fabliau, malgré l'horreur que la religion & les préjugés de son siècle devaient lui inspirer pour le plus redoutable ennemi qu'aient eu en Asie les Croisés, est une des plus fortes preuves de l'estime que méritait & qu'avait su inspirer aux Chrétiens ce héros.

(d) Hugues, Châtelain de Saint-Omer, fut un des Seigneurs Français qui suivirent Godefroi de Bouillon à la première Croisade. Dans le partage qu'on fit du Royaume de Jérusalem, après sa conquête, vers 1102, Hugues eut pour récompense de ses services la Seigneurie de Galilée & la Principauté de *Tibériade*, d'où il fut appelé par corruption *Tabarie*. Celui dont il s'agit dans le Fabliau fut fait prisonnier en 1179. On voit encore dans Villehardouin un Raoul & un Hugues de ce nom, descendants des premiers, venir de la Terre-Sainte à Constantinople, quand les Croisés, en 1204, sous la conduite de Baudouin, Comte de Flandres, & du Marquis de Montferrat, s'en emparèrent.

(e) Sorte de monnaie d'or des Empereurs de Constantinople, pesant environ une dragme, & qui avait,

dit-on, pris son nom de *Bisance* où elle était frappée. **Biblioth. Orient.** D'Herbelot en dérive l'étymologie de l'Arabe *beizazer* (œuf d'or) & prétend que les Sarrafins appelaient ainsi une monnaie de Perse qui avait cette forme, & à laquelle ils donnèrent cours dans l'Asie. Saint Louis étant à Acre, *offrit un cierge avec ung besant dont chacun s'émerveilla ; car jamais on ne lui avoit* **Joinv. f. 89.** *veu offrir nuls deniers que de sa monnoie*". Il en sera souvent fait mention dans les Fabliaux ; on verra même dans celui des *Trois Aveugles*, qu'ils avaient cours en France, soit que les Croisades & le commerce d'Orient les eussent répandus ; soit, comme le prétend Le Blanc, que ce fût un nom général que le peuple donnait à toutes les monnaies d'or : (J'ai cependant trouvé des exemples de besans d'argent.) Nos Rois pendant long-tems furent dans l'usage d'offrir à la messe, le jour de leur sacre, 13 pieces d'or qu'on nommait *Bysantines*. Cette coutume s'observa encore par Henri II.

Joinville, qui assista au paiement de la rançon de Saint-Louis, dit qu'elle fut, avec celle des autres prisonniers, de 800,000 besans qui valaient, dit-il, 400,000 *liv.* Chaque besant valait donc dix sous ; mais ces sous n'étaient pas la même chose que les nôtres, comme Barbasan l'a écrit. Du tems de la captivité de Saint Louis, on en taillait cinquante-huit dans un marc d'argent, qui vaut aujourd'hui cinquante-deux livres. (Ainsi la rançon fut de 137931 marcs 2 gros 14 grains^{'''}.) **Le Blanc, Traité des Monnoies.** A l'avènement de ce Prince au Trône, on taillait dans le marc cinquante-deux ou cinquante-quatre sous.

A l'époque des conquêtes de Saladin, on en taillait moins encore, quoiqu'on n'en sache pas bien certainement le nombre. Le besant d'alors valait donc plus d'une pistole de notre monnaie, & la rançon de Tabarie plus d'un de nos millions. Il est dit plus bas dans l'original du Fabliau, que ces besans étaient d'*ormier*, c'est-à-dire, d'or pur & sans alliage, *aurum merum* : ce qui rendrait aujourd'hui cette évaluation encore plus considérable.

(f) Il est certain que, soit par estime pour la Chevalerie, soit pour se rendre plus respectable à des ennemis qui au-delà de cette dignité militaire ne voyaient rien d'estimable, plusieurs généraux Sarrafins se sont fait armer Chevaliers par des généraux Chrétiens. Faccardin, cet Émir qu'eut à combattre en Égypte Saint Louis, l'était des mains de l'Empereur Frédéric¹. On lit aussi que pendant la captivité de ce saint Monarque, un des chefs Musulmans entra dans sa tente en lui criant, le sabre levé, fais-moi Chevalier, ou je te tue : & que le pieux Roi, d'un air intrépide, lui répondit : fais-toi Chrétien, & je te ferai Chevalier². Saladin lui-même, si l'on s'en rapporte à nos Historiens, (car on prétend que les Historiens Orientaux n'en parlent pas) se fit conférer la Chevalerie, non par les mains de Tabarie, il est vrai, mais par celles d'un Homfroi de Toron³, qu'il fit prisonnier à la bataille de Tibériade. Ainsi, cette fiction du Fabliau, qui ne paraît être qu'un cadre ingénieux pour amener l'éloge & les détails de cette cérémonie, est réellement fondée sur un fait véritable.

¹ Choisy,
Vie de S.
Louis, pag.
151.

² Du Ch.
t. V, p. 404.

³ Gesta Dei
per Francos.

Chevalier dans l'origine signifiait tout noble titré qui devait service de *cheval* pour un bénéfice militaire. On était Chevalier par son fief, & c'est à ce titre qu'on voit des femmes *Chevaleres*, quand ce fief était de nature à être possédé par une femme. Mais ce n'est pas de cette Chevalerie qu'il s'agit ici, & dans le cours de cet ouvrage; c'est de cette dignité guerrière, inventée en France dans le XI^e siècle, adoptée par toute l'Europe, que les Rois même se faisaient honneur de porter & comptaient parmi leurs titres, & qui se conférait avec certaines cérémonies dont les principales étaient de frapper le récipiendaire, de lui ceindre le baudrier avec l'épée, & de lui chauffer les éperons.

Elle est appelée ici le *Saint Ordre*, & dans le titre du Fabliau, l'*Ordre*, par assimilation à la prêtrise; & ce nom lui est donné dans une infinité de livres. Car non-seulement on avait cherché à sanctifier cette institution, dont le but & l'origine étaient, comme je l'ai dit, infiniment respectables; mais par un abus incroyable de la religion, & que la religion avait même consacré, il semblait qu'on eût voulu y réunir & y cumuler en quelque sorte tous les sacremens ensemble. C'était un parrein, des habits blancs, & un bain comme dans le baptême; un soufflet, comme dans la confirmation; des onctions, comme dans le dernier des sacremens. Il fallait se confesser & communier. Les cheveux du Chevalier étaient tonsurés sur le front pour imiter la tonsure, & coupés en rond comme ceux des Ecclésiastiques. Il jouissait des mêmes privilèges qu'eux, & pouvait de même

se rendre coupable de simonie, s'il achetait ou vendait la Chevalerie. Enfin, l'on croyait de bonne foi qu'elle imprimait, ainsi que l'Ordre, un caractère ineffaçable; & c'est d'après ce préjugé que quand un Chevalier avait fait quelque grand crime, on le dégradait comme le Prêtre sacrilège, & avec des cérémonies effrayantes.

(g) Les Sarrafins portaient de longues barbes, & on se rasait en France sous Saint Louis.

Dans l'ordre de Chevalerie en prose, Hugues fait peigner seulement la barbe du Soudan sans la lui faire raser. La mode du siècle avait changé.

(h) Ceux qui étaient reçus Chevaliers juraient sur l'évangile, à la fin de la messe, de vivre & de mourir dans la religion chrétienne, de défendre l'Eglise au prix de leur sang, de servir fidèlement leur Prince, & de protéger les veuves, les orphelins & les Dames, quand elles auraient besoin de leur secours.

(i) Le Poète ne fait prendre une chemise à Saladin qu'au sortir du lit, parce qu'alors l'usage était de coucher sans chemise. De là cette expression *coucher nu à nue*, si commune dans nos Fabliaux, dans les Poètes & Chansonniers du tems; de là ces Ordonnances de nos Rois & ces Lois de nos anciens Coutumiers, qui déclarent convaincus d'adultère la femme mariée & l'homme qu'on aura seulement surpris nus dans une même chambre; de là ces peines sévères qu'on infligeait en justice à celui qui avait fait le sac à une fille (c'est-à-dire, qui par jeu l'avait enveloppée dans les draps de son lit comme dans un sac), parce qu'en l'état de nudité où pour cette

impudente plaisanterie il fallait avoir vu la fille , on avait pu , ou l'on n'avait pas daigné la déshonorer ; de là enfin cet usage des anciens Moines qui couchaient dans une chambre commune , de dormir vêtus. Dans le Roman de Gerard de Névers , une vieille qui aide une Demoiselle à se coucher , ne peut revenir de son étonnement de la voir entrer au lit en chemise. Dans celui de *la Charrette* , Lancelot , logé chez une Dame qui est amoureuse de lui , se voit forcé le soir de coucher avec elle , parce qu'elle prétend n'avoir point d'autre lit à lui donner. Mais voulant garder fidélité à sa maîtresse , il se couche avec sa chemise , ce qui était assez déclarer ses intentions. Aussi le laissa-t-on dormir. M. de Sainte-Palaye m'a assuré plusieurs fois avoir lu jadis un manuscrit contenant l'histoire du divorce de Louis XII avec Jeanne de France , dans lequel la principale preuve qu'alléguait le Monarque pour prouver qu'il n'avait pas consommé le mariage , était celle-ci , qu'il n'avait pas couché nu à nue avec la Princesse. J'ai fait des recherches pour vérifier cette singulière anecdote , & je n'ai pu y parvenir ; mais si elle n'est pas vraie , tout ce qu'on vient de lire prouve au moins qu'elle est vraisemblable. Dans les miniatures de nos manuscrits les gens qui sont au lit sont toujours représentés nus , & il n'y a pas fort long-tems que cet usage , de mode encore dans les pays chauds , a cessé en France. Les Contes d'Eutrapel (imprimés en 1587) , parlant de promesses ridicules & difficiles à tenir , dit qu'elles ressembloient à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemise.

(k) Il en est ainsi de toutes les autres parties de l'armure & de l'habillement que je supprime ; des chausses brunes , de la coëffe blanche , de la ceinture , de l'épée , des éperons , &c. Hugues explique tout cela allégoriquement ; & l'on doit pardonner ces explications forcées au goût pour les allégories qu'avaient répandues les Théologiens.

(l) L'Auteur ne parle ni de la veille d'armes dans une Eglise , ni de la confession par laquelle on devait se préparer à la cérémonie , ni de la communion qu'on recevait le jour même ; & cela sans doute parce qu'il instruit un Prince infidèle. On va voir cependant qu'il lui recommandera de jeûner le vendredi à l'honneur de la Passion , & d'entendre tous les jours la messe.

(m) On donnait effectivement un petit soufflet au Chevalier , comme pour lui annoncer que c'était-là le dernier outrage qu'il devait recevoir. A ce soufflet , qu'on nomma *colée* , du latin *colaphus* , on substitua , par différens égards sans doute , trois coups de plats d'épée sur les épaules ou sur le *col*. On embrassait ensuite le Chevalier , ce qui fit nommer cette cérémonie *acolade*. C'était la seule qu'on employât dans les occasions pressantes où les autres étaient impraticables ; par exemple , quand on conférait la Chevalerie sur un champ de bataille.

(n) Ne point mentir & secourir les Dames , entendre la messe & jeûner , ceci ne donne pas une grande idée de la morale d'un siècle , qui réduisait à ces quatre préceptes son code de probité & sa religion. Les miracles,

les légendes en vers, les contes dévots que j'ai lus, & j'en ai lu beaucoup, font consister de même la perfection chrétienne dans le jeûne, la messe & les mortifications corporelles. Quelquefois cependant, mais rarement encore, ils ajoutent l'aumône. On verra quelques preuves de tout ceci dans le cours de cet ouvrage.

(o) C'était la coutume que le nouveau Chevalier signalât par des libéralités ce jour de gloire; & ces dépenses consacrées par l'usage devenaient si considérables, que les Seigneurs, quand leur fils aîné recevait la Chevalerie, s'arrogerent le droit de lever une taille particulière sur leurs vassaux, ainsi que quand ils étaient eux-mêmes prisonniers, ou qu'ils mariaient leur fille aînée. C'est ce qu'on nommait les trois *cas desloyaux aides*. Dans la suite ils en ajoutèrent une douzaine d'autres qui furent aussi *loyaux* que les premiers, & qu'on nomma *gracieux*, pour les distinguer de ceux-ci.

(p) Les Arabes donnaient le nom d'*Émir* ou d'*Amir*, c'est-à-dire, de *Seigneur*, à ceux qui dans la nation possédaient de grandes places, aux premiers Magistrats, aux Vice-Rois, aux Commandans des Armées ou des Flottes, aux Gouverneurs des Villes ou des Provinces; & c'est ce qu'il signifie dans le Conte. Chez les Empereurs Grecs qui l'adoptèrent, chez les Siciliens & les Génois, les deux premières nations commerçantes de l'Occident qui en firent un titre, il s'employa pour désigner particulièrement le chef des Armées navales. C'est la dénomination qu'il eut aussi en France, lorsqu'en 1270 on y créa la dignité d'Amiral; mais il paraît

que ce mot y conserva un sens plus étendu. On voit au moins qu'il y a eu des Amiraux qui ont servi sur terre, & des Officiers de terre qui ont porté le titre d'Amiral.

Il est assez surprenant que le Président Hénaut, qui donne la liste des principaux Magistrats du Parlement, des Savans & des prétendus Illustres de chaque siècle, ne donne pas le nom d'un seul Amiral.

(q) Telle était l'opinion du tems, qu'on pouvait & qu'on devait même exterminer les mécréans. De là les Croisades contre les Sarrafins d'Espagne, contre les Païens d'Allemagne, & contre les Albigeois; de là les bûchers, & l'Inquisition, & le massacre des Mahométans dans Jérusalem quand les Croisés prirent cette ville, & les prisonniers de cette nation que firent mourir les Papes Léon IV, Jean VII & Benoît VIII, &c. &c. Saint Louis racontant à Joinville l'histoire d'un vieux Chevalier impotent qui avait terminé une dispute sur la religion en renversant d'un coup de sa béquille le Juif disputant, ajoutait : *homme lai (laïc) quand il entend médire de la loy chrétienne, ne doit la défendre que de l'épée; de quoi il doit donner parmi le venue dedans, tant comme elle y peut entrer. Dans ses Établissements il condamne au feu tout hérétique; & cependant quelle ame fut plus douce, plus compatissante, plus charitable que celle de ce bon Roi ! Les Historiens se donnent bien de la peine pour excuser la seconde & malheureuse Croisade de Tunis; & peut-être ce qu'on vient de lire en est-il la clé. On n'avait*

*Vie de
S. Louis par
Joinv Edit.
du Louvre,
p. 22.*

*Etabl. de
S. Louis
ch. 82.*

pas cette fois-là le prétexte de la délivrance des saints lieux ; mais les esprits étaient mal éclairés , & l'on croyait honorer Dieu en massacrant ses ennemis. Le Derviche Mahométan , qui poignarde un Chrétien qu'il rencontre , ne voit de même dans son assassinat qu'un ennemi de moins pour sa religion.

LES TROIS CHEVALIERS ET LA CHEMISE.

Le Prologue qu'on va lire n'est point celui du Fabliau ; c'est un morceau détaché que j'ai trouvé ailleurs , & que j'emploie ici , parce qu'il m'a paru digne d'être conservé , & bien convenir à un Conte qui offre l'exemple d'une audace peu commune. Comme il est dans un genre différent de tout ce qu'on verra dans la suite , que je m'y suis permis quelques transpositions , & qu'à son ton sublime & à ses images , on pourrait peut-être soupçonner la fidélité du Traducteur , je vais le joindre en original à la traduction.

QUEL est le gentil Bachelier (a) qui fut engendré sur un champ de bataille , allaité dans un heaume , bercé dans un écu (b) , & nourri de chair de lion ? Quel est celui qui aura le visage du dragon , les yeux du léopard , le cœur du lion , & l'impétuosité du tigre ; qui s'endormira au bruit du ton-

QUI est li gentis Bachelers
Qui d'espée fu engendrez ,
Et parmi li hiaume alétiez ,
Et dedens un escu berciez ,
Et de char de lion norris ,
Et au grand tonnoire endormis ,
Et au visage de dragon ,
Jex de liépart , cuer de lion ,
Dents sanglier , prompt
Dens de sengler , isniaus com tigre ,
Qui d'un estorbeillon s'ennyvre ,
Et qui fet de son poing maque ,

nerre, s'ennivrera de fureur
 dans un combat, verra son en-
 nemi au travers des tourbillons
 de poussière, comme le faucon
 voit sa proie à travers les nua-
 ges, renversera comme la fou-
 dre le cheval & le Chevalier,
 & de son poing, ainsi que d'une
 massue (c) pourra les écraser ?
 Pour achever une aventure cé-
 lèbre, il traversera, s'il le
 faut, les mers de l'Angleterre
 ou le sommet du Jura. Se
 présente-t-il dans une bataille ?
 on fuit devant lui comme la
 paille légère fuit devant la
 tempête. S'il joute, & c'est
 toujours sans étrier (d), il
 renverse le Cavalier avec son
 cheval : souvent il le perce
 malgré ses armes ; & ni fer,
 ni platine, ni lance, ni bou-
 clier ne peuvent résister à ses
 coups. Les épées brisées,
 l'haléine des chevaux fumans,
 les lances & les hauberts fra-
 cassés, voilà les fêtes & les
 spectacles qu'il aime. Ses plai-
 sirs sont de parcourir les mon-

renversé
 Qui cheval & Chevalier rue
 Jusqu'à la terre comme foudre :
 Qui voit plus cler parmi la poudre ;
 Que faucons ne fet. . . (mot déchiré)
 Qui torçe ce devant derriere
 pour divertir
 Un ternois, por son cots déduire ;
 croit lui puisse
 Ne cuide que riens li puist nuire ;
 Qui tressaut la mer d'Angleterre
 chercher
 Por une aventure conquerre ;
 mont-Jura
 Si fet-il les mons de mon-Geu.
 ses jeux
 Là sont ses fêtes & li jeu ;
 Et s'il vient à une bataille,
 Ainsi com li vens fet la paille ;
 Les fet fuir pardevant lui.
 Ni personne
 Ne ne veut joster à nului
 Excepté . . . hora
 Fors que du pié fors de l'estrier :
 S'abat cheval & Chevalier,
 Et sovent le criève par force ;
 ni lance ni banclier
 Fer, ne fust, platine, n'escorce (fait d'escorce).
 peut coups
 Ne puet contre ses cops durer ;
 Et puet tant le hiaume endurer
 ni
 Qu'à dormir ne à sommeiller
 Ne li covient autre oreiller.
 Ni dragées
 Ne ne demande autres dragiés
 Que pointes d'espées brisées,

agnes & les vallées, d'aller
seul, à pied, attaquer les
ours, les lions, les cerfs en
rut. Jamais il ne quitte son
heaume (e); c'est son oreiller
pendant le sommeil. Tout ce
qui lui appartient, il le distri-
bue... (f).

^{lance}
Et fers de glaive à la moustarde :
^{mets} ^{beaucoup lui plaît}
C'est un ^{mes} qui forment li tarde.
^{brisés}
Et haubers desmailliés, au poivre ;
^{poussiere boire}
Et veut la grant poudrière boire
^{haleine}
Avec l'aleine des chevaux.
Et chace par mons & par vaus
^{en rut}
Ours & lions & cerfs de ruit
^{ses plaisirs}
Tout à pié ; ce sont si déduit.
Et donne tout sans retenir.

Le reste ne mérite pas la peine d'être copié.

N O T E S.

(a) Toute la Noblesse de France, & même celle de presque toute l'Europe, se divisait en trois ordres : les Bannerets, les Chevaliers & les Écuyers. Le Banneret était celui qui avait assez de terres & de vassaux pour conduire à l'armée, sous sa *bannière*, un certain nombre de gentils-hommes relevant de lui. Cette dignité passait du père au fils, & pouvait même être possédée par un Écuyer, parce qu'elle était attachée à la terre ; au lieu que celle du Chevalier mourait avec lui, comme étant propre à sa personne. Le Banneret pouvait prétendre aux qualités de Comte, de Duc, de Marquis, de Baron.

Les simples Chevaliers, c'est-à-dire, ceux qui n'étaient pas assez riches pour être Bannerets, composaient la seconde classe. Ils portaient un pennon (*étendard*) en pointe, pour les distinguer du Banneret dont la bannière était quarrée. On nommait *Bacheliers* les Chevaliers pauvres, les *bas Chevaliers*. Cependant il y avait des Bacheliers qui étaient tels par leur terre; (l'on en verra un exemple dans le Conte suivant). Quand ceux-ci avaient reçu la Chevalerie, on les appelait Chevaliers-Bacheliers. Dans les montres le Chevalier recevait le double de la paie de l'Écuyer, & la moitié de celle du Banneret.

Quant à l'Écuyer, c'était le prétendant à la Chevalerie; il en sera parlé plus bas.

(b) Voyez ce qui a été dit ci-dessus des écus concaves...

(c) Un Chevalier désarçonné dans une bataille était hors de combat, ne pouvant plus se relever par la pesanteur de ses armes; mais souvent il était encore plein de vie, & pouvait même n'être pas blessé. Des valets qui suivaient les armées, couraient alors de tous côtés avec de gros maillets, des haches ou des massues; & frappant à grands coups, affommaient les guerriers renversés. Les Chevaliers eux-mêmes, pour expédier plus vite leurs ennemis, sur qui les épées, toutes lourdes qu'elles étaient, ne faisaient que glisser, se servaient dans les combats de ces armes redoutables. S. Louis combattait avec une massue. On voit encore dans l'Abbaye de Roncevaux, celles qu'on prétend avoir appartenu à

Roland & à Olivier ; ces preux si renommés de nos vieux Romans. C'est un bâton gros comme le bras , ayant à l'un de ses bouts une forte courroie pour tenir l'arme & l'empêcher de glisser , & à l'autre trois chaînons de fer , auxquels pend un boulet pesant huit livres. Il n'y a pas d'homme aujourd'hui capable de manier une telle arme. Les massues étaient en usage aussi dans les tournois ; & pour qu'on ne les perdît pas dans le cas où elles échapperaient de la main , on les attachait à la selle par une petite chaîne. Les Gardes de S. Louis en portaient d'airain : c'était Philippe - Auguste qui avait introduit cette coutume. Voyez *Sergens d'armes* plus bas au *Fabliau de l'Hermite que l'Ange mena dans le siècle*.

(d) Ceci est un tour de force. Si l'on se rappelle ce qui a été dit ci-dessus de la joute , on pourra concevoir quelle vigueur annonçait celui qui , sans avoir le point d'appui des étriers , était assez ferme sur son cheval pour n'être pas ébranlé du coup de lance , & pour désarçonner même son adversaire en lui perçant de la gienne , son haubert , sa plate & son gambison.

(e) L'incommodité de ce pôt de fer qui enveloppait toute la tête , sa grande pesanteur , la chaleur qu'il occasionnait , sur-tout quand la visière était baissée , empêchaient qu'on ne pût le porter long-tems en cet état. Aussi voit-on souvent que dans les tournois les champions suspendaient le combat d'un commun accord , & levaient la ventaille pour respirer. Le plus estimé & le plus valeureux était celui qui gardait son heaume le plus long-tems. Qu'on juge par-là quel degré d'hé-

roïsme ce devait être de ne le point quitter ; même pour dormir.

(f) Les Romanciers , Fabliers , & toutes ces troupes faméliques de Poètes & de Musiciens qui ne vivaient que des largesses des grands Seigneurs , avaient trop d'intérêt à leurs profusions , pour ne pas chercher tous les moyens possibles de leur inspirer cette sorte de faste ruineux. En lisant leurs ouvrages , on est tenté de croire qu'ils n'ont écrit qu'afin de vanter la libéralité ; c'est , selon eux , la première des vertus ; c'est la plus indispensable , & elle marche de pair avec la probité & la valeur. A chaque page on est forcé de rougir pour eux d'une bassesse d'ame qui malheureusement était générale , & qui serait capable de déshonorer les lettres , si les lettres pouvaient être déshonorées. Mais la servitude inhérente au gouvernement féodal avait avili les esprits , & les deux plus nobles arts que l'homme policé puisse ajouter à son bonheur , la Poésie déclamative & la Musique , n'étaient alors qu'un vil métier que des vagabonds ou de petits bourgeois entreprenaient pour vivre , & de malheureux vassaux pour gagner les bonnes grâces de leur Seigneur.

Il n'y avait pas plus de délicatesse chez les Troubadours , parce que , pour la plupart d'entr'eux , les raisons d'avidité étaient les mêmes. *Tout est renversé* , dit l'un de ces Poètes ; *la Cour du Roi Alphonse notre chef étoit une source féconde de largesses : à présent*

'Hist. Litt. on n'y donne plus rien' Garin d'Apchier , selon des Troub. les manuscrits , fut bon Troubadour , bon Chevalier ;
t. I , p. 177.

Il sut bien faire l'amour, & poussa la libéralité jusqu'à donner tout ce qu'il avait'. Si j'étais riche, dit un autre, je donnerais à toutes mains pour faire dire par-tout, voilà cet homme si libéral, qui ne refuse personne". Le plus affamé des rimailleurs oserait-il aujourd'hui tenir un pareil langage? Non non; les siècles ne dégénèrent pas toujours, comme on veut nous le faire accroire: & si en se polissant, ils acquièrent quelques vices, il en est d'autres aussi dont ils se corrigent.

Ib. p. 39.

Tom. 2, p. 426.

VOICI LE VRAI PRÉAMBULE DU CONTE.

LES faux amans prennent, pour mieux séduire, le masque de l'amour véritable. Jour & nuit ils sont occupés de ruses nouvelles; on les voit souples & rampans, & souvent ils font tomber dans leurs pièges un cœur naïf. Ce n'est pas ainsi qu'aima celui dont je vais conter l'histoire: mais aussi, avant de lui octroyer amour, sa belle le mit à l'épreuve. Vous qui, comme elle, avez tant d'intérêt à n'être pas trompées, imitez son exemple.

Elle n'était fille ni d'un Duc, ni d'un Comte. Sa naissance cependant était illustre,

& dans tout le Royaume vous n'eussiez pu trouver sa pareille en beauté & en courtoisie. Pour son mari, Bachelier très-opulent, mais gentilhomme fort pacifique, il ne se piquait pas extrêmement de bravoure; & il convenait sans façon qu'il n'était pas homme à aller pour la gloire, risquer de se faire assommer dans un combat. Du reste il était libéral, tenait bonne table, recevait très-bien ceux qui passaient par son Château: aussi se faisait-on un plaisir d'y descendre.

Un jour vinrent chez lui trois Chevaliers. On avait annoncé un Tournois (a) dans le canton, & ils s'y rendaient. Deux d'entre eux avaient un train magnifique, car ils étaient riches & puissans. Le troisième était pauvre & n'avait qu'un écuyer (b): mais jamais lice ne s'ouvrait qu'il n'accourût pour y disputer le prix; jamais on ne l'avait vu reculer devant un danger, & quand il avait le heaume en tête, il ne redoutait ni lance ni épée.

Nos trois braves n'eurent pas plutôt vu la Dame, que tous trois en furent épris; & belle comme elle était, vous n'en ferez pas étonnés. Chacun d'eux épia donc de son

côté un moment favorable pour lui parler ; chacun la supplia de vouloir bien agréer d'être sa mie , & l'assura avec mille sermens que si elle daignait y consentir , il ferait pour l'amour d'elle tant d'actions de prouesse & de courage , que jamais femme ne pourrait se vanter d'avoir eu pareil amant. Leurs vœux ayant été également dédaignés , ils perdirent l'espérance , & partirent le lendemain matin pour se rendre au tournois qui devait commencer le jour suivant.

La Dame cependant , quoiqu'elle eût rejeté leur déclaration amoureuse , n'avait pas laissé d'y faire attention ; mais avant d'y répondre , elle s'était proposé , pour mieux choisir , de les éprouver tous trois. Il y avait au Château un Écuyer , à la fidélité & à la discrétion duquel elle pouvait se fier. Elle l'appella , & lui donnant une de ses chemises :
« Allez au lieu du Tournois , lui dit-elle ,
» & présentez ceci au plus grand des trois
» Chevaliers qui viennent de partir. Dites-
» lui que , s'il veut vivre & mourir à mon
» service , comme il me l'a juré , je le prie
» de vêtir cette chemise pour l'amour de

» moi , & de se présenter ainsi au combat
 » sans autres armes que son épée , ses chausses
 » de mailles , son heaume & son écu (c).
 » S'il refuse de l'accepter , vous irez l'offrir
 » au second , & enfin au troisième ; c'est celui
 » qui a cherché à vous parler quand il est
 » sorti ».

Chargé du paquet , l'Écuyer partit aussitôt. Il se rendit au lieu du tournois , & alla offrir le don de sa Maîtresse à celui des Chevaliers qui lui était le premier désigné. Celui-ci le reçut d'abord avec reconnaissance ; il promit d'obéir , & jura de nouveau qu'il ferait pour sa Dame des actions telles qu'elle même ne pourrait les croire. Mais à peine eut-il réfléchi , qu'au lieu de ces impénétrables enveloppes , de cette armure de fer sous laquelle il était presque invulnérable , son corps , couvert seulement de ce vêtement ridicule , allait sans défense être exposé à tous les coups , qu'à l'instant même son visage pâlit. *Amour & prouesse* cherchèrent en vain à le ranimer ; en vain ils lui criaient que son refus allait pour jamais le couvrir de honte ; *Couardise* venant l'épouvanter

& le menacer de la mort, lui criait de son côté qu'il valait encore mieux vivre que de tenir parole à une Maîtresse. Que vous dirai-je ? *Couardise* l'emporta; & après avoir hésité quelque tems incertain & confus, le Chevalier renvoya la chemise. Elle fut portée au second, qui la reçut comme l'autre, & qui finit de même par la rendre. Enfin, on l'offrit au troisième; c'était le pauvre.

Celui-ci se mit à genoux pour recevoir l'envoi de la Dame de son cœur. Il le baïsa respectueusement; déclara qu'il se croirait mieux armé ainsi qu'avec le fer & l'acier; & pour marquer à l'Écuyer sa reconnaissance de l'honneur qu'il recevait par lui, il le pria d'accepter un cheval de main, seul présent que sa fortune lui permettait d'offrir, & prix de sa valeur gagné n'a-gueres dans un tournois (*d*). Toute la nuit fut employée à baiser ce gage de l'amour, & à attendre impatiemment que le jour lui permît de le mériter.

Il ne s'aveuglait pas sur le danger cependant. Vingt fois il se représenta, comme les deux autres, ces cimenterres, ces lances & ces

massues qu'il allait braver sans défense ; & , quand il songeait à cette épreuve terrible à laquelle jamais aucun amant n'avait été soumis , & où tout le courage possible devenait inutile , son corps malgré lui frissonnait d'épouvante. « Mais ma Dame le veut , se » disait-il ; & elle mérite bien que j'expose » mes jours pour elle » . Amour alors venait lui applaudir ; il lui montrait au bout de la carrière tout ce qui allait devenir la récompense de sa valeur ; compagnie de la plus belle des femmes , entretiens tendres , doux regards ,

. . . Dous sourire ,
Et baisers qui n'est pas le pire :

Et il se disait de nouveau que des plaisirs pareils valaient bien qu'il risquât sa vie.

Cependant le jour parut , & les hérauts crièrent dans toutes les rues , *lancez , lancez (e)* . Aussi-tôt notre héros transporté se revêtit de la chemise. Il prend son épée , son écu & son heaume ; & montant sur son cheval , il s'élance dans la lice , & attaque ses invulnérables rivaux. Bientôt son écu est mis en

pièces. La compassion veut en vain l'épargner : il s'enfonce au plus fort de la mêlée , frappe dans tous les rangs , provoque les vainqueurs par ses coups , & *repâit son épée de leur sang*. Le sien coulait par trente blessures ; mais amour l'animait ; il ne les sentait pas ; & , quoique ses forces s'épuisassent insensiblement , il continua toujours de combattre , & ne voulut quitter la lice que le dernier.

Sa valeur fut couronnée. Hérauts & combattans , tous , d'une voix unanime , lui décernerent le prix du tournois ; & tous se firent un devoir de l'accompagner en pompe jusqu'au lieu où la veille il était descendu. Épuisé par la fatigue & par ses blessures , on songea d'abord à le coucher. On voulait lui ôter cette chemise en lambeaux , épaissie & encuirassée par son sang : mais il s'y refusa toujours , déclarant qu'il aimait mieux perdre la vie ; & il fallut , pour qu'il consentît à laisser mettre sur ses plaies le premier appareil , se prêter à ce caprice insensé de l'amour.

La Dame était déjà instruite par l'Écuyer du danger que courait la vie de son amant ,

& alors elle se reprocha la cruelle épreuve qu'elle avait exigée. Elle renvoya aussi-tôt vers lui son agent fidele avec ordre de payer libéralement en secret tous les secours qui seraient nécessaires pour hâter sa guérison , & lui fit dire qu'en récompense de tant d'amour elle lui accordait le sien , & l'attendait pour l'en assurer elle-même par un doux baiser. Ce message , plus puissant que tous les remèdes , fut un baume salutaire pour les blessures du mourant. Il se rétablit bientôt ; & impatient de recevoir la flatteuse récompense de son courage , il vola vers la Dame.

Le mari dans ce moment venait d'ouvrir une Cour pléniere. Il avait annoncé des fêtes & des tournois dans son Château , & de tous les côtés une foule de Chevaliers & de gentils-hommes y étaient accourus. Le Chevalier vainqueur voulut à son tour , avant de se présenter , éprouver sa Dame. Il lui envoya par un Écuyer cette chemise qu'il avait reçue d'elle , & qu'il avait teinte de son sang dans le tournois , & la pria de la vêtir par-dessus ses habits , & de servir ainsi à table avec ses Pucelles (*f*). L'amante fidele n'hésita

pas. Elle répondit que ces taches du sang de son brave & loyal amant étaient à ses yeux plus belles que l'or & les pierreries ; & après avoir baisé à son tour cette chemise sanglante , elle eut le courage de s'en couvrir & de servir ainsi les conviés. Tout le monde fut surpris d'abord ; mais on savait l'aventure du Chevalier pauvre ; on devina aisément ce qu'en retour il avait exigé , & on en estima davantage la femme , capable d'un amour si héroïque. Les deux lâches qui avaient refusé la chemise ; étaient venus aussi au Château. Témoins de cette scène courageuse , ils sortirent en pleurant de dépit & de rage. Quant au mari , je vous ai déjà dit qu'il n'était pas brave ; il se rendit justice , ferma les yeux sur l'aventure & se tut (g).

*Basir en finissant s'adresse aux Dames , aux Pu-
celles & à tout le corps des Chevaliers , pour leur
demander lequel des deux amans fit plus , ou celui
qui pour sa miè brava la mort , ou celle qui s'exposâ
au blâme pour son ami. Il prie les Juges de décider
loyalement cette question importante , & souhaite qu'en
recompense Amour les comble de ses biens.*

Dans les instructions du Chevalier de la Tour-Landri

L. 3.

à ses filles (*c'était un gentil-homme Angevin qui écrivait en 1371 ,*) un Chevalier coupable d'un empoisonnement en accuse une Demoiselle dont il n'a pu se faire aimer. Elle est condamnée au feu. Au moment qu'elle va périr , un défenseur se présente , il combat l'accusateur qui est forcé d'avouer son crime ; mais il a été blessé lui-même mortellement. En expirant il envoie sa chemise sanglante à la Pucelle , & celle-ci par reconnaissance la porte toute sa vie.

N O T E S.

(a) La France , qui donna naissance à la Chevalerie , y vit naître aussi les tournois. On appelait ainsi ces jeux militaires où la Noblesse venait en pompe s'exercer aux combats ; institution brillante d'un peuple galant & guerrier , qui seule suffirait pour nous peindre les mœurs du tems , & qui , ainsi que la Chevalerie , fut non-seulement adoptée par le reste de l'Europe chrétienne , mais encore par les Empereurs Grecs , les Sarrasins d'Asie , les Maures d'Espagne , &c. L'importance du sujet exigeant quelques détails plus étendus que les autres articles , je me flatte qu'elle me fera pardonner la longueur de celui-ci.

Les Rois , Princes & grands Seigneurs qui voulaient ouvrir un tournoi , (je ne parle pas ici de ceux qu'à leur imitation les petits Seigneurs particuliers donnaient dans leur manoir) , long-tems auparavant envoyaient dans les Provinces voisines , & souvent jusques dans les Royau-

mes étrangers, des hérauts en annoncer le jour & le lieu; & l'on invitait tous les braves Chevaliers, & les jeunes Écuyers sur-tout, à venir mériter, ceux-là *bonne récompense*, ceux-ci *merci de leur Dame ou augmentation d'amour*. S'il se donnait dans une ville, le Bailli, les Maire & Echevins du lieu étaient chargés de procurer des logemens à tous ceux qui arrivaient; si c'était sous les murs d'un Château, on dressait des tentes & des pavillons dans la campagne. On a vu ci-dessus les précautions que l'on prenait pour qu'il n'y pût entrer que des gens irréprochables, & comment les Dames qui avaient à se plaindre de quelqu'un y trouvaient satisfaction.

Le lieu du combat était une vaste enceinte, fermée tout au tour ou par des cordes couvertes de tapis, ou le plus souvent par un double rang de barrières espacées l'une de l'autre de quatre pieds. Cet intervalle vide avait son but; on y plaçait les Ménestriers pour jouer des instrumens, les valets des Chevaliers pour retirer leurs maîtres quand ils se sauvaient de la presse ou tombaient de cheval, & les Hérauts, Sergens & Rois-d'Armes, pour veiller sur les combattans, maintenir l'ordre, juger des coups & donner des avis & des secours à ceux qui en auraient besoin. Le peuple se tenait en dehors. Il y avait un amphithéâtre à plusieurs étages pour les Rois, les Reines, Princesses, Dames, Juges du tournois & vieux Chevaliers hors d'état de combattre. Avant que les Tournoyans entraissent, on avait soin d'examiner s'ils n'étaient pas liés à la selle, si leurs armes

se trouvaient conformes aux loix indiquées & n'avaient que la longueur prescrite.

Ces armes étaient ordinairement des bâtons ou des cannes, des lances sans fer ou à fer rabattu, des épées sans tranchant, qu'on nommait par cette raison *courtoises* ou *gracieuses*. Quelquefois cependant on se servait de lances à fer émoulu, de haches & de toutes les armes des batailles; (celles-ci s'appelaient *armes d'outrance*). La seule différence, c'est que les coups alors étaient comptés, & qu'on ne pouvait en donner par-delà le nombre prescrit. Les masses d'ailleurs étaient visitées la veille par les juges d'armes, & marquées, au manche, d'un fer chaud; mais dans l'un & l'autre combat il était défendu de frapper ailleurs qu'entre *les quatre membres*, & jamais de pointe.

Il y avait deux manières de se battre; l'une où les Tournoyans, séparés en deux troupes rangées chacune sur une ligne, venaient, comme dans les armées, se frapper de la lance pour se renverser. En France, afin d'empêcher ceux qui étaient désarçonnés d'être foulés aux pieds des chevaux, on imagina une chose fort ingénieuse, quoique, d'un autre côté, elle eût peut-être quelques inconvéniens; c'était une double barrière plantée au milieu de la lice, dans toute sa longueur, pour séparer les deux troupes; de façon que l'on pouvait bien s'atteindre du bout de la lance, mais les chevaux ne pouvaient se toucher. L'autre sorte de combat se nommait *combat à la foule*; sorte de mêlée confuse, où l'on frappait à tort & à travers sans savoir sur qui,

& comme on pouvait. On n'employait ici que l'épée, la hache ou la masse. Comme il eût été assez difficile dans tout ce chamaillis de distinguer celui qui faisait les plus beaux faits d'armes, & par conséquent d'adjuger le prix, d'autant plus que sous le heaume le visage était entièrement caché, on s'avisa d'un expédient, (& telle fut l'origine du blason) ; ce fut d'armoir son écu & sa cotte - d'armes. Les Hérauts & les Juges pouvaient par ce moyen suivre de l'œil les combattans & discerner les prouesses particulières. La journée finissait par quelques joutes sans prix, qu'entreprenaient certains braves pour donner des preuves de leur adresse, ou pour plaire à leur Belle. Cette joute s'appellait le *coup des Dames*.

Les Dames, pour qui ces jours étaient des jours de triomphe, qui par leur sexe ne pouvaient paraître dans la lice, & par leur inexpérience n'eussent osé y dicter des loix, trouverent cependant moyen d'y présider d'une façon bien adroite. Elles choisissaient un Chevalier, qui fut nommé le *Chevalier d'honneur*, parce que ce choix était l'honneur le plus grand qu'un gentil-homme pût recevoir. Elles lui donnaient une coëffe, une guimpe ou quelque chose de semblable, qu'il attachait au bout de sa lance, & dès ce moment il recevait la surintendance & l'inspection générale du tournois. Il y veillait en leur nom, dénonçait celui qui les avait offensées, & que tout le monde devait frapper ; mais dès que par leur ordre il le touchait du bout de sa guimpe, à l'instant il devenait sacré, comme étant sous la protection

des Dames, & il n'était plus permis de le toucher. La fonction du Chevalier d'honneur ne serait que ridicule à nos yeux, si elle n'avait eu que cette fonction ; mais ayant la faculté de se porter librement par-tout, & la foule s'écartant par respect à sa rencontre, il pouvait avec sa guimpe séparer ceux qui étaient trop acharnés, trop pressés & dans le danger ; & par là il évitait bien des accidens.

Malgré toutes ces précautions cependant, il en arrivait toujours beaucoup. Les histoires en sont remplies ; & pour n'en citer qu'un seul, dans un tournois donné à Nuits en 1240, il y eut soixante, tant Chevaliers qu'Écuyers, qui périrent sur le lieu, ou des coups reçus, ou écrasés par les chevaux, ou suffoqués par la poussière. Ce furent ces malheurs trop souvent répétés qui firent que les Papes interdirent les tournois, avec excommunication contre ceux qui s'y trouveraient ; & que les Rois non-seulement s'en dispensèrent, mais défendirent même à leurs enfans d'y combattre. Néanmoins la fureur pour ces spectacles guerriers était si grande, que ni la crainte de la mort, ni les Bulles du Pape, ni l'excommunication n'en purent guérir, & que la Cour Romaine fut obligée enfin de les permettre'. Parmi nos Rois mêmes, Charles VI & François I céderent à la manie commune ; & qui ne sait que c'est à un tournois que Henri II dut la mort ? La Noblesse sur-tout, qui trouvait à y satisfaire à la fois sa galanterie, sa magnificence & son courage, trois choses qui seront toujours en France son caractère distinctif, ven-

*'Chr. S. Den.
t. 2, p. 245.*

avait tout pour y paraître avec éclat, & venait s'y ruiner en chevaux de prix, en suite nombreuse, en houffes brodées, en habits magnifiques. Un gentilhomme n'était estimé qu'autant qu'il s'y était distingué ; & pour faire l'éloge d'un brave Chevalier, on disait de lui qu'il avait fréquenté les tournois.

Et en effet, si l'on peut objecter à ces jeux pompeux les dangers, les dépenses, les querelles & les haines qu'ils amenaient trop souvent avec eux, on peut dire en leur faveur qu'ils étaient aussi un exercice utile de force, d'adresse & de courage, & même une école d'honneur, puisque, pour y être admis, il fallait être sans reproche. J'ajouterais encore qu'étant alors, avec les cours plénieres, la seule occasion qu'eussent les deux sexes de paraître en public, ils ont contribué peut-être plus que toute autre chose à dérouiller & à polir les mœurs. La Chevalerie d'ailleurs faisant la force des armées, car l'infanterie, composée des Communes, n'était comptée pour rien, ils devinrent nécessaires pour s'exercer à manier la lance & l'épée, à se servir du bouclier, à se tenir ferme sur son cheval. Et ne les considérât-on même que comme le simple spectacle d'un peuple guerrier, quels tableaux agréables ou imposans n'offrent pas à l'imagination du Poëte ou au pinceau du Peintre, ces deux jeunes filles de qualité qui venaient annoncer en vers l'ouverture du tournois; cette Noblesse, forte & vigoureuse, souvent l'élite des principales Cours de l'Europe, entrant dans la lice avec son des instrumens de guerre, armée de lances ornées

de banderolles & des livrées de leurs maîtresses. Joignez à cet appareil la beauté des chevaux, la richesse des équipages, l'éclat des armes, ces échaffauds à plusieurs étages remplis par les meres, les épouses & les amantes des combattans; ces pavillons relevés d'or & de soie répandus dans la campagne; chaque action brillante célébrée aussitôt par les acclamations des Hérauts, par les fanfares des Musiciens & les cris répétés d'une multitude immense; le prix accordé au plus brave, d'après le suffrage réuni des Princes, des Dames, des Hérauts & des Juges, & présenté avec un baiser par la Reine du tournois; le vainqueur reconduit aux cris du peuple & au son des instrumens, désarmé par les Dames les plus qualifiées, mangeant à la table du Roi, & devenu l'objet des fêtes qui suivaient; son nom célébré par des chansons & inscrit sur les registres des Officiers d'armes, &c. Quel est le peuple dont les annales nous offrent l'idée d'une institution à la fois aussi galante, aussi guerrière & aussi magnifique? & qu'après cela on imagine, s'il se peut, l'impression qu'un pareil spectacle devait faire sur une nation vive & sensible à la gloire.

Les tournois eurent toujours la plus grande vogue en France. C'est par eux que les héros de notre histoire Du Guesclin, Boucicaut, Bayard, &c, commencèrent leur renommée. Mais la mort funeste de Henri II en 1559, y fit renoncer. On ne vit plus depuis ce tems-là que des carrousels, des combats à la barrière, des courses de bagues. La Cour de Suede en a publié un dernièrement; & il n'y a plus que des Souverains, &

même des Souverains puissans, qui puissent aujourd'hui nous en donner une image. On peut apprécier maintenant le projet d'un de nos Wauxhals, où avec quelques enfans à pied & vêtus d'oripeau, avec les salutations & les simagrées des salles d'escrime, le cliquetis d'une épée & d'un bouclier de fer-blanc, on a cru de bonne-foi nous représenter nos anciens tournois.

(b) Un gentil-homme ordinaire ne pouvait prétendre à la Chevalerie qu'après avoir passé par le grade d'Écuyer. Ainsi des parens & dès que leur fils était sorti de l'enfance, le plaçaient au service d'un Chevalier pour apprendre sous lui le métier des armes. D'abord il y portait le titre de Page ; il prenait celui d'Écuyer à quatorze ans, & s'attachait plus intimement alors à la personne de son maître. Les grands Seigneurs en avaient pour leur table, pour leur écurie, &c. Les Chevaliers pauvres n'en avaient qu'un seul, qui les suivait partout, portait dans les voyages leur lance, leur heaume & leur écu, avait soin de leurs armes & de leur cheval, tenait l'étrier quand ils montaient, les armait quand ils allaient combattre, les relevait s'ils étaient renversés dans la mêlée, recevait les prisonniers qu'ils faisaient, & leur rendait enfin, quoiqu'il fût souvent d'une aussi bonne, & quelquefois d'une meilleure maison qu'eux, tous les services que rend aujourd'hui un domestique. Mais tel était le préjugé reçu & le respect porté à la Chevalerie, que ces services ne déshonoraient personne. Un Écuyer, quelle que fût sa naissance, s'il se trouvait dans une compagnie de Chevaliers, s'asseyait sur un siege

plus bas que les leurs , ou un peu en arriere ; il ne mangeait pas à leur table , eût-il même été Duc ; & s'il eût eu l'audace de frapper un Chevalier , il aurait eu le poing coupé ; enfin , il ne pouvait commander une armée , parce qu'il ne pouvait commander à des Chevaliers , ne l'étant pas lui-même.

(c) Dans le Roman de *Lancelot* , douze jeunes Chevaliers voulant prouver leur amour à une Demoiselle , font chacun à l'envi les promesses les plus extravagantes. L'un d'eux en particulier s'engage à combattre , comme ici , sans autre habit ni harnais qu'une chemise de sa maîtresse , sans autre couverture de tête que sa guimpe , & sans autres armes qu'une lance.

(d) Les Chevaliers pauvres pouvaient tirer parti des tournois pour leur fortune. Dans les combats qui s'y faisaient avec défi , le cheval & les armes du vaincu appartenaient de droit au vainqueur , & quelquefois lui-même devenait son prisonnier. Comme ces jeux étaient l'image de la guerre , les loix y étaient celles des armées. Souvent telle rançon enrichissait un homme à jamais. Il y avait même une sorte d'épée propre aux tournois , qu'on nommait *gagne-pain*.

Dont i est Gaignepains nommée ;

elle le
Car par li est ganiés li pains.

Pèlerinage du Monde , par Guigneville.

Dans le Fabliau de *Guillaume au Faucon* , on verra un Chevalier revenir d'un tournois avec quinze prisonniers.

(e) Ceci n'est qu'une abréviation. On ctiait ordinairement *lacez les heaumes, lacez les heaumes* ; c'est-à-dire , *armez-vous*. On a déjà vu que pour assurer le heaume sur la tête , on le laçait au haubert.

(f) Les Dames pour qui on avait un respect qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie , les Dames dont l'amour était recommandé expressément à tout vrai Chevalier , après l'amour de Dieu , ne parlaient à un Chevalier cependant qu'en l'appellant Monseigneur. Si c'était leur mari , elles venaient au-devant de lui , quand il arrivait , tenir l'étrier pour l'aider à descendre. Quand il traitait quelques-uns de ses confreres , l'épouse servait à table avec les femmes attachées à son service ; tant était haute encore une fois l'opinion qu'on avait alors de ce titre sublime.

(g) Cette conduite de la femme , le silence du mari , & cette approbation universelle de l'assemblée sur une action qui aujourd'hui exciterait le plus horrible scandale , sont encore de ces choses dont la plupart des lecteurs seront révoltés , & qui paraîtront toujours invraisemblables jusqu'à ce qu'on ait appris à connaître les mœurs du tems , & sur-tout les étranges préjugés de ces siècles sur l'amour. Le fanatisme qu'il inspirait faisant entreprendre pour les femmes des choses incroyables ; celles-ci , emportées aussi par la force de l'opinion publique , devaient à leur tour se piquer quelquefois , comme ici , d'un héroïsme bizarre. On affichait publiquement son amant ; on lui donnait ses livrées à porter dans un tournois ; & pourvu qu'il fût coura-

geux, on était hors de tout blâme. Voilà les mœurs que présentent les Romans. Cet amour d'ailleurs était souvent pur & délicat; ils en offrent des milliers d'exemples, & la passion du Chevalier pauvre s'annonce ici comme telle. Ainsi, d'après l'opinion du tems, le mari n'avait pas raison de s'en plaindre; ce n'était qu'une espee de figibée que prenait son épouse; & , d'un autre côté, de quel front, lui qui était lâche, eût-il osé murmurer devant cette foule de braves, qui dans le monde entier ne prisient que deux choses, les femmes & le courage? On verra dans le *Fabliau de Bérenger* avec quel mépris insultant une femme traite son mari qu'elle a su convaincre de lâcheté, & avec quelle audace elle aime devant lui un amant dont jusqu'alors elle avait rejeté les vœux.

LE LAID CHEVALIER.

J'ai trouvé cette piece dans le Menagiana ; où on la donne comme tirée d'un manuscrit ancien, fini en 1328, par un Auteur qui se dit de Troyes. Quoique postérieure de quelques années à celles qui composent ce recueil, je m'en suis emparé, parce que je crois, avec Molière, que tout ce qui est bon dans mon genre m'appartient ; & même, comme elle est courte & contée fort naïvement, je la transcrirais ici en original, si à l'orthographe & au langage je ne soupçonnais Ménage de l'avoir altérée. En voici la traduction.

IL y avait un Chevalier puissant qui aimait une Demoiselle plus que de raison. Il était très-laid & mal bâti ; mais du reste parfaitement sage, excepté seulement en amour. La Pucelle, au contraire, était simple & bête, mais belle à faire plaisir, & telle qu'on n'eût pu trouver sa pareille, ni dans le canton, ni ailleurs. Le Chevalier voulait l'avoir, parce qu'il l'aimait plus que toute chose, & qu'il se trouvait épris de sa beauté. Il assembla donc tous ses amis, & leur dit : « Je

» veux avoir cette femme ; nulle autre qu'elle
» ne me plaît. — Mais vous la connaissez ,
» lui répondirent les amis. — Oui, je fais
» qu'elle est sotte & sans esprit ; mais savez-
» vous ce qui arrivera ? Elle aura des enfans
» de moi ; ils hériteront de leur mere pour
» la beauté , de leur pere pour la sagesse ;
» sages & beaux , ils ne peuvent avoir un
» autre fort ».

D'après cette prophétie & cet espoir , il épousa la Demoiselle. Ils eurent des enfans comme il l'avait prédit. Mais devinez quels furent ces enfans ? Laid & hideux comme le pere , fots & niais comme la mere : ce fut tout le contraire de ce qu'il avait espéré.

DE L'OMBRE

Par Jean
Renart.

ET DE L'ANNEAU.

*Ce Conte, d'une longueur mortelle, peut se réduire à
cette analyse.*

UN Chevalier dont l'Auteur fait le plus grand éloge est devenu amoureux d'une Dame. Il va chez elle lui déclarer son amour, & la prie de lui donner quelque chose qu'elle ait porté, afin qu'à cette vue se rappelant dans les combats celle qu'il aime, sa valeur puisse y trouver sans cesse de nouveaux motifs de bien faire. Comme elle refuse, il lui prend en riant son anneau. Elle se fâche; il feint de le lui rendre: mais il substitue adroitement le sien, qui était assez semblable, & fort. Bientôt elle s'apperçoit de la tromperie, & fait courir après lui. Il la trouve, quand il revient, se promenant sur le bord d'une fontaine. Elle lui redemande son an-

neau, & lui rend celui qu'elle a. Le Chevalier le reprend; mais voyant dans l'eau l'ombre de sa maîtresse; puisque ma Dame ne veut pas le porter, dit-il, je vais le donner à ce que j'aime le plus après elle; & alors il le jette à l'image. Cette plaisanterie fait rire la Dame; elle regarde tendrement le Chevalier, & le prie de la reconduire à sa chambre. *Je ne fais, dit Renart, ce qui en arriva; mais jamais depuis elle ne lui redemanda l'anneau.*

LAI DE NARCISSE.

Si ce Lai est celui dont parle, dans son Verbum abbreviatum, Pierre, Chantre de Paris, videntes cantilenam de Landrico non placere auditoribus, statim incipiunt de Narcisso cantare, il a été fait sur la fin du XII^e siècle. Ce n'est qu'une imitation libre d'Ovide; mais les détails en sont absolument différens. On croirait presque que notre vieux Rimeur ayant vu cette fable ingénieuse, & contée en très-beaux vers, manquer d'intérêt, a cherché, au contraire, à en répandre beaucoup dans la sienne. Rien de plus touchant que son héroïne. Il n'y a pas jusqu'à la mort de ce sot Narcisse, qui n'inspire quelque attendrissement. J'invite mes lecteurs à lire la métamorphose du Poète latin avant le Fabliau.

QUI veut se conduire sans consulter la raison, si malheurs lui arrivent je n'en ferai point étonné. En tout il est une règle & une loi dont il ne faut pas s'écarter. Avant de se mettre en mer, le pilote consulte les vents. S'ils lui sont favorables, alors seulement il déploie ses voiles; ainsi doit agir celui qui veut aimer. Ne vous embarquez point

aveuglément sur cette mer orageuse ; bientôt vous vous verriez emporté malgré vous. Mais aussi quand un cœur vous aime , ne lui soyez point trop sévère. Souvent amour se venge ; j'en ai vu maint exemple terrible , & ne veux vous citer que celui de Narcisse. Il méprisa l'amour , Amour le punit , & à son tour il mourut d'aimer.

A Thebes jadis vivait un devin célèbre dont jamais les oracles n'avaient trompé. Une mere tendre voulut le consulter sur la destinée de son fils unique. De longs jours lui furent accordés , répondit le devin ; mais il en abrégera beaucoup la durée , si jamais il se regarde. La mere à cette réponse crut de bonne-foi que l'oracle enfin cessait d'être inspiré ; elle sortit en se moquant de sa prédiction , & pendant quelque tems on eut lieu de la mépriser ; mais hélas ! l'événement ne prouva que trop combien elle était sûre.

L'enfant crût en âge , & devint un prodige de beauté. Nature avait pour le former employé tout son art. Amour , quand il le vit , en fut lui-même étonné ; & voulant contribuer aussi à la perfection de tant

de charmes, il prêta aux yeux bleus du jeune homme un regard si tendre, à ses lèvres de rose un sourire si charmant, qu'il n'y eut plus de cœur qui pût lui résister.

Déjà Narcisse avait vingt ans; mais loin de s'occuper du soin si doux de charmer quelque Belle, il les fuyait toutes, & ne connaissait d'autres plaisirs que d'aller au fond des forêts attaquer, une flèche en main, les ours, les sangliers & les animaux féroces. Il revenait de la chasse un jour. Son cheval bondissait sous lui & faisait retentir au loin la terre. Au bruit qu'elle entendit, Dane, fille du Roi, & la première entre les beautés de Thebes s'avance vers les fenêtres de sa tour. Elle regarde & voit paraître le jeune chasseur avec ces couleurs animées, ce maintien noble & fier, & cet air de courage qui ajoutait encore à sa beauté. Plus elle le considère, plus il lui plaît; ses yeux ne peuvent le quitter, & elle-même s'étonne du plaisir qu'elle y trouve. Amour en ce moment la guettait du haut du ciel; il lui lance une flèche qui la fait tressaillir. Elle se croit blessée.

sée, elle porte la main sur son cœur; hélas ! la plaie était au-dedans.

Triste & pensive elle se retire pour soupirer. Tout son corps frissonne, elle se sent brûler, & les tourmens sont tels qu'en peu d'heures son visage a déjà pâli. La nuit qui survient ne la soulage point, parce que toujours elle songe à Narcisse. Dans l'espoir que le sommeil en effacera l'image, elle se couche; mais Amour ne la laisse point reposer. Envain elle cherche une situation qui la calme; toutes lui sont également insupportables, toutes ne font qu'augmenter son mal-aise & accroître encore l'agitation de son sang. « Qui
» trouble ainsi mon repos, s'écrie-t-elle ?
» D'où viennent ces tressaillemens, ces pal-
» pitations involontaires ? Un feu intérieur
» me dévore, je sens ma raison se troubler,
» je ne me connais plus. Pourquoi m'occu-
» per sans cesse d'un homme qui fait mon
» tourment ? Eh ! que m'importe qu'il soit
» beau, s'il n'a point la bonté. Peut-être
» avec tant de charmes est-il trompeur ou
» perfide. Mais non, la nature a pris trop

« de plaisir à le former pour ne lui avoir
« pas donné toutes les vertus Dane !
« qu'as-tu dit ? après avoir été si long-tems
« estimable , veux-tu donc enfin te faire mé-
« priser ? Quoi un inconnu te plaît ? . . . oui ,
« il me plaît plus que tout ce que j'aime au
« monde ; & à qui , grand Dieu ! ne plairait-il
« pas ? Sa beauté , sa grace charmante m'ont
« ravie , & sans lui il m'est impossible de vivre.
« Mais hélas ! peut-il être à moi ? mon pere
« me l'accordera-t-il ? . . . Ah ! c'en est fait ,
« je suis née malheureuse , il me faut mourir ».

Ainsi se passa la nuit à pleurer & à gé-
mir , jusqu'à ce que les vents frais du ma-
tin vinrent calmer un peu cette douloureuse
angoisse. Epuisée d'accablement & de fatigue
l'infortunée princesse s'affoupit ; mais l'image
de Narcisse la poursuivit jusques pendant son
sommeil , & bientôt elle se réveilla plus agi-
tée encore qu'auparavant. Déjà le soleil com-
mençait à luire. Dane hors d'elle-même va
s'appuyer sur sa fenêtre dans l'espérance qu'elle
pourra revoir peut-être le beau chasseur qui
l'embrase. En effet c'était l'heure à laquelle
il se rendait dans la forêt. Elle l'aperçoit

au loin , & soudain un cri de joie lui échappe.
A mesure qu'il approche , son cœur semble
s'épanouir de plaisir ; elle ne peut presque
respirer : on eût dit que ses regards devo-
rans l'attiraient vers la tour & hâtaient ses
pas. Elle le voit enfin , & le trouve mille
fois plus beau encore que la veille. Mais à
peine a-t-il commencé à s'éloigner , son corps
tremble , ses genoux chancellent , elle tombe
sans connaissance. Elle ne se relève que pour
maudire son rang & se désespérer. « Hélas !
» s'écrie-t-elle , on m'avait dit que l'amour
» était si doux. . . . Quel état affreux ! non ,
» je ne puis plus le supporter. Je veux faire
» instruire ce jeune Thébain du doux pen-
» chant que sa vue m'a inspiré ; ou plutôt
» je veux qu'il vienne pour avoir le plaisir
» de le lui déclarer moi-même. Eh ! quel
» autre que moi , ô ciel ! pourrait lui peindre
» tout ce que je sens. . . . Mais s'il allait re-
» jeter l'offre de mon cœur ? Si son indiffé-
» rence , son orgueil. . . . Eh bien , j'irai , oui
» j'irai sur le chemin de la forêt m'offrir à lui ,
» je me jetterai à ses pieds , je les baignerai de
» mes larmes , je lui peindrai tous les maux

» qu'il me fait souffrir; & s'il n'a point ue
» ame de fer il en prendra compassion ».

Le lendemain aux premiers rayons de l'aurore elle sort du lit, & sans bruit ouvrant la chambre, s'échappe par une porte dérobée, vêtue, pour tout habillement, d'une chemise & d'un simple manteau. Tel est l'amour. Voilà où il a conduit une fille sage & timide. Raison, prudence, respect de son rang & de soi-même, elle a tout oublié; ce n'est plus qu'une amante désespérée, qu'une passion aveugle entraîne hors d'elle-même. Tremblante & sans guide elle s'avance à grands pas vers la forêt. Là elle s'assoit au pied d'un arbre en attendant l'arrivée du chasseur, & demande aux Dieux de lui inspirer des paroles capables de l'attendrir.

Déjà il était en route. Dane entend au loin l'aboi des chiens. Bientôt elle apperçoit les valets; enfin elle le voit lui-même qui les suit à une légère distance, un trait à la main & le carquois sur l'épaule. Elle vient à lui. Surpris de trouver en ce lieu écarté une aussi belle personne, Narcisse croit voir une déesse ou Fée, & il descend de cheval pour la sa-

ler avec respect. A cette marque de déférence la triste princesse oublie tout-à-coup ce qu'elle s'était proposé de lui dire; elle n'a plus la force de parler, & ne peut qu'ouvrir les bras & le ferrer en rougissant contre son cœur. Il la repousse, & demande qui elle est. « Je suis, répond-elle, une infortunée qu'amour a conduite vers vous, & qui depuis qu'elle vous a vue déteste le jour. Mes maux sont assez grands pour mériter qu'ils vous touchent; sans cet espoir je ne vivrais déjà plus : rendez-moi la vie & le bonheur. Mais pourquoi détourner vos yeux? Regardez-moi, je suis Dane, la fille de votre Roi. Plus d'un prince m'a demandé mon cœur en me disant que j'étais belle. Beau jeune-homme, je te l'offre à toi tout entier, permets qu'il t'aime, & en retour accorde-moi le tien. Ah! tu ne fais pas quel est le plaisir d'aimer ! »

L'inhumain fut insensible à une douleur si touchante. « Si amour vous fait souffrir, répondit-il, chassez-le; moi je ne le connais point, & puisqu'il cause de pareils tourmens, je ne veux point le connaître ». A

tes mots il s'éloigne. Dane pour l'arrêter se jette à ses genoux, elle les arrose de ses larmes, & lui tendant les mains le conjure de l'écouter encore un moment avant de la faire mourir. Tandis qu'elle parle, son manteau s'échappe, & laisse voir à découvert des appas qui eussent fait le bonheur du plus grand roi de la terre. Mais rien ne touche Narcisse, ni les charmes de cette innocente beauté, ni les larmes que versent ses yeux si tendres, ni même le sang qui coule de ses pieds déchirés par les ronces & les cailloux. Un tyran barbare, une bête féroce eussent été attendris; il ne le fut point; il remonta sur son cheval, & disparut.

« Plus d'espoir, s'écria l'infortunée, plus
» d'espoir; il faut mourir. Eh! qu'ai-je donc
» fait pour lui déplaire? Mais il me fuit
» envain, je ne puis l'oublier; quelques soient
» les tourmens qu'il me cause je les lui pardonne;
» & veux toujours l'aimer en dépit
» de lui-même. Bientôt peut-être rougira-t-il
» de tant de cruauté; peut-être viendra-t-il
» à mes genoux me redemander ce cœur
» qu'il a rejeté & qui ne veut jamais être

» qu'à lui.... Non, je veux le prévenir &
 » le fléchir moi-même. Je lui écrirai, je fe-
 » rai solliciter sa compassion : pourra-t-il ré-
 » sister à mes prières & à mes larmes ? Il
 » cédera au moins à mes importunités....
 » Ah ! Dane, Dane, quelle est ta folie ! Tu
 » te flattes d'amollir un cœur sans pitié, &
 » tu ne veux pas t'appercevoir qu'il te hait...
 » Dieux de la mer, de la terre & du ciel
 » qui avez aimé, toi Vénus, toi son fils qui
 » m'as trahie, soulagez mes maux, & ven-
 » gez-moi de l'ingrat dont l'insensibilité va
 » me coûter la vie. Qu'il apprenne à con-
 » naître aussi ce que c'est qu'amour ; qu'à
 » son tour il pleure & gémisse, & qu'il ne
 » puisse éprouver aucune consolation ». Dane
 à ces mots s'enfonça dans la forêt pour re-
 trouver celui qu'elle venait de maudire, &
 sans lequel elle ne pouvait plus vivre. Mais
 les justes Dieux exaucerent sa prière en dé-
 pit d'elle, & Amour lui-même jura dans sa
 colere qu'avant le coucher du soleil elle se-
 rait vengée.

Narcisse pendant ce tems poursuivait un
 cerf. Vers le milieu du jour, accablé de cha-

leur & de fatigue, dévoré de soif, il s'écarta de sa troupe pour aller se désaltérer à quelque fontaine. Il en trouve une dont les eaux transparentes, entourrées d'une herbe fraîche & épaisse, coulaient sur un gravier luisant. On y descendait par un perron de marbre (a). Narcisse s'approche & veut boire : mais la mort était-là qui l'attendait. En se baissant il apperçoit dans l'eau son image, & ses yeux fascinés par la vengeance des dieux croient voir la nymphe qui préside à la fontaine.

Je supprime la suite de l'aventure dont tout le monde sçait le dénouement, & qui, dans l'original, diffère peu de l'Auteur latin. Éperdu d'amour pour son ombre, le jeune chasseur s'épuise en larmes & en prières insensées. Enfin, il succombe à la violence des desirs qui le consomment, & tombe mourant sur l'herbe.

En ce moment il voit Dane arriver. Amour l'avait conduite à la fontaine. Il voulait lui montrer comment était puni l'ingrat pour lequel il l'avait envain enflammée. Narcisse la reconnaît, & veut lui parler, mais la voix lui manque. Il lui tend la main en levant les yeux vers le ciel, comme pour lui deman-

der pardon, & reconnaître la juste punition des Dieux. Dane consternée s'asseoit à ses côtés ; elle lui pose la tête sur son sein, le couvre de mille baisers brûlans, le baigne de larmes. Mais s'en est fait, il n'est plus tems, & elle le voit expirer dans ses bras. Alors son désespoir s'exhale en longs cris douloureux. Elle cherche encore à rappeler son amant à la vie par les caresses les plus tendres, par les noms les plus doux qu'amour puisse prodiguer. Mais convaincue enfin qu'il n'est plus d'espérance, furieuse & détestant la vie qu'elle ne conservait que pour aimer Narcisse, elle se jette sur ce corps sans vie; elle colle sa bouche sur sa bouche, pousse un soupir, & meurt.

Que le ciel, *ajoute l'Auteur*, préserve d'un sort pareil ceux qui aimeront comme elle. Mais profitez-bien de cet exemple, vous surtout qui avez inspiré de l'amour à quelqu'un,

Quar si vous le leſſez mourir,

Dieu le vous fera bien ^{payer.} mériter.

*On trouve dans la Bibliothèque du Théâtre Français,
T. I, pag. 21, une moralité à trois personnages,
faite*

faire exactement d'après le Fabliau. La piece finit, comme celle-ci, par un avis aux filles & aux garçons de ne pas être si cruels quand on les aime.

N O T E.

(a) L'art du jardinage étant très-peu connu au tems des Fabliaux, & les Seigneurs n'ayant pour promenade dans leurs Terres que des vergers ou des parcs, on se piquait, quand on y trouvait une fontaine, de l'embellir par une eneeinte en maçonnerie, & quelquefois par des degrés de marbre. Ces degrés se trouvent très-fréquemment chez les Romanciers. Il en sera mention dans *le Paradis d'Amour*. On verra aussi dans *le Lai de l'Oiselet*, quelle était alors la sorte de beaux propre à ces vergers-jardins.

* * D U F A B L I E R.

Ce morceau est tiré d'une piece fort longue & fort singuliere , intitulée : le Castoiment (les enseignemens) d'un pere à son fils. Ces leçons prétendues sont un composé d'apophregmes , de fables , de bons mots , d'historiettes , & même de plusieurs contes libres ; tout cela cousu grossièrement ensemble par des tirades d'une morale fort insipide , & quelquefois très-malhonnête. Aussi Barbazan , qui l'a fait imprimer , n'a-t-il osé donner que des extraits de ces moralités. Je ferai connaître tous ceux des Contes qui en vaudront la peine ; ils seront marqués en titre , comme celui-ci , d'un double astérisque. Au reste , cette maniere d'enseigner par apologues , ce mélange de préceptes & de contes , entierement dans le goût oriental , me feraient presque croire que le castoiment est un de ces ouvrages dont nous sommes redevables aux Sarrasins , & qui ont été traduits de l'Arabe. Qu'on fasse attention aux Fabliaux qui en seront tirés , à mesure qu'ils se présenteront ; & je suis persuadé qu'on reconnaîtra dans la plupart une forte teinte du génie Asiatique.

UN roi avait un Conteur de fabliaux qui l'amusait beaucoup (a). Un soir qu'il était au lit, il le fit venir, & lui demanda un conte.

Celui-ci qui mourait d'envie de dormir, fit tous les efforts pour s'en dispenser; mais il eut beau faire, il fallut obéir. Il prit donc son parti, & commença ainsi :

« Sire, il y avait un homme qui avait
» cent sous d'or, & avec son argent il vou-
» lut acheter des moutons, & chaque mou-
» ton lui coûta six deniers, & il en eut deux
» cens, & il s'en revint à son village avec
» ses deux cens moutons, & il les chassait
» devant lui. Mais en revenant il trouva que
» la rivière était débordée; car il avait beau-
» coup plu; & les eaux s'étaient répandues
» dans la campagne, & il n'y avait point de
» pont, & il ne savait comment passer avec
» ses moutons. Enfin, à force de chercher,
» il trouva un bateau; mais ce bateau était si
» petit, si petit qu'il n'y pouvait passer que
» deux moutons à la fois ».

Alors le Conteur se tut. « Eh bien, quand
» il eut passé ces deux-là, dît le roi, que
» fit-il? — Sire, vous savez que la rivière
» est large, le bateau fort petit, & qu'il y
» a deux cens moutons. Il leur faut du
» tems, dormons un peu tandis qu'ils passent;

« demain je vous conterai ce qu'ils devinrent ».

*Se trouve dans les Cento Novellé Antiche , p. 38 ,
Nov. XXX.*

Dans Dom Quichotte. . .

N O T E.

(a) Les Seigneurs particuliers peu riches ne pouvaient jouir des Conteurs , que quand il en passait par leurs Châteaux. Les Rois en avaient auprès d'eux , comme ils ont aujourd'hui des Lecteurs ; c'était un emploi dans l'état de leur maison , & l'on chargeait ordinairement ces Conteurs d'égayer le repas. *Pendant le dîner de la Reine il y avait un Prud'homme qui*
'Vie de Char- *faisoit des Contes* '. Philippe - Auguste faisait venir
les V , par souvent à sa table le poète Hélinand ; & le Roman
Ghoisy. d'Alexandre de Paris y représente ce Poète chantant les
 amours de Jupiter & le combat des Géans. *A son mangier*
il estoit seul à table , & toujours y estoit son Médecin ,
& de ses gens & varlets de chambre honnêtes qui par-
loient de joyeuses ou d'histoires anciennes où il pre-
' Éloge de *nait plaisir* '.
Charl. VII.



* LAI D'ARISTOTE.

Par Henri
d'Andeli.

CELUI qui fait une historiette agréable a tort de la taire. Et ceux qui l'entendent doivent l'écouter avec plaisir; car si le premier a un moyen d'amuser, les autres ont celui de pouvoir devenir meilleurs. Celle-ci me plut du moment que je l'entendis, & j'entrepris aussitôt de la mettre en rime, parce qu'elle est jolie, & *sans villenie*. Un conte vilain ne doit pas être récité dans les cours. Je n'en ai jamais fait de cette espece, & jamais on ne m'en verra faire, tant que je vivrai. Ecoutez, Messieurs, celui que je vais vous dire, il est instructif & plaisant.

Vous connaissez ce monarque grec, qui fut si roi, cet Alexandre qui renversa tant d'empires & fit sentir sa colere à tant de princes. Il avait mis l'Inde sous ses pieds, & menaçait d'engloutir le reste de la terre. Tout-à-coup ce torrent fougueux s'arrêta. Si

vous m'en demandez la raison, je la fais, & je vais vous la dire. Amour qui maîtrise l'univers, Amour qui tout lie & tout soumet venait de le faire entrer dans ses chaînes. Il lui avait trouvé une amie jeune & charmante; & dès ce moment le damoiseau avait renoncé aux conquêtes, pour ne plus s'occuper que de sa belle. Qu'amour est redoutable & puissant, puisqu'il humilie à ce point les maîtres du monde, & qu'il leur fait oublier ainsi le soin de leur gloire ! Ne les blâmons pas cependant. Ils sont hommes comme nous, & l'amour a autant de pouvoir sur eux que sur le dernier de leurs sujets.

Alexandre ne pouvait plus se séparer de sa mie. Bientôt, indignés de ce repos honteux, ses *chevaliers & barons* murmurèrent; mais aucun d'eux cependant n'était assez hardi pour oser lui porter le mécontentement général. Aristote s'en chargea de lui-même. Fier d'un certain ascendant que lui avaient aquis sur l'esprit du héros l'estime & l'habitude, il alla réveiller ce lion endormi; & de ce ton de précepteur qu'il n'avait pas encore perdu, il lui représenta fort durement, & la

honte de sa conduite , & les murmures de sa *Chevalerie*. Alexandre l'écouta sans l'interrompre ; & pour toute réponse il s'écria en soupirant : ah ! je vois bien qu'ils n'ont pas aimé.

La remontrance néanmoins eut son effet ; & quelque effort qu'il en coûtât au monarque , il n'osa plus aller chez la belle Indienne. Celle-ci qui l'aimait tendrement , & qui croyait avoir perdu son cœur fut bien affligée de cette absence. Elle pleura , elle gémit ; enfin , hors d'état de résister davantage aux inquiétudes de son amour , elle se glissa chez le prince un soir à la faveur des ténèbres ; & , toute en larmes , lui demanda par quel malheur elle avait donc pu lui déplaire. Alexandre l'embrassa mille fois en l'assurant d'une constance éternelle ; mais il convint que les remontrances sévères d'Aristote l'avaient à regret séparé d'elle pendant quelque tems. La belle irritée contre le pédagogue jura qu'elle s'en vengerait. Elle pria son amant de se trouver le lendemain matin à l'une des fenêtres de la tour (a) , & promit de le lui faire voir dans un tel appareil que le précepteur à son tour aurait besoin d'une leçon.

Le lendemain, dès que le soleil parut, & avant que personne fût levé, elle descendit au verger (b); car le desir de la vengeance l'avait éveillée de bonne heure. Une longue chevelure blonde flottait à l'abandon sur ses épaules. Nulle guimpe, nul voile qui cachât sa tête ou son visage, & pour tout vêtement elle portait sur sa chemise un simple b্লাiut qu'elle avait laissé entr'ouvert comme pour respirer plus à l'aise. Dans cet ajustement voluptueux, elle vint se promener près de la fenêtre du philosophe en chantant doucement cet air (c).

Enfant j'étais & jeunette
 Quand à l'escole on me mit :
 Mais je n'y ai rien appris
 Fors qu'un seul mot d'amourette ;
 Et nuit & jour le répète
 Depuis qu'ai un bel ami.

Au son de cette voix charmante Aristote fut ému; il quitta ses livres pour écouter. Bientôt, curieux de voir celle qui chantait si délicieusement, il se leva sans bruit, & s'approcha de la fenêtre. Là, caché dans l'ombre, il admirait à son aise la jeune beauté, & en-

viait en secret le sort du conquérant aimable à qui était réservé tant de bonheur. Elle savait trop bien, la rufée, ce qu'il fallait pour l'attirer dans ses pièges. Elle voulait le frapper d'une flèche dont le coup fût sûr, & la blessure incurable. Dans ce dessein, arrachant une branche de mirthe, elle s'amusa à cueillir des fleurs & à les nouer au rameau comme pour s'en faire un couronne (*d*). Peu-à-peu elle s'avança ainsi de la fenêtre, sans paraître s'en appercevoir. Elle se baissait, se relevait alternativement pour déployer avec plus d'avantage ses graces piquantes; & elle chantait en même-tems cette autre chanson :

ici

Ci me tiennent amourettes ,

Doucette que *j'aime* j'aim.

Ci me tiennent amourettes

Où je *tiens* tieng ma main.

Aristote était hors de lui-même. Ses yeux enflammés suivaient la belle dans tous les mouvemens. Ils s'enfonçaient avidement par-dessous son bliaut, quand le hasard le faisait entr'ouvrir; & comme s'il eût craint de se

déceler & de la faire fuir, il osait à peine respirer. Cent fois la raison lui conseilla de retourner à ses livres; cent fois elle lui représenta ses rides, sa tête chauve, sa peau noire & son corps décharné, faits pour éloigner l'espérance & effaroucher l'amour. La raison parla envain, il l'obligea de se taire.

L'Indienne cependant avait achevé le chapel de fleurs. Elle le posa sur sa tête; & chantant amoureusement ce troisieme air :

Dans un verger, sur l'herbette nouvelle,

Fille à un Roi triste & ^{penfive} mate s'assit :

En soupirant elle appelle

Son doux ami.

Ah ! Comte Gui,

Pour votre amour ai perdu joie & ris.

elle passa contre la fenêtre sans affectation. Le philosophe qui la guettait la saisit alors par son blier, & l'arrêta au passage. « Qui » me retient, s'écrie-t-elle en se retournant ? » — Ma douce dame, c'est celui qui ne peut » plus vivre sans vous, & qui pour vous » plaire exposerait avec plaisir *ame & vie,* » *corps & honneur* ». Elle parut surprise de

Cet amour que jusques-là on lui avait laissé ignorer ; elle s'y montra sensible cependant, & se plaignit avec une rigueur apparente de la froideur d'Alexandre, devenu, comme tous les amans, ingrat par trop de bontés. Aristote enchanté de cet aveu, & persuadé sans doute que le dépit allait lui livrer cette beauté charmante promit d'employer, pour ramener à ses pieds l'infidelle, tout le pouvoir qu'il avait sur son esprit ; mais il demandait une récompense, & sans façon il pria la dame d'entrer chez lui. C'était-là qu'elle l'attendait. Elle feignit de céder à ses desirs ; mais *avant de faire folie*, elle exigea à son tour une complaisance. Depuis long-tems une fantaisie la tourmentait, Elle mourait d'envie de se promener, montée sur lui, & ne doutait pas un instant, puisqu'il avait tant d'amour, qu'il ne s'y prêtât avec plaisir. Aveuglé par sa passion, le grave philosophe consent à tout. Il sort dans le verger, se courbe vers la terre, & appuyé sur les mains, présente le dos. Une selle était-là toute prête, on la lui met ; on lui passe la bride autour du cou ; & la belle, triomphante, s'asseoit avec

fiercé, & se promene ainsi sur l'herbe, chantant à haute voix

Ainsi va celui qu'amour ^{mene} maine.

Alexandre avait été prévenu, comme je vous l'ai dit; il était aux fenêtres de la tour. A ce spectacle il se prit à rire de toute sa force. Aristote au bruit leva la tête; il aperçut le monarque; & honteux alors de sa folie, & de la posture où il se trouvait, il convint humblement que le jeune héros était excusable de s'être laissé enflammer par l'amour, puisque lui-même, malgré les glaces de l'âge, n'avait pu s'en défendre.

Cet exemple doit nous apprendre à ne blâmer ni les amies ni leurs amans: car amour est le maître de tous les hommes.

Amour vainc ^{tout} tot & ^{tout} tot vaincra

^{comme le} Tant com li monde durera (e).

Ce Conte est vraisemblablement un de ceux que les Fabliers avaient pris des Arabes. On le trouve dans l'I. I., p. 16. les mélanges de littérature orientale, sous le titre du

Visir sellé & bridé. Toute la différence, c'est qu'ici les personnages sont un Sultan, son Ministre & une Odalisque. Comme M. de Cardonne n'en a donné qu'un extrait, on ne peut juger si les détails se ressemblent; mais le canevas est le même.

Il n'est pas aisé de deviner ce qui a engagé le Fablier à substituer Aristote au Visir. Il est vrai qu'on a prétendu que ce Philosophe ayant épousé la niece (d'autres disent la fille ou la petite-fille) d'Hermias son ami, il en devint si éperduement amoureux, qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices. Peut-être notre Poète aura-t-il lu par hasard cette scandaleuse anecdote, & cru que l'homme accusé d'un pareil trait de folie pouvait bien être supposé capable d'en faire un autre moins sérieux. Peut-être aussi n'a-t-il choisi Aristote que parce que c'était de son tems le dieu des universités & des écoles d'Europe. Au reste le Fabliau qui va suivre fera voir que l'histoire & la critique qu'elle exige, étaient pour nos Poètes des choses fort indifférentes, & qu'ils ne cherchaient souvent qu'un nom célèbre auquel ils pussent coudre les extravagances de leur imagination.

Le Conte d'Aristote a fait quelque fortune. *Æneas Sylvius Piccolomini* (depuis Pape sous le nom de Pie II) dans son Roman latin des Amours d'Euriale & de Lucrece le cite comme un exemple du pouvoir de l'amour.

Il se trouve dans la Bibliothèque amusante & instructive, tom. 2, pag. 15.

Dans les Historiettes ou Nouvelles en vers , par M. Imbert , p. 87.

Spranger , Peintre de l'Empereur Rodolphe II , en a fait , au commencement du siècle dernier , un tableau que Sadeler a gravé. Le vieil amoureux est représenté marchant à quatre pattes , avec le mors en bouche , & portant sur le dos la Dame , qui d'une main tient la bride & de l'autre un fouet. Mais elle est entièrement nue ; façon fort singulière de se promener. On a fait différentes copies de l'estampe de Sadeler. Les Marchands lui ont donné le nom du Philosophe. Celui chez qui j'ai été les voir m'a dit sagement que c'était l'histoire de Socrate & de Xantippe sa femme. Un Amateur m'a assuré avoir vu à Paris , il y a plusieurs années , un groupe en marbre représentant le même sujet. Il appartenait alors à M. le Marquis de Vence. Dans l'Œuvre de Fr. Van Boffuit (mort en 1692) on trouve aussi le même sujet. C'est une Vénus toute nue , montée sur le Dieu Pan que l'Amour tire par un licou.

Enfin on a mis , il y a deux ans , le Conte d'Aristote en Comédie sous le titre du Tribunal Domestique. Un Vénitien las des intrigues & de la coquetterie de sa femme , veut faire revivre une ancienne loi de Rome , qui permettait aux maris de juger les leurs ; & dans ce dessein il convoque la famille de l'accusée. Mais une suivante , de concert avec sa Maîtresse qu'elle a prévenue , dérange ce projet. Le Vénitien s'était épris pour elle ; il lui demande d'être son Favori. Ce mo-

rappelle à la foubrette un chien qui se nommait ainsi , & qu'elle dit avoir perdu. Elle exige de l'époux qu'il le remplace ; lui attache au cou un ruban couleur de rose , le fait sauter , japper , &c. Le dénouement se devine sans peine.

Je ne cite point l'imitation du Philosophe des Contes Moraux , parce qu'il est inutile d'indiquer les ouvrages connus de tout le monde.

NOTES.

(a) Le Comte de Caylus , dans l'extrait qu'il a donné de ce Fabliau , dit que la Maîtresse d'Alexandre lui fait prendre le déguisement d'Abbé. Cette mascarade inutile ne se trouve ni dans l'édition qu'a donnée du Fabliau Barbasan , d'après le manuscrit cité par M. de Caylus ; ni dans deux autres versions un peu différentes de celle-ci , que j'ai entre les mains , & d'après lesquelles cet extrait est fait.

*Mém. de
l'Acad. des
Bell. Lett.
T. XX.*

(b) On ne doit pas s'attendre à trouver le costume bien régulièrement observé dans nos Poètes. Parfaitement ignorans pour la plupart , ils n'avaient que de l'esprit naturel & de l'imagination. Celui-ci donne à Alexandre des Chevaliers , des Barons , une tour , un verger ; en un mot , tout ce qu'il voyait sous ses yeux chez les Princes de son siècle. Aussi peu instruit sur l'art des bienfaisances , il fait du Conquérant de l'Asie un écuyer timide , & de l'instituteur du Lycée un pédant

aigre & grossier. Cependant son style en plusieurs endroits a quelque sorte d'emphase ; on peut en juger par la traduction , où j'ai tâché de lui conserver ce caractère.

(c) Cette chanson n'est pas celle de l'original. Celle-ci ne m'ayant point paru digne d'être copiée , j'en ai substitué une autre , prise avec quelques légers changemens dans les Poésies manuscrites d'Eustache Deschamps. J'ai aussi changé quelques mots à la troisième, qui va suivre , & qui n'était pas intelligible.

(d) Cette couronne dans l'original est appelée *Capiel de Fleurs*. On nommait *capiel* , *capel* , *chapel* , ce qui se mettait , soit comme coëffure , soit comme ornement , sur la tête (*caput*). Pour les Chevaliers & grands Seigneurs titrés , c'était un cercle d'or enrichi de pierreries ; & telle est l'origine des couronnes dont on timbre aujourd'hui les armoiries. Joinville dit que le Roi de Navarre , à la cour plénière de Saumur , *mangea avec un chapel d'or fin sur la tête*. Dans l'inventaire de Charles V , on trouve parmi les joyaux dix chapels , & il est dit de combien de pierreries ils étaient composés. Les Dames en portaient d'argent comme une parure. Le Roi Jean , dans une fête , en donna un de cette sorte au Roi des Ménestriers. On en faisait de fleurs pour les épousées le jour de leurs noces , & pour les confrairies dans les grandes cérémonies d'église. Cette dernière coutume subsiste encore , comme chacun sait. Quand Charles VIII fit son entrée dans Naples , les Dames de la ville lui mirent sur la tête un *chapel de violettes*.

violetteres. Souvent dans les festins les convives en portaient à la maniere des anciens. Quelquefois même on en ornait, comme eux, les flacons & les verres. Un des droits du Connétable était de servir le Roi à table avec un chapel de fleurs sur la tête & une verge blanche à la main. En un mot, ces couronnes étaient d'un usage si général, qu'à Paris ce fut une profession d'en faire & d'en vendre; & de-là vient le nom de *Chapeliers*, porté aujourd'hui par les Marchands de coëffures de feutre. Comme les plus communes étaient celles de roses, ils avaient le privilège d'élever des rosiers chez eux; & ceci, pour le dire en passant, explique pourquoi parmi les anciens droits seigneuriaux on trouve si souvent des redevances de roses. Les marchandes de fleurs artificielles, dans leurs Statuts faits en 1736, sont encore qualifiées de *Chapelières en Fleurs*.

*Bruff. Tr.
des Fiefs,
t. 2, p. 746.*

J'ai trouvé dans un manuscrit une piece dont je ne fais ici mention que parce qu'elle rappelle la *guirlande* tant vantée de *Julie*. Elle est intitulée *le Capiel aux sept Fleurs*. Le Poëte dit qu'une Pucelle lui demanda un don, & que ce don était de lui faire un chapel de fleurs. Il en choisit sept qui, chacune par leurs qualités, désignaient les vertus qu'une Demoiselle doit avoir. Les sept fleurs sont le lis, la violette, le souci, la perselle, la consoude, la rose & l'ancholie. Le lis par sa blancheur marque la pureté; la violette l'avertit d'être humble & retirée, &c. &c. Les vers que le Duc de Montausier fit mettre à la suite de chaque fleur en miniature de son livre, au lieu d'être une leçon comme

ici , étaient un compliment pour Mademoiselle de Rambouillet ; mais au fonds l'idée est la même.

En 1620 , il y avait eu à la Cour de Savoie un carrousel appelé *le Jugement de Flore* , dans lequel les différentes fleurs s'étaient disputé l'honneur de couronner la Princesse de Piémont. Chaque fleur fut représentée par un Chevalier avec une devise analogue .
Ménétr. des Tourn. t. 2 , p. 239. Il sera parlé ailleurs des *chapels* qui étaient coëffure.

(e) Si l'on veut se rappeler ce qui a été dit plus haut des préjugés de ces siècles sur l'amour , on ne sera pas étonné de voir ici le Poëte , après avoir annoncé son Fabliau comme chaste , comme instructif & propre à rendre plus sage & meilleur , débiter ensuite toute cette morale érotique , & d'un sujet fait pour inspirer la crainte d'une passion dangereuse , tirer précisément des principes contraires. C'est que l'amour , encore une fois , (& je me vois obligé de le répéter à chaque page) loin d'être une faiblesse , était censé une vertu & une qualité nécessaire , parce que c'était lui qui faisait entreprendre les grandes choses. Chez les Romanciers du tems les héros ont tous une *amie* , & on y voit les jeunes Chevalliers gémir de n'avoir pas encore *fait prouesse pour être dignes d'aimer & d'être aimés* . Les faveurs ou l'amour d'une belle y sont souvent la récompense , & presque toujours le motif d'une action éclarante. Le Fabliau de la *Chemise* en a offert un exemple. Celui du *Revenant* en offrira bientôt un autre. Dans un Conte que je supprimerai parce qu'il ne contient qu'une belle répartie , on reproche à une

Rom. de Cleriadus.

femme d'avoir pour amant un Chevalier fort laid ; il est si brave , répond-elle , que je n'ai pas regardé son visage : (réponse absolument la même que celle de Louis XIV à la Duchesse de Bourgogne , qui se moquait d'un Officier hideux par sa laideur : Madame , il est à mes yeux un des plus beaux de mon Royaume , car c'est un des plus braves).

Sans aimer , nul ne peut à grant honneur venir ;
Si doist estre amoureux qui grant veult devenir.

Voilà les maximes que prêchaient les Poètes ; & l'on avouera que , considérée ainsi , une passion qui enfan-
tait les héros , quoique souvent par la faiblesse humaine elle dégénérait en libertinage , dans ses principes cepen-
dant était infiniment estimable. Mais ce qu'on aura peine à croire , c'est qu'elle s'était en quelque sorte in-
corporée avec la religion du tems. Devoirs envers Dieu ,
devoirs envers les Dames , tel était à peu - près le catéchisme qu'on enseignait à la jeune noblesse. Il ^{" Mém. sur l'Anc. Chev.}
aimait l'honneur sur-tout ; bien regardait aussi les bonnes
mœurs dont il était plein , & fut un Chevalier fort
amoureux , premièrement envers Dieu , après envers
toutes Dames & Demoiselles ; & ce a usé tout son
tems ".

<sup>" Vie de Louis III , Duc de Bour-
bon , p. 3.</sup>



H I P P O C R A T E.

L'Auteur dit qu'Hippocrate, avant d'avoir cette réputation célèbre qui l'immortalisa depuis, étant venu à Rome sous l'Empire d'Auguste, il trouva à son arrivée la ville en deuil pour le neveu de l'Empereur qui venait de mourir; mais que, s'étant fait aussitôt conduire au palais, il versa dans la bouche du mort le suc de quelques plantes, & le rendit ainsi à la vie. Le Poëte ajoute qu'Auguste, par reconnaissance, fit faire deux statues, dont l'une représentait son neveu, l'autre le Médecin, & qu'il les plaça toutes deux sur une des portes de la ville, avec une inscription qui annonçait qu'Hippocrate, par son savoir divin, avait fait revivre le Prince mort.

IL y avait déjà quelques mois que le Médecin vivait à Rome, accueilli par l'Empereur comme il devait l'être après un pareil service, & adoré presque du peuple comme un dieu; quand une femme parut qui tout-à-coup changea en risées tous ces hommages. Elle était Gauloise, d'une naissance illustre, &

d'une rare beauté. Auguste qui voulait la traiter avec distinction lui avait donné, pour la servir, des dames & des demoiselles; & pour logement, une de ses maisons ayant une tour (a). Comme elle voulait connaître les beautés de la ville, & que les premiers momens de son séjour, furent employés à la parcourir, elle apperçut les deux statues, & demanda pourquoi & à quelle occasion elles avaient été dressées. On le lui expliqua; mais à peine lui eût-on lu l'inscription, qu'avec de grands éclats de rire elle répondit : « J'ignorais que Rome en ce moment » possédât un dieu, & je m'étonne après ce- » la d'y voir mourir encore. Eh bien, que » pendant un jour seulement on me livre » cette petite divinité, & je réponds moi » sur ma tête d'en faire le plus sot des hu- » mains ».

On ne manqua pas, selon l'usage, de rapporter ce discours à Hippocrate. La curiosité & l'amour-propre du médecin en furent piqués. Il voulut connaître cette femme singulière, qui annonçait avec tant d'assurance le pouvoir de sa beauté, & chercha l'occa-

sion de la voir. Mais ce fut pour son malheur, & ce qu'elle avait promis ne se vérifia que trop : car elle était si belle, elle déploya dans la conversation tant de graces & d'enjouement, elle lui plut tant enfin, que, malgré toute la défiance dont il était armé, il ne put se défendre de l'aimer. Bientôt même cette passion devint si forte que, perdant la raison & le repos, il tomba malade. L'empereur alors vint le visiter ; les dames y allerent après l'empereur, & l'étrangere suivit leur exemple. Mais celle-ci dont l'œil pénétrant avait deviné cette maladie, eut soin de choisir un moment où elle serait seule ; & du ton de l'amitié, elle fit d'abord au médecin quelques questions sur son état. Lui qui se trouvait trop heureux de pouvoir librement en découvrir la cause, l'avoua sans détour, & confessa naïvement à la dame qu'il mourait pour elle. C'était - là ce qu'elle voulait. Elle affecta donc quelque sorte d'attendrissement sur ses maux, & avec l'apparence de la bonne-foi lui parla ainsi : « Je m'ex-
» poserais à bien des reproches sans doute,
» & je m'en ferais à moi-même bien d'autres

« encore , si , pouvant sauver un homme de
 » votre mérite , j'allais causer son trépas. Mais
 » quand vous m'auriez inspiré tout l'amour
 » que vous ressentez pour moi ; je vous le
 » demande à vous-même , dans la situation
 » où je me trouve , & avec la quantité d'yeux
 » qui m'observent , m'est-il possible de vous
 » en donner des preuves ? Daignez donc pour
 » le moment vous contenter de mes regrets ;
 » & avec l'assurance du desir que j'ai de con-
 » server vos jours , recevez celle que je
 » vous donne encore d'agréer d'avance tous
 » les moyens que m'en fournira votre ten-
 » dresse ». Elle sortit après ces paroles ,
 comme si elle eût rougi de les avoir laissés
 échapper. Pour Hippocrate , elles lui ren-
 dirent l'espérance & la santé , & bientôt il
 fut en état de reparaitre au palais , & de re-
 commencer la cour auprès de la belle Gau-
 loise.

« Eh bien ! lui dit-elle la première fois
 » qu'elle le revit , vous êtes-vous occupé des
 » moyens de nous rapprocher ? Avez-vous
 » été heureux ? Où en sommes-nous ? » Il ré-
 pondit tristement que le jour & la nuit il y

ordre de l'empereur n'avaient garde de l'entirer. Le soir heureusement, Auguste revenant de la chasse, & surpris de voir quelqu'un dans la corbeille, sans son ordre, demanda qui c'était. On lui nomma Hippocrate, & il ordonna aussitôt qu'on le fît descendre annonçant en colere qu'il le vengerait avec éclat. Mais quand il fut comment & pourquoi le médecin se trouvait ainsi baffoué, il ne fit qu'en rire, & pendant longtemps tous les *barons* en plaisanterent avec lui.

J'ai trouvé cette aventure, mise en épisode, dans un manuscrit du Roman de Lancelot en prose. Elle se trouve aussi dans les Faits Merveilleux de Virgile. Mais ce Virgile à qui elle est attribuée, & qui dans ce livre est supposé un grand forcier, trouve bientôt le moyen de s'en venger cruellement.

Dans les Contes Tartares de Gueulette, le Médecin qu'on joue est surpris par le pere qu'on a mis du complot; on le lie dans une chambre & on le garde à vue. Il cherche à séduire ses gardes qui feignent de se laisser gagner, se sert de ses cordes pour s'échapper, & descend par la fenêtre dans la rue; mais à une certaine distance il tombe dans un filet, où il reste exposé à la risée publique.

N O T E S.

(a) Ici l'Auteur prête à l'ancienne Rome un usage fort commun de son / tems , & j'ai déjà prévenu que quand il s'agit de costume , nos Poètes ne connaissent que celui de leur siècle & de leur pays.

Les tours inventées dans l'origine pour la défense & la sûreté des villes , avaient été adoptées par nos Monarques pour celle de leurs palais & châteaux. Ils en firent même un droit Royal qu'ils se réserverent exclusivement , & dont ils étaient si jaloux , qu'ils le refusaient souvent aux plus grands Seigneurs. On a l'exemple de Philippe-Auguste , qui en 1216 défendit à la Comtesse de Troyes d'en élever aucune , quoiqu'elle se fût menacée d'un siège. Comme naturellement on aime à faire parade de ce qu'on a seul le droit de posséder , ils firent de ce signe de domination un ornement qu'ils employèrent par-tout , non-seulement sur les murs d'enceinte , mais encore dans la construction même de leurs châteaux. Le Louvre seul en avait quinze ; & le *Palais* , outre toutes celles qui subsistent , dix ou douze autres qui ont été détruites. C'était dans ces tours que logeaient les Officiers du Prince. Pour lui , il habitait la plus considérable , celle du milieu , qu'on appelait pour cette raison la *grosse Tour*. Celle - ci , qui ordinairement (comme on peut le voir encore au Château de Vincennes ,) en portait une autre plus petite qu'on nommait *Donjon* , annonçait la justice royale ; & c'était

là que les grands vassaux du Prince ou de la Couronne étaient tenus de venir rendre leur hommage. La plupart des terres titrées un peu considérables relevent de la grosse Tour du Louvre, ou de celles du Châtelet; & aujourd'hui même, quand le Roi crée un grand fief, il le fait relever de la première, quoique
Liv. 4. p. 5. ce ne soit plus qu'un nom. Froissart¹ faisant la description d'un spectacle à machines donné en 1389 au Palais pour le mariage d'Isabeau de Bavière, dit qu'il y avait un château en charpente avec une tour à chacun de ses angles pour représenter Troie, & une tour plus petite dans le milieu, qui représentait le château de Priam.

Les Rois dans différens tems s'étant beaucoup relâchés sur le droit de bâtir des tours, tout le monde voulut en avoir, jusqu'aux Églises & aux maisons Religieuses. Que ceux qui habitent Paris se rappellent celles de Saint Paul, de Saint Étienne-du-Mont, de l'Abbaye Saint-Germain, du Temple, &c. Ce fut la même chose par-tout. Quand Louis VIII prit Avignon, il en fit abattre les murailles avec trois cens maisons flanquées
" Monum. de la Mon. Fr. de tours ". Guil. le Breton met au nombre des choses qui avaient enorgueilli la ville de Gand, ces sortes de maisons,

. . . *Communia Gandaviorum.*

Turritis domibus, gasis & gente superba.

En Italie, c'était tellement une preuve de noblesse, que dans un acte public, lorsqu'on avait spécifié tous les titres d'un gentil-homme, on ajoutait, & *il a une*

tours '. Castruccio Castracani en fit abattre trois cens dans Luques ; & le fameux Juif Benjamin de Tudéle, parlant de Pise dans la Relation de son voyage , dit que cette ville en avait près de dix mille " ; ce serait là beaucoup de tours : mais enfin , il résulte de tout ceci que c'était un des ornemens qu'employait alors l'Architecture , & la maniere ordinaire de se loger pour quiconque possédait un fief. Ainsi , quand on lit dans les histoires du tems que tel ou tel personnage fut mis dans une tour, il ne faut pas toujours se former l'idée de cachot & de bastille ; cela veut dire souvent que le coupable fut gardé à vue dans un des appartemens du Palais. Ce n'est pas néanmoins qu'on n'y pût emprisonner. Il y avait ordinairement une des tours qui servait de prison ; on en verra la preuve dans le Fabliau d'Aucassin.

*Ménestr. de
la Nobl.*

*Marat.
Antiq. Méd.
Æv. tom. 2,
p. 495.*

(b) Je ne fais pas de remarque sur le supplice de la corbeille, sur cet Hippocrate contemporain d'Auguste, sur son voyage à Rome , &c. J'ai déjà demandé grace pour les Fabliers sur la chronologie & l'histoire. Il y a cependant dans tout ceci quelques vérités historiques. Un Médecin nommé Musa avait guéri Auguste d'une maladie , & par reconnaissance on lui avait élevé une statue à côté de celle d'Esculape ; mais quelque tems après ayant causé la mort du jeune Marcellus , neveu de l'empereur , la statue fut brisée.



Par Guérin.

✂ * D U C U R É

QUI MANGEA DES MÛRES.

Ce Conte , renouvelé de nos jours , comme beaucoup d'autres de ce recueil , est du nombre des mille & une sottises attribuées aux Beaunois. Dans la version du manuscrit de Saint-Germain , qui est celle qu'a imprimée Barbafan , l'Auteur se nomme ; dans celle du manuscrit de Berne il ne le fait pas ; & celle-ci a encore bien d'autres différences. Je les ai fondues toutes deux ensemble pour faire cet extrait.

DUSSIEZ-VOUS prendre de l'humeur & vous fâcher, vous ne m'échapperez pas ; & sans obtenir ni terme ni répit, il faudra que vous écoutiez cette histoire de Guérin sur un certain Curé qui allait au marché.

Afin d'arriver de bonne heure, il avait fait feller sa jument de grand matin, & même, pour ne point perdre de tems, il avait remis à dire en route ses patenôtres. Déjà il n'était plus qu'à une légère distance de la ville ;

mais par hasard il apperçut, un peu à l'écart du chemin, un mûrier garni de mûres bien appétissantes & bien noires, & il ne put résister à l'envie d'en manger.

La chose n'était pas aisée. Le mûrier se trouvait embarrassé tout-au-tour par beaucoup de ronces & d'épines. Les branches d'ailleurs étaient trop hautes pour pouvoir y atteindre. Le Prêtre fit donc avancer sa jument dans les broussailles; il monta sur la selle; & d'une main se tenant aux branches, de l'autre il cueillit des mûres qu'il trouva délicieuses. L'animal ne remuait non plus qu'un rocher, & son maître qui, pendant ce tems, mangeait toujours, admirait sa tranquillité. Cela lui fit faire une réflexion. « Parbleu, dit-il, » celui qui dans ce moment viendrait dire, » *hu*, m'attraperait bien ». Or, tout en faisant la remarque, il prononça le mot d'un ton si haut, que la bête à l'instant partit comme un trait, & jetta mon homme au milieu des ronces. Il y demeura pris & étendu sans pouvoir se débarrasser. Le pis de l'aventure, c'est que fort mal à l'aise sur ce lit, comme vous pouvez l'imaginer, piqué partout, déchiré,

& tout en sang, il lui fallut pourtant passer là le jour & toute la nuit.

La jument était revenue chez son maître. La selle tournée, la bride traînante firent soupçonner qu'il était tombé. On le crut mort. Sa femme (a) alors de se pâmer; les domestiques de jeter les hauts cris, & tout le monde de courir sur la route pour le retrouver. Le reste de la journée & la nuit entière furent employés à cette quête. Au point du jour enfin, à force de chercher, un valet s'approcha du mûrier. Le Prêtre entendant du bruit appella aussitôt à son secours: au nom de Dieu, dit-il, sauvez-moi la vie. Le valet reconnut la voix de son maître, & surpris de le voir là, il lui demanda par quel hazard il s'y trouvait: par ma gourmandise & mon étourderie, répondit le Curé; mais tâche de m'en tirer. On y réussit, quoiqu'avec bien de la peine; & on le ramena chez lui, où il fallut le mettre au lit, tout égratigné & à demi-mort.

Se trouve dans le Dictionnaire d'Anecdotes, tom. 1, pag. 164.

NOTE.

N O T E.

(a) On verra plus d'une fois dans les Fabliaux de ces *femmes* de Prêtres ; & les Historiens du tems ne confirment que trop les satyres des Poëtes , leurs contemporains , sur les mœurs défordonnées du Clergé. D'un autre côté, il ne serait pas impossible qu'il ne fût ici question d'une véritable épouse. Au commencement du siecle précédent , un Concile de Reims avait excommunié tous les Ecclésiastiques mariés , défendu d'entendre leur messe , & déclaré leurs enfans bâtards & leurs Bénéfices vacans , avec permission aux Seigneurs de réduire ces enfans en servitude ou de les vendre. La sévérité que le Concile employa pour remédier au *désordre* , (je me sers de l'expression des Auteurs Ecclésiastiques) prouve combien il était commun ; & l'on ne sera pas étonné qu'il ait pu subsister encore dans le siecle suivant. L'Abbé de Longuerue , dans l'*Ana* , qui porte son nom , dit qu'en 1204 beaucoup d'Evêques de Normandie étaient mariés '.

*Longue-
ruana*, t. 2,
p. 72.

« En 1229, dit l'Abbé Vély , les Prélats Anglais
» s'assemblerent à Londres pour trouver le moyen de
» réduire les Prêtres à la continence ; ceux-ci four-
» nirent au Roi de grosses sommes ; il protégea le
» scandale , & leur laissa leurs femmes. En Biscaye on
» alla jusqu'à ne point recevoir ceux qui n'avaient

» pas de *commeres* ; c'était une caution pour la tran-
» quillité des maris. Enfin , ajoute l'Historien , tous
» les fondateurs de l'Eglise ayant été inutiles , on n'ima-
» gina en France d'autre moyen que de les assujettir
» à la taille , quand leur conduite cessait d'être régu-
» liere ».

DE COCAGNE.

L'AUTEUR, dont je suis obligé de ne donner qu'un extrait fort court, après avoir annoncé que s'il n'est pas vieux, il n'en est pas moins sage, & que ce n'est pas la barbe qui donne le sens, dit qu'étant allé à Rome pour l'absolution de ses péchés, le pontife l'envoya en pénitence dans une terre étrangère qui a été bénie de Dieu particulièrement, & qu'on nomme *pays de Cocagne* (a). Sur tous les chemins & dans toutes les rues, font des tables dressées où l'on vient librement s'asseoir; des boutiques ouvertes où l'on peut prendre sans payer; une rivière de vin; un printems éternel; par-tout des concerts, de la musique, & des danses; jamais querelle ni guerre, parce que tout y est en commun; toutes les femmes belles enfin, & peu farouches, qu'on peut choisir à son gré, & quitter au bout de l'année: les plus longs enga-

gemens ne passant point ce terme. Mais ce qu'il y a sur-tout de merveilleux, c'est que dans ce beau pays se trouve la fontaine de *Jouvence* (b). Devient-on vieux ? on va s'y baigner, & l'on en sort n'ayant plus que vingt ans. Il ne tenoit qu'à moi d'en profiter, dit l'Auteur, & j'en eus envie. Mais par pure bonté de cœur, je voulus venir chercher mes amis pour les y conduire, & leur faire part de ma bonne fortune ; & à peine fus-je sorti de la contrée qu'il ne me fut plus possible de la retrouver. Je me vois donc aujourd'hui réduit aux regrets ; & ceci doit vous apprendre que, quand on est bien, il faut s'y tenir.

N O T E S.

(a) Il n'est personne qui ne sache que ce mot a passé dans notre langue :

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Boileau.

C'est une chose risible de voir dans les Dictionnaires toute la peine que se sont donné les Étymologistes pour en chercher l'origine. La clé était perdue, & chacun est venu apporter la sienne.

On trouve en 1631, une farce des *Rouilles-bon*,

Tems de la haute & basse Cocagne. A lire la description que Rabelais fait du pays de Papimanie, on croirait qu'il a connu notre Fabliau.

Rech. sur le Théd. par Beauchamps, t. 2, p. 32.

(b) Les Orientaux, dans leurs Romans, ont une île merveilleuse dont le séjour est si délicieux, qu'on ne veut plus en sortir, quand une fois on y est entré. Ils supposent aussi dans le Paradis Terrestre une fontaine & un arbre qu'ils appellent *de vie*, parce que, selon eux, les eaux de l'une & les fruits de l'autre donnent l'immortalité; & c'est ainsi, disent-ils, que le Prophète Élie & le Prophète Kedher entretiennent la leur, en attendant le Jugement dernier. Cette fiction introduite en Europe, est devenue chez nos Romanciers la fontaine de *jovent* ou *jovence*, c'est-à-dire, de *jeunesse*; fable charmante & bien plus ingénieuse que celle des Orientaux, puisque celle-ci ne fait qu'empêcher le dépérissement & maintenir pour toujours dans l'état où l'on se trouve, tandis que l'autre fait renaître sans cesse le printemps de la vie. Le Roman de Huon de Bordeaux a adopté l'arbre & la fontaine; & comme les Romanciers Orientaux il fait venir celle-ci du Paradis Terrestre.

" D'Herbelot. Bibl. Orient. pag. 738.

" Ib. p. 498 & 993.



HUÉLINE ET ÉGLANTINE.

Alias

LE JUGEMENT D'AMOUR.

Alias

FLORANCE ET BLANCHEFLEUR.

Ces trois versions sont absolument différentes, quoique dans toutes trois il s'agisse de deux femmes qui, aimant l'une un Chevalier, l'autre un Clerc, ont querelle sur le mérite de leurs Amans, & vont chercher une décision à la Cour d'Amour. Le Comte de Caylus en a donné un extrait dans le Mercure, (Décembre 1754), d'après la troisième version, la seule qu'il ait connue. J'ai suivi la première comme la meilleure, quoique le manuscrit en soit imparfait; & me suis permis, à mon ordinaire, d'y insérer les traits les plus agréables des deux autres, quand le sens l'a permis.

IL fut assez de courtoisie celui qui trouva le conte que vous allez entendre, mais il défendit qu'on le récitât aux lâches, aux indiscrets, & aux Vilains (a). Révéler les mystères d'amour à cette canaille, c'est les profaner : ils ne sont faits que pour les Clercs, les Chevaliers, & sur-tout pour les filles tendres

& compatissantes à qui les leçons particulièrement en sont nécessaires.

Au mois de Mai, quand les prés se tapis-
sent de verdure, deux demoiselles d'une grande
naissance sortirent ensemble pour se prome-
ner. L'une s'appellait Eglantine; Huéline était
le nom de l'autre. Deux sœurs ne se fussent
pas aimées davantage. Après avoir marché
quelque tems, elles arriverent dans un val-
lon qu'arrosait un ruisseau planté sur les bords
d'oliviers fleuris. La beauté du lieu les in-
vitait à se reposer. Elles s'assirent, & regar-
dant souvent dans l'eau leur visage qu'amour
altérait. « Heureux, s'écria l'une d'elles, l'a-
» mant qui seul & sans crainte ferait ici au-
» près de sa mie (b) ! Baisers & caresses, nous
» ne pourrions rien lui refuser; mais pour
» ces jeux qui tournent à deshonneur, nous
» n'aurions garde de les permettre : car est-il
» pour nous un malheur plus grand que la
» honte & le mépris ? Vous avez raison, dit
» l'autre ; l'honneur est bien autrement pré-
» cieux que des trésors. Comme un arbre,
» dont la verdure bienfaisante a plu long-
» tems, est délaissé tout-à-coup, dès qu'il

» n'offre plus d'ombrage : telle une jeune
 » fille que parait la pudeur & que recher-
 » chaient les amans , est abandonnée d'eux
 » pour jamais , & n'éprouve plus que leurs
 » dédains quand sa vertu est flétrie (c) ».

Elles passèrent ainsi une partie de la journée à parler raison , folie & amour ; mais une question imprudente que fit naïvement Eglantine vint tout-à-coup troubler cette amitié si tendre. Ma bonne amie , dit-elle à sa compagne , foyez vraie ; à qui avez-vous donné ce cœur si loyal & si bon ? Huéline rougit , & elle avoua avec franchise qu'elle avait choisi pour ami un Chevalier beau & bien fait. Eglantine qui aimait un Clerc , blâma beaucoup le choix de son amie. Comment pouvez-vous aimer sans espoir de courtoisie (d) , dit-elle ? Et où trouver courtoisie ailleurs que dans un Clerc (e) ? L'amie prétendit que l'homme courtois par excellence , l'homme de tous le plus estimable , était le Chevalier ; & elle s'offrit à le prouver invinciblement.

« En effet , reprit-elle , à quoi est bon
 » votre amant , qu'à chanter dans une église
 » ou à marcher en procession un seautier en

» main? Tandis qu'il donne une absolution,
» le mien force un château. Si j'assiste à un
» tournois, il y vole pour me plaire. Ani-
» mé par mes regards, il ne redoute plus
» rien, & fond sur son ennemi avec une telle
» force que, perçant écu & haubert, il lui
» laisse dans le corps sa banderolle (f), &
» le renverse. Alors il appelle son fidele
» écuyer; va promptement, lui dit-il, offrir
» ce cheval à ma mie, & dis-lui qu'il est le
» prix de mon courage. Bientôt il accourt
» lui-même, couvert de gloire, chercher dans
» mes bras sa récompense. Ma chere Eglanti-
» ne, voilà l'homme que j'aime; & viens après
» cela me vanter ton amant tondu qu'on ne
» voit en public qu'escortant un cadavre,
» parce qu'alors il est assuré d'un souper;
» aussi voudrait-il que nous mourions tous.
» S'il te fait un présent, il est tel qu'on doit
» l'attendre de lui, & c'est avec cet argent
» qui sent le mort. Du reste, n'espere rien
» de plus que de le voir, quand il sera près
» de toi, te lire un roman ou chanter. Mais
» non, je me trompe; quand tu seras ma-
» lade, il viendra recommander ton ame; &

» après ta mort dira pour toi matines, ou
» fera sonner les cloches ».

Eglantine fut courroucée de ces ironies
» insultantes. « Votre ami va aux tournois,
» répartit-elle avec aigreur; mais c'est quand,
» pour s'équiper, il a mis en gage le peu
» qu'il a; car il faut que tous ces héros don-
» nent des gages, on ne leur prêterait rien
» sur parole. Tant que dure cet argent
» mendicé, il a de quoi manger; mais bien-
» tôt le cheval, le haubert, le heaume, tout,
» jusqu'au frein & à la selle, vole chez l'u-
» surier; & il revient dans vos bras couvert de
» gloire. Si vous avez l'âme belle, c'est-là
» le moment de venir à son secours. Au
» reste il n'est pas difficile; surcot, peliçon,
» manteau (g) tout lui est bon: vous en se-
» rez quitte pour payer quand vous vou-
» drez les ravoir. Et après tout, n'être obli-
» gée de renouveler cette cérémonie que
» 50 ou 60 fois par an, en vérité ce n'est
» pas trop. Pour moi qui n'ai pas ce bon-
» heur, dans un moment où je suis noncha-
» lamment assise sur ma chaise, je vois entrer
» ma chambrière: Madame, me dit-elle, voi-

« ci un peliçon & un bliaud que nous en-
« voie votre ami ; ils valent bien cent livres
« d'esterlins (h). Alors , si je veux récom-
« penser son amour , je puis à mon aise jouir
« toutes les nuits de sa tendresse , & ne crains
« pas de le voir absent pendant des mois en-
« tiers , ou revenir estropié après avoir couru
« sans but tous les grands chemins. Enfin
« ce qui doit sur-tout me le faire aimer ,
« c'est qu'intéressé autant que moi à garder
« mon secret , je n'ai pas à redouter de lui
« un éclat qui peut quelquefois déshonorer.
5. Mais au reste , ma chere , nous nous fai-
« sons ici les juges , & ne sommes que par-
« ties : choisissons quelqu'un qui prononce
« entre nous ».

Huélène y consentit. Elles sortirent du vallon , & rencontrèrent deux Bacheliers (i) qu'elles prièrent de leur enseigner le chemin de la Cour d'amour (k). Ils s'offrirent à les y conduire , & bientôt la troupe arriva. A l'approche du séjour du Dieu , on respirait une odeur divine ; l'enceinte de son palais était formée de roses & de lys.

Ici le manuscrit se trouve déchiré , & le dénouement

manque. Je vais y suppléer par un extrait de celui de la troisième version.

Dans celle-ci, Florance qui soutient le parades Chevaliers, comme Blanchefleur de se rendre à la Cour d'amour. Elles y arrivent au même moment, & trouvent un verger que gardait un rossignol qui est appelé ici le messager du Dieu, sans doute comme annonçant le printems & la saison des plaisirs. Elles lui demandent le chemin du palais. Il regarde si elles ont le sceau d'amour : on n'y entre qu'avec ce signe. Il s'offre alors à les conduire, & les prévient cependant qu'à l'entrée il leur faudra payer un tribut au jeune portier. Surprises d'un abus aussi bas, elles demandent quel est ce tribut ; c'est, leur dit-on, *un baiser savoureux* : il n'ouvre qu'à cette condition. Elles ne répondent que par un sourire, & entrent.

Le Dieu dont l'Auteur fait tout-à-coup un Roi, parce qu'il lui était plus aisé, dit M. de Caylus, de représenter la cour d'un Monarque que celle d'un Dieu, est couché sur un lit de roses, dans un salon dont les murs sont couverts d'arcs & de flèches suspendues. A

l'arrivée des Demoiselles, il se leve, les salue, & les prend par la main pour les faire asseoir à ses côtés. Instruit par elles du sujet de leur voyage, il assemble les Barons de la cour qui est assez singulièrement composée, puisque ce ne sont que des oiseaux; & il leur propose à résoudre la grande question des deux amantes. Le Faucon, l'Épervier, le Geai, la Pie, & pour me servir des termes de Lafontaine, tous les gens querelleurs, même le Coucou de mauvais augure, se déclarent hautement pour les Chevaliers, & soutiennent qu'ils sont les plus courtois. Le Roitelet, le Pigeon, l'Alouette à la belle huppe, & le Chardonneret au plumage vermeil prennent le parti des Clercs. On dispute, on s'échauffe; déjà même on commence à voir le sang couler, & il faut que le Dieu interpose son autorité pour faire respecter sa présence. Enfin le Rossignol s'avancant & parlant avec plus de chaleur qu'on ne devait l'attendre de sa petite taille, jette son gant, & s'offre à soutenir, les armes à la main, contre tout venant, la cause des Clercs (1). Le Dieu se leve pour demander s'il se trouve quelqu'un

qui ose accepter le défi. Le Perroquet se présente, il donne un démenti à son adversaire, & relève le gage de bataille qu'il présente au Roi, afin d'avoir son aveu pour le combat. Amour l'accorde, & les Demoiselles aussitôt viennent chacune armer leur champion. Une feuille de rose forme leur heaume, une feuille de souci leur gambison (*m*), & un brin d'herbe tranchant leur cimenterre. Tout le monde s'assied. Le Roi fait défendre aux spectateurs de sortir de leur place; il ordonne le plus grand silence, & charge le Roitelet de veiller au maintien du bon ordre.

Les deux rivaux alors entrent dans la lice. Le Rossignol parle le premier; je te défie, dit-il à son adversaire, & je jure de te serrer de si près que tu ne sortira d'ici que sans vie. A ces mots il lève son épée, & fond avec légèreté sur son lourd ennemi, auquel il porte sur la tête un si terrible coup qu'il fend la feuille de rose. Le Perroquet tombe étourdi; Quelqu'effort qu'il fasse, il ne peut plus se relever. Prêt à périr, & sentant bien qu'il a soutenu une mauvaise cause, il rend son épée, & reconnaît que les Clercs sont plus

courtois que les Chevaliers, & qu'ils méritent mieux qu'eux d'avoir une mie. Le Roi fait séparer les combattans, & accorde la grace au vaincu. Mais Florance qui, par la défaite de son champion, se voit condamnée, meurt de désespoir. Les oiseaux s'assemblerent autour d'elle, ils lui élevent un tombeau de fleurs, & y gravent ces deux vers qui assurément ne furent pas faits par le Dieu :

ICI EST FLORANCE ENFOÏE

QUI AU CHEVALIER FU AMIE.

J'ignore le nom du Poëte auteur de ce Fabliau ; il est probable qu'il n'était pas Chevalier.

Sur la fin du quinzième siècle, on en a fait une farce. Une fille vient réclamer les secours du Dieu d'amour ; un Moine & un Gendarme se disputent sa possession ; ils exposent chacun leurs talens, & le Dieu accorde la préférence au Moine. Voy. Bibl. du Théâtre Franc. tom. 1, p. 10.

N O T E S.

(a) Ce nom, soit qu'il vienne du Breton *vilen*, qui signifie de même *paysan roturier*, ou du latin *villa*, se donnait à ceux qui appartenaient à un propriétaire, & qui étaient attachés à sa métairie, *villani*.

Il y avait dans les campagnes plusieurs hommes libres,

cultivant, ou quelque bien propre qu'ils possédaient en franc-aleu, ou une ferme appartenant à un Seigneur, avec charge de quelques redevances. Mais les autres habitans y étaient ou *Serfs*, ou *Villains*. Un mot sur chacune de ces deux conditions.

L'esclavage des Serfs ne ressembloit point à celui dont on a communément l'idée, c'est-à-dire d'un homme lié à la personne d'un maître, & destiné par lui aux offices domestiques de sa maison. Les Serfs établis par le gouvernement féodal, d'après ceux des Germains, & subsistant encore aujourd'hui en Hongrie, en Pologne, en Bohême, &c. n'avaient point d'office chez leur maître, mais étaient obligés de labourer ses terres, de travailler pour lui, & d'habiter ses domaines. Ils devenaient sa propriété, & se vendaient avec son héritage, parce qu'ils en faisoient partie. Les fruits de leur travail, leurs effets après leur mort, leurs enfans même, quand il leur permettait de se marier, tout lui appartenait. Il n'était tenu qu'à les habiller & à les nourrir. S'ils s'échappaient, il pouvait les réclamer, les punissait arbitrairement; & lorsqu'il les tuait, en était quitte pour une amende légère. En un mot, qu'on imagine des hommes enfermés dans une prison par un autre, & obligés d'y travailler pour lui, & l'on aura une idée assez juste des Serfs.

Les Églises & les Moines en avaient aussi comme les Seigneurs laïcs.

Les *Villains* n'étaient pas tout-à-fait aussi malheureux. Quoiqu'attachés à la terre d'un Seigneur, ainsi que

que les serfs, & ne pouvant, comme eux, changer de demeure ni de profession, ils en différaient cependant, en ce qu'ils pouvaient disposer des fruits de leur travail & de leur industrie, & ne payaient à leur maître qu'une rente fixe pour la terre qu'ils cultivaient.

(b) Chapelle, dans une situation pareille, a dit de même, & avec plus d'esprit que de sentiment,

*Voyage de
Bach. & de
Chap.*

Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
Hélas! que l'on serait heureux,
Si, toujours aimé de Silvie,
On pouvait, toujours amoureux,
Avec elle passer sa vie!

Cette pensée, au reste, a dû venir à mille auteurs. Mais ce qu'on trouvera, je crois, rarement ailleurs, c'est cette effusion si vraie d'un cœur trop plein de son objet, qui, au milieu d'un souhait fait pour une autre, se substitue tout-à-coup lui-même; c'est ce tour adroit d'une pudeur naïve qui, n'osant avouer le plaisir qu'elle aurait de céder à son amant, suppose le même desir à sa compagne, & s'écrie : *nous ne pourrions rien lui refuser.*

(c) Cette comparaison ingénieuse, la seule de ce genre que j'aie rencontrée chez les Fabliers, me paraît si étrangère à leur tournure d'esprit, que je suis persuadé que celui-ci l'a trouvée quelque part. Elle est de Catulle. Au reste, on verra bientôt comment les deux Demoiselles pratiquaient la belle morale qu'elles débitent ici.

*Epithal. de
Manlius.*

(d) J'ai conservé ce mot qui, perdu aujourd'hui comme mille autres très-énergiques auxquels on est

obligé de suppléer par des périphrases , n'a point été remplacé. Il désignait cette politesse universelle , cette délicatesse de procédés que donne l'usage du grand monde , & qui est propre particulièrement aux gens de *Cour*.

(e) *Clerc* , qui dans les *Fabliaux* ne signifie gueres que *savant* , est pris ici pour *homme d'église*. A proprement parler , ce Conte n'est qu'une dispute sur ce qu'on nommerait aujourd'hui le petit-collet & l'épée.

(f) On a vu dans la note sur les tournois , que les lances avec lesquelles les Chevaliers y jouaient étaient ornées d'une banderolle ; & dans une autre du *Fabliau de la Chemise* , que le cheval du Chevalier désarçonné appartenait à son vainqueur.

(g) Je ne dis rien ici sur ces habillemens , parce que ce sont-là de ces choses qui demandent à être mises sous les yeux , & qu'une seule estampe ferait mieux entendre que vingt pages de description. Cet objet de dépense sera réservé pour un ouvrage plus considérable , sur la *vie privée des Français* , dont le plan , formé par un homme d'état , vient d'être imprimé dans le troisième volume des *Mélanges* , tirés d'une grande bibliothèque. L'auteur de ce plan ne voulant pas se livrer à l'immensité de travail & de recherches qu'exige un pareil sujet , traité dans toute son étendue , je m'en suis chargé d'autant plus volontiers , qu'outre les secours de la riche bibliothèque qu'il possède , je suis sûr de trouver encore chez lui & toutes les lumières & toutes les connaissances qu'il faut pour en tirer parti.

(h) *L'esterlin* ou *estellin* , aujourd'hui *sterling* , a eu

parmi nous trois acceptions. Il s'est pris comme poids, & ce poids était la plus petite des parties dans lesquelles se divisait l'once. Du Camp.
Gloss.

Ce fut aussi une monnaie d'Angleterre & de Guyenne, qui, par les guerres des Anglais avec la France, devint commune dans nos Provinces. Saint Louis, qui voulait les y anéantir, rendit en 1265, une Ordonnance par laquelle il les fixait à la valeur de quatre deniers tournois jusqu'à un certain terme, par-delà lequel on ne les prendrait plus qu'au poids de l'argent. Un Historien de Guyenne dit qu'ils sont au titre de huit deniers de fin. Il y en avait 160 dans le marc.

Enfin, ce fut un terme général pour exprimer la qualité & le titre que devait avoir une monnaie, & c'est ainsi qu'on trouve des deniers, des oboles & des sous esterlings. *Nul orpèvre ne peut ouvrir à Paris d'argent qu'il ne soit aussi bons comme esterlins & meilleurs*. On voit dans le Roman de Garin le Loherain 300 marcs de deniers esterlings; & l'on doit vraisemblablement entendre de même les 100 livres esterlings du Fabliau. Cette construction du génitif paraîtra peut-être une faute de copiste, aujourd'hui que l'on dirait 100 livres sterling; mais alors c'était la manière de parler. On disait de même en latin, *centum marcas sterlingorum, decem obolos sterlingorum*.

Dict. de Mén. citat. au mot Sterling.

Statut. manusc. des Orfèvres de Paris, D Cange.

Au reste, on trouve ce mot dès l'année 1115, *obtulit 40 solidos sterlingorum*.

Chron. d'Elinand, p. 177, c. 1.

(i) *Bachelier* ici ne signifie que *jeune homme*, comme *Bachelette*, s'est pris souvent pour signifier *jeune fille*.

(k) Voici l'une des institutions les plus bizarres & les plus incroyables peut-être qu'ait jamais imaginées l'esprit humain. Avec son inutilité réelle & l'importance qu'on y mit, elle nous paraîtra doublement ridicule ; & cependant il en est peu qui ait été reçue avec autant de respect, qui se soit maintenue avec moins de moyens, & puisse se glorifier d'avoir autant influé sur les mœurs.

Les disputes élevées sur les questions amoureuses que proposaient dans leurs *jeux-partis* nos Chansonniers, n'ayant point de fin, on s'avisa, comme je l'ai dit, pour les décider sans réplique, de former une espèce de tribunal ou de cour souveraine, qu'on appella par cette raison *Cour d'Amour*. Les juges en étaient choisis parmi les gentils-hommes, les Dames de qualité & les Poètes, que l'usage du monde & une longue expérience rendaient habiles dans ces matières. Les femmes accréditèrent bientôt des tribunaux où tous les honneurs étaient pour elles. Aussi se multiplièrent-ils étonnamment, & dans les Provinces méridionales sur-tout, où l'on ne connaissait gueres que les chansons, & où ces graves disputes, par conséquent, étaient fort à la mode. Ceux de Romans ou Romani, & de Pierrefeu, entr'autres, devinrent célèbres. Dans nos Provinces septentrionales qui les adoptèrent, les assemblées commençaient au mois de Mai, & se tenaient en plein champ sous un ormeau, d'où on les appella *Gieux* (jeux) *sous l'Ormeau*. Les *Cours d'Amour* étendirent rapidement leur juridiction. Elles connurent de toutes

les tracasseries des amans, & de tout ce qui concernait la galanterie. Elles ajournaient les coupables à comparaitre ; & ces guerriers féroces , qui dans leurs autres querelles ne savaient que combattre l'épée à la main leur ennemi en champ clos , venaient ici se soumettre sans murmure à des juges sans aveu dont ils n'avaient rien à redouter. Ceux-ci pesaient la faute ; ils imposaient une peine proportionnée , ordonnaient la rupture , ou prescrivaient la forme de la réconciliation ; & leurs sentences , qu'on nommait *Arrêts d'amour* , & qui long-tems firent en France un code de loix , étaient tellement révérees , que personne n'eût osé en appeler. Enfin , ce qui acheve de nous peindre la vénération que le respect pour les Dames attachait à ces risibles tribunaux , c'est que des Princes & des Souverains (Alphonse roi d'Arragon , Richard roi d'Angleterre) ne dédaignèrent pas de les présider , & que le fameux Empereur Frédéric Barbe-Rouille en forma un dans ses États , à l'imitation de ceux de France. Sous le regne de notre malheureux Charles VI , on en établit à la Cour auxquels on donna tous les officiers qu'avaient les Cours souveraines , des Présidens , des Conseillers , des Maîtres des Requêtes , Auditeurs , Chevaliers d'honneur , Secrétaires , Gens du Roi , &c. Ces emplois furent remplis par les Princes du Sang & les plus grands Seigneurs du Royaume , par de graves Magistrats , des Curés même , des Chanoines & les Ecclésiastiques les plus respectables ; & ce fut-là un des fruits qu'enfanta l'esprit de frivolité répandu par la scandaleuse Reine.

*Histoire de
Fr. par Vill.
tom. XII
P. 97.*

Isabeau. Heureuse au moins la France si elle n'avait que ce reproche à lui faire. Une autre cause bien différente, & qu'on ne soupçonnerait gueres, le séjour des Papes à Avignon, rendit florissantes les Cours d'amour méridionales par l'éclat soudain qu'acquies ces contrées, devenues le centre des graces & le trésor des contributions de la chrétienté. Les Pontifes eux-mêmes protégerent ces tribunaux. On rapporte que les Comtes de Vintimille & de Tende étant venus voir Innocent VI, il leur donna le spectacle d'une de ces séances, dont

*Discours
sur les Arcs
Triomphaux
dressés en la
ville d'Aix,
p. 26.*

ils furent, dit-on, émerveillés. Mais cette splendeur passagere s'éclipsa bientôt. Le retour des Papes à Rome, les malheurs sans nombre de l'État, firent tomber & ruinerent à jamais les Cours d'amour. Cependant la nation qui avait contracté le goût de ces questions subtiles de jurisprudence galante, le conserva encore long-tems. Martial d'Auvergne ayant publié des *arrêts d'amour* à l'imitation des arrêts anciens, ils eurent un succès incroyable, & il se trouva même un Jurisconsulte célèbre qui entreprit de les confirmer par l'autorité des loix Romaines, par les décisions des Peres de l'Église & par des citations de Poëtes Grecs & Latins. Nos Auteurs, pendant le seizieme siecle & une partie du dix-septieme, s'exercerent encore à l'envi sur des sujets pareils, & la fameuse these du Cardinal de Richelieu sur l'amour n'était qu'un reste de l'ancien esprit.

Le Poëte dans son Fabliau donne pour chef à sa Cour amoureuse le Dieu lui-même.

(1) Le défi du rossignol & le combat singulier des

deux oiseaux qui va suivre , nous représente ce qu'on appelait *duel à outrance* , parce qu'on s'y battait à mort , ou *combat judiciaire* , parce qu'il était autorisé juridiquement. Cette manière extraordinaire de décider un procès s'employait dans certains cas par les tribunaux lorsqu'ils manquaient de preuves ; & , d'après les principes du tems , qui en regardaient l'événement comme le jugement de Dieu même , cet événement faisait toujours sentence. En voici quelques détails qui aideront à l'intelligence du Conte.

Les procédures criminelles étant faites , & le champ de bataille assigné par la cour du Prince , les deux champions , un crucifix en main , se présentaient dans la lice conduits par un parrein choisi pour cette cérémonie , couverts d'une tunique de cuir ou de lin à manches courtes , & armés selon leur condition ; c'est-à-dire , d'un bâton seulement & d'un écu , s'ils étaient Villains ; des armes ordinaires , s'ils étaient Chevaliers. Dans cet état on les faisait monter sur un échafaud , où se trouvaient assis les Juges & le Maréchal-du-Camp. Là , après qu'un Ecclésiastique leur avait remontré les suites terribles d'un faux-serment , ils juraient à genoux sur le livre des Évangiles , & par trois fois différentes ; l'un , que celui qu'il avait accusé était vraiment coupable du crime qu'il lui imputait ; l'autre , que son accusateur était un *traître* , un *déloyal* , &c , & qu'il *avait menti par la gorge*. On leur faisait jurer aussi qu'ils ne portaient sur eux aucun sortilège , herbe ou enchantement ; car on croyait à tout cela , & on vou-

lait rendre le combat égal. Alors ils descendaient; le Maréchal jetait le gant, qui était le gage de bataille; les hérauts criaient, *faites votre devoir*, & le duel commençait. Les préjugés du tems supposant, ainsi que je viens de le dire, que Dieu devait nécessairement faire triompher l'innocence, on regardait en conséquence le vaincu comme coupable. S'il était tué, son corps était traîné tout nu à la voirie, ou suspendu aux fourches patibulaires; on brisait ses armes, & son cheval avait la queue coupée sur un fumier. S'il n'était que blessé ou seulement forcé de se rendre, on le livrait au bourreau qui attendait sous l'échafaud avec des cordes, & le conduisait à la potence. Enfin, si le Roi lui faisait grace de la vie, les Hérauts & Rois-d'armes, après l'avoir saisi, le couchaient à terre, lui ôtaient piece à piece toute son armure, & le conduisant à reculons hors des lices, le remettaient au bourreau qui le bannissait du Royaume, & déclarait sa postérité dégradée. Pendant le combat, les spectateurs ne pouvaient ni parler, ni cracher, ni faire aucun signe ou aucun bruit qui pût avertir ou effrayer les combattans, sous peine pour les gentils-hommes de perdre leur cheval, & pour les roturiers d'avoir le poing ou l'oreille coupée. Les mineurs, les femmes, les infirmes & les ecclésiastiques hors d'état de combattre par eux-mêmes, avaient la liberté de choisir un champion pour défendre leur cause; & afin de l'obliger à y mettre le plus grand intérêt, quand il était vaincu, il subissait la même peine que s'il eût combattu pour lui-même. Notre histoire offre

plusieurs exemples célèbres de *duels à outrance* autorisés non-seulement par l'avènement de nos Rois , mais encore honorés de leur présence. De ce nombre , & le plus extraordinaire assurément , est celui qu'on place à Montargis , & que les uns font ordonner par le sage Charles V , les autres par Charles VIII , au sujet d'un assassinat. Le chien du mort ayant , dit-on , par sa colere & ses attaques réitérées , désigné comme l'assassin un certain gentil-homme , celui-ci fut condamné à combattre l'animal en champ clos , armé seulement d'un bâton & d'un écu ; & après avoir été terrassé & obligé d'avouer qu'il était vraiment le coupable , il périt par le gibet. Cette historiette , qui se trouve répétée sérieusement dans beaucoup de livres , n'est qu'une fiction d'un de nos vieux Romans , bien antérieure au tems où on la place , puisqu'il en est parlé dans *Albéric de Trois Fontaines* , écrivain du treizieme siecle.

Pour contestation en matiere civile , le combat avait moins d'appareil , & le vaincu alors n'était condamné qu'à une amende. Dans la coutume de Lorris , il y avait sur cette amende un usage particulier , qu'on prétend avoir eu lieu aussi dans le Bailliage d'Orléans. Tout créancier qui redemandait une somme sans pouvoir en fournir la preuve , pouvait exiger le combat. On se battait à coups de poings. Si le débiteur était vaincu , on le condamnait à payer la somme , & en outre à une amende. Si c'était le créancier , il perdait sa créance , & de plus était amendé. Ainsi dans tous les cas il y avait une amende au profit du Seigneur. De-là ce

proverbe qui subsiste encore , de *la coutume de Lorrain* où les battus payent l'amende.

Quelquefois il est arrivé que dans de grandes affaires qui n'étaient pas criminelles , les juges embarrassés ont ordonné , comme dans le *Fabliau* , un combat judiciaire. C'est ainsi qu'on entreprit de décider dans l'Empire une grande question de jurisprudence ; en Espagne le choix qu'on devait faire entre les liturgies , Romaine & Mozarabique , &c. Cette coutume absurde & barbare , digne d'une noblesse qui , ne sachant pas lire , & ne connaissant que le droit de l'épée , formait cependant par-tout les seuls juges , régna pendant plusieurs siècles dans toute l'Europe. On peut lire dans l'*Esprit des Loix* son origine , les efforts que fit Saint Louis pour l'abolir , l'influence qu'elle a eu sur notre point d'honneur d'aujourd'hui , &c.

On verra dans le *Fabliau du Sacristain* un duel entre Villains.

(m) Camisolle faite de cuir ou de taffetas , qu'on portait par-dessous les armes , & fortement rembourrée , comme il a déjà été dit , de laine , d'étouppes ou de erin , pour pouvoir rompre l'effort du coup de lance , qui , sans enfoncer ordinairement le haubert , pouvait cependant meurtrir le corps en faussant les mailles de fer dont il était composé.



DES CHANOINESSES

ET DES BERNARDINES (a).

UN E nuit de Mai que je m'étais couché le Par Jean de
Condé (b). cœur joyeux & l'esprit échauffé des plaisirs d'amour, j'eus un rêve, & me crus transporté sous un pin touffu au milieu d'une grande forêt. Des milliers d'oiseaux y chantaient à l'envi; mais soudain un perroquet qui arriva fit taire la troupe. Il était le messager de Vénus, & venait annoncer que le lendemain, au point du jour, la Déesse reine tiendrait en ce lieu sa cour de justice (c). A cette nouvelle la joie éclata de toutes parts, les chants recommencerent, & un trône fut dressé pour la souveraine d'amour.

Le soleil était à peine levé qu'elle parut, suivie d'une cour nombreuse. La terre sous ses pas s'embellissait d'une herbe fleurie. Des fontaines coulaient autour d'elle sur un gravier luisant,

& les arbres voisins s'avançaient comme pour la couronner de leur feuillage. Elle s'assit. Tous les amans qui étaient à son service se prosternerent à l'instant pour l'adorer, & ceux qui venaient implorer sa justice, & qui avaient à se plaindre d'Amour s'avancerent humblement au pied de son trône (d). La première fut une Chanoinesse que plusieurs Gentilshommes & Chevaliers, tout fiers de sa connaissance, venaient d'amener là avec quelques-unes de ses compagnes. Sa robe propre & plissée avec grace, était couverte d'un surplis de fin lin, & blanc comme la neige, quoiqu'il parût cependant avoir été un peu chiffonné dans la route. Elle parla ainsi : « Reine, daignez nous écouter, & recevez avec bonté les plaintes de sujettes fideles qui, jusqu'ici ardentes pour votre service, promettent encore à vos pieds d'avoir toujours le même zèle. Long-tems tout ce qui était noble s'est fait une gloire de nous aimer : rien ne leur coûtait pour se procurer cet honneur, & il était célébré par des Tables-rondes (e), des fêtes & des tournois. Les Nones grises aujourd'hui vien-

« nent nous enlever nos amis. Faciles &
 » complaisantes , n'exigeant ni soins ni longs
 » services, on a quelquefois la bassesse de
 » nous les préférer. Nous vous demandons
 » justice, grande Reine ; punissez leur info-
 » lence ; & que désormais elles ne puissent
 » plus prétendre à ceux qui sont faits pour
 » nous , & pour qui seules nous sommes
 » faites ».

Vénus promit d'avoir égard à leur priere ;
 mais avant de condamner les Bernardines ,
 elle crut devoir les entendre aussi , & leur
 permit de se justifier. L'une d'elles alors s'a-
 vança , & avec une grace & une douceur
 infinie prononça ce discours.

« Reine aimable & puissante , au service de
 » qui nous nous sommes vouées pour la
 » vie , & qui dans notre situation pouvez
 » seule faire notre bonheur , je viens d'en-
 » tendre les reproches de nos ennemies. Mais
 » quoi ! la nature (& j'atteste ici votre aveu)
 » ne nous a-t-elle donc pas formées aussi
 » pour aimer ? N'en est-il point parmi nous
 » d'aussi belles , d'aussi jeunes , & d'aussi sa-
 » voureuses qu'elles ? Notre cœur enfin est-il

» plus insensible ? Leur habit est plus beau
» que le nôtre , j'en conviens ; mais en ré-
» compense nous avons des égards , de la
» complaisance , des soins qui valent bien
» peut-être une robe élégante. Elles nous ac-
» cusent de leur enlever leurs amis. Eh !
» pourquoi ne pas convenir que trop sou-
» vent la hauteur & la fierté les écartent ?
» Attirés par notre douceur & notre mo-
» destie ils viennent à nous ; voilà tout notre
» art , & la violence que nous employons.
» Envain nous voulons les leur renvoyer :
» nous avons su leur plaire , ils reviennent
» bientôt ; & même , si on les en croit , cette
» propreté si recherchée , & qui ne s'obtient
» gueres à peu de frais , leur a plus d'une
» fois offert un amour qu'ils n'ont pas trou-
» vé toujours aussi pur & aussi désintéressé
» que celui qu'ils sont sûrs de rencontrer au-
» près de nous ».

Ces dernières paroles piquèrent vivement les Chanoinesses. Une grande rumeur s'éleva parmi elles , & leur visage rougit de colere.
« Eh ! quoi , reprit leur avocate , ces servantes
» ajoutent l'insulte à l'insolence ! Elles osent

» avouer qu'elles aiment aussi , & ont l'au-
» dace de se comparer à nous en agrémens
» & en beauté ! Certes , celui-là doit bien
» rougir de son goût , qui court chercher
» leur peau nourrie sous la laine , leurs cottes
» grises , & leur conversation simple & niaise.
» Sans leurs agaceries & leurs avances offi-
» cieuses , quel est le grand seigneur , le Che-
» valier , ou l'homme d'honneur qui songe-
» rait à elles ? Tel est leur secret , puisqu'il
» faut le répéter à la honte de l'Amour qui
» voit prostituer ainsi des biens qu'il fait tou-
» jours long-tems désirer aux vrais amans.
» Mes amies , vous avez vos moines & vos
» convers , que cela vous suffise. Aimez-les ,
» faites-leur des présens , retranchez même
» de votre pitance pour les nourrir ; nous
» vous le permettons. On ne veut des gens
» de cette espece ni à Moutier , ni à Ni-
» velle , ni à Maubeuge , ni à Mons (f) :
» mais quant aux gentils + hommes , encore
» une fois , pour qui nous sommes faites ;
» quant aux Chevaliers & aux Chanoines , n'é-
» levez point vos regards jusques-là , & son-
» gez à ne jamais passer vos bornes ».

Quelque outrageant que fût ce discours, l'orateur none n'en parut pas émue. Elle répondit tranquillement que sa cause lui semblait trop bonne pour l'affaiblir par des injures qui ne pourraient qu'indigner l'assemblée, & choquer le respect dû à la Déesse; qu'Amour ne considère ni la noblesse ni les biens; qu'il se plaît à réunir les conditions les plus opposées, & que souvent sous ses habits pauvres, une Villageoise est plus aimée qu'une Duchesse sous l'hermine. « Nos cottes » grises de Citeaux, ajouta-t-elle, ne valent » pas, j'en conviens, vos manteaux doublés de » vair (*g*), & vos robes traînantes. Mais » aussi ce n'est point par-là que nous nous » comparons à vous : c'est par le cœur, par » le cœur qui seul doit plaire, & seul est » recherché quand on aime; & puisque nous » n'avons sur cet objet aucun reproche à » craindre de la Déesse, nous la prions de » vouloir bien aussi nous accorder *benefice* » *d'amour* ».

A peine eut-elle fini de parler, qu'un bruit sourd s'éleva dans l'assemblée. Les sentimens étaient partagés sur cette cause importante.

Les

Les uns approuvaient l'ambition des Chanoinesses ; les autres , & en plus grand nombre , penchaient pour les modestes Bernardines. Vénus enfin se leva sur son trône. Il se fit aussitôt un grand silence , & telle fut la sentence qu'elle prononça.

« Vous qui venez chercher ici un jugement , vous savez quel est mon pouvoir sur tout ce qui respire. C'est moi qui fais aimer. Poissons , oiseaux , quadrupèdes , il n'est rien dans la nature à qui je n'inspire des desirs (*h*). L'animal que je force à perpétuer son espèce , ne suit , en obéissant à ma loi , qu'un pur instinct ; mais l'homme raisonnable doit faire un choix. Je les approuve tous. A mes yeux , le fils du pauvre & le fils du monarque sont égaux. On me plaît pourvu qu'on aime loyalement. Chanoinesses au surplis blanc , j'ai toujours chéri vos services. Vos atours , votre propreté , vos graces & votre naissance vous attirent constamment des amis : conservez-les ; mais ne chassez pas de ma cour ces Nones retirées qui me servent en secret avec tant de constance , & dont la contrainte austere

„ rend le cœur si ardent pour moi. Vous
 „ êtes plus élégantes, plus amusantes, j'en
 „ conviens; mais souvent l'humble cheval
 „ du laboureur fournit une course de plus
 „ longue haleine que le palefroi fringant du
 „ chevalier. Le pân charme nos yeux, son
 „ plumage éblouit; & cependant, vous le
 „ savez, c'est la chair que l'on préfère (i).
 „ A ma cour je veux que tout le monde
 „ puisse choisir, parce que je veux que tout
 „ le monde puisse trouver. Quant à vos amis
 „ c'est de vous seules qu'il dépend de les
 „ conserver. Imitiez vos rivales; soyez, comme
 „ elles, douces & complaisantes; & je vous
 „ réponds que vous n'aurez à craindre alors
 „ l'infidélité d'aucun „.

Jean de Condé finit par une longue explication allégorique de son Fabliau. A propos de cette messe chantée par les oiseaux dont il a été parlé dans la note, il fait un commentaire sur la messe. Son repas d'amour est, selon lui, l'emblème de la joie du ciel; enfin, il compare la dispute des Nones & des Chanoinesses à celle des Disciples dans l'Évangile sur la place qu'ils voulaient occuper dans le Paradis, & à la parabole des ouvriers qui vinrent travailler à

la vigne. J'ai déjà prévenu sur cet alliage monstrueux de volupté & de dévotion qu'on rencontre si souvent dans les Poètes de ce temps. Mais ce à quoi l'on ne s'attend gueres, c'est la raison qu'en donne celui-ci. Il le fait, dit-il, pour avoir de quoi plaire à tout le monde, aux fous & aux sages ; les uns, à ce qu'il prétend, y trouveront des instructions auxquelles ils pourront réfléchir, & les autres des choses de leur goût dont ils s'amuseront.

N O T E S.

(a) Il y a dans le texte, des *Nones grises* ; mais dans le cours du Conte elles sont nommées *Nones de Ciseaux*.

(b) Je n'en fais pas davantage sur la personne de ce Fablier que sur celle des autres ses contemporains. Son nom même ne se trouve dans aucun des Bibliographes qui parlent de nos Poètes anciens, Faucher, Duverdier, la Croix du Maine, &c. Mais dans le même manuscrit qui contenait le Fabliau, j'ai rencontré de lui une piece assez curieuse ; c'est une apologie des Ménestriers, ou plutôt une satire violente contre les Dominicains, qui en chaire avaient mal parlé de ces baladins chanteurs. Jean allegue, pour défendre ses camarades, deux raisons qu'il trouve invincibles, & qui paraîtront bien plaisantes ; l'une, que David jouait de la harpe comme eux ; l'autre, que c'est à deux

Ménétriers que la Vierge fit présent de la *sainte Chandel·le d'Arras* : (cierge miraculeux, qu'on dit dans le pays brûler toujours sans se consumer : il y a un livre imprimé sur les miracles de la sainte Chandel·le). Les raisons que l'Auteur emploie à la suite de celles-ci sont meilleures, quoiqu'après tout elles conviennent plus aux Poètes mêmes qu'à ceux qui chantaient leurs ouvrages. Ce sont les Ménétriers, dit-il, qui reprennent les vices des grands, qui les exhortent à la vertu, & qui par la voie du plaisir les instruisent de leurs devoirs. Il se fâche aussi contre les Franciscains, que dans sa colere il associe aux Freres Prêcheurs ; & après quelques invectives qui ne manquent pas de sel, il avertit les Religieux de ces deux Ordres de ne pas l'irriter, s'ils veulent eux-mêmes vivre en repos. Au reste, je ne me cache pas, ajoute-t-il ; mon nom est Jean de Condé, Poète qui ai quelque réputation, qui déteste les hypocrites, & qui, si vous le fâchez, peut long-tems vous en faire repentir.

Il était du Hainaut, comme l'annonce le surnom de Condé, qu'il a pris du lieu de sa naissance ; & son style, qu'on ne distingue en rien de celui des autres Fabliers, prouve qu'on parlait alors aussi-bien le français dans cette partie de la Flandre, que dans nos autres Provinces. Je trouve aussi dans un *Roman de Hugues Capet*, manuscrit, qu'on parlait *roman* à Nivelles, qui est du Brabant.

(c) Ce Fabliau représente l'image d'une de ces cours de justice que tenaient les Princes & Seigneurs pour

juger leurs vassaux; comme le précédent représentait une cour d'amour.

(d) Je supprime ici deux morceaux également absurdes dans deux genres différens, & qu'on est tout surpris de trouver après la description charmante qu'on vient de lire. L'un est une grand'messe chantée par les oiseaux, le rossignol officiant, avec un sermon sur l'amour que le perroquet prononce à l'offertoire, & après lequel il donne l'absoute aux vrais amans: l'autre est un repas qui suit la messe, repas allégorique, & digne de faire le pendant de la *Carte de Tendre*. Le premier mets est d'œillades, le second de sourires, le troisième de soucis & de plaintes, &c. La boisson est jalousie qui renverse toutes les têtes. Sur la fin du dîner heureusement, on sert un plat de baisers dont chacun peut prendre tant qu'il veut, & qui est cause qu'on sort de table assez joyeux.

(e) On nommait ainsi certaines fêtes, accompagnées de tournois, & qui finissaient par un repas où les Chevaliers étaient assis à une *table* qu'on faisait *ronde* exprès pour éviter toute dispute sur les préséances. Cette coutume venait des Gaulois, qui l'avaient établie par le même motif. Nos Romanciers attribuent l'invention de la *table ronde* au Roi Artus, ainsi que celle des joûtes & des tournois.

*'Du Cong.
Dissert. sur
Joûtes.*

(f) Ces quatre Colleges nobles de Chanoinesses étaient dans l'origine des Monasteres de filles, fondés tous quatre dans le septieme siecle, En 953, un Evêque

*"Gallia
Christ."*

de Cambray nommé Bruno, fils de l'Empereur Henri, frere de l'Empereur Othon, & oncle de Hugues Capet, ayant été nommé Légat du Saint-Siège pour la suppression ou le rétablissement des couvens ruinés par les Normands, & trouvant la noblesse de ces cantons peu riche, imagina ces sortes de Chapitres, afin de servir de retraite à des filles de condition qui jouissent d'une prébende & conservent la liberté de se marier. Le changement de Nivelles arriva vers 1059. Celui de Moutier-sur-Sambre ne se fit qu'en 1282; & ceci prouverait que notre Poëte écrivait sur la fin du treizieme siecle, ou peut-être au commencement du quatorzieme.

(g) Le vair, fourrure la plus estimée alors après l'hermine, est la peau d'une espèce d'écureuil des pays froids, grise sur le dos, blanche sous le ventre. On lui avait donné ce nom à cause de cette *variété*. Dans le blason on emploie les deux couleurs en les opposant l'une à l'autre pour faire le *vairé* & le *contrevairé*. Nos premiers Présidens & Présidens à Mortier portent des robes fourrées de vair. Le Fabliau semblerait faire entendre que les quatre Chapitres nobles de Chanoinesse avaient leur manteau doublé de même. Les choses ont changé. Maubeuge le porte de drap noir, & Mons de drap noir doublé d'hermine; il en est de même des Bernardines qui aujourd'hui sont habillées en blanc, & qui dans le Fabliau sont toujours nommées *Nones grises*; mais c'est que dans les Ordres qu'alors on appelait *blancs*, on portait les habits avec la couleur naturelle de la laine, & par conséquent gris.

Guil. le Breton, dans sa Philippide, dit que les peaux de vair se tiraient de Hongrie,

Et quas huc mittit VARIAS Hungaria pelles.

(h) Le début de ce discours ressemble à celui du Poëme de Lucrece.

(i) On verra par plusieurs endroits des Fabliaux, que la chair de pain était un mets très-estimé.

LE BACHELIER NORMAND.

L'AUTRE année, quand Acre fut prise (a), arriva en Normandie une aventure fort plaisante. Je l'ai bien retenue, & vais vous la raconter.

Un Bachelier (b) de ce pays,

Où maint gentilome mandie ;

n'avait pour dîner, un certain matin, qu'un petit pain d'une maille. Afin que le pain pût passer plus aisément, il alla au cabaret, & demanda du vin pour un denier (d). Le tavernier était un homme grossier & bourru, qui, après avoir rempli la mesure au tonneau, vint présenter impoliment un hanap (e) au pauvre gentil-homme, & y versa le vin avec tant de rudesse qu'il en répandit la moitié. Pour comble d'insolence, il ajouta : « Vous » allez devenir riche, sire Bachelier ; car vin » répandu, c'est signe de bonheur ». Se fâcher contre ce brutal, c'eût été perdre son tems ; le Normand s'y prit avec plus d'adresse.

Il lui restait encore une maille dans sa bourse : il la donne au tavernier , & lui demande un morceau de fromage pour manger avec son pain. Celui-ci la prend d'assez mauvaise grace , & monte au cellier chercher ce qu'on lui demande. Le Chevalier pendant ce tems va au tonneau , il arrache le robinet , & laisse couler le vin. L'autre quand il redescend , & qu'il voit son vin ruisseler sur le pavé , court vite boucher le tonneau , & revient en fureur sur le gentil-homme qu'il saisit par le surcot pour le battre. Le Normand qui était fort & vigoureux , le jette à la renverse sur ses barrils qu'il brise (*f*) ; & si des voisins ne fussent accourus pour les séparer , dans sa colere il l'eût tué. Cependant l'affaire fut portée devant le Roi. C'était le comte Henri de Champagne (*g*). Le marchand parla le premier , & demanda un dédommagement. Le prince , avant de condamner le Chevalier , voulut savoir ce qu'il avait à répondre ; celui-ci alors raconta son aventure dans la plus exacte vérité : puis en finissant il ajouta : « Sire , cet homme m'avait » dit que vin répandu portait bonheur , &

» que j'allais devenir riche, moi à qui il n'en
 » avait fait perdre que la moitié d'une me-
 » sure. La reconnaissance m'a rendu libéral ;
 » & pour l'enrichir plus que moi encore ,
 » je lui en ai répandu la moitié d'un ton-
 »neau ». Tous les gens du Roi applaudirent
 des mains à ce bon mot. Jamais, selon eux,
 n'avait été ouïe en cour si bonne jonglerie ;
 & pour marquer le contentement qu'ils en
 ressentaient, tous allèrent se ranger autour
 du Normand (h). Henri lui-même riait aux
 larmes, & il renvoya les parties en disant,
 ce qui est répandu est répandu.

N O T E S.

(a) Philippe-Auguste & Richard *Cœur-de-Lion*, prirent Acre en 1191. Le Soudan Méléch-Séraf la reprit sur les Chrétiens cent ans après. Ce sont les deux seules époques qui pourraient convenir au tems des Fabliaux.

(b) On a vu plus haut dans les notes qu'un Bachelier était un Chevalier pauvre.

(c) On dîna à dix heures du matin, & l'on soupa à cinq du soir ; nos ouvriers conservent encore aujourd'hui cet usage.

(d) Cette monnaie, aussi ancienne que la Monarchie, sous la première & la seconde race fut d'argent.

En. Sous Saint Louis , & même avant lui , elle était de billon , & ne contenait plus que six grains & demi d'argent'. La maille , qu'autrement on nommait obole , valait la moitié du denier. Il n'y avait au-dessous que la demi-maille.

*Le Blanc,
Traité des
Mona.*

Dans la Chronique de Saint Magloire , Thibaut , Comte de Champagne , pour exprimer le petit nombre de personnes à qui il ose se fier , dit qu'il rassasierait sous ses amis avec un denier de pain.

(e) Espece de coupe avec pied & oreilles. Il y en avait de toutes sortes de matières , & de différentes grandeurs. C'étaient les vases dont on se servait à table pour boire. Quand le Roi tenait Cour pléniere , son hanap appartenait au Grand-Bouteiller. Dans les festins , ceux qui mangeaient à la même écuelle n'avoient aussi que le même hanap.

(f) Ce que nous appelions bouteilles n'était point connu alors. Le vin se tirait à la piece , ou se conservait dans des pots , des cruches , des peaux préparées. Ce sont ces vases qu'on nommait *boutiaux* , *bouchaux* , *bouties* , *boutilles* , & que le Fablier nomme *barrils* , que casse , en tombant , le cabaretier. L'officier qui avait l'intendance de la boisson de nos Rois , se nommait Grand-Bouteiller , & c'était un des cinq grands officiers domestiques de leur maison. Il envoyait pour sa table tirer du vin au même tonneau où l'on en tirait pour le Roi , & dans les grands jours de cérémonie ceux qui étaient entamés lui appartenaient".

*Hist. des
Gr. Off. de
la Cour. par
le P. Anselme, t. VIII.*

(g) Je ne connais point de Duc de Normandie qui

fût alors en même tems Comte de Champagne ; ni aucun qui , comme Souverain de cette Province , ait porté le titre de *Roi*. Quelques-uns , il est vrai , posséderent en même tems l'Angleterre ; mais il n'y avait aucun Roi Anglais qui portât le nom de Henri en 1191 ni en 1291 , c'est-à-dire ; *quand Acre fut prise*. Ainsi ces sortes de dates qu'emploie ici le Fablier pour donner à son Conte un air de vérité , y paraissent mal employées.

(h) J'ignore ce que c'était que cette coutume d'aller se ranger auprès d'un Orateur qui avait bien parlé , ou d'un accusé qui s'était bien défendu. Je ne trouve que ce seul exemple de cet usage.

GRISÉLIDIS,

Ce Conte, devenu célèbre, & celui qui a le plus contribué à la réputation de Boccace, est si connu, que j'ai presque hésité à le donner. Je ne l'offre à mes lecteurs que comme on offre quelquefois à une famille d'anciens titres honorables qui lui ont été dérochés pendant long-tems, & qu'un Archiviste probe vient enfin lui rapporter. Duchas, dans ses notes sur Rabelais, avait déjà dit que Grisélidis était tiré d'un manuscrit autrefois de la Bibliothèque de M. Foucault, intitulé le Parement des Dames; & d'après ce témoignage sans doute, M. Manni, dans son Illustrazione del Boccaccio, en a restitué l'honneur aux Français. La quantité de versions en prose qu'on en fit au quatorzième siècle, prouve la grande réputation qu'il avait dès-lors. J'en ai trouvé plus de vingt différentes sous les titres de Miroir des Dames, d'Enseignement des Femmes mariées, d'Exemple des bonnes & mauvaises Femmes, &c. &c. Il a été imprimé en gothique, puis remis en vers par Perraut dans le siècle dernier, & en 1749, retraduit en prose avec des changemens & des augmentations par Mademoiselle de Montmarin.

Boquier prétend que Grisélidis n'est point un nom imaginaire, & que ce phénix des femmes a existé.

*Hist. de
Toulous. p.*

167.

vers l'an 1003. Philippe Foresti, Historiographe Italien, donne aussi son histoire comme véritable.

EN Lombardie, sur les confins du Piémont, est une noble contrée qu'on nomme la terre de Saluces, dont les seigneurs ont porté de tout tems le titre de Marquis. De tous ces Marquis, le plus noble & le plus puissant fut celui qu'on appelait Gautier. Il était beau, bien fait, avantage de tous les dons de la nature; mais il avait un défaut: c'était d'aimer trop la liberté du célibat, & de ne vouloir en aucune façon entendre parler de mariage. Ses barons & ses vassaux en étaient affligés. Ils s'assemblerent pour conférer entr'eux à ce sujet, & d'après leur délibération, quelques députés vinrent en leur nom lui tenir ce discours:

« Marquis, notre seul maître & souverain
 » seigneur, l'amour que nous vous portons
 » nous a inspiré la hardiesse de venir vous
 » parler: car tout ce qui est en vous nous plaît,
 » & nous nous réputons heureux d'avoir un
 » tel seigneur. Mais cher Sire, vous savez
 » que les années passent en s'envolant, &

qu'elles ne reviennent jamais. Quoique vous
soyez à la fleur de l'âge, la vieillesse néan-
moins, & la mort dont nul n'est exempt,
s'approchent tous les jours. Vos vassaux
qui jamais ne refuseront de vous obéir,
vous supplient donc d'agréer qu'ils cher-
chent pour vous une Dame de haute nais-
sance, belle & vertueuse, qui soit digne
de devenir votre épouse. Accordez, Sire,
cette grâce à vos fideles sujets, afin que
si votre haute & noble personne éprou-
vait quelque infortune, dans leur malheur au
moins ils ne restassent point sans seigneur ».

A ce discours Gautier attendri, répondit
affectueusement : « Mes amis, il est vrai,
je me plaisais à jouir de cette liberté qu'on
goûte dans ma situation, & qu'on perd
dans le mariage, si j'en crois ceux qui l'ont
éprouvé. Un autre inconvénient encore de
ce lien, c'est que ces enfans que nous dé-
sirons si fort, nous ne sommes pas tou-
jours sûrs qu'ils soient les nôtres. Toutefois,
mes amis, je vous promets de prendre une
femme, & j'espère de la bonté de Dieu,
qu'il me la donnera telle que je pourrai

» avec elle vivre heureux. Mais je veux aussi
 » auparavant que vous me promettiez une
 » chose, c'est que celle que je choisirai, quelle
 » qu'elle soit, fille de pauvre ou de riche,
 » vous la respectiez & l'honoriez comme votre
 » Dame; & qu'il n'y ait aucun de vous dans
 » la suite qui ôse blâmer mon choix ou en
 » murmurer». Les Barons & sujets promirent
 d'observer fidèlement ce que leur avait de-
 mandé le Marquis leur Seigneur. Ils le re-
 mercierent d'avoir déferé à leur requête; &
 celui-ci prit avec eux jour pour les noces :
 ce qui causa par tout le pays de Saluces une
 joie universelle.

Or, à peu de distance du château il y avait
 un village qu'habitaient quelques laboureurs,
 & que traversait ordinairement le Marquis,
 quand par amusement il allait chasser. Au
 nombre de ces habitans était un vieillard,
 appelé Janicola, pauvre, accablé d'infirmités,
 & qui ne pouvait plus marcher. Souvent dans
 une malheureuse chaumière repose la béné-
 diction du ciel. Ce bon vieillard en était la
 preuve; car il lui restait de son mariage une
 fille nommée Grisélidis, parfaitement belle de
 corps,

corps ; mais l'ame encore plus belle , qui soutenait doucement & soulageait sa vieillesse. Dans le jour , elle allait garder quelques brebis qu'il avait ; le soir , quand elle les avait ramenées à l'étable , elle lui apprêtait son chétif repas , le levait ou le couchait sur son pauvre lit ; & enfin tous les services & tous les soins qu'une fille doit à son pere , la vertueuse Griselidis les rendait au sien.

Depuis long-tems le Marquis de Saluces avait été informé , par la renommée commune , de la vertu & de la conduite respectable de cette fille. Souvent en allant à la chasse il lui était arrivé de s'arrêter pour la regarder , & dans son cœur il avait déjà déterminé que , si jamais il lui fallait choisir une épouse , il ne prendrait que Griselidis.

Cependant le jour qu'il avait fixé pour ses nœces arriva , & le palais se trouva rempli de Dames , de Chevaliers , de Bourgeois & de tous les états. Mais ils avaient beau se demander les uns aux autres où était l'épouse de leur Seigneur , aucun ne pouvait répondre. Lui alors , comme s'il eût voulu aller au devant d'elle , sortit de son palais ; & tout ce

qu'il y avait de Chevaliers & de Dames le suivit en foule. Il se rendit ainsi au village chez le pauvre homme Janicola, auquel il dit : « Janicola, je fais que tu m'as toujours aimé, j'en exige de toi une preuve aujourd'hui, c'est de m'accorder ta fille en mariage ». Le pauvre homme interdit à cette proposition, répondit humblement : « Sire, vous êtes mon maître & seigneur, & je dois vouloir ce que vous voulez ». La pucelle pendant ce tems était debout auprès de son vieux pere, toute honteuse ; car elle n'était pas accoutumée à recevoir un pareil hôte dans sa maison. Le Marquis lui adressant la parole : « Grisélidis, dit-il, je veux vous prendre pour mon épouse : votre pere y consent, & je me flatte d'obtenir aussi votre aveu ; mais auparavant répondez-moi à une demande que je vais vous faire devant lui. Je desire une femme qui me soit soumise en tout, qui ne veuille jamais que ce que je voudrai, & qui, quels que soient mes caprices ou mes ordres, soit toujours prête à les exécuter. Si vous devenez la mienne, consentez-vous à ob-

» server ces conditions ? Grisélidis lui ré-
» pondit : Monseigneur , puisque telle est
» votre volonté , je ne ferai ni ne voudrai
» jamais que ce qu'il vous aura plu me com-
» mander ; & ordonnassiez-vous ma mort , je
» vous promets de la souffrir sans me plaindre.
» Il suffit , dit le Marquis ». En même tems
il la prit par la main , & sortant de la mai-
son il alla la présenter à ses Barons & à son
peuple : « Mes amis , voici ma femme , voici
» votre dame , que je vous prie d'aimer &
» d'honorer , si vous m'aimez moi-même ».
Elle fut menée au palais où les matrones la
dépouillèrent de ses habits rustiques pour
la parer de riches étoffes & de tous les orne-
mens nuptiaux. Elle rougissait , elle était toute
tremblante ; & vous n'en ferez pas surpris.
Vous-même , si après l'avoir vue l'instant d'au-
paravant dans son village , on vous l'eût mon-
trée tout-à-coup avec la couronne en tête ,
je suis sûr que vous n'auriez pu vous dé-
fendre d'une sorte d'étonnement. Le mariage
& les nœces furent célébrés le jour même.
Le palais retentissait de toutes sortes d'instru-
mens ; de tous côtés on n'entendait que des

cris de joie ; & les sujets ainsi que leur seigneur paraissaient enchantés. Jusques - là Grisélidis s'était fait estimer par une conduite vertueuse. Dès ce moment, douce, affable, obligeante, elle se fit aimer encore plus qu'on ne l'estimait ; & , soit parmi ceux qui l'avaient connue avant son élévation , soit parmi ceux qui ne la connurent qu'après , il n'y eut personne qui n'applaudît à sa fortune.

Au bout de quelques mois elle devint enceinte , & elle accoucha à terme d'une fille qui promettait d'être un jour aussi belle que sa mere. Quoique le pere & les vassaux eussent plutôt désiré un fils , il y eut cependant partout le pays de grandes réjouissances. L'enfant fut nourrie au palais par sa mere ; mais dès qu'elle fut sevrée , Gautier , qui depuis long-tems s'occupait du projet d'éprouver son épouse , quoique de jour en jour charmé de ses vertus il l'aimât davantage , entra dans sa chambre en affectant l'air d'un homme troublé , & lui tint ce discours. « Grisé-
» lidis , tu n'as point oublié sans doute
» quelle fut ta premiere condition avant
» d'être élevée à celle de mon épouse. Pour

» moi j'en avais presque perdu la mémoire,
» & ma tendre amitié dont tu as reçu tant
» de preuves t'en assurait. Mais depuis quelque
» tems, depuis ton accouchement sur-tout,
» mes Barons murmurent : ils se plaignent
» hautement d'être destinés à devenir un jour
» les vassaux de la petite-fille de Janicola;
» & moi dont l'intérêt est de ménager leur
» amitié ; je me vois forcé de leur faire ce
» sacrifice douloureux qui coûte tant à mon
» cœur. Je n'ai point voulu m'y résoudre ce-
» pendant sans t'en avoir prévenue ; & je viens
» demander ton aveu, & t'exhorter à cette
» patience que tu m'as promise avant d'être
» mon épouse. Cher Sire, répondit humble-
» ment Griselidis, sans laisser paraître sur son
» visage aucun signe de douleur, vous êtes
» mon seigneur & mon mari, ma fille & moi
» nous vous appartenons ; & quelque chose
» qu'il vous plaise ordonner de nous, jamais
» rien ne me fera oublier l'obéissance & la
» soumission que je vous ai vouée & que
» je vous dois ».

Tant de modération & de douceur éton-
nerent le Marquis. Il se retira avec l'appar-

rence d'une grande tristesse , mais au fond du cœur plein d'amour & d'admiration pour sa femme. Quand il fut seul, il appella un vieux serviteur , attaché à lui depuis trente ans auquel il expliqua son projet , & qu'il envoya ensuite chez la Marquise. « Madame , dit le » sergent, daignez me pardonner la triste com- » mission dont je suis chargé ; mais Mon- » seigneur demande votre fille ». A ces mots Griselidis se rappelant le discours que lui avait tenu le Marquis , comprit qu'il envoyait prendre sa fille pour la faire mourir. Elle étouffa sa douleur néanmoins , retint ses larmes : & sans faire la moindre plainte , ni même pousser un soupir , elle alla prendre l'enfant dans son berceau , la regarda long-tems avec tendresse ; puis lui ayant fait le signe de la croix sur le front , & la baisant pour la dernière fois , elle la livra au sergent. Celui-ci vint raconter à son maître l'exemple de courage & de soumission dont il venait d'être témoin. Le Marquis ne pouvait se lasser d'admirer la vertu de sa femme ; mais lorsqu'il vit pleurer dans ses bras cette belle enfant , son cœur fut ému , & peu s'en fallut

qu'il ne renonçât à sa cruelle épreuve. Cependant il se remit, & commanda au vieux serviteur d'aller à Boulogne porter secrètement sa fille chez la Comtesse d'Empêche sa sœur, en la priant de la faire élever sous ses yeux, mais de façon que personne au monde, pas même le Comte son mari, ne pût avoir connaissance de ce mystère. Le sergent exécuta fidèlement sa commission. La Comtesse se chargea de l'enfant & la fit élever en secret, comme le lui recommandait son frère.

Depuis cette séparation, le Marquis vécut avec sa femme comme auparavant. Souvent il lui arrivait d'observer son visage, & de chercher à lire dans ses yeux, pour voir s'il y démêlerait quelque signe de ressentiment ou de douleur. Mais il eut beau examiner, elle lui témoigna toujours le même amour & le même respect : jamais elle ne montra l'apparence de la tristesse ; & ni devant lui ni même en son absence, ne prononça une seule fois le nom de sa fille. Quatre années se passèrent ainsi, au bout desquelles elle accoucha d'un enfant mâle qui acheva de combler le

bonheur du pere & la joie des fujets. Elle le nourrit de son lait comme l'autre. Mais quand ce fils bien aimé eut deux ans , le Marquis voulut le faire servir à éprouver encore la patience de Grisélidis , & il vint lui tenir à peu-près les mêmes discours qu'il lui avait tenus autrefois à propos de sa fille.

Oh ! quelle douleur mortelle dut ressentir en ce moment cette femme incomparable , quand se rappelant qu'elle avait déjà perdu sa fille , elle vit qu'on allait faire mourir encore ce fils , son unique espérance , & le seul enfant qu'elle croyait lui rester. Quelle est , je ne dis pas la mere tendre , mais même l'étrangere compatissante & sensible , qui , à une telle sentence , eût pu retenir ses larmes & ses cris ? Reines , Princesses , Marquises , femmes de tous les états , écoutez la réponse que fit celle-ci à son seigneur , & profitez de l'exemple. « Cher Sire , dit-elle , je vous
» l'ai juré autrefois , & je vous le jure en-
» core , de ne vouloir jamais que ce que
» vous voudrez. Quand , en entrant dans
» votre palais , je quittai mes pauvres ha-
» bits , je me défis à la fois de ma propre

» volonté, pour ne plus connaître que la
» vôtre. S'il m'était possible de la deviner
» avant qu'elle s'explique, vous verriez vos
» moindres desirs prévenus & accomplis. Or-
» donnez de moi maintenant tout ce qu'il
» vous plaira. Si vous voulez que je meure
» j'y consens : car la mort n'est rien auprès
» du malheur de vous déplaire ». Gautier
était de plus en plus étonné. Un autre qui eût
moins connu Grisélidis eût pu croire que tant
de fermeté d'ame n'était qu'insensibilité ; mais
lui qui, pendant qu'elle nourrissait ses enfans,
avait été mille fois témoin des excès de sa
tendresse pour eux, il ne pouvait attribuer
son courage qu'à l'amour qu'elle lui portait.
Il envoya comme la première fois son ser-
gent fidèle prendre l'enfant, & le fit porter
à Boulogne où il fut élevé avec sa petite sœur.

Après deux aussi terribles épreuves, Gau-
tier eût bien dû se croire sûr de sa femme,
& se dispenser de l'affliger davantage. Mais
il est des cœurs soupçonneux que rien ne
guérit ; qui, lorsqu'une fois ils ont commen-
cé, ne peuvent plus s'arrêter, & pour les-
quels la douleur des autres est un plaisir dé-

licieux. Non-seulement la Marquise paraissait avoir oublié son double malheur, mais de jour en jour il la trouvait plus soumise, plus caressante & plus tendre; & néanmoins il se proposait de la tourmenter de nouveau encore.

Sa fille avait douze ans, son fils en avait huit. Il voulut les faire revenir auprès de lui, & pria la Comtesse sa sœur de les lui ramener. En même-tems il fit courir le bruit qu'il allait répudier sa femme pour en prendre une autre. Bientôt cette barbare nouvelle parvint aux oreilles de Grisélidis. On lui dit qu'une jeune personne de haute naissance & belle comme une Fée, arrivait pour être marquise de Saluces. Si elle fut confirmée d'un pareil événement, je vous le laisse à penser. Cependant elle s'arma de courage, & attendit que celui à qui elle devait obéir en voulût ordonner. Il la fit venir, & en présence de quelques-uns de ses Barons lui parla ainsi : « Grisélidis, depuis douze ans que
» nous habitons ensemble je me suis plu à
» t'avoir pour compagne, parce que je re-
» gardais à ta vertu plus qu'à ta naissance,
» mais il me faut un héritier, mes vassaux l'e-

« exigent, & Rome permet que je prenne en-
« fin une épouse digne de moi. Elle arrive
« dans quelques jours; ainsi prépare-toi à cé-
« der ta place; emporte ton douaire, & rap-
« pelle tout ton courage. Monseigneur, ré-
« pondit Grifélidis, je n'ignore point que la
« fille du pauvre Janicola n'était pas faite
« pour devenir votre épouse; & dans ce pa-
« lais, dont vous m'avez rendue la dame,
« je prens Dieu à témoin que tous les jours,
« en le remerciant de cet honneur, je m'en
« reconnaissais indigne. Je laisse sans regret,
« puisque telle est votre volonté, les lieux
« où j'ai demeuré avec tant de plaisir, & je
« retourne mourir dans la cabane qui me
« vit naître, & où je pourrai rendre encore
« à mon pere des soins que j'étais forcée,
« malgré moi, de laisser à un étranger. Quant
« au douaire dont vous me parlez, vous sa-
« vez, Sire, qu'avec un cœur chaste je ne
« pus vous apporter que pauvreté, respect
« & amour. Tous les habillemens que j'ai vê-
« tus jusqu'ici sont à vous : permettez que je
« les quitte, & que je reprenne les miens que
« j'ai conservés. Voici l'anneau dont vous

» m'épousâtes. Je sortis pauvre de chez mon
» pere, j'y rentrerai pauvre ; & ne veux y
» porter que l'honneur d'être la veuve irré-
» prochable d'un tel époux ».

Le Marquis fut tellement ému de ce discours qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il se vit obligé de sortir pour les cacher. Grisélidis quitta ses beaux vêtemens, ses joyaux, ses ornemens de tête ; elle reprit ses habits rustiques, & se rendit à son village, accompagnée d'une foule de Barons, de Chevaliers & de Dames qui fondaient en larmes & regrettaient tant de vertu. Elle seule ne pleurait point, mais elle marchait en silence les yeux baissés. On arriva ainsi chez le pere qui ne parut pas étonné de l'événement. De tout tems ce mariage lui avait paru suspect, & il s'était toujours douté que tôt ou tard le Marquis, quand il serait las de sa fille, la lui renverrait. Le vieillard l'embrassa tendrement, & sans témoigner ni courroux ni douleur, il remercia les Dames & les Chevaliers qui l'avaient accompagnée, & les exhorta à bien aimer leur seigneur, & à le servir loyalement. Imaginez quel chagrin ressentait intérieurement le bon

vieillard , quand il songeait que sa fille , après un si long-tems de plaisirs & d'abondance , allait le reste de sa vie manquer de tout : mais elle ne semblait point s'en appercevoir , & elle-même ranimait le courage de son pere.

Cependant le Comte & la Comtesse d'Empêche suivis d'un grand nombre de Chevaliers & de Dames allaient arriver avec les deux enfans. Déjà ils n'étaient plus qu'à une journée de Saluces. Le Marquis , pour consumer sa dernière épreuve , envoya chercher Griselidis qui vint aussi-tôt à pied , & dans ses habits de payfanne. « Fille de Janicola , » lui dit-il , demain arrivera ma nouvelle épouse ; » & comme personne dans mon palais ne » connaît aussi-bien que toi ce qui peut me » plaire , & que je souhaite la bien recevoir , ainsi que mon frere , ma sœur & toute » la chevalerie qui l'accompagnent , j'ai voulu te charger de ces soins , & particulièrement de ceux qui la regardent. Sire , répondit-elle , je vous ai de telles obligations , que ; tant que Dieu me laissera des jours , je me ferai un devoir d'exécu-

« ter ce qui pourra vous faire plaisir ». Elle alla aussi-tôt donner des ordres aux Officiers & Domestiques ; elle-même aida aux différens travaux, & prépara la chambre nuptiale & le lit destiné à celle dont l'arrivée prochaine l'avait fait chasser. Quand la jeune personne parut, loin de laisser échapper à sa présence, comme on devait s'y attendre, quelque signe d'émotion, loin de rougir des haillons sous lesquels elle se montrait à ses yeux, elle alla au-devant d'elle, la salua respectueusement, & la conduisit dans la chambre nuptiale. Par un instinct secret, dont elle ne devinait pas la raison, elle se plaisait dans la compagnie des deux enfans, elle ne pouvait se lasser de les regarder, & louait sans cesse leur beauté. L'heure du festin arrivée, lorsque tout le monde fut à table, le Marquis la fit venir, & lui montrant cette épouse prétendue qui, à son éclat naturel, ajoutait encore une parure éblouissante, il lui demanda ce qu'elle en pensait. « Monseigneur, répondit-elle, vous ne pouviez la choisir plus belle & plus honnête ; & si Dieu exauce

« les prieres que je ferai pour vous tous les
« jours, vous ferez heureux avec elle. Mais
« de grace, Sire, épargnez à celle-ci les dou-
« loureux aiguillons qu'a sentis l'autre. Plus
« jeune & plus délicatement élevée, son cœur
« n'aurait peut-être pas la force de les sou-
« tenir; elle en mourrait ». A ces mots, des
larmes s'échappèrent des yeux du Marquis;
il ne put dissimuler davantage, & admirant
cette douceur inaltérable & cette vertu que
rien n'avait pu lasser, il s'écria : « Grisélidis,
« ma chere Grisélidis, c'en est trop. J'ai fait,
« pour éprouver ton amour, plus que jamais
« homme sous le ciel n'a osé imaginer, & je
« n'ai trouvé en toi qu'obéissance, tendresse
« & fidélité ». Alors il s'approcha de Grisé-
lidis qui, modestement humiliée de ces louan-
ges, avait baissé la tête. Il la ferma dans ses
bras, & l'arrosant de ses larmes, il ajouta en
présence de cette nombreuse assemblée :
« Femme incomparable, oui, toi seule au
« monde es digne d'être mon épouse, & toi
« seule le feras à jamais. Tu m'as cru, ainsi
« que mes sujets, le pourreau de tes enfans :

» ils n'étaient qu'éloignés de toi ; ma sœur
» aux mains de qui je les avais confiés vient
» de nous les ramener ; regarde , les voilà.
» Et vous , ma fille , vous mon fils , venez
» vous jeter aux genoux de votre respec-
» table mere ».

Grisélidis ne put supporter tant de joie à la fois. Elle tomba sans connaissance , & quand les secours qu'on lui prodigua lui eurent fait reprendre ses sens , elle prit les deux enfans qu'elle couvrit de ses baisers & de ses larmes , & les tint si long-tems serrés sur son cœur , qu'on eut de la peine à les lui arracher. Tout le monde pleurait dans l'assemblée. On n'entendait que des cris de joie & d'admiration ; & cette fête , ce festin qu'avait préparés l'amour du Marquis devinrent pour sa femme un triomphe.

Gautier fit venir au palais de Saluces le vieux Janicola qu'il n'avait paru négliger jusqu'alors que pour éprouver sa femme , & qu'il honora le reste de sa vie. Les deux époux vécurent encore vingt ans entiers dans l'union & la concorde la plus parfaite. Ils marièrent
leurs

leurs enfans dont ils virent les successeurs , & après eux leur fils hérita de la terre , à la grande satisfaction de leurs sujets.

Il serait difficile de compter toutes les imitations qu'on a faites de ce Fabliau , l'une des histoires les plus attendrissantes qu'aucune nation ait jamais imaginées. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe , mais d'après Bocace , qui seul a eu l'honneur de le faire connaître ; tant sont à estimer la grace du style & le mérite de la narration. Le célèbre Pétrarque en a fait une version latine que M. Manni dit être une traduction de Bocace. Je la croirais plutôt faite d'après nos Prosateurs du quatorzième siècle , qu'il suit assez exactement , & que j'ai suivis moi-même ; au lieu que Bocace dans la sienne a fait quelques suppressions , telles , par exemple , que celle du discours tendre & naïf des vassaux à leur Seigneur pour l'engager à se marier , celle du tableau si touchant du caractère de Grisélidis & de ses soins pour son vieux pere , &c. Peut-être aussi que Bocace , qui avait du goût , a voulu sauver quelques-unes des invraisemblances de ce Conte , & qu'il n'a pas cru qu'un vieillard infirme qu'on est obligé de lever & de coucher tous les jours , puisse vivre encore douze ans , après avoir été abandonné.

Vers les dernières années du quatorzième siècle , on en fit chez nous une pièce de théâtre sous le nom

* *Hist. du de Mistère de Grisélidis ; & ce mistère existe encore*
Th. Fr. t. 2, manuscrit à la Bibliothèque du Roi. Il fut imprimé
p. 295.
Beauch. Recherch. sur les
Th. 2. 1, vers 1548. Plusieurs nations, & en particulier les
p. 241.
Bibl. du Th. Italiens, l'ont mis de même en drame, & il y en a
Fr. tom. I, un d'Apostolo Zeno.
p. 11.

* LE SIÈGE PRÊTÉ ET RENDU.

UN Conteur qui a quelque talent, & qui, connaissant quel est le but qu'on doit se proposer dans son art, se pique de le remplir, devrait toujours être écouté avec attention. Pourquoi cela? C'est qu'il enseigne à bien faire, & que les bons exemples qu'il vous récite peuvent vous instruire (a). Mais qu'arrive-t-il trop souvent? A peine ouvre-t-il la bouche que certaines gens vous disent, *il va mentir*. Messieurs, sachez qu'il n'y a que l'homme courtois & gentil qui cherche à devenir meilleur; au Villain & à l'Envieux rien ne profite.

Certain Comte, nommé Henri, avait pour Sénéchal (b) un homme dur, avare & brutal. Il fût crevé de dépit, je crois, s'il eût vû son Seigneur faire du bien à quelqu'un. Ce n'était pas au reste qu'il fût extrêmement attaché à sa personne, ou zélé pour ses intérêts; le fripon au contraire le volait tant que

durait la journée , & n'était occupé qu'à escamoter vin , poulets & chapons , pour aller tout seul dans la dépense s'empiffrer comme un pourceau. Mais tel était son caractère ; il ne voulait que pour lui seul. Cette humeur revêche occasionnait quelquefois , sur - tout quand il arrivait des étrangers au château , des scènes divertissantes dont s'amusait le Comte. Ceux qu'elles regardaient n'en riaient pas d'aussi bon cœur ; & il n'y avait aucun d'eux qui n'eût donné volontiers bien des choses pour voir le bourru corrigé comme il le méritait.

Un jour Henri qui était noble & généreux , annonça qu'il tiendrait Cour plénière , & il la fit publier dans tout son voisinage. Chevaliers , Dames , Ecuyers , il y vint un monde prodigieux. La fête fut somptueuse ; par-tout les portes ouvertes , par-tout des tables dressées , & la plus grande profusion. Il ne faut pas demander quelle fut dans ce jour l'humeur du Sénéchal. » Ces gueules affamées , disait-il en grondant , n'ont peut-être pas une fois dans l'année mangé tout leur appétit ; elles viennent ici se souler à

» nos dépens. Courage, Messieurs; prenez,
» demandez, n'ayez pas honte : on voit bien
» que vous n'êtes pas chez vous ».

Dans ce moment entra un Bouvier crasseux & mal peigné, nommé Raoul, qui revenait de la charrue. « Que vient faire ici
» ce gredin, demanda l'ordonnateur en colère ? — Eh ! parbieu, répondit le Villain,
» j'y viens manger, puisqu'on y régale ». Et en même-tems il pria le Sénéchal de lui faire donner une place, car il n'y en avait pas une seule de vide ; tout était pris. L'autre furieux, lui allongea de toute sa force un coup de pied dans le derriere : tiens, lui dit-il, assieds-toi là-dessus, je te prête ce siege (c). Cependant quand il eut réfléchi que si le Comte venait à être instruit de cette violence, il pourrait lui en faire des reproches, il voulut appaiser un peu le Bouvier, & fit signe qu'on lui donnât à manger. Raoul affectant de rire, mais dans son ame très-résolu de se venger s'il le pouvait, se retira dans un coin, où il s'arrangea comme il put ; & après avoir bien bu, bien mangé, il passa dans la salle.

Le Comte venait d'y faire entrer les Mé-

nétriers & les Jongleurs pour amuser l'assemblée; & afin de les exciter à bien faire, il avait promis sa belle robe neuve d'écarlate à celui d'entr'eux qui ferait le plus rire. Tous aussi-tôt se piquant à l'envi de se surpasser, on vit les uns conter des fabliaux ou chanter, les autres faire des tours de passe-passe; celui-ci contrefaire l'ivrogne, celui-là le niais; d'autres représenter des querelles de femmes; chacun enfin s'ingénier à qui imaginerait quelque chose de plus plaissant (d). Raoul debout au milieu de la salle, sa serviette en main, s'amusait à les regarder & riait de tout son cœur. Mais quand tout fut fini, il s'approcha du Sénéchal qui était auprès du Comte; & lui lançant dans les fesses à son tour un tel coup de pied qu'il lui fit donner du nez en terre, il ajouta : « Sire, » voilà votre serviette & puis votre siege » que je vous rends : rien n'est tel que les » honnêtes-gens, voyez-vous; avec eux rien » n'est perdu ».

Cependant la chute du Sénéchal avait fait jeter un cri à l'assemblée. Les domestiques étaient accourus, & déjà ils s'apprétaient à

emmener le Villain pour châtier son manque de respect, quand le Comte le faisant approcher, lui demanda pourquoi il avait frappé son Officier. « Monseigneur, répondit Raoul, » on m'a dit que je pouvais faire aujour- » d'hui bonne chère au château ; & j'y suis » venu, puisque c'est un effet de votre bon- » té (e). Mais les autres avaient été plus » alertes que moi. J'ai donc prié monsieur » votre Sénéchal qu'il me procurât une pe- » tite place, & lui qui est fort poli m'a fait » tout de suite présent d'un coup de pied, » en disant qu'il me prêtait ce siege-là. A » présent, que j'ai mangé & que je n'ai plus » besoin de son siege, je suis venu le lui » rendre : & je vous prends à témoin, Mon- » seigneur, que je n'ai plus rien à lui ; car, » quoi qu'un pauvre homme, j'ai de la conf- » cience. Si pourtant il en voulait encore » un pour le louage du sien, il n'a qu'à dire, » me voilà tout prêt » ?

A ces mots le Comte & tous les specta- teurs éclaterent de rire. Le Sénéchal pen- dant ce tems se grattait le derriere ; & son air décontenancé ajoutait encore au comique

de la scène. Enfin, on rit si fort & si longtemps que le Comte adjugea sa robe à Raoul, & que les Jongleurs eux-mêmes convinrent qu'il l'avait méritée.

En s'en allant, le Villain faisait cette réflexion. « On dit communément que pour faire » quelque chose dans ce bas monde, il faut » sortir de chez soi. Le proverbe a parbleu » raison : car si je n'étais pas venu ici, je » n'aurais pas cette bonne robe qui me vau- » dra bien de l'argent. »

N O T E S.

(a) On a déjà vu assez de ces débuts triviaux & imposans, pour n'être point dupe de celui-ci, qui assurément ne pouvait plus mal remplir ce qu'il annonce.

(b) Le Sénéchal était ce que dans certains endroits on appelait *Bailli*. (Il en sera parlé plus bas.) Celui-ci est en même tems Maître-d'Hôtel, & il a les clefs de la dépense, parce que les Seigneurs qui n'étaient pas assez riches pour avoir tous les officiers que comportait un grand état, & qui par vanité voulaient en avoir au moins les titres, donnaient à la même personne plusieurs emplois.

(c) Dans l'original il s'agit d'un soufflet, & non d'un

coup de pied. Le Sénéchal dit à Raoul qu'il va lui donner un *buffet* pour s'asseoir, & en même tems il lui donne un *bufet*, c'est-à-dire, en vieux langage, un *soufflet* sur la joue. C'est sur cette équivoque de mots que roule la plaisanterie du Conte. On sent bien que n'ayant pu la faire passer dans notre langue, il m'a fallu y suppléer par quelque chose d'équivalent. En conséquence j'ai changé le titre, qui dans le manuscrit est intitulé, *le Dit* (la plaisanterie) *du Buffet*.

(d) La Chronique d'Albéric, parlant du mariage de Robert, frere de Saint Louis, en 1237, avec Mathilde, fille du Duc de Brabant, dit qu'aux quatre coins de la salle étaient des Ménestriers qui montaient des bœufs habillés d'écarlate, & cornaient à chaque service. C'était-là joindre à la fois la magnificence à la plaisanterie. Le manuscrit du Roi, n° 7588, nous représente, dans une occasion à peu-près pareille, des chiens dansant, des singes allant à cheval, un ours faisant le mort, une chevre jouant de la harpe. Un autre parle de Jongleurs qui contrefaisaient le chien ou le chat. Quelquefois ces bouffons imaginaient une querelle; & après s'être dit bien des injures, ils finissaient par se battre. Le *Dit des Hérauts*, par Baudouin de Condé, (les Ménestriers étaient appelés Hérauts, parce qu'à cause de leur voix forte, on les employait à faire les proclamations dans les tournois & les cérémonies), n'est que l'histoire fort détaillée d'une de ces scènes. Le Poète s'y glorifie d'avoir été le battant & d'avoir reçu du Seigneur qu'il avait amusé vingt sous en argent avec

un *garde-corps* (sorte de robe avec des manches) & un chaperon de *camelin* (camelot), tandis que le battu n'avait eu que des *draps de lin* (du linge , des chemises). On pourra juger , par ce peu d'exemples , de la maniere dont s'amusaient nos peres quand ils voulaient bien rire. J'aurais peur qu'on ne se moquât d'eux bien davantage encore , si je rappellais ici nos fêtes modernes , nos bals parés , nos banquets royaux , &c ; mais au moins dans toutes les descriptions que j'ai vues de leurs divertissemens grossiers , j'ai remarqué une chose qui fait plaisir ; on y trouve toujours , & *ils riaient*.

(e) Les gens du peuple qui dans tous les siècles ont dû nécessairement avoir , par le défaut de leur éducation , un langage corrompu & un patois à eux , chez les Fabliers n'ont rien de tout cela. Le Bouvier & le Roi y parlent absolument la même langue. Je ne fais à quoi attribuer ce défaut de costume , si ce n'est à l'ignorance de ces Poëtes , qui ne connaissant point les bienséances de style , ont fait parler tout le monde comme eux.

On remarquera aussi que dans les Fabliaux on ne donne jamais à personne des titres honorifiques en lui parlant. Les Rois , les Grands , les Chevaliers , sont appelés sire ou messire , & voilà tout ; du reste point d'altesse , de majesté , &c. Ces raffinemens de flatterie étaient encore inconnus alors dans la bouche des sujets , quoique depuis long-tems les Papes , les Evêques , les Grands les employassent par politesse en écrivant aux Rois , & que ceux-ci eux-mêmes s'en servissent dans leurs lettres & diplômes en parlant de leur personne.

LES DEUX MÉNÉTRIERS.

A ce que vient d'apprendre sur les Ménétriers le Conte précédenc, je demande la permission d'ajouter ici cette piece curieuse, qui, à proprement parler, n'est point un Fabliau, mais qui, en achevant de faire connaître des gens dont il est si souvent fait mention dans cet ouvrage, surprendra, j'en suis sûr, par la quantité presque incroyable de talens qu'on verra qu'exigeait une profession décriée. Cependant comme cet article ne peut gueres être qu'instructif, & qu'il consistera presque tout entier en discussions, je conseille à ceux qu'intéresse faiblement l'histoire de notre ancienne poésie, de l'omettre en entier, ou tout au plus de s'arrêter à la Pastourelle qui se trouvera parmi les notes.

EXTRAIT.

DEUX troupes de Ménétriers se rencontrent dans un château, & veulent, comme on l'a vu plus haut, amuser le Seigneur par une querelle. L'un d'eux se détache de sa troupe, il va insulter un Ménétrier de l'autre bande; & après lui avoir reproché d'avoir tout l'accoûtrement d'un gueux, d'être un ignorant qui jamais ne méritera le don

d'une robe neuve, & autres gentilleses pareilles que j'omets, parce qu'elles n'apprennent rien, il se vante de valoir mieux que lui; & entre, pour le prouver, dans le détail de tous ses talens. Il peut, dit-il, *conter en Roman & en Latin*; il fait plus de 40 *Lais*, & des *Chansons de geste*, & toutes les chansons possibles qu'on imaginera de lui demander. Il connaît aussi les *Romans d'aventure*, & en particulier ceux de la *Table-ronde*. Il fait enfin *chanter* beaucoup de Romans, tels que Vivien, Renaud le Danois, &c. & *conter* Flore & Blanchefleur. Je m'arrête un instant pour donner sur tout ceci quelques éclaircissemens, ou proposer mes conjectures.

Quoiqu'après tout il pût très-bien se faire qu'un Ménétrier sût le Latin, & fût par conséquent en état de composer des Contes dans cette langue, je suis convaincu pourtant qu'on s'en gardait bien. J'en ai vu très-peu au moins dans tous les dépouillemens que j'ai faits; & l'on conviendra sans peine qu'il n'y avait pas assez de gens capables de les entendre, pour qu'ils fussent bien communs. Ainsi ce dont se vante le querelleur ne se

rait ici qu'une forfanterie pure, ou qu'une es-
pece de cartel qu'il propose, & se fait fort
de soutenir quand on voudra.

Il a été parlé des *Lais* à l'occasion de ce-
lui de *Lanval*.

Ces *Chansons de geste*, distinguées ici des
autres chansons ordinaires, sont probablement
ce qu'Albéric appelle *Heroica cantilenæ*, c'est-
à-dire, celles qui célébraient les *gestes* & ac-
tions des preux Chevaliers, soit fabuleux,
soit véritables. De ce nombre était la chan-
son de Rolland dont il a été parlé plus haut.
Elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Mabillon
en a publié une en ancien langage Teuton, fai-
te sur Louis III, à l'occasion d'une victoire
que ce Prince remporta en 881, sur les Nor-
mands, & qui a de grandes beautés. J'en ai
trouvé plusieurs autres du même genre chez
nos Poètes, & en particulier une sur la victoi-
re de S. Louis à Taillebourg, que je me serais
fait un plaisir de citer comme modèles; mais
elles sont si niaises & si plates qu'il a fallu y
renoncer, & celle de Louis III m'est interdi-
te, étant en langue étrangère.

Les *Romans d'aventures* sont sans doute les
Romans de Chevalerie, & sur-tout ceux dont

les héros étaient Chevaliers errans ; comme les prétendus Paladins d'Artus.

On voit par ce passage qu'il y avait des Romans qui n'étaient que *contés* (car *Flore & Blanchefleur* est un Roman ;) mais on y voit aussi , & je pourrais en donner d'autres preuves , qu'il y en avait qu'on *chantait*. Or maintenant qu'était ce chant dont on ne trouve aucun monument dans les manuscrits ? Est-il vraisemblable qu'on ait jamais pu se résoudre à mettre en musique , ou entreprendre de chanter des ouvrages dont les plus courts ont deux ou trois milliers de vers ? Sur ces difficultés , voici ma conjecture. L'auteur de Gérard de Roussillon dit à la tête de son Roman qu'il l'a fait *sur le modele de la chanson d'Antioche* , & que ses vers ont la même mesure. Cela veut dire , selon moi , que son Poëme peut se diviser par couplets , ainsi que cette chanson , & ces couplets se chanter de même. Ainsi quand on demandait à un Ménestrier *Gérard de Roussillon* , il choisissait (comme autrefois les Rapsodes Grecs ,) un morceau particulier , une aventure , un combat , & le chantait sur l'air de la prise d'Antioche. C'était probablement la même chose pour les

autres Romans *chantés*, & sans doute chacun avait un air qui lui pouvait convenir. Je sens qu'on me peut faire encore sur tout ceci plus d'une difficulté; mais le sujet n'est pas assez important pour que je m'y arrête davantage; & encore une fois je ne donne mon explication que comme une conjecture qui ne manque pas de vraisemblance. Retournons au Ménétrier.

Il finit l'énumération de ses talens par quelques plaisanteries, & prétend que s'il a pris le métier qu'il fait, ce n'est pas qu'il n'en ait beaucoup d'autres capables de lui procurer une fortune considérable : car il fait très-bien cercler un œuf, saigner les chats, ventouser un bœuf, & couvrir les maisons en omelettes. Il fait faire aussi des coëffes à chevres, des brides à vaches, des gants à chiens, des hauberts à lievres, des fourreaux pour trépieds, des gâines pour serpes; & si on lui donnait deux harpes, il se sent capable de faire une musique telle qu'on n'en aurait jamais entendu de pareille. Enfin après quelques nouvelles injures, il conseille au Ménétrier qu'il a attaqué de sortir du château sans se faire prier; le méprisant trop, dit-il, pour

se deshonorer lui & ses camarades à frapper un homme si méprisable.

Celui-ci le ravale à son tour, & lui demande comment il ose se dire bon Ménétrier, lui qui ne fait ni Contes ni Dits agréables. (Les *dits* sont tantôt des moralités ou des morceaux d'instruction, tantôt un Fabliau qui contient un bon mot ou une plaisanterie, tel que celui qu'on vient de lire & qui en porte le titre.) Pour moi, dit-il, je ne suis pas de ces ignorans qui ne savent que faire le chat, le niais, l'homme ivre, ou dire des sottises à leurs camarades; je suis du nombre de ces bons *Trouveurs* qui inventent tout ce qu'ils disent.

Je ^{joueur}
Ge sui juglere de viele;
Si sai de muse & de fressele;
Et de harpe & de chiphonie,
De la gigue, de l'armonie,
^{du}
Et el salteire, & en la rote.

Il a déjà été remarqué que la *Vielle* des Fabliers est notre *violon* d'aujourd'hui, & que leur *Rote* est une sorte de *guitarre*. Je trouve ailleurs dans une chanson, où il s'agit d'un berger, qu'il *chalemele de la Muse au gros bourdon*

bourdon. La Muse est donc la *cornemuse* de nos payfans, ou bien notre *musette* ; car toutes deux ont un *bourdon* & un *chalumeau*.

Le *Fretel* ou *Fretiau* est cette flûte composée de sept tuyaux inégaux, que les anciens mettaient entre les mains du dieu Pan, & qu'on connaît sous le nom de *flûte des chauderonniers*. Il en est souvent fait mention dans les chansons de bergers, & c'est l'instrument qu'on leur prête avec le *Pipeau*, la *Muse* & le *Chalumeau*.

Je n'ai pu trouver d'éclaircissement sur la *Chiphonie*, qui ailleurs, chez nos Poètes, est nommée *Cyfoine*, *Sifoine*, *Symphonie*. Du Cange rapporte des citations qui prouvent que c'est un instrument à vent, & d'autres par lesquelles on voit que c'était une espèce de tambour, percé dans le milieu comme un crible, & qu'on frappait des deux côtés avec des baguettes. Un autre Auteur prétend, sans aucune preuve, que c'est la vielle. Il paraît par une anecdote de la vie de du Guesclin que cet instrument n'avait pas une grande considération, ou du moins qu'au XIV^e. siècle il

Gloss. au mot symphonie.

était tombé dans le mépris. Le Roi de Portugal, dit l'Historien, avait deux Ménétriers qu'il estimait & vantait beaucoup. Il les fit venir, & ils jouèrent de la *Cyfoine*; mais le chevalier Mathieu de Gournai qui était-là se moqua d'eux, en disant que ces instrumens *en France & en Normandie n'étaient qu'à l'usage des mendiants & des aveugles, & qu'on les y appelait instrumens Truands.*

J'ignore ce que c'est que l'*Armonie* & la *Gigue*. Je trouve dans quelques Auteurs que cette dernière est une espèce de flûte. Le Dictionnaire de la *Crusca*, qui en parle d'après le Danté, la donne comme un instrument à cordes.

Le *Salteire* est notre psaltérion ou timpanon. Il est appelé *Saltérion* dans le Roman du Brut, qui, parlant d'un Musicien fameux, & nommant tous les instrumens dont il savait jouer, met dans le nombre celui-ci, & en ajoute deux autres qui ne sont pas dans la liste qu'on vient de voir; la *Lyre* & le *Chorom*. Cette lyre était-elle une de celles des Anciens? Je l'ignore. Tout ce que je puis dire sur le *Choron*, c'est que c'était un instru-

ment à cordes. L'Auteur de la vie de Louis III. Duc de Bourbon (mort en 1419.) dit qu'on lui trouva le corps ceint, par pénitence, d'une corde à fouet & d'une corde de *Choron*.

Notre Ménétrier ajoute:

Je suis *chançon*
 Sai ge bien chanter une note;
Fabliaux
 Ge fai Contes, je fai Fableax,
beaux dits nouveaux
 Ge fai conter beax diz noveax,
vieilles nouvelles
 Rotruenges viez & noveles,
 Et servantois, & pastoreles.
d'amour
 Si fai porter conseil d'amors
chapel fleurs
 Et faire chapelez de flors,
d'amoureux
 Et çainture de druerie
courtoisie
 Et beau parler de cortoisie.

Les derniers vers n'ont pas besoin d'explication. Mais je crois qu'il y aurait aujourd'hui peu de Musiciens qui pussent ou qui osassent se vanter de pouvoir en certains cas conseiller un amoureux, ou lui enseigner la fine fleur des compliments, ou lui faire une couronne galante de fleurs, ou nouer sa ceinture avec grace.

Le Ménétrier cite plus bas les Fabliaux qu'il fait ; je les ai retrouvés , excepté deux , *Richard & M^e Erme* ; ce qui prouve que tous ne nous sont point parvenus.

Les *Rotruenges* étaient des chansons à ritournelle qu'on chantait en s'accompagnant de la *Rote* ; les *Servantois* ou *Sirventes* , des pieces satyriques ; & les *Pastourelles* , celles où il était question d'aventures de bergers ou de bergeres. Ces dernières sont de toutes les plus agréables. Elles offrent de l'action , beaucoup de naturel , un dialogue plein de naïveté ; & si elles étaient plus variées & moins libres , j'eusse entrepris d'en donner un recueil. Mais qui en lit une en a lu mille. Le Poëte sort pour aller se promener , & c'est toujours au printemps ; il trouve une jolie bergere à qui il fait des propositions. Quelquefois elle appelle à son secours les bergers qui le font fuir promptement. Ordinairement elle accepte le marché , dont la conclusion est décrite avec toutes ses circonstances ; & voilà le cannevas de toutes les *Pastourelles*. Cependant pour faire connaître à mes Lecteurs ce genre de poésie , je vais

en donner une dont le dénouement est assez plaisant, & où l'on reconnaîtra d'ailleurs cette chanson d'*Annette & Lubin*, devenue populaire :
Il était une fille.

P A S T O U R E L L E.

« Je me promenais à cheval l'autre jour
» & je suivais le grand chemin, quand à
» l'ombre d'un bosquet j'apperçus jolie ber-
» gere. Joyeux de la rencontre-j'allai aussitôt
» m'asseoir auprès d'elle : Dieu vous gard,
» la belle enfant : depuis le jour que je vous
» ai vue ici, je songe à vous, & je vous
» aime plus que ma propre mere.

» Elle ne se déconcerta pas ; & en me ren-
» dant séchement mon salut ; passez votre
» chemin, dit-elle, & ne venez pas ici me
» faire gronder. Mon pere est-là vis-à-vis
» qui laboure dans ce vallon ; s'il me voyait
» vous parler, il soupçonnerait du mal. —
» Rassurez-vous, la belle ; je ne suis point
» un trompeur, mais un homme qui vous
» aime tant qu'il veut se faire berger avec
» vous. Je vous donnerai peliçon, ceinture
» à deux tours, & surcot d'écarlate. Nous

» ferons riches d'amour, nous irons ensemble
 » cueillir la violette, & vous ferez plus gaie
 » que l'alouette à l'aube du jour. — Sire,
 » vous m'avez persuadée, & je consens à faire
 » tout ce qu'il vous plaira; mais laissez-moi
 » auparavant aller rassembler mon troupeau,
 » & attendez-moi ici un instant.

» En disant cela, elle entre dans le bois,
 » & il la suit des yeux en lui lançant des
 » œillades tendres. Mais elle rejoint son pere,
 » & l'autre reste-là comme un sot. Maudit
 » soit l'imbécille qui laissa échapper si jolie
 » proie ».

Cette digression nous a fait oublier le Mé-
 nétrier, Après le détail de ses talens comme
 musicien & comme bel esprit, il passe à ceux
 qu'il a pour les tours d'adresse & l'escamo-
 tage.

Bien sai ^{jouer} joer de l'escambot,

Et faire venir ^{l'escarbot} l'escharbot

Vif & ^{sautant} saillant dessus la table.

Et si sai ^{maint} meint beau ^{jeu} jeu de table

Et d'entregiet ^{d'adresse} & d'artumaire ^{de magie}.

Bien fai un enchantement faire. . .

Ge fai ^{jouer} joer des ^{bâtons} baaſteax ,

Et ſi fai joer des ^{couteaux} coſteax ,

Et de la corde , & de la ^{fronde} fonde.

Il ſe vante de plus de ſavoir toutes les *chanſons de geſte* que fait le premier , & d'autres encore , qu'il cite , *Ogier* , *Roland* , &c. & finit de même par quelques plaifanteries. Il connaît, dit-il, tous les bons *Sergens* & les *Champions* renommés de ſon tēms : Augier Poupée qui d'un coup d'épée a tranché l'oreille à un chat : Herbert Tue-bœuf qui d'un coup de point brife un œuf , &c ; & les *Ménétriers* les plus célèbres , Fier-à-bras , Brise-verre , Tourne-en-fuite , Tranche-côte , &c. (ce qui fait voir que les *Ménétriers* ſe donnaient des noms de guerre & des ſobriquets ridicules.) Enfin ſ'adreſſant à ſon rival , il lui conſeille , ſ'il a un peu de honte , de ne jamais entrer dans les lieux où il le ſaura : & vous , Sire , ajoute-t-il , ſi j'ai mieux parlé que lui , je vous prie de le mettre à la porte , & de lui prouver ainſi que c'eſt un ignorant.

LES DEUX BOURGEOIS ET LE VILLAIN.

DEUX Bourgeois allaient en pèlerinage (*a*). Un Payſan qui ſe rendait au même terme ſ'étant joint à eux dans le chemin, ils firent route enſemble, & réunirent même leurs provisions (*b*). Mais à une demi-journée de la *maison du Saint*, elles leur manquerent, & il ne leur reſta plus qu'un peu de farine, à peu-près ce qu'il en fallait pour faire un petit pain. Les bourgeois, de mauvaiſe foi, comploterent de le partager entr'eux deux, & d'en frustrer leur camarade qu'à l'air groſſier qu'il avait montré, ils ſe flattaient de duper ſans peine. « Il faut que nous prenions notre » parti, dit l'un des citadins; ce qui ne peut » ſuffire à la faim de trois perſonnes peut » en raffaſier une, & je ſuis d'avis que le » pain ſoit pour un ſeul. Mais afin de pou- » voir le manger ſans injuſtice, voici ce que

« je propose. Couchons-nous tous trois, fai-
» sons chacun un rêve , & que le repas soit
» pour celui qui aura eu le plus beau ». Le
camarade , comme on s'en doute bien , ap-
plaudit beaucoup à cette idée. Le Villain même
l'approuva , & feignit de donner pleinement
dans le piège. On fit donc le pain , on le mit
cuire sous la cendre , & l'on se coucha. Mais
nos Bourgeois étaient si fatigués qu'involon-
tairement bientôt ils s'endormirent. Le Ma-
nant , plus malin qu'eux , qui n'épiait que ce
moment , se leva sans bruit ; il alla manger
le pain , & revint se coucher.

Cependant un des Bourgeois s'étant ré-
veillé , & ayant appelé ses deux compagnons :
« Amis , leur dit-il , écoutez mon rêve. Je
» me suis vu transporté par deux Anges en
» enfer. Long-tems ils m'ont tenu suspendu
» sur l'abîme du feu éternel. Là , j'ai vu les
» tourmens Et moi , reprit l'autre , j'ai
» songé que la porte du ciel m'était ou-
» verte : les Arcanges Michel & Gabriel , après
» m'avoir enlevé par les airs , m'ont conduit
» devant le trône de Dieu. J'ai été témoin
» de sa gloire » ; & alors le songeur com-

mença à dire des merveilles du paradis, comme l'autre en avait dit de l'enfer.

Le Villain pendant ce tems, quoiqu'il les entendît fort bien, feignait toujours de dormir. Ils vinrent le réveiller. Lui, affectant l'espece de ~~saifissement~~ d'un homme qu'on tire subitement d'un profond sommeil, demanda avec un ton effrayé; « Qui est-là? — Eh! »
 » ce sont vos compagnons de voyage. Quoi!
 » vous ne nous connaissez plus? Allons, le-
 » vez-vous, & contez-nous votre rêve. —
 » Mon rêve! Oh! j'en ai fait un singulier,
 » & dont vous allez bien rire. Tenez, quand
 » je vous ai vus transportés, l'un en para-
 » dis, l'autre en enfer, moi j'ai songé que
 » je vous avais perdus, & que je ne vous re-
 » verrais jamais. Alors je me suis levé, &
 » ma foi, puisqu'il faut vous le dire, j'ai été
 » manger le pain ».

*Se trouve dans les Facéties & mots subtils en fran-
 çais & en Italien, fol. XXIV.*

Dans les Facétieuses Journées, p. 152.

Dans les Contes du sieur d'Ouville, t. 1, p. 363.

Dans les Scelta di facezie cavate da diversi autori,

p. 112 , il s'agit de trois Théologiens qui n'ont qu'un œuf à partager. Ils proposent de l'adjuger à celui qui dira le plus beau passage de l'Écriture. Le plus fin des trois l'avale, en disant consummatum est.

Se trouve ainsi répété dans les Contes du sieur d'Ouville, tom. 2, p. 253.

Dans Giraldi, au lieu de deux Bourgeois & d'un Paysan, c'est un Soldat avec un Astrologue & un Philosophe, IV. Journ. Nov. III.

Dans les Nouveaux Contes à rire, p. 273, il s'agit d'un Espagnol & d'un Gascon.

N O T E S.

(a) La dévotion des pèlerinages, l'une de celles qui n'engagent point à devenir meilleur, & faite pour réussir en France, parce qu'elle exerçait l'inquiétude naturelle & la mobilité qu'on reproche à la nation, y était devenue fort à la mode ; & elle est l'origine de ces hospices qui subsistent encore dans mille endroits du Royaume. Les pèlerins jouissaient de beaucoup de privilèges ; ils étaient regardés comme des personnes sacrées ; & l'on a vu dans le *Lai de Gruélan* que c'était un des objets sur lesquels s'exerçait la bienfaisance des grands Seigneurs. Chez les Romanciers, quand quelqu'un veut pénétrer, sans crainte d'être arrêté, dans un camp ennemi ou dans une ville assiégée, il se déguise en pèlerin. *Tout le monde allait aux lieux de dévotion, dit l'Abbé de Fleury, même les Princes & les*

Mœurs des Rois'. Le Roi Robert passoit les Carêmes en pèlerinage, & fit le voyage de Rome. Les Evêques ne faisoient point de difficultés de quitter leurs Eglises pour ce sujet. Le pèlerinage de Jérusalem devint entr'autres très-fréquent vers l'an 1033. De là vinrent les Croisades : car les Croisés n'étaient que des pèlerins armés & assemblés en grandes troupes. L'Auteur ajoute que dès le onzième siècle on se plaignait des abus qu'entraînaient ces pieux voyages. Des Prêtres & des Clercs criminels se prétendaient purgés & réhabilités. Les Seigneurs en prenaient occasion de faire des exactions sur leurs sujets, & c'était un prétexte aux pauvres pour mendier & vivre vagabonds.

(b) Les auberges ne se trouvant gueres que dans les villes, & étant infiniment rares dans les campagnes, où il n'y avait presque que des châteaux isolés ou des villages peuplés de Serfs, les voyageurs, sur-tout ceux de la classe du peuple, qui n'avaient point la ressource de pouvoir aller se présenter dans les gentilhommières, étaient obligés de porter en route avec eux leurs provisions. C'est ce défaut d'hôtelleries qui engagea la plupart des anciens fondateurs d'Ordres à prescrire par leur règle l'hospitalité, & beaucoup de personnes dévotes à fonder des hôpitaux pour les voyageurs & les pèlerins. Charlemagne dans ses Capitulaires avait défendu de leur refuser le couvert, le feu & l'eau.



LE REVENANT.

Par Pierre
d'Anfol.

SANS un plus long préambule, je vais vous conter une aventure arrivée n'aguères en Normandie à un Chevalier.

Il voulait faire sa mie d'une grande Dame, épouse d'un riche Seigneur Châtelain (a); & dans ce dessein il employa long-tems, sans se décourager, tout ce qu'il put imaginer de moyens pour l'instruire de son amour, & parvenir à lui plaire. Vous ennuyer de tout ce détail, c'est ce que je ne ferai point. Je vous dirai seulement qu'il la pressa tant, qu'un jour enfin elle lui demanda comment il pouvait se flatter d'obtenir son cœur, lui qui n'avait encore fait pour elle aucune de ces actions éclatantes capables de rendre sensible une femme qui s'estime. « Vous voulez que je vous aime, ajouta-t-elle en souriant; eh bien, sachez que jamais je n'aurai d'ami que celui dont je pourrai hautement me glorifier, & qui par plus d'un beau

» fait d'armes , m'aura montré comment sied
» dans ses mains la lance & l'écu. Agréez
» donc , Madame , répondit le Chevalier ,
» que pour vous fournir les moyens de vous
» en convaincre , j'indique avant peu un tour-
» nois à la porte de votre château , & que
» ce soit votre époux même que j'y défie.
» Vous pourrez de vos fenêtres apprécier
» les coups , & juger enfin par vos yeux
» qui de nous deux est le plus digne de
» posséder votre cœur ».

La Chatelaine le lui permit, & d'après cet aveu il fit annoncer un tournois, où fut invitée, à plus de dix lieues à la ronde, toute la noblesse de la contrée. Jamais on ne vit assemblée plus nombreuse, & jamais on n'en vit une plus redoutable & plus imposante. Vous n'eussiez pu vous empêcher de trembler, quand parut dans la lice cette foule de braves, le haubert sur le corps, & le heaume en tête. Ils se partagerent en deux troupes qui allèrent chacune se placer à leur poste en attendant le moment du combat. Le tournois devait s'ouvrir par le défi de l'amant & de l'époux. Ils sortirent des rangs; & la

lance au poing, dressés sur leurs étriers, & la tête enfoncée sous l'écu, au signal donné ils s'élancerent l'un sur l'autre avec le bruit & l'impétuosité de la foudre. Tous deux s'atteignirent ; & d'une telle force, que le mari, enlevé avec la selle & les sangles de son cheval, fut jetté au loin sur le sable. Quant au Chevalier il ne parut pas plus ébranlé qu'un rocher, & la lance de son adversaire se brisa, comme le verre, sur son écu. La Dame qui de ses fenêtres était spectatrice du combat, ne vit qu'avec chagrin sans doute son époux vaincu : mais le vainqueur était son amant, & cette idée la consola.

Que vous dirai-je ? On se mêla ensuite, on se battit avec ardeur, & chacun à l'envi cherchait à se distinguer. Mais *malheur & péché vinrent troubler la fête* : un Chevalier fut tué. Comment & par qui arriva cet accident, je l'ignore. Il suffit au reste pour interrompre le Tournois. On inhuma le mort sous un orme (*b*), & comme d'ailleurs le jour était fort avancé, l'on se sépara.

La Chatelaine qui voulait récompenser son Chevalier & lui tenir parole à son tour,

lui envoya dire de se rendre au château la nuit à une heure qu'elle indiqua. Il n'eut garde d'y manquer , & trouva à la porte une suivante qui l'attendait. Sans lui dire un seul mot , elle le prit par la main , lui fit faire dans l'obscurité plusieurs détours pour n'être vus de personne , & le conduisit dans une chambre où elle le laissa , en le priant de ne point s'impatienter. Mais bien - tôt , soit ennui d'attendre , soit plutôt la fatigue du jour , il s'affoupit.

Obligée d'entrer au lit avec son époux , la Dame ne pouvait s'échapper qu'à la faveur de son sommeil ; & c'est ce qui l'avait retenue si long - tems. Elle accourut enfin , & déjà s'apprêtait à réparer par ses caresses le tourment involontaire qu'elle avait causé à son amant , quand elle le trouva endormi. Il n'est pas possible d'exprimer l'indignation dont la pénétra un manque aussi sensible de respect & d'amour dans un pareil moment. Elle se retira sans prononcer une parole , & l'instant d'après envoya au dormeur sa suivante avec ordre de sortir sur le champ de chez elle , & défense de se trouver jamais dans
les

les lieux où elle pourrait être. La pucelle alla donc l'éveiller. Il se leva en sursaut ; & croyant parler à la Châtelaine , il commença , les yeux encore troublés , à bégayer quelques phrases d'amour & de reconnaissance : « Réservez ces douceurs pour une autre , dit » la Demoiselle ; elles vous feront désormais » inutiles ici ». Et alors elle lui annonça ce qu'elle était chargée de lui dire. Interdit & confus il convint de ses torts ; & sans vouloir excuser une faute inexcusable , il ne songea qu'à la réparer. Une ruse heureuse qui lui vint tout-à-coup à l'esprit , lui en fournit le moyen. Avant de sortir il demanda à voir le mari , prétextant un besoin essentiel de lui parler , & pria la pucelle de lui indiquer la chambre où il reposait. Celle-ci , trompée par le motif qu'on lui alléguait , y consentit. Le Chevalier quitta ses vêtemens , ne garda que sa chemise ; & s'avançant avec grand bruit , l'épée à la main , vers le lit des deux époux , il resta ainsi debout près d'eux , sans remuer & sans proférer une parole. Comme leur coutume était de tenir toutes les nuits une lampe allumée , il pouvait éga-

lement les voir & en être vu. En effet. le Châtelain réveillé par le bruit , aperçut à ses pieds ce phantôme tout blanc , dont il fut d'abord effrayé ; & d'une voix troublée, il s'écria , qui es-tu ? « Rassurez-
» vous , répondit le phantôme ; vous voyez
» une ame souffrante , qui , loin de songer à
» vous irriter contr'elle , ne veut au con-
» traire qu'implorer votre bonté. Je suis le
» Chevalier tué aujourd'hui au tournois. Pu-
» ni d'une faute que j'ai commise il n'y a pas
» long-tems contre Madame , je viens ici lui
» en demander grace , & j'y viendrai toutes
» les nuits jusqu'à ce qu'elle me l'ait accor-
» dée , si vous ne daignez , Sire , vous joindre
» à moi pour la fléchir , & dès ce jour obtenir
» d'elle mon pardon ». Le mari dupe de ce stratagème intercéda de bonne-foi pour le Chevalier , & pria sa femme d'oublier les torts qu'il pouvait avoir eus. Elle avait très-bien reconnu sa voix ; mais elle était encore irritée , & refusa de pardonner. Le Châtelain surpris d'un pareil ressentiment demanda quel était donc ce crime énorme dont le courroux s'étendait jusqu'aude-là du tombeau. « Ma faute

» est grande , sans doute , puisque je ne me
 » plains pas de la punition , répondit le Che-
 » valier ; mais je ne puis la dire , car j'en
 » ferais une plus grande encore , & mérite-
 » rais alors la colere dont on m'accable ».
 Ce dernier trait de prudence & de soumission acheva de désarmer la Dame. « Sire Che-
 » valier , dit-elle , retirez-vous , & allez en
 » paix ; tout vous est pardonné. — C'est la
 » seule chose que je souhaitais , Madame ; &
 » que le ciel en récompense vous accorde
 » une vie toujours heureuse. Mais puisque
 » vous consentez à oublier ma faute , le châ-
 » timent va donc finir aussi , & mon bonheur
 » sans doute ne tardera gueres à commencer ».
 En disant ces mots il se retira , & la Châtelaine qui reconnut alors la ruse ingénieuse de son ami ; se prit à sourire. Ce fut ainsi qu'il regagna son cœur : sans cette adresse il la perdait pour toujours.

*Vergier , t. 1 , p. 176 , a aussi un Conte de Rev-
 nant ; mais les choses s'y passent de concert avec la
 femme. L'amant vient la nuit réveiller l'époux ; il se
 dit son frere mort depuis peu , l'envoie à l'Eglise prier
 Dieu pour lui , & pendant ce tems prend sa place.*

N O T E S,

(a) On nommait ainsi , & celui à qui un haut Baron ou un Souverain confiait le gouvernement & la garde d'un de ses *Châteaux* , & le Seigneur qui possédait une *Châtellenie* ; c'est-à-dire , un fief ayant droit de *château* & de haute-Justice. C'est presque toujours dans ce dernier sens que les Fabliaux emploient le mot de *Châtelain*.

(b) Les Papes , en lançant des anathèmes contre les tournois , avaient défendu d'inhumer en terre-sainte ceux qui étaient tués dans ces combats. Ordinairement même on n'enterrait point du tout les excommuniés. On jetait leurs cadavres dans un champ , & pour en dérober le spectacle & l'odeur aux passans , on les couvrait d'un monceau de pierres.

LAI DE COURTOIS.

« **A**LLONS, allons, debout, c'est assez dor-
 » mi. Il y a long-tems que le rossignol chante,
 » & il fait jour; vous devriez déjà être aux
 » champs avec vos bêtes. — Eh quoi! mon
 » pere, tous les jours me coucher tard &
 » me lever matin; parbleu, si c'est-là la vie
 » que vous me destinez, elle est aussi par
 » trop dure. Je vous sers de mon mieux,
 » & vous me traitez en vrai serf; tandis que
 » mon frere cadet vit près de vous sans rien
 » faire, ou qu'il perd au Trémerel ce qu'a-
 » vec bien des sueurs nous gagnons tous les
 » deux ».

Tel est le début de cette pièce originale, qui n'est rien autre chose que la parabole de l'Enfant Prodigue mise en action. J'en ai peu vues d'aussi mal écrites, & dont la narration fût aussi obscure & aussi diffuse; mais elle a cela de singulier qu'à l'exception de huit ou dix vers, tout s'y trouve ou en dialogue ou en monologue; en un mot, c'est une espece de drame, dans lequel cependant les différentes actions se suivent sans aucune in-

interruption ni changement de scène. Ainsi le Prodiges réduit au plus grand état de pauvreté, forme la résolution de retourner chez son pere ; & dans le vers suivant il est représenté à ses genoux & lui demandant pardon. Une autre singularité digne d'attention est un monologue que l'Auteur a fait en vers Alexandrins, tandis que le reste de la piece est en vers de quatre pieds. Je vais donner l'extrait de ce qui suit. Il amenera quelques remarques importantes que le sujet me donnera lieu de faire sur l'origine du théâtre Français, qu'on doit, je pense, à ce Fabliau. Elles seront suivies de quelques pieces curieuses que je crois inconnues.

Le pere défend son second fils contre les reproches de l'aîné. Cet aîné prend de l'humeur, il veut s'en aller, & demande ce qui lui appartient. Le pere lui donne soixante sous, qu'il accompagne de sages avis sur la maniere de se conduire. L'étourdi, ébloui de cette somme qu'il croit ne devoir jamais finir, part fort content. Dans sa route il entend crier, *bon vin de Soissons à six deniers*

* Mesure de
deux bouteil-
les.

le Lot *. L'Aubergiste l'invite à entrer ; il lui fait des politesses, & lui offre une chambre dans laquelle il trouvera un bon lit fait à la Française, haut de paille & mou de plume, avec un oreiller parfumé de violettes, de l'élec-

tuale & de l'eau rose pour se laver le visage ; enfin toutes les petites recherches qu'on peut désirer. Courtois entre. On lui donne à boire. Enchanté de l'empressement qu'on marque à le servir, il s'applaudit d'avoir entrepris de voyager , & tout en se moquant des avis circonspects de son pere , il trouve *qu'il fait-là meilleur qu'à l'Église*. Un moment après il est accosté par une fille de joie , nommée Perrette , qui lui présente la tasse d'argent pour boire , & lui fait compliment sur ses beaux yeux & sur ses graces. « Que je me trouve » verais heureuse , dit - elle , d'avoir si bel » ami ! Je voudrais qu'il n'eût rien à faire , » & qu'on ne pût trouver en France ni Duc » ni Comte aussi-bien mis que lui ». Survient une autre drôlesse qui , feignant , quoique d'intelligence avec la première , de venir-là par hasard , s'entretient tout bas avec lui du mérite de sa compagne , & le félicite d'avoir rencontré pareille aventure. S'il cherche un cœur sûr & fidele , c'est-là son fait ; il ne saurait mieux trouver. Elles l'agacent. On boit ensemble , & même on ne veut qu'une tasse pour les trois. Les deux co-

quines lui avaient vu de l'argent dans sa bourse, & avaient comploté avec l'Aubergiste de le lui dérober : c'est ce qu'elles font en proposant de jouer à la Mérelle. Pendant le jeu, la bourse est escamotée, & elles disparaissent. L'Hôtelier se présente alors pour demander son paiement. Courtois n'ayant plus rien à donner est dépouillé, & abandonné ainsi sur le grand chemin. Sans argent & sans ressource, il se rappelle, mais trop tard, les avis de son pere, & songe à ce frere qui se trouve dans l'abondance, tandis que lui il va manquer de tout. Un Payfan touché de son état, lui propose de garder ses porcs, & il se trouve trop heureux de l'accepter. Le pain dont il est nourri, est du pain d'orge, rempli de paille.....

Le reste comme dans l'Évangile.

Dans la Bibliothèque du Théâtre Français, t. 1, p. 4, on trouve une pièce de l'Enfant Prodigue, semblable au Fabliau.

Il n'y a gueres que des conjectures à donner sur l'époque & sur la véritable origine du théâtre en France.

On en attribue communément la naissance à la dévotion de quelques particuliers qui s'étant réunis sous le nom de Confreres de la Passion, commencerent, en 1402, à représenter sur des treteaux, dressés dans Paris à l'Hôtel de la Trinité, des sujets de piété qu'on appella Misteres. MM. Parfait & Beauchamps, font remonter l'époque de notre scène jusqu'aux Troubadours; & parce que les Poëtes Provençaux, ainsi que les Jongleurs, ont été quelquefois appelés Comies, par un abus de termes aussi répréhensible que l'ignorance même ils inscrivent en tête de leur liste dramatique ces Chanfonniers, tout-à-fait étrangers à notre littérature française, & encore plus à notre littérature dramatique. D'autres trompés par les mots de comédies, tragédies, représentations, qu'on rencontre dans des Écrivains antérieurs aux Troubadours, nous donnent un théâtre dès la seconde race.

Hist. de
Th. Fr.
Rech. sur
le Th.

Iliacos intra muros peccatur, & extra.

Les premières piéces dramatiques connues & imprimées sont, sans contredit, les Misteres. Il y en a eu cependant de représentées dans Paris avant celles des Confreres de la Passion. Une vieille Chronique en vers¹¹ parlant de la fête que donna Philippe-le-Bel en 1313, à l'occasion de la Chevalerie conférée à ses enfans, dit que pendant les quatre jours que durerent les réjouissances, on eut différens spectacles qui représentaient Adam & Eve, les Trois Rois, le meurtre des Innocens, N. S. niant avec sa Mere & mangeant des

¹¹ A la suite
du Rom. de
Fauv. manus.
du R. 6812.

pommes, les Apôtres disant avec lui leurs patenôtres, la Décollation de S. Jean-Baptiste, Hérode & Caïphe en mitre, Pilate lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement, un Paradis dans lequel on voyait quatre-vingt-dix Anges, un Enfer noir & puant où tombaient les réprouvés, & d'où sortirent cent Diables qui allaient saisir des âmes qu'ensuite ils tourmentaient. Parmi ces sujets dévots, le Chroniqueur en compte plusieurs dans un autre genre, tels que des farces satyriques, & des danses ou pantomimes burlesques, destinées probablement à égayer le sérieux de la pièce sainte, en servant d'intermède, ou, selon l'expression du siècle, d'entremets à ses différens actes. Ces entremets étaient des Ribauds qui dansaient & chantaient en chemise, un Roi de la fève, un tournoi d'enfans, un homme sauvage, un loup qui filait, un rossignol & d'autres oiseaux qui chantaient; enfin, la vie entière du Renard, d'abord Médecin & Chirurgien, puis Clerc & chantant une épître & un évangile, puis Évêque, puis Archevêque, puis Pape, & toujours mangeant poules & pouffins. (Il sera parlé plus bas de cette dernière allégorie).

Ces différentes pièces ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais j'en ai découvert trois qui sont antérieures, & que je vais donner ici comme des monumens précieux pour l'histoire du théâtre & de la poésie française. On les doit à nos Fabliers. Ce sont eux qui ont ouvert en France la carrière dramatique; & le genre de leurs ouvrages, faits pour être chantés ou

déclamés par des Ménestriers , devait naturellement les y conduire ; sur-tout quand leurs Contes dialogués , comme ils en ont quelques-uns , offraient le récit alternatif de deux personnages. La tragédie chez les Grecs n'eut point une autre origine. Pour avoir un vrai drame , il ne fallait qu'augmenter le nombre des interlocuteurs , & joindre à ce récit une action. C'est ce qu'a fait à sa manière l'Auteur du Lai qu'on vient de lire ; le plus ancien , au moins si l'on en juge par le style , des ouvrages de ce tems qui offrent quelques traits de physionomie dramatique , & l'Adam , selon moi , de tous les mystères , farces , sotties & moralités , qu'ont produit les trois siècles suivans. Son informe production n'est qu'un cahos où tous les élémens de l'art se trouvent confondus. Trois Auteurs contemporains , Rutebeuf , Jean Bodel & Adam de Le Hale (ce Poète surnommé le Bossu d'Arras , dont on lira ci-après un morceau intitulé le Mariage) , donneront les premiers , chacun à leur manière , quelque arrangement & quelque forme à ces principes bruts & grossiers. Dans la pièce de Rutebeuf qui va suivre , on trouvera des personnages clairement désignés , des scènes distinctes , une action qui marche & qui amène un dénouement. Il est vrai qu'on ne pourra gueres s'empêcher de rire quand on verra en quoi consistent ces distinctions de scènes , plus ridicules encore que le sujet & que le choix de quelques-uns des personnages ; mais ainsi dans son enfance marche l'esprit humain. Aujourd'hui que l'industrie & les arts nous

ont procuré mille commodités superflues , nous nous moquons du tems où nos aïeux marchaiens nus pieds. Cependant celui qui le premier alors s'avisa de creuser un morceau de bois pour s'en faire une chaussure , était assurément un homme fort supérieur à ses contemporains.

LE MIRACLE DE THÉOPHILE.

Par Rute-
beuf.

*Moralité avec personnages , tirée du manuscrit de la
Bibl. du Roi , n° 7218 , fol. 198 , vers. col. 1.*

PERSONNAGES.

LA SAINTE VIERGE.

L'ÉVÊQUE DE SICILE.

THÉOPHILE, *Sénéchal du dernier Evêque.*

PIERRE,

THOMAS,

PINCEGUERRE,

} *Officiers de l'Evêque.*

SALATIN, *Magicien.*

SATAN.

EXTRAIT.

MONOLOGUE de Théophile , qui , destitué de sa place de Sénéchal par son nouvel Evêque , se plaint de la misère où il se trouve. Il a tout donné aux pauvres , & voit sa famille exposée à mourir de faim. Il souhaite

pour instruire les Fideles de la méchanceté de l'ennemi commun, la lit publiquement en chaire, & finit par faire chanter un *Te deum*.

Afin de ne pas interrompre le récit, je n'ai point voulu parler de la division des différentes scènes. Elles sont désignées par ces paroles du Poëte. Ici vient Théophile à Salatin. Or se départ Théophile de Salatin. . . . Ici parole Salatin au Diable. . . . Or vient le Diable qui est conjuré. Théophile revient à Salatin, &c. &c. La piece est en vers de quatre pieds ; mais l'Auteur en change la forme plusieurs fois. On a vu qu'elle était celle du second monologue ; elle est encore employée plus bas au moment où la Vierge vient dans la Chapelle. Les regrets de Théophile, quand il reconnaît son crime, sont exprimés en douze strophes ou couplets de quatre vers Alexandrins chacun. La priere qu'il fait à la Vierge est de neuf strophes en vers de trois pieds, & l'exhortation enfin de l'Évêque au peuple en contient cinq de quatre vers sur une rime féminine.

J'ai tiré la piece suivante d'un manuscrit de M. le Duc de la Valliere, que m'a communiqué l'homme de lettres savant & officieux à qui est confiée cette riche Bibliotheque que ses soins ont formée. Les vers ici sont, comme dans le Miracle de Théophile, de différentes formes : tantôt ils ont huit syllabes, tantôt six, tantôt douze. Quelquefois les rimes y sont croisées

féés ; quelquefois elles sont croisées & redoublées. L'Auteur a donné à son drame le titre de Jeu, nom que porte aussi la pastorale qui suivra, & que portaient probablement les pièces dramatiques, parce qu'elles se jouaient par les Ménestriers.

N O T E.

(a) Quiconque recevait ou entraît en possession d'un Fief, devait faire hommage au Seigneur, & par cette cérémonie il devenait *son homme*. On faisait hommage à genoux, la tête nue, sans épée & sans éperons, les mains jointes & enfermées dans celles du Suzerain qui était assis & couvert ; le serment prononcé, celui-ci donnait l'investiture du Fief & baisait son vassal sur la bouche. Presque toutes les terres en France étant féodales, il y avait très-peu de grands terriens qui ne reçussent & fissent tour-à-tour plusieurs hommages. Le Roi lui-même le devait à ses propres sujets quand il tenait d'eux quelque Fief. On lit dans Brussel des Actes de Philippe - Auguste, où ce Prince reconnaît que les Evêques de Téroüenne & d'Amiens l'ont dispensé de l'hommage auquel il était tenu vis-à-vis d'eux. S'il n'y a point de preuves que nos Rois l'aient fait en personne, il y en a qu'ils l'ont fait faire quelquefois par procureur. Il en était de même du service pour la terre, quand le cas l'exigeait : ils nommaient alors

*Differt. sur
l'Etat des
pers. en Fr.
par M. l'Abb
de Gourcy,
p. 280.*

un ou plusieurs Nobles pour l'aquitter, & cette Jurisprudence se trouve confirmée à l'égard de Philippe-le-Bel, par un Arrêt de la Cour des Grands Jours de Champagne, en 1186. Ce sont encore là de ces vérités que peu d'Historiens ont le courage d'avouer, tout indifférentes qu'elles sont aujourd'hui.

LE JEU DE S. NICOLAS.

Par Jean Bodel.

PERSONNAGES.

UN ANGE.

SAINT NICOLAS.

UN CHEVALIER Chrétien.

UN VIEILLARD Chrétien.

Plusieurs Chrétiens.

TERVAGANT, l'un des Dieux prétendus des Mahométans.

LE ROI d'Afrique.

SON SÉNÉCHAL.

Les Amiraux	}	DE COISNE.
		D'OLIFERNE.
		DE L'ARBRE-SEC.
		D'ORGANIE.

AUBERON, Courier.

CONNART, Crieur public.

UN TAVERNIER.

CAIGNE, Garçon du Tavernier.

CLIQUET,	}	Voleurs
PINEDÉ,		
RASOIR,		
DURANT, Géolier.		

UN PREMIER ACTEUR.

« SEIGNEURS, & vous, Dames, écoutez-
 » nous. Nous voulons aujourd'hui vous en-

» tretenir de Saint Nicolas le Confesseur ,
» qui a fait tant de beaux miracles , lesquels
» sont vrais ».

« Il y avait jadis un Roi qui faisait la guerre
» aux Chrétiens , & les désolait par des in-
» cursions journalières sur leurs terres. Un
» jour qu'ils n'étaient point sur leurs gardes ,
» il les surprit , & en tua ou enleva un grand
» nombre. Parmi ces derniers se trouvait un
» vieillard respectable. Saïsi au moment qu'il
» était en prières devant une statue de Saint
» Nicolas , il fut , avec la statue , présenté
» au Roi païen. Villain , lui dit le Prince ,
» tu as donc confiance dans ce morceau de
» bois ? Sire , répondit le prud'homme , c'est
» l'image d'un Saint que j'honore. Jamais
» homme ne s'est recommandé à lui , qu'il
» n'en ait été secouru aussi-tôt : jamais on
» ne lui a rien confié , qu'on ne l'ait
» trouvé peu de tems après multiplié
» avec profit. Eh bien , je vais lui confier
» mon trésor , répartit le Roi. Je verrai s'il
» le fait multiplier ; mais s'il y manque , c'est
» à toi que je m'en prends , & tu peux t'at-
» tendre à être lardé. Alors il envoya le

» prud'homme en prison , & fit coucher l'i-
 » mage du Saint dans le coffre où était son
 » trésor. Mais pendant la nuit le coffre ayant
 » été enlevé, le Roi furieux fit maltraiter
 » le vieillard. Celui-ci invoqua l'assistance de
 » son protecteur; & le Saint qui ne voulait
 » pas l'abandonner alla trouver les voleurs
 » qu'il avait exprès endormis , & les obligea
 » de rapporter le trésor. Touché du pro-
 » dige , le Roi se convertit , & se fit baptiser
 » avec ses sujets ».

« Voilà , Messieurs , le beau miracle qu'on
 » lit dans la vie du Saint dont demain se cé-
 » lébre la fête. Ne soyez point surpris , car
 » nous allons vous le représenter ; & tel est
 » le sujet de notre jeu. Faites silence , nous
 » commençons ».

*On ne peut nier que ce ne soit là un prologue très-
 distinct , & l'annonce d'une véritable pièce dramatique.
 Cependant comme cette pièce n'est en grande partie
 que le miracle du prologue un peu étendu , qu'elle est
 très-longue & encore plus ennuyeuse , je crois suffisant
 d'en donner un court extrait.*

Le Courier Auberon ouvre la scène en
 souhaitant au Roi une longue prospérité., &

sur-tout le bonheur d'exterminer ses ennemis; mais il lui annonce que les Chrétiens ont fait une irruption sur sa terre. Le Roi surpris ne peut le croire. Son Sénéchal avoue que depuis le jour où Noë fit l'arche, jamais on ne vit pareille hardiesse; néanmoins il est forcé de confirmer la nouvelle, & dit que si on ne repousse au plutôt ces ribauds, tout le pays va être ravagé & brûlé.

L E R O I à son dieu Tervagant.

Fils de p..... Quoi! j'ai fait couvrir d'or ta laide figure, & tu me laisse déshonorer à ce point! Je regrette bien maintenant ce qu'il m'en a coûté pour toi. Je veux te faire fondre, & te distribuer en détail à mes gens... Sénéchal, je suis dans une telle fureur que je ne me possède plus.

L E S É N É C H A L.

Sire, vous ne devriez pas vous permettre vis-à-vis de Tervagant des discours que vous n'oseriez tenir à un Roi, ni même à un Comte. Il ne faut jamais maudire ses dieux. Mais puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que le parti le plus sage dans ce mo-

ment est d'aller, *les genoux & les coudes nus*, implorer le secours de Tervagant, & lui promettre, s'il veut humilier les Chrétiens, vingt marcs d'or pour couvrir ses joues.

L E R O I.

'Allons donc, puisque tu le veux.... Tervagant, j'ai laissé dans mon chagrin échapper contre toi mainte folie ; j'en dis ma coulpe, & te demande grace. Souviens-toi de notre loi, Sire ; accorde-nous ta protection contre ces Chrétiens qui te maudissent, & daignes nous en assurer d'avance par un sourire si je dois les vaincre, ou par des pleurs si je dois en être vaincu. . . . Sénéchal, l'as-tu remarqué comme moi ? Il me semble que Tervagant a ri & pleuré tout-à-la fois. Qu'annonce ce signe ?

L E S É N É C H A L.

Sire, il faut vous fier au ris, vous vaincrez les Chrétiens.

L E R O I.

Soit ; & maudit celui qui parle ou pense autrement. Sénéchal, fais crier le Ban.

D'après cet ordre le Crieur Connart an-

nonce aux vassaux du Roi , qu'il leur est enjoint de se rendre en armes sous ses étendarts. On lui donne des lettres munies du sceau royal , pour aller publier par-tout le même commandement , & il part. Mais il entend crier dans une taverne , du pain frais , des harengs chauds & du vin d'Auxerre. Il s'y arrête pour boire , & joue avec le garçon. L'instant d'après on le voit parler aux Amiraux de Coine , d'Orcanie , d'Oliferne & du Sec-arbre , qui promettent des secours. Les troupes arrivent ; le Monarque en donne le commandement au Sénéchal ; celui-ci les anime au combat , & d'une voix unanime , tous s'écrient : *marchons , Mahomet l'ordonne.*

Les Chrétiens voyent luire dans la plaine les armes Mahométanes : mais glacés d'effroi à l'aspect des troupes innombrables des Infidèles , un des leurs est obligé de les ranimer en promettant le ciel comme récompense à ceux qui mourront pour la gloire de Dieu (a). Un Ange vient de la part du Très-haut leur faire les mêmes promesses. Il leur annonce qu'ils seront vaincus , mais que le paradis les attend.

L'Amiral de Coine recommande aux soldats Mahométans de massacrer sans pitié tous les soldats Chrétiens. Pour lui il veut de sa seule main en abattre *autant qu'un moissonneur abat d'épis d'orge*. L'Amiral d'Orcanie a peur qu'il ne les tue tous , & le prie de lui laisser au moins le plaisir d'en exterminer quelques-uns. Celui de l'Arbre - sec s'écrie : *la voici cette Nation exécrationnable qui maudit Mahomet ; frappez , frappez*. On combat , & tous les Chrétiens sont tués.

Un vieillard Chrétien est surpris par les Sarrafins priant un *Mahomet cornu* , (Saint Nicolas , ainsi nommé par eux à cause de sa mitre). Ils conduisent le prud'homme à leur Roi , &c. &c. &c.

D'après le prologue on devine le reste de la pièce , & ce qu'on vient d'en lire suffit pour en donner l'idée. A travers tous ses défauts on y remarque beaucoup de mouvement & d'action , & sur-tout un grand spectacle , puisque indépendamment des principaux acteurs qui sont assez nombreux , elle offrait deux armées & un combat. Chez nos dramatiques modernes les personnages discourent beaucoup , parce que les Auteurs ,

instruits dans la théorie de leur art, veulent étaler de l'éloquence. Tout s'y passe en beaux colloques, en éclaircissomens & en disputes. Chez un Poète ignorant, tels qu'étaient les nôtres, ces jeux d'esprit sont étrangers : comme il ne sait point l'art de faire disserter ses héros, il les fait agir. Voyez dans Shakespear quel fracas d'action.

Le Jeu qu'on va lire est d'un genre différent & d'un goût bien autrement délicat que les deux piéces précédentes. Quelquefois cependant la succession des événemens y manque aussi d'une certaine vraisemblance, faute de préparation ou d'un juste intervalle de tems. Robin, par exemple, sort pour aller chercher ses camarades afin d'amuser sa maîtresse, & au vers suivant il leur parle déjà. Mais on doit pardonner ces défauts à la barbarie d'un siècle où l'on ignorait même qu'il y eût un art & des regles; & cette jolie pastorale avec une marche claire, avec des mœurs antiques, simples & pures, présente d'ailleurs des détails si agréables & une naïveté si exquise, que si on la compare aux mystères & aux sotties que renferment les premiers âges de l'histoire de notre Théâtre, on ne pourra jamais croire à la prodigieuse distance d'une dégénération pareille.

Elle est entremêlée de plusieurs morceaux de chant. J'en indiquerai quelques-uns.

N O T E.

(a) Autre préjugé de ces siècles. Comme on croyait faire une œuvre méritoire en égorgeant les Infidèles, on croyait aussi mériter le Ciel en mourant de leur main, ou même seulement si l'on mourait dans une Croisade contre eux; & c'est là le principe de cette sorte de fureur épidémique qui, pendant deux siècles, porta la Nation vers ces guerres religieuses. Joinville, dans sa Vie de S. Louis', témoigne sa surprise de ce qu'on n'avait pas mis ce pieux Monarque au rang des Martyrs, *pour les grans peines qu'il souffrit ou (au) pèlerinage de la Croix, par l'espace de six ans. Car ainsi que notre Seigneur Dieu, dit-il, est mort pour l'umain lignage en la Croix, a semblable mourue croisé, à Tunes, le bon Roy S. Loys.* ' Pag. 4



LE JEU DU BERGER ET DE LA BERGERE.

Tiré du manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 7604.

PERSONNAGES.

AUBERT, Chevalier.

MARION ou MAROTTE, Maîtresse de Robin (a).

PÉRETTE, amie de Marotte.

ROBIN, Amant de Marotte.

BAUDOUIN, } Bergers & parens de Robin.
GAUTIER, }

MAROTTE chante.

Robins m'aime, Robins m'a,
Robins m'a demandé si m'aura;

m'a acheté
Robins m'acata cotele (*cotte, sorte d'habillement*)
D'escarlata bone & bele,

(*Autre habillement.*) *petite ceinture*
Souscanie, & cheinturele.

Robins m'aime, Robins m'a (b).

EXTRAIT.

UN Chevalier nommé Aubert, sorti avec
un faucon sur le poing pour chasser, passe

Après de la Bergere, il l'accoste, lui souhaite le bon jour, & lui demande pourquoi elle répète si souvent & avec tant de plaisir le nom de Robin. « Sire, répond-elle, j'en » ai sujet; c'est que j'aime Robin, & que » Robin m'aime. Et il m'a bien montré que » je lui suis chère; c'est lui qui m'a donné » cette panetierre, cette houlette, & ce » couteau ».

Elle demande à son tour au Chevalier ce que c'est que cet oiseau qu'il porte sur le poing, quelle est sa nourriture & son usage. Sur les réponses qu'on lui fait; « Robin, dit-elle, n'a pas de ces goûts-là. Il fait nous » amuser; aussi, quand il joue de sa musette, » tout le village accourt ».

A U B E R T.

Faites-moi une confidence, jolie Bergere; seriez-vous d'humeur à aimer un Chevalier?

M A R O T T E.

Beau Sire, vous pouvez continuer votre chasse. Je ne connais point les Chevaliers, & ne veux aimer que Robin. Tous les jours le soir & le matin il vient me voir; il m'a

encore apporté aujourd'hui du fromage frais
& du pain.

A U B E R T.

Douce Bergerette, venez avec moi. Vous
monterez sur ce beau cheval, & nous irons
là-bas dans le vallon jouer au bord de ce
bosquet.

M A R O T T E.

Sire, quel est votre nom ?

A U B E R T.

Aubert.

M A R O T T E *en chantant.*

Sire Aubert, vous perdez ici votre tems ;
je n'aimerai jamais que Robin.

A U B E R T.

Mais savez-vous que je suis Chevalier, &
que vous n'êtes qu'une Bergere, vous qui
faites tant la dédaigneuse ?

M A R O T T E.

Votre Chevalerie ne vous fera pas aimer
davantage. Je ne suis qu'une Bergere, il est
vrai ; mais j'ai un ami gai, bien fait & joli.

A U B E R T.

Bergere, puisque c'est ainsi, n'en parlons plus; que Dieu vous fasse goûter avec votre ami beaucoup de plaisir; je vous quitte. *Il sort en chantant.*

Marotte restée seule chante aussi en appelant Robin. Celui-ci l'entend de loin, & répète le refrain de la chanson de sa mie. Elle le reconnaît à sa voix, il arrive.

M A R O T T E.

Robin, tu ne fais pas, doux ami, ce qui vient de m'arriver; mais au moins, je t'en prie, ne te fâche pas. Ecoute, il est venu tout-à-l'heure un beau Monsieur à cheval qui m'a priée d'amour; mais il a perdu ses peines, je te serai toujours fidele.

Robin qui est fort jaloux s'emporte en menaces contre le Chevalier. Il proteste que s'il avait pu être averti plutôt, & amener ses deux cousins, son rival ne se ferait pas ainsi retiré impunément. Marotte le calme de son mieux, & propose de manger ensemble. On met sur l'herbe des prunes qu'il a apportées, du fromage & du pain. Robin s'assoit à côté

de sa mie, & ils dînent gaiment. Après ce repas frugal il la prie de lui donner le chapeau qu'elle porte; elle le lui place elle-même sur la tête; & en retour, il annonce qu'il va chercher Baudouin & Gautier ses cousins, afin de pouvoir passer agréablement le reste de la journée. Marotte le prie d'amener aussi son amie Perrette. Robin part, & va les avertir.

Le Chevalier pendant ce tems revient auprès de Marotte. Sous prétexte de demander des nouvelles de son oiseau, qu'il prétend s'être échappé, il renoue une conversation avec la Bergere, & déclare qu'il se consolait bientôt de la perte du faucon, s'il pouvait avoir si gentille amie. L'autre répond toujours qu'elle n'aime que Robin, & prie le Chevalier de la laisser, de peur que si Robin survenait, & qu'il la trouvât causant avec quelqu'un, il ne lui en voulût, & ne cessât de l'aimer.

Robin arrive en effet en jouant de son flageolet d'argent. Aubert qui veut lui faire une querelle, l'accuse d'avoir tué son faucon & le frappe. Marotte demande grace pour celui

celui qu'elle aime. Volontiers , dit Aubert ; à condition que vous viendrez avec moi. Elle a beau refuser, il l'enleve. Mais elle fait des cris si affreux , elle se débat si violemment qu'il prend le parti de la lâcher, & de s'en aller. Elle accourt aussitôt vers Robin, & lui demande s'il est blessé.

R O B I N.

Marotte , je suis guéri puisque je te vois.

M A R O T T E.

Eh bien ! viens donc m'embrasser.

Puis voyant arriver tout-à-coup Perrette & les deux Cousins qui la surprennent embrassant son ami, elle reste interdite & confuse. N'ayez pas honte , lui dit Gautier en riant ; il est mon Cousin.

M A R O T T E.

Ce n'est point par rapport à vous que je suis fâchée , Gautier ; mais c'est qu'il est si étourdi qu'il m'embrasserait de même devant tout le village.

R O B I N.

Eh ! qui pourrait s'en empêcher ?

Pour oublier le moment de chagrin qu'a donné le Chevalier, on s'amuse à de petits jeux, tels que *S. Coisne*. Gautier se charge de faire le saint, les autres vont à genoux lui porter un présent. Il employe, pour les faire rire, différens moyens; & quand il y réussit, le rieur est obligé de donner un gage. On joue ensuite *au Roi*. C'est Baudouin qui l'est. Il s'asseoit; on commence par le couronner; Perrette lui pose pour cela son chapel sur la tête, & ensuite les sujets s'avancent pour lui rendre leurs hommages. A mesure que chacun se présente, le Roi lui fait ou une question, ou un commandement. Par exemple, il demande à Gautier s'il est jaloux. « Je l'ai été, répond celui-ci. Un certain » matin j'entendis frapper à la porte de ma » mie, & je soupçonnai que c'était un amou- » reux : mais je ne fus jaloux que ce jour- » là ». On demande de même à Perrette quel est le moment où Amour lui donne la plus grande joie. « Sire, répond-elle, c'est quand » celui qui m'a donné son cœur & son ame » vient dans les champs me tenir compagnie, » & que, sans dire choses villaines, il s'asseoit

» auprès de moi ». Robin est interrogé à son tour, & le Roi satisfait de sa réponse, lui ordonne d'aller donner à Marotte un baiser si doux qu'il puisse plaire à la pucelle.

G A U T I E R.

Marotte, réponds au Roi; comment aimes-tu Robin, ce joli garçon qui est mon cousin ?

M A R O T T E.

Sire, je l'aime plus que toutes mes brebis ensemble, & même plus que celle qui vient de me donner un agneau.

Pendant qu'on joue, un loup paraît qui emporte un mouton de Marotte. Robin court après l'animal, armé d'une massue; il l'atteint, & lui arrache le mouton qu'il rapporte à sa mie. Le Roi pour récompense, lui adjuge un second baiser. Baudouin demande à Perrette si elle ne se sent point l'envie d'en faire autant. Non, répond-elle, je n'y songe pas : & d'ailleurs qui est-ce qui voudrait de moi ? Les trois bergers s'offrent à l'envi, mais elle les refuse. On interrompt le jeu pour goûter. Chacun des Cousins avait apporté quelque chose, l'un du jambon,

l'autre du fromage de lait de brebis. Robin, sous prétexte d'aller chercher quelque chose aussi, va au village, & amène des Ménétriers. Sa première phrase, en arrivant, est de demander à Marotte si elle l'aime, & l'on devine quelle est la réponse. Marotte voyant rêver Gautier, lui demande à quoi il pense.

G A U T I E R.

Ma foi, je pense que si Robin n'était pas mon cousin, je t'aimerais de tout mon cœur. Tien, Baudouin, regarde; est-ce là une taille?

R O B I N.

Otez, ôtez vos mains de-là, s'il vous plaît.

G A U T I E R.

Quoi! tu es déjà jaloux?

R O B I N.

Oui, je le suis.

M A R O T T E.

Tu as tort; & vous, Gautier, point de ces jeux-là dorénavant, je vous en prie. Mais commençons notre fête.

Gautier annonce qu'il fait chanter en dé-

clamant , & veut en donner des preuves ; mais comme il commence une chanson polissonne , on lui impose silence. Robin propose alors de danser , & il danse avec sa mie

La suite manque parce que les dernières feuilles du manuscrit se trouvent déchirées. Celui de M. le Duc de la Vallière , où ce Jeu se trouve aussi , & où il est attribué à Adam de le Hale , contient quelques vers de plus , que chante Robin , & dont le sens est : Venez avec moi le long du sentier , venez avec moi le long du sentier du bois. Je ne doute pas que le Mariage du même Adam , qu'on lira plus bas , & qui est aussi intitulé Jeu , ne soit un drame du tems , & n'ait été fait pour être joué comme les deux derniers ; d'autant plus qu'on y trouve les noms , que j'ai supprimés , des interlocuteurs amis du Poëte. J'avancerais volontiers la même chose pour les Croisades de Rutebeuf. C'est , selon moi , un vrai jeu , avec son prologue , comme S. Nicolas.

Le manuscrit de M. le Duc de la Vallière en contient encore deux autres dont je ne fais point mention , tant ils sont plats. Le moins mauvais est celui qui porte le titre du Pèlerin , & dans lequel un Pèlerin veut en faire accroire à des paysans. Les uns se moquent de lui , les autres veulent le battre.

Je suis convaincu que ce ne sont point là les seuls anciens Jeux qu'on trouvera dans les manuscrits , si l'on veut y fouiller ; mais ceux-ci du moins sont suffisans pour prouver que l'époque de notre Théâtre remonte plus haut qu'on ne l'a cru jusqu'ici , & qu'au treizieme siecle nous avions déjà des drames , & même des drames dans plus d'un genre , puisque voilà une pastorale , une farce (le Jeu du Pèlerin ,) deux pieces dévotes , & deux pieces morales (le Mariage & les Croisades.) De ces différens genres naquirent vraisemblablement les misteres , les farces & les moralités du quinzieme siecle. Mais ce qui marque le mauvais goût de ce dernier tems , c'est que le genre absurde de Rutebeuf & de Bodel fut imité , & que la pastorale charmante d'Adam ne le fut pas. '

Il y aurait encore sur cette maniere intéressante quelques questions à faire. 1°. Les Ménétriers qui représentaient les Jeux en représentaient-ils plusieurs à la fois , & plusieurs d'especes différentes ? Je le crois. Ils se trouvaient intéressés à varier les plaisirs de leurs auditeurs , & j'ai déjà remarqué qu'à la fête que donna Philippe-le-Bel en 1313 , il y eut une farce & des misteres. 2°. Les villes n'ayant point , comme aujourd'hui , de spectacles réglés , quand se représentaient les jeux ? Je l'ignore. Mais comme il n'y avait que des Princes ou de grands Seigneurs qui fussent en état de faire ces dépenses , on peut conjecturer que c'était un des plaisirs des Cours plénieres & des grandes solennités. On a vu dans celui de S. Nicolas qu'il fut

joué la veille de la fête du saint : il n'y est point dit si ce fut pour célébrer celle d'un Grand, ou pour quelque cérémonie de dévotion. 39. Les acteurs avaient-ils un théâtre? Avaient-ils des décorations? Ces décorations dans le Jeu du Berger, par exemple, étaient-elles différentes de celles du Jeu de S. Nicolas? Les apparitions du Saint & de l'Ange dans cette dernière pièce, celle de la Vierge dans le Miracle de Théophile, se faisaient-elles par des machines? Y avait-il des troupes de Ménétriers assez nombreuses pour représenter avec quelque sorte de vraisemblance un combat entre les Chrétiens & les Mahométans? La troupe avait-elle des actrices pour les rôles de femmes, ou étaient-ce des acteurs habillés en femmes qui les jouaient? Satan, l'Ange, la Vierge, S. Nicolas, Tervagant, les Sarrafins, avaient-ils des habits de costume? Le Chevalier Aubert paraissait-il réellement sur la scène avec un cheval? Y voyait-on Robin & sa Bergère collationner & danser, & le Courier Auberon boire & jouer dans la taverne? Dans les pièces qui avaient du chant, comme le Jeu du Berger, l'acteur était-il accompagné par les instrumens? Finissait-on le miracle de Théophile par un Te Deum en chœur, &c. &c. &c. A toutes ces questions j'avoue avec chagrin que je n'ai point de réponse; peut-être eussé-je pu la faire si j'avais eu en mains plus de manuscrits. Elle regarde ceux qui entreprendront de traiter un sujet qu'en ce moment j'avoue n'être pas le mien.

J'ai trouvé dans les poésies manuscrites d'Euse-

Deschamps que possède M. de Sainte-Palaye, une comédie d'Amphytrion. Mais ceci est postérieur à nos Fabliers & ne les regarde pas. Je retourne à eux.

N O T E S.

(a) Je ne doute pas que ce ne soit cette pièce qui a donné lieu à l'expression proverbiale, *être ensemble comme Robin & Marion*.

(b) L'Auteur met ici dans la bouche de Marotte une chanson du tems, du nombre de celles qui couraient parmi le peuple; je l'ai trouvée dans un recueil de Chançonnières antérieurs à la pastorale: cependant les quatre derniers vers sont différens, quoique le sens en soit le même:

Robins m'achata cogroie (courroie, ceinture),

Et aumoniere de soie:

l'aimerois-je pas?

Pourquoy donc ne l'aimeroie?

Robins m'aime, Robins m'a.



LE LIBERTIN CONVERTI.

DEPUIS hier je suis dans une grande incertitude , & ne fais quel parti prendre. De quelque côté que je me tourne , j'apperçois des inconvéniens : car entre deux maux le choix n'est pas aisé. Enfin dois - je prendre femme , ou non ?

Me voilà bien confessé , bien absous. Le Patriarche m'a fait donner maints coups de discipline , & il nous dit que , selon Saint Paul , on est ainsi lavé de tous les péchés (a). J'ai promis de vivre en bon Chrétien , il faut tenir parole : je me damnais. Avec une femme on a dequoi se sauver , ainsi je me marierai , c'en est fait.

Mais aussi cette rage d'épouser ne sera-t-elle pas suivie de regrets ? Ne vais - je pas faire une sottise ? Si ma femme est Demoiselle , elle me méprisera ; si elle est jolie , elle me fera infidèle ; méchante , elle me fera damner. C'est un trésor qu'une bonne femme.

j'en conviens : qui l'a trouvé , qu'il le garde ; mais où chercher ce phénix ? Une femme est un terrible fardeau ; j'en ai déjà tant souffert , quand elles n'étaient pas à moi ! Que sera-ce quand j'en aurai une qui m'appartientra , & que je ne pourrai m'en débarrasser ?

D'un autre côté , si je me marie , tout va être réglé dans mon ménage. Plus de soins , plus d'embarras pour moi : rien à faire que manger & dormir. Si ma moitié me voit triste , elle viendra rire & m'égayer ; si j'ai de l'humeur , elle préviendra jusqu'au moindre de mes desirs. Quelle joie , chaque fois que je rentrerai , de la voir accourir au-devant de moi , me baiser tendrement , me serrer dans ses bras ! Oui , il n'y a pas à hésiter , je ne saurais rien faire de mieux. Une femme non-seulement rend heureux son mari , elle égaye encore sa maison. Je fais fort bien que ce miel attirera chez moi quelques frêlons ; mais je saurai m'en débarrasser , & ne suis pas d'humeur à faire tous les jours des nêces pour nourrir mes voisins. D'ailleurs je connais un peu trop par moi-même les suites dangereuses qu'ont pour

les maris toutes ces amitiés prétendues. Je ferai donc des serviteurs à Dieu, & des sujets à l'État. . . . Que dis-je ? Je ferai : en suis-je bien sûr ? Hélas ! combien en nourrissent, dont d'autres ont eu le plaisir d'être les peres ? Ce n'est pas tout encore ; mon épouse peut-être aura une coquetterie qui me ruinera. Il lui faudra bijoux, bagues, ceinture, ajustemens ; car elles aiment tout cela plus que sermons. Peut-être aussi voudra-t-elle se rendre maîtresse. J'en ai tant vues ! Et dans ce cas ce serait à moi une grande folie de changer mon état pour un pire.

Mais non, j'ai tort de m'alarmer. Je la choisirai douce, honnête, & incapable de me tromper. Elle passera les jours à m'aimer & à prier Dieu ; ce sera l'exemple du quartier. Dieu a fait la femme pour l'homme, disent nos Prêtres ; il ne faut pas séparer ce qu'il a réuni. Eux-mêmes, qui ne peuvent en avoir à eux, ne courent-ils pas après celles des autres ? L'Évêque a beau les en reprendre & les châtier, il ne leur est point possible de se passer de cette consolation. Ainsi je veux me marier, mon parti est pris. Je ne

desire plus qu'une jolie compagne, & déjà je voudrais être aux nôtres. . . .

Mais cependant, toutes réflexions faites, je crois que ce régime ne me convient pas, & que même il m'est contraire. J'ai appris à mes dépens à connaître les femmes, & si la mienne se mettait en tête de faire mal, il n'y a prison, tour, château ni forteresse, il n'y a puissance sur la terre qui fût capable de l'en empêcher.

N O T E S.

(æ) La flagellation, soit avec des verges, soit avec des cordes nouées, était un châtiment monastique employé dans les Couvents pour certaines fautes. L'Eglise le mit au nombre des peines canoniques qu'elle imposait aux pécheurs pénitens; & pour ne citer que des exemples connus parmi nous, Louis-le-Débonnaire, après avoir été forcé d'abdiquer la couronne, fut frappé de verges à Soissons dans l'assemblée des Evêques. Les Papes, pour donner l'absolution de certains crimes, imposèrent entre autres pénitences une flagellation publique. Ils y soumirent même des Princes : tels furent Raimond-le-Vieux, Comte de Toulouse, accusé de favoriser les Albigeois; Henri II, Roi d'Angleterre, cause, par un mot imprudent, de la mort de l'Arche-

Fleuri,
Hist. Eccl.
tom. XVI,
f. 236 & 37.

Evêque de Cantorberi, &c. *J'appelle supplices*, dit l'Abbé de Fleuri, *ces spectacles affreux que l'on donnait au public, faisant paraître le pénitent nud jusqu'à la ceinture avec une corde au cou & des verges à la main dont il se faisait fustiger par le Clergé; comme on fit entre autres à Raimond. Je ne doute point que ce ne soit l'origine des amendes-honorables, reçues, depuis plusieurs siècles, dans les Tribunaux séculiers, mais inconnues à toute l'antiquité*. Une Charte de l'an 1240, ordonne que les excommuniés, qui voudront rentrer en grace, assisteront à la Procession nus pieds; en chemise & tenant en main des verges qu'ils présenteront ensuite à genoux au Semainier pour être fustigés par lui¹⁷.

¹⁷ Id. Disc.

¹⁷ Du Cange, au mot processio.

Plusieurs personnes, par dévotion employaient ce genre de pénitence. S. Louis se faisait donner tous les Vendredis la discipline par son Confesseur¹⁸. Il y avait des Prêtres qui, avant de donner l'absolution à leurs pénitens, les frappaient de verges¹⁹. Dans l'Ordre de Cluni, on ne se présentait à confesse que le dos découvert par cette raison²⁰.

¹⁸ Duchêne, gesta Sancti Ludov.

¹⁹ Du Cange, Supplém. au mot pœnitentes.

²⁰ Ib. au mot Flagellatio.

En 1260, s'éleva en Italie une secte de Fanatiques qu'on nomma *Flagellans*, & qui couraient les campagnes & les villes, nus jusqu'à la ceinture, se déchirant le corps à coups de fouet pour apaiser la colère de Dieu, & chantant des cantiques ajustés à cette dévotion dégoûtante. Ils se répandirent dans toute l'Europe, & il fallut l'autorité des Princes pour arrêter ou pour détruire leurs progrès. Les confrairies de pé-

nitens de nos provinces méridionales qui, à certaines Fêtes de l'année se fouettent publiquement dans les Processions, la coutume où sont encore quelques Prédicateurs zélés d'Italie, de finir leurs Sermons par une discipline sanglante, &c. sont des restes de cette superstition.

LE MARIAGE.

Alias

Par Adam
de le Hale,
surnommé le
Bossu d'Ar-
ras.

LE JEU D'ADAM LE BOSSU D'ARRAS.

FAUCHET en fait mention.

Les manuscrits qui offrent si souvent plusieurs versions tout-à-fait différentes d'un même Conte, offrent quelquefois aussi pour ces versions un différenz titre. On en a vu un exemple dans le Fabliau d'Huélinc, & l'on en verra beaucoup d'autres dans la suite. J'aurai soin à chaque Conte de transcrire ces titres, comme je le fais pour celui-ci.

Il commence par douze vers alexandrins ; tout le reste est en vers de quatre pieds.

Le Poëte nous apprend dans une autre piece que le surnom de Bossu lui avait été donné comme sobriquet, sans qu'il le méritât par une infirmité réelle.

MES amis, savez-vous pourquoi j'ai changé d'habit ? Vous m'avez vu marié, je me fais Clerc, & viens vous dire adieu. Paris (a) m'a offert des beautés dignes de mon cœur, je vole les retrouver. Ce n'est pas à tort qu'on

vante cette ville; & vous voyez que je n'y ai pas perdu mon tems. — Insensé! quel est ton projet? Tu crois bonnement qu'on va voler au-devant de toi, dès que tu te présenteras? Non, jamais homme de mérite ne sortit d'Arras (b). Tu auras beau te faire annoncer, on te laissera dans l'oubli. — Dieu m'a donné quelqu'esprit, je veux en profiter. Ici je ne trouve que des fots qui me rient au nez quand je leur récite mes vers. Ma foi je ne trouve point parmi eux assez d'agrément, & entre nous j'ai tiré un assez bon parti des belles de la ville pour n'y regretter personne. — Et la commere Maroie, que deviendra-t-elle? — Ma femme? Je la laisse chez son pere. — Ne t'attends pas qu'elle y reste, elle voudra t'aller retrouver. Et toi-même auras-tu la dureté de séparer ainsi ce qu'a uni l'Église. — Faut-il vous parler vrai? Eh bien, j'ai fait une sottise. J'étais, quand je l'épousai, jeune & ardent; à cet âge le cœur s'enflamme comme paille, & la raison ne parle gueres; bref, je devins amoureux? Vous est-il arrivé quelquefois de voir un beau jour de printems? Les oiseaux chantent; le ciel

ciel est serein , la terre verte & fleurie , l'eau des ruisseaux claire & brillante. L'hiver vient ensuite ; & plus de chant , plus de verdure : tout change. Mes amis , voilà en deux mots mon aventure. Ma femme , quand je la vis la première fois , me parut blanche comme lis , vermeille comme rose. Je lui trouvai l'humeur joyeuse , la taille bien faite , l'œil amoureux. Peu de tems a suffi pour lui faire perdre tous ces avantages ; son teint est devenu jaune , sa taille épaisse , son caractère triste & grondeur. — Elle est la même encore ; vous seul êtes changé , & j'en fais la raison.

... Elle a ^{fait} fet envers vous

Trop grant ^{marché} marchié de ses dentées ;

Et tel est l'effet ordinaire des plaisirs qu'on a droit d'exiger. — Tel est aussi l'amour ; il embellit tout , & d'une laide femme peut à son gré faire une belle reine. Les cheveux de la mienne qui aujourd'hui me paraissent noirs (c) & pendans , me semblaient alors blonds , luisans & bouclés. Ses yeux qui me semblent petits , je les trouvais bleus , charmans , & bien fendus. Couronnés par un

sourcil brun & dessiné comme au pinceau , quand elle vous lançait un regard , il n'était pas possible de s'en défendre. Sur ses joues vermeilles & arrondies se creusaient , dans le moment du rire , deux jolies fossettes qu'on croyait voir naître au milieu des roses. Non , je n'imagine pas que Dieu puisse faire un visage plus agréable. Que vous dirai-je ? son petit pied , sa jambe fine , son menton fourchu , ses dents petites , blanches & ferrées , tout m'enchantait. Elle ne s'en apperçut que trop la friponne ; elle joua la réserve , affecta des rigueurs , & ne fit , comme vous vous en doutez bien , qu'accroître mes desirs. Un grain de jalousie , le désespoir , la rage , que fais-je ; tout s'en mêla. Plus j'aimais , moins j'avais de raison. Enfin je n'y pus tenir , & j'épousai. Voilà comme je fus pris. Mais je n'ai point trouvé ce qu'amour me promettait ; & puisqu'il ne m'a point tenu parole , il m'est permis de lui en manquer à mon tour. Ainsi donc , tandis qu'il est tems encore de me repentir , & avant qu'une grossesse ou d'autres obstacles viennent m'arrêter , je prends mon parti , & je pars ; car ma faim est entièrement apaisée.

N O T E S.

(a) Quoique Paris alors fut bien loin d'être ce qu'il est devenu depuis, cependant le séjour qu'y faisaient les Rois, l'affluence des étrangers qu'y attirait la célébrité des Écoles, plus de facilité pour les commodités de la vie, une liberté plus grande, inséparable des grandes villes, une police meilleure en bien des points que celle des autres, pouvaient en faire un lieu de délices & de plaisirs. Une chanson du XIII^e siècle, tirée d'un manuscrit qui a appartenu au Président Bouchier, après avoir parlé des ressources qu'offrait ce séjour pour le luxe, la bonne chère & les agréments de la vie, ajoute qu'on y trouvera des *Dames d'honneur*, & quelques autres d'une vertu moins fautive pour le secours de ceux qui sont pressés.

trouve-t-on
Et si trouve-on entre deux
moindre qualité
De menre fuer pour homes défireus.

(b) Ce reproche fait à la ville d'Arras a été renouvelé, il n'y a pas long-tems. L'Abbé Lebœuf a cru devoir y répondre; & pour le détruire il cite le nom de quatre ou cinq Prêtres ou Chanoines qui, dans le XI ou XII^e siècle, ont écrit sur l'Office divin & sur la Messe. Outre Adam de le Hale, on compte encore parmi les Poètes d'Arras, au XIII^e siècle, Jean Bodel dont il vient d'être parlé plus haut; & l'on a vu que

*À la suite
de la Dissert-
ation sur l'é-
tat des Scier-
ces en Fran.
depuis le Roi
Robert.*

ces deux Auteurs sont, avec Rutebeuf, les premiers qui aient fait en France, ou du moins les premiers dont il nous soit parvenu des pièces dramatiques.

(c) J'ai déjà prévenu qu'on ne voyait loués dans les Fabliaux que les beautés blondes : ici voilà des cheveux noirs regardés comme une marque de laideur. Cependant on va voir qu'avec des cheveux blonds & des yeux bleus, le Poète donne à sa belle des sourcils bruns.

LES CROISADES.

Par Ruc-
beuf (a).

Alias

DISPUTE DU CROISÉ ET DU NON-CROISÉ.

Cette piece , sur le sujet de laquelle je m'interdis toute réflexion , est remarquable par sa forme ; étant composée de trente couplets , chacun de huit vers , sur deux rimes croisées qui sont alternativement , excepté dans quatre strophes , masculine & féminine. Les cinq premiers se trouvent employés pour l'exposition ; les vingt-cinq autres sont prononcés par les deux Interlocuteurs , qui tour-à-tour en disent chacun un , ou chacun deux.

J'ÉTAIS monté à cheval l'autre jour (c'était vers la Saint-Remi ,) & je marchais tout pensif , songeant à nos pauvres Chrétiens d'Acre , que l'ennemi presse , & que les Chrétiens d'Europe abandonnent. Cette pensée douloureuse m'affecta si fort , que sans m'en appercevoir je m'égarai. Revenu à moi , & cherchant quelqu'un qui pût me remettre dans ma route , je vis par hasard sortir d'une maison peu éloignée deux Chevaliers , qui après

leur souper , allaient respirer l'air de la campagne (*b*). Je m'approchai pour leur parler , quand je les vis s'asseoir au pied d'une haie & causer avec assez de chaleur. Comme la haie nous séparait , & que je pouvais tout entendre sans être vû , j'écoutai un instant. L'un des deux avait pris la croix (*c*) , il exhortait son compagnon à suivre son exemple , & lui parlait ainsi.

Vous savez , bel ami , que Dieu vous a donné une ame raisonnable capable de discerner & le bien & le mal , & qu'il vous a promis , si vous pratiquez ce qu'il ordonne , une grande & magnifique récompense. Or il vous offre en ce moment l'occasion de la mériter. Vous n'ignorez pas en quel état se trouve la Terre-Sainte. Le royaume de Dieu est en proie aux Infidèles. Si nous avons quelque courage , venons-nous de sang-froid une profanation pareille ; & pouvons - nous mieux employer qu'à sa gloire la vie & les biens que sa main nous a donnés (*d*) ?

Je vous entends , répondit l'autre ; vous voulez , n'est-ce pas , que pour aller au prix de mon sang , reconquérir un pays lointain ,

dont on ne me laissera rien quand on en fera le maître, j'abandonne ici, & que je laisse en garde aux chiens mon héritage, ma femme & mes enfans ? J'ai souvent entendu dire, *ce que tu tiens, garde-le*; ce mot a un grand sens : il me dit que ce serait folie de quitter cent sous pour en aller gagner quarante en folde. Dieu ne nous enseigne nulle part à semer ainsi; & qui fait ce métier, court grand risque de finir par avoir faim.

LE CROISÉ.

Vous naquîtes nu du sein de votre mere, & cependant vous voilà grand, fort & bien vêtu. La Providence a pourvu à tout. Oubliez-vous d'ailleurs que Dieu rend au centuple ce qu'on perd pour lui, & ignorez-vous que ce n'est pas gratuitement qu'il donne son Paradis (c).

LE NON-CROISÉ.

Ami, je vois tous les jours des gens qui ont travaillé toute leur vie, & sué sang & eau pour amasser quelque chose. On les envoie pour leurs péchés à Rome, en Asturie (f), je ne fais où; & j'ignore ce qu'on

leur fait dans ces pays-là : mais je les vois tous en revenir nus, & n'avoir plus ni valet ni servante. On peut servir Dieu ici comme à Rome, & mériter Paradis sans courir si loin. Vous croyez, vous, qu'il faut pour cela passer la mer; & moi je tiens que ce n'est pas être sage que d'aller bien loin se faire le serviteur d'un autre, tandis qu'on peut de même chez soi gagner le ciel, & vivre en paix dans son héritage.

L E C R O I S É

Ce que vous dites est tel, que je ne dois pas y répondre sérieusement. Vous pensez donc vous sauver en riant & sans peine? Tandis qu'il en a coûté la vie aux Martyrs; & que tous les jours vous voyez des pénitens renoncer à tout, aller s'enfouir dans des Monastères, & ne croire jamais en faire assez pour mériter la récompense qu'ils attendent.

L E N O N - C R O I S É.

Sire, en honneur vous parlez très-bien; mais que n'allez-vous prêcher tous ces riches Abbés, ces gros Doyens & ces Prélats qui

se sont voués à servir Dieu ? Quoi ! ce sont eux qui ont ici bas tous les biens ; & c'est nous qu'on vient exhorter à aller le venger ! Convenez-en , la chose n'est pas juste. Hélas ! peu leur importe la grêle ou l'orage ; les revenus leur viennent en dormant. Ma foi , si c'est par ce chemin qu'on va en Paradis , ils seraient fous de le changer ; car je doute qu'ils en trouvent un plus doux.

LE C R O I S É.

Laissez-là les Prélats & les Prêtres, & considérez le Roi de France, qui, déposant ses enfans entre les mains de Dieu (*g*), va exposer sa vie pour sauver son ame. Il quitte bien plus que nous assurément, & néanmoins rien ne l'arrête.

LE N O N - C R O I S É.

Mon ami, je dors toutes les nuits en paix, je ne fais tort à personne, je vis bien avec tous mes voisins ; & par Saint Pierre, si cette vie vaut celle d'aller au loin obéir à un autre, je veux encore la mener quelque tems, & rire ici, & chanter avec eux. Pour vous, qui, vivant aux hauts faits d'armes, courez

abattre outre-mer l'orgueil du Soudan votre maître, dites-lui, je vous conjure, que je me ris de ses projets & de ses menaces. S'il vient me troubler dans mes foyers, oh ! alors je saurai me défendre : mais s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien, je n'irai certes pas l'attaquer.

L E C R O I S É.

Vous ne parlez que de vie & de divertissemens. Eh ! croyez-vous donc vivre toujours ? Peut-être votre terme est-il proche ? Buvez, mangez, enivrez-vous ; demain, aujourd'hui peut-être, vous ne serez plus. La mort marche au milieu de nous la massue levée ; jeunes & vieux, elle renverse à ses pieds tout ce qu'elle rencontre. Si par hasard elle vous menaçait, que de reproches en ce moment votre conscience aurait à se faire !

L E N O N - C R O I S É.

Sire Croisé, il y a des choses qui m'étonnent toujours. Beaucoup de gens, grands & petits, sages & honnêtes, vont dans ces pays que vous vantez tant. Ils s'y conduisent bien, je n'en doute pas ; leur ame en est sanctifiée

assurément. Cependant (& je ne fais comment cela arrive), quand ils en reviennent, ce sont des méchans & des bandits (h). Au reste encore une fois, si Dieu est par-tout, il est aussi en France, & il ne s'y cachera pas exprès pour moi. D'ailleurs je vous dirai à l'oreille que je passe hardiment un ruisseau; mais il y a tant d'eau depuis Acre jusqu'ici, & elle si profonde que, si j'y plongeais par accident, j'aurais peur d'y rester.

LE CROISÉ.

Encore une fois, vous ne parlez que de vivre, & vous ne songez donc pas qu'on meurt? Que deviendrez-vous quand arrivera ce moment? Voulez-vous ressembler à l'animal de votre écurie, qui finit d'exister sur sa paille? Ah! mon ami, pensez à l'enfer, & n'oubliez pas que pour sauver son ame, il faut perdre son corps, & renoncer à sa femme & à ses enfans.

LE NON-CROISÉ.

Sire, vous m'avez convaincu. Je me rends à votre éloquence tranchante, & consacre à Dieu ma vie & mes plaisirs. Au nom du

Roi de gloire, qui, pour nous racheter, se fit une mere de sa créature, je veux prendre la croix comme vous, & mériter de voir là-haut tant de merveilles. Car qui ne ferait rien pour y entrer, il serait bien juste qu'il restât à la porte.

N O T E S.

(a) Ce Fablier, Poëte & Ménétrier en même tems, qui ne mourut que vers 1310, florissait sous S. Louis, auquel même plusieurs morceaux de ses poésies sont adressés; il fait dans celui-ci mention du pieux Roi.

(b) Comme on soupaît de très-bonne heure, ainsi que je l'ai déjà remarqué, les gens de qualité se promenaient ordinairement avant de se coucher. On a vu dans le *Lai de Lanval*, que c'est à l'une de ces promenades d'après-souper qu'arrive l'aventure principale du héros.

(c) Tout le monde sait que ceux qui se vouaient aux guerres saintes de ce tems allaient prendre des mains des Prélats ou des Abbés, une croix qu'ils cousaient sur leurs habits entre les deux épaules, ou plus ordinairement sur l'épaule droite; & que c'est de là qu'ils s'appellèrent *Croisés*. Dans les guerres contre les Albigeois, on portait la croix sur la poitrine, pour se distingner des Croisés d'outre-mer.

(d) Tels étaient exactement, & presque mot pour

mot, les motifs qu'alléguaient alors les Prédicateurs dans leurs Sermons, & les Papes dans leurs Lettres pour exhorter aux Croisades'. Rutebeuf paraît n'avoir fait qu'analyser leurs raisons.

Fleuri,
t. XVI, de
l'Hist. Eccl.
Préf. p. vij.

(e) Il y a ensuite dans l'original : *Les Princes des Apôtres ne crurent pas trop faire en mourant pour le mériter* : le second Chevalier répond : *Ces deux Apôtres étaient des fots*. J'ai supprimé cette impiété sans esprit.

(f) Apparemment qu'il y avait alors dans cette province un pèlerinage célèbre, qui n'est plus connu aujourd'hui ; ou peut-être que le Fablier, par une ignorance trop commune aux Poètes de son tems, aura placé dans les Asturies S. Jaques de Compostelle, qui est en Galice.

(g) Le Roi de France dont il s'agit est Saint Louis. Il avait, quand il partit, trois enfans, deux garçons & une fille qu'il laissa sous la tutelle de la Reine Blanche sa mere.

(h) Ce n'est pas ici un trait de satire de Rutebeuf ; les Auteurs du tems font aux Croisés les mêmes reproches que lui, & il n'y a chez tous les Historiens qu'un cri contre leurs désordres. *Je ne suis pas surpris qu'ils soient vaincus*, disait Saladin leur ennemi : *Dieu ne peut accorder la victoire à des hommes si vicieux*.

(i) Si j'osais hazarder sur cette piece une conjecture qui pourrait, selon moi, y ajouter quelque intérêt ; je dirais qu'elle me semble avoir été faite en 1246, quand Saint Louis ayant pris la Croix, fit vœu d'aller à la Terre-Sainte. On fait que ce voyage, contre

*Hist. de Fr.
par le Père
Daniel.*

lequel les *regles de la véritable prudence* pouvaient faire beaucoup d'objections, fut assez généralement désapprouvé ; que la Reine Blanche employa tout, larmes & prières, pour l'empêcher ; que l'Évêque de Paris chercha lui-même à en dissuader le Roi, &c. Rutebeuf paraît avoir voulu aussi lui en montrer les inconvéniens, & il s'y prend d'une manière fort ingénieuse pour son tems, en supposant deux interlocuteurs qui disputant sur les Croisades, étalent ainsi ce qu'on pouvait dire de mieux alors pour ou contre. Mais tandis que l'un n'allègue jamais en leur faveur que des motifs de dévotion, l'autre déployant contre elles le sarcasme, le ridicule & la plaisanterie, les attaque encore avec des raisons excellentes. Le dénouement sur-tout, où le Poëte fait prendre la Croix au second Chevalier, me semble une chose assez adroite ; il ne pouvait ménager avec plus de respect la conduite de son Souverain, ni se mettre plus sûrement lui-même hors de toute atteinte. Mais cette conversion subite, qui d'ailleurs ne détruit pas une seule raison, vient si brusquement, & elle est énoncée même dans l'original d'une manière si burlesque que, loin de produire quelque impression sur le lecteur, elle ne fait que le révolter.

Rutebeuf, quand il vit le Monarque rester inébranlable dans sa résolution, changea de ton sans doute pour lui plaire ; car j'ai vu de lui quelques pièces où il exhorte très-sérieusement aux Croisades. Cette basse flatterie n'eut aucun succès ; il paraît par plusieurs endroits de ses poésies qu'il vécut pauvre & misérable.

LA CONFESSION DU RENARD (a)

ET SON PÉLERINAGE.

JADIS vivait tranquillement dans son palais de Mau-pertuis un vieux Renard. Mais l'âge depuis quelque tems commençait à l'appesantir ; de jour en jour il sentait diminuer ses forces , & entrevoyait déjà une fin malheureuse. « Hélas ! je ne puis plus mal-faire , » se disait-il. Qu'est devenu ce tems où , sûr de ma proie , quand je l'avais une fois saisie , & plein d'assurance en mes pieds , je ne craignais la poursuite d'aucun ennemi ? Que de vols , que de sang répandu j'ai à me reprocher ! C'en est fait , il faut changer ; c'est trop long-tems être craint & haï ».

Tandis qu'il s'occupait ainsi de ce pieux projet , un Villain , enfoncé dans son chapeiron (b) , passa par-là , & le voyant pleurer lui demanda ce qu'il avait. — « Ce que j'ai , » bon Dieu ! Eh ! ne dois-tu pas le deviner ?

» Après une vie passée dans le brigandage
» & dans le crime , mes larmes peuvent-
» elles te surprendre ? Mais j'ai entendu pré-
» cher dans ma jeunesse que qui demande
» pardon l'obtiendra , & j'espère en la misé-
» ricorde du Ciel ». Alors il pria le Payfan
de lui enseigner dans le voisinage quelque
saint homme auquel il pût aller s'accuser de
ses fautes , & en demander l'absolution. L'autre
qui connaissait le drôle crut d'abord qu'il
voulait se moquer ; cependant quand il le vit
insister & avec serment protester de sa bonne-
foi , il lui nomma un bon hermite qui habi-
tait dans un bois assez près de-là , & s'offrit
même à le conduire.

Si l'aspect de ce brigand , connu au loin
par ses rapines , surprit le Solitaire , son re-
pentir & ses larmes le touchèrent. Il le loua
sur son retour à la vertu , & écouta le ré-
cit de ses fautes ; mais elles étaient telles
qu'il ne pouvait lui en donner l'absolution ,
& il lui enjoignit d'aller à Rome. « Eh ! pour-
» quoi , se dit à lui-même le pénitent , m'en-
» voyer chercher si loin un pardon que le
» ciel peut m'accorder également ici ? C'est
donc

» donc pour nous faire courir que le Pape
» se réserve à lui seul un pouvoir qu'il est
» le maître de communiquer » ? Néanmoins
comme c'était une nécessité, il s'y soumit, prit
un bourdon, se passa une écharpe au cou, &
partit (c). Une chose le fâchait uniquement,
c'était de voyager seul. D'un autre côté, le
grand nombre d'ennemis qu'il s'était faits
lui donnant lieu de craindre pour ses jours,
il se vit obligé de s'écarter des grandes
routes, & de suivre des chemins détour-
nés. Mais au bout de quelques lieues, sa
bonne fortune lui fit trouver un compa-
gnon.

En traversant une plaine, où païssaient des
moutons, il apperçut Bélin, le béliet du trou-
peau, qui s'était retiré à l'écart, & rêvait trif-
tement, couché sur l'herbe. Le Pélerin s'ap-
procha pour lui en demander le sujet. « Hé-
» las ! je pleure ma mort prochaine, répon-
» dit Bélin en soupirant. Voilà plusieurs an-
» nées que je sers ce Villain ; & c'est moi
» qui suis le pere de presque tout ce beau
» troupeau que tu vois. J'espérais au moins
» que, pour prix de mes services, l'ingrat

» me laisserait mourir en paix. Je me suis
» trompé : il vient de me destiner à nourrir
» les moissonneurs, & ma peau est vendue
» pour faire des housseaux à quelqu'un qui
» part pour Rome. Rome encore ! s'écria le
» Renard, je n'entends parler que de Rome ;
» mais tout va donc-là (d) ? Du moins , si
» l'on t'y envoyait comme moi , tu ne four-
» nerais pas de housseaux. Ah ! mon pauvre
» ami, tu me fais grand pitié , & je vois qu'on
» te jouera un mauvais tour , si tu ne prends
» bien vite ton parti. — Eh ! quel parti pren-
» dre ? J'ai beau rêver , il ne me vient rien ;
» conseille - moi donc , toi qui as de l'es-
» prit. — Le conseil est aisé ; & d'abord il
» faut commencer par t'enfuir. Ecoute ; j'ai
» été long - tems , comme tu fais , un assez
» grand vaurien ; mais à tout péché miséricor-
» de , & j'ai lu dans l'Écriture que les Anges
» se réjouissent plus au Ciel pour un larron
» qui vient à résipiscence , que pour quatre-
» vingt-dix justes qui perséverent. Qu'est-ce
» après tout que ce monde & ses plaisirs ? Du
» vent & de la fumée. Dieu nous commande
» d'y renoncer & de quitter tout pour lui ,

» pere, mere, herbe & pré; j'obéis, & j'es-
 » pere bien que tu me verras un jour cou-
 » ché dans la Légende. En attendant, je vais
 » chercher à Rome une absolution du Pape.
 » Veux-tu me suivre? J'y vois pour toi
 » double profit; des pardons à gagner, &
 » point de housseaux à fournir». Bélin, fort
 simple de son naturel, trouva le conseil admi-
 rable. Il embrassa son ami en pleurant de joie,
 & se mit en route avec lui.

Ils n'eurent pas fait cent pas qu'ils apper-
 çurent *Bernard l'Archiprêtre* *, qui mangeait
 des chardons dans un fossé. C'était une si an-
 cienne connaissance qu'il eût été mal de pas-
 ser sans lui rien dire. On le salua donc. Ber-
 nard levant la tête, & surpris de voir M^c. Re-
 nard dans l'équipage de pèlerin, lui deman-
 da ce que c'était que cette mascarade. « Mon
 » cher, répondit celui-ci, rien ne coûte pour
 » sauver son *ame*; &, si tu étais sage, tu fe-
 » rais comme nous. Car enfin, au lieu de
 » porter du bois & du charbon, d'avoir le
 » dos pelé, de recevoir cent coups de bâ-
 » ton par jour, il ne tient qu'à toi de n'a-
 » voir plus de maître, & de vivre sans tra-

* Un Anc.

» vailler, puisque tu es sûr de trouver par-
 » tout à manger ». Ce dernier article fut ce-
 lui qui frappa le plus Bernard ; il se le fit
 assurer bien expressément encore. L'autre le
 lui jura foi de Renard ; & d'après cette pro-
 messe, voilà nos trois Pélerins en campagne.

Comme ils avaient un grand bois à traver-
 ser, la nuit les y surprit ; & ce fut alors qu'ils
 commencèrent à sentir les inconvéniens du pé-
 lerinage. Le Renard, fait aux injures de l'air,
 proposa de coucher sur l'herbe au pied d'un
 arbre. Bélin, accoutumé à rentrer tous les
 soirs dans une bonne étable, ne goûtait pas
 trop cette façon de dormir ; & d'ailleurs il
 craignait les loups. L'Ane appuya très-fort
 l'avis de Bélin. Le Renard donc, forcé d'y
 déférer, proposa de faire encore quelques pas,
 * Le Loup. assurant qu'ils trouveraient l'hôtel d'Isangrin *,
 son beau-frere & son ami, chez lequel ils se-
 raient sûrement bien reçus (e). A ce nom
 d'Isangrin les deux autres reculèrent d'effroi ;
 ils craignaient quelque trahison. Mais l'autre les
 rassura si positivement sur sa probité, il leur
 fit tant de sermens, qu'enfin nos deux idiots
 consentirent à le suivre.

Il n'y avait personne au logis d'Isangrin , quand ils arriverent. Celui-ci & sa femme Hersant étaient à la chasse ; mais les voyageurs trouverent force provisions de toute espee : & sans attendre leurs hôtes , ils commencerent sans façon à boire & à manger. Peu-à-peu la bonne-chere & la gaité animerent les cerveaux ; on oublia la dévotion , & chacun de son côté se mit à chanter à qui mieux mieux.

Pendant ce tems les deux chasseurs revenaient avec leur proie. Ils entendirent de loin cette orgie bruyante dont retentissait toute la forêt , & d'abord la crainte les fit arrêter. Mais Hersant s'étant avancée avec précaution pour savoir ce que c'était , vit , par le trou de la serrure , les trois Pélerins étendus gaiement autour de la table , où ils s'égoiffaient à chanter. Elle revint aussi-tôt avertir son mari , qui courut en fureur frapper à la porte pour se faire ouvrir , & d'une voix terrible leur annonça qu'il allait les dévorer tous trois. Si nos deux imbécilles eurent peur alors , vous n'en ferez point surpris. Le Renard les rassura. « Poltrons que vous êtes ,

» leur dit-il, est-ce que vous ne me connais-
» sez point? Je vais vous tirer de ce mau-
» vais pas; ne craignez rien. Toi, Bernard,
» entr'ouvre un peu la porte; Isangrin va s'y
» jeter étourdiment. Dès qu'il aura la tête
» passée, referme aussi-tôt; tiens bien; & pen-
» dant ce tems Bélin se chargera du reste». Le
stratagème réussit; Isangrin se trouva pris
comme au piège. Aussi-tôt vous eussiez vu
Bélin fondre sur lui pour le frapper de ses
cornes, puis s'élancer de nouveau, puis re-
culer pour le frapper encore. Jamais porte
de ville assiégée n'essuya de si terribles coups.
Bref, tant & si bien fut heurté que la cer-
velle du captif en sauta. Hersant voyait de
dehors ce spectacle douloureux sans pou-
voir l'empêcher. Elle courut dans le bois
pour appeller du secours; & dans l'instant il
vint plus de deux cens loups qui, à la vue
du corps de leur camarade poussant des hur-
lemens effroyables, s'animerent mutuellement
à le venger. Les prisonniers frissonnaient de
tous leurs membres, & c'était bien sincère-
ment que Bernard se repentait d'avoir quitté
ses sacs de charbon, & Bélin son Berger. Le

Benard lui-même n'était pas sans inquiétude; cependant comme besoin est la mere d'invention, il proposa de grimper sur le toit de la loge, & de s'élancer de-là sur un arbre où l'on n'aurait plus rien à craindre. En même-tems, sans attendre la réponse des deux autres, qui, ne se sentant point aussi lestes, n'eussent probablement pas été de son avis, il sauta sur un chêne voisin. Quand ils se virent abandonnés, ils se crurent morts; mais il leur dit : « Chers camarades, nous avons » encore une ressource. Je vais, par ma voix, » jetter l'épouvante parmi nos ennemis, » condez-moi l'un & l'autre; & lorsque vous » les verrez ébranlés, fondez sur eux pour » achever de les dissiper ». Il commença aussitôt à crier *haro*, *haro*, & à contrefaire le bruit des cors, & l'aboïement des chiens. Les loups se crurent attaqués par des Chasseurs; ils ne songerent plus qu'à fuir. Bernard alors faisant retentir sa voix effrayante, acheva tellement de les troubler, qu'ils se culbutaient les uns sur les autres. Bélin lui-même enhardi par leur fuite, sortit & vint les frapper par derriere avec ses cornes. Enfin en moins

d'un instant tout disparut, & il n'en resta pas un seul.

Les deux champions, par ce stratagème, se virent délivrés du danger; mais la peur qu'ils en avaient eue les guérit de l'envie des pèlerinages, & ils dirent adieu à leur camarade. « Vous avez raison, répondit le Renard, » & je veux vous imiter. Il y a tant d'honnêtes gens qui n'ont pas été à Rome, & il y en a tant qui, après y avoir été, en sont revenus pires ! Je vais regagner mon manoir; j'y travaillerai, je ferai du bien aux pauvres, je vivrai en bon Chrétien; & je crois que cette conduite plaira autant à Dieu que si je courais les chemins pour lui ».

Bernard & Bélin s'écrierent qu'il avait raison; & tous trois, de compagnie, s'en revinrent chez eux.

Ce Conte se trouve inséré dans le Roman du Renard & d'Isangrin, Poème singulier, composé successivement par trois auteurs; achevé, comme l'apprend le manuscrit, en 1339, & dans lequel on a fait entrer tout ce que les fables & les poésies du tems

fournissaient sur le Renard. Ce libertin , que le Loup accuse de l'avoir fait C... est traduit par lui à la cour du Lion. Celui-ci blâme Isangrin d'un éclat dont le seul fruit sera de rendre sa honte publique , & le renvoie , en l'exhortant à se consoler d'un événement qui arrive aux Rois & aux Comtes , & qui de jour en jour devient à la mode ; *trait de satire* , d'autant plus hardi , qu'il faisait allusion probablement à l'aventure des trois fils de Philippe-le-Bel , dont les femmes furent toutes trois publiquement accusées d'adultère. Ensuite viennent différens tours du Renard , celui du fromage qu'il attrape au corbeau ; celui du puits dont il se tire en faisant descendre le Loup dans l'autre sceau ; son pèlerinage à Rome , c'est-à-dire , notre *Fabliau* en entier , &c. &c. Il défie enfin Isangrin aux échecs , & dans la confiance où il est de le gagner , il propose par malice de jouer ce qu'ils ont tous deux le plus d'intérêt de conserver. Il perd , & meurt des suites de cette sottise.

Toute cette multitude d'allégories sur le Renard pourrait bien n'être primitivement qu'une imitation de celle de *Bid-pai*. On sait que l'ouvrage de ce Philosophe Indien , qu'on nomme *Fables* , n'est rien autre chose qu'une instruction qu'il fit pour le Prince son souverain , & dans laquelle il suppose un Renard qui après avoir supplanté & fait mettre à mort un Bœuf , grand Visir du Lion , périt enfin lui-même victime de la calomnie. Tout cela est entremêlé , à la manière des Orientaux ; de sentences , de maximes , d'apologues ,

de contes absolument étrangers au sujet principal, & propres à le faire sans cesse oublier. Nos Poètes ont connu cet ouvrage, comme on le verra par plusieurs morceaux qu'ils en ont imités; & il se pourrait très-bien, encore une fois, que ce fût-là, plutôt que dans l'Histoire de Réginald, qu'ils eussent pris l'idée de tous ces Poèmes dont j'ai parlé.

Au reste différens traits, recueillis des poésies du tems, m'ont prouvé que notre Fabliau, tout scandaleux qu'il paraîtra aujourd'hui, eut une très-grande vogue chez nos dévots aïeux. On l'employait même en tableau, & un Poète moraliste reproche aux Prêtres de faire plutôt peindre ce sujet dans leurs salles que le portrait de la Vierge dans leurs Églises.

Église

En leur Moultier ne font pas fête

Sitost l'image Notre-Dame

comme ils

Com font Isangrin & la fame,

En leurs chambres, & de Renart.

Vie des Pères monast.

Dans la suite, quand Paris eut des treteaux, & qu'on y représenta des mîstères, on fit, des divers Contes du Renard, quelques-unes de ces farces qui, comme je l'ai dit plus haut dans la note sur l'origine du théâtre, servaient d'intermède aux différens actes de la pièce sainte. On a lu dans cette même note qu'à la fête que donna en 1313 Philippe-le-Bel, on vit, entre autres spectacles, la vie entière du Renard, lequel

finissait par devenir Pape , mangeant toujours poules & pouffins.

N O T E S.

(a) L'Histoire parle d'un certain Réginald ou Renard , politique très-rusé , qui vivait dans le Royaume d'Austrasie au IX^e siècle , & fut conseiller de Zuentibold. Exilé par son Souverain , il alla , au lieu d'obéir , se mettre à couvert dans un château fort dont il était le maître , & d'où il suscita au Prince toutes sortes d'affaires fâcheuses , armant contre lui tantôt les Français , tantôt le Roi de Germanie. Cette conduite artificieuse & fausse rendit son nom odieux. Son siècle fit sur lui différentes chansons dans lesquelles il est appelé *Vulpecula* ; & les siècles suivans , plusieurs poëmes allégoriques & satyriques en Romane , traduits depuis en plusieurs langues , & où il est toujours désigné sous l'emblème de l'animal , auquel dans la nôtre il a donné son nom. Ces allégories qui prêtaient à la méchanceté de nos vieux Poëtes furent long-tems à la mode parmi eux. J'ai vu plus de vingt pièces différentes sur le *Renard* , Il suffira de faire connaître l'une des principales. C'est le Roman du *Nouveau Renard* , par Jaquemars Gielée de Lille , fini en 1289.

Le Lion convoque tous les animaux à sa Cour ; le Renard lui joue mille tours , & en vient à une révolte ouverte. Assiégé dans son château de Mau-pertuis , il emploie tant de ruses , que le Monarque , après avoir

perdu bien du monde , & ne pouvant le réduire , le fait excommunier par l'Archiprêtre l'Ane. Ils se reconcilient ensuite ; mais le Renard , qui est toujours le même , qui vole , qui débauche des femmes , &c , met le Clergé dans son parti afin de n'avoir plus rien à craindre. Les Prêtres suivent les principes d'hypocrisie qu'il leur enseigne , & deviennent par son moyen si puissans & si riches , qu'ils se prosternent devant lui pour l'adorer. Il fait un de ses fils Jacobin , un autre Frere-Mineur. Enfin il se confesse à un Hermite , lequel l'envoie à Rome. Là il trouve la Fortune qui lui met une couronne sur la tête , & l'élève au plus haut de sa roue ; & c'est ainsi qu'il est représenté dans la miniature du manuscrit.

Le Fabliau qu'on va lire , & dans lequel , à travers quelques traits de satire assez fine , on reconnaît pourtant toujours la plaisanterie d'un siècle grossier , semble n'avoir eu principalement en vue que de ridiculiser les pèlerinages , & sur-tout celui de Rome.

(b) Sorte de couverture de tête, presque aussi ancienne que la Monarchie, & dont l'usage n'a commencé à s'abolir que sous Charles VI , quand les chapeaux devinrent à la mode. C'était une espèce de coqueluchon qui se portait par-dessus la chape , qui couvrait les épaules , & se relevait sur la tête quand on voulait se garantir du soleil , du froid ou de la pluie. On voit encore aujourd'hui des voyageurs en porter à cheval par-dessus leur chapeau. Souvent on les garnissait de fourrures précieuses. On en faisait même entièrement en peaux ; & ceux-ci

se nommaient *aumusses*. Quant à la forme des chape-rons, elle a fort variée, quoique le nom en soit toujours resté le même. Il y en avait de quarrés, de pointus, de grands, de petits, quelques-uns faits comme les capuchons de nos Moines, d'autres avec des houpes, &c. &c. La plupart des habillemens de femmes en avaient aussi; & ces coqueluchons inutiles qu'elles portent encore à leurs différentes sortes de mantelets, & à quelques-uns de leurs déshabillés, paraissent n'avoir d'autre origine.

(c) C'est probablement ce Fabliau qui a donné lieu à l'acception, subsistante encore dans notre langue, du mot *pélerin*, pour signifier un homme rusé & matois: *Je connais le pélerin*.

(d) Ces sorties violentes contre l'avidité des Papes, si communes dans nos Poètes, n'exigeaient alors aucun courage. Il n'y avait sur cet objet qu'un cri général. S. Louis lui-même, si dévot, si soumis au Saint-Siege, dans une Ordonnance concernant la collation des Pré-
latures, se plaint des *exactions insupportables par lesquelles la Cour de Rome avait malheureusement* Ord. des Rois de Fr. t. I, ann. 1268.
appauvri le Royaume, & défend toute levée d'argent, à moins que ce ne soit dans une nécessité urgente & avec le consentement du Roi & celui de l'Eglise Gallicane.

(e) Le nom d'*Isangrin* est donné au Loup à cause de sa couleur grise; celui de *Bélin* vient du mot *béler*. Le premier se trouve aussi dans les poésies des Troubadours.

 LE MÉDECIN DE BRAI.*Alias** LE VILLAIN DEVENU MÉDECIN.

JADIS fut un Villain qui à force d'avareice & de travail avait amassé quelque bien. Outre du blé & du vin en abondance, outre de bon argent, il avait encore dans son écurie quatre chevaux & huit bœufs. Malgré cette fortune cependant il ne songeait point à se marier. Ses amis & ses voisins lui en faisaient souvent des reproches. Il s'excusait en disant que s'il rencontrait une bonne femme il la prendrait. Eux se chargerent de lui choisir la meilleure au moins qu'on pourrait trouver, & en conséquence ils firent quelques recherches.

A quelques lieues de-là vivait retiré un vieux Chevalier veuf, & fort pauvre, qui avait une fille très-bien élevée & d'une figure charmante. La Demoiselle était en âge d'être

mariée ; mais comme le pere n'avait rien à lui donner , personne ne songeait à elle. Enfin , les amis du Villain étant venus en son nom en faire la demande , elle lui fut accordée ; & la pucelle qui était sage & qui n'osait désobliger son pere , se vit , malgré sa répugnance , obligée d'obéir. Le Villain , enchanté de cette alliance , se pressa bien vite de conclure , & fit ses nœces à la hâte. Mais elles ne furent pas plutôt faites que des réflexions chagrinantes survinrent , & qu'il s'apperçut que dans sa profession rien ne lui convenait moins qu'une fille de Chevalier. Pendant qu'il sera au-dehors occupé à sa charrue ou à quelque autre travail , que deviendra sa femme , dont l'état est de rester au logis , & de ne rien faire ? Le Curé pour qui tous les jours de la semaine sont Dimanche , ne manquera pas alors de s'empresser à lui tenir compagnie : il y viendra aujourd'hui , il y reviendra demain , puis gare l'honneur du sot mari. Comment donc faire , quand il n'y a plus de remède ? « Si le matin , avant que de partir , » je la battais , se dit-il à lui-même , elle pleurerait tout le reste du jour ; & il est sûr.

» que pendant qu'elle pleurerait, elle ne son-
» gerait point à écouter les galans. Le soir,
» en rentrant, j'en ferais quitte pour lui dé-
» mander pardon, & je fais bien comment il
» faut s'y prendre pour l'obtenir ».

Rempli de cette belle idée, il demande à dîner. Après le repas, il s'approche de la Dame, & de sa rude & lourde main lui applique sur la joue un tel soufflet, que la marque de ses cinq doigts y reste imprimée. Ce n'est pas tout; comme si elle lui eut essentiellement manqué, il redouble de quelques autres coups, & sort ensuite pour aller aux champs. La pauvrete se met à pleurer & se désole. « Mon pere, pourquoi m'avez-
» vous sacrifiée à ce Villain? N'avions-nous
» donc pas encore du pain à manger? & moi
» pourquoi ai-je été assez aveugle pour con-
» sentir à ce mariage? Ah! ma pauvre mere,
» si je ne vous avais pas perdue, je ne se-
» rais pas malheureuse. Que vais-je devenir » ? Elle était si affligée, qu'elle ne voulut écouter ni recevoir de consolation de personne, & passa tout le jour à pleurer, comme l'avait prévu le mari.

Le

Le soir , quand il rentra , son premier soin fut de chercher à l'appaiser. C'était le Diable qui l'avait tenté , disait-il. Il jura de ne jamais porter la main sur elle , se jetta à ses pieds , & lui demanda pardon d'un air si pénétré , que la Dame promit d'oublier tout. Ils souperent de la meilleure amitié , & firent la paix. Mais le Villain qui avait vu son stratagème réussir , s'était proposé de l'employer encore. Le lendemain donc à son lever , cherchant querelle à sa femme , il la frappa de nouveau , & la quitta comme la veille. Elle se crut pour le coup condamnée sans espoir à être malheureuse , & s'abandonna aux larmes.

Tandis qu'elle se désespérait , entrèrent chez elle deux Messagers du Roi , montés chacun sur un cheval blanc. Ils la saluèrent au nom du Roi , & lui demandèrent un morceau à manger (a) : ils mouraient de faim. Elle leur apprêta aussi-tôt ce qu'elle avait , & pendant le repas les pria de lui dire où ils allaient ainsi. « Nous ne savons trop , répondirent-ils ; mais nous cherchons quelque Physicien * habile , & nous passerons * Médecin,

» s'il le faut, jusqu'en Angleterre. Demoi-
» selle Ade, la fille du Roi, est malade. Il
» y a huit jours qu'en mangeant du poisson,
» une arête lui est restée dans le gosier.
» Tout ce qu'on a imaginé depuis ce tems
» pour l'en délivrer a été sans succès. Elle
» ne peut ni manger ni dormir, & souffre
» des douleurs incroyables. Le Roi qui se
» désespere nous a dépêchés pour lui amener
» quelqu'un capable de guérir sa fille. S'il
» la perd, il en mourra. — N'allez pas plus
» loin, reprit la Dame; j'ai l'homme qu'il
» vous faut, grand Physicien, & *plus ex-*
» *pert en urines qu'Hippocrate.* — Oh ! Ciel !
» se pourrait-il ! & ne nous trompez-vous
» pas ? — Non, je vous dis la pure vérité.
» Mais le Médecin dont je vous parle est un
» fantasque, qui a particulièrement le tra-
» vers de ne vouloir point exercer son talent;
» & je vous préviens que si vous ne le
» battez fortement, vous n'en tirerez aucun
» parti. — Oh ! s'il ne s'agit que de battre,
» nous battons ; il est en bonnes mains.
» Dites-nous seulement où il demeure ».
La Dame alors leur enseigna le champ où

labourait son mari, & leur recommanda surtout de ne point oublier le point important dont elle les avait prévenus. Ils la remercièrent, s'armerent chacun d'un bâton; & piquant vers le Villain, après l'avoir salué de la part du Roi ils le prièrent de les suivre.

« Pourquoi faire, dit-il? — Pour guérir sa » fille. Nous savons qu'elle est votre science, » & nous venons exprès vous chercher en » son nom ». Le Manant répondit qu'il savait labourer, & que si le Roi avait besoin de ses services en ce genre, il les lui offrait; mais pour la Médecine, il protesta, sur sa conscience, qu'il n'y entendait absolument rien. Je vois bien, dit l'un des Cavaliers à son camarade, que nous ne réussirons point avec des complimens, & qu'il veut être battu. Aussi-tôt ils mirent tous deux pied à terre, & frappèrent sur lui à qui mieux mieux. D'abord il voulut leur représenter l'injustice de leur procédé; mais comme il n'était pas le plus fort, il lui fallut filer doux, &, en demandant grace bien humblement, promettre d'obéir en tout ce qu'ils exigeraient. On lui fit donc monter une des jumens de sa

charrue , & on le conduisit ainsi au Roi.

Le Monarque était dans la plus grande inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour des deux Messagers lui rendit l'espérance , & il les fit entrer aussitôt pour savoir quel était le succès de leurs recherches. Ceux-ci , après beaucoup d'éloges de l'homme merveilleux & bisarre qu'ils amenaient raconterent leur aventure. Je n'ai jamais vu de Médecin comme celui-là , dit le Prince : mais , au reste , puisqu'il aime le bâton , & qu'il faut cela pour guérir ma fille , soit , qu'on le bâtonne. Il ordonna dans l'instant qu'on descendît la Princesse ; & faisant approcher le Villain ; Maître , lui dit-il , voici celle qu'il faut guérir. Le pauvre diable se jeta à genoux en criant merci , & jura par tous les saints du paradis qu'il ne savait pas un mot , pas un seul mot de *physique*. Pour toute réponse , le Monarque fit un signe , & à l'instant deux grands Sergens qui étaient là tous prêts , armés de bâtons , firent pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups. Grace , grace , s'écria-t-il ; je la guérirai , Sire , je la guérirai (b). La Pucelle était devant lui pâle & mourante , & , la bouche

ouverte , elle lui montrait du doigt le siege & la cause du mal. Il songeait en lui-même comment il pourrait s'y prendre pour opérer cette cure ; car il voyait bien qu'il n'y avait plus à reculer , & qu'il fallait en venir à bout ou périr sous le bâton. Le mal n'est que dans le gosier , se disait-il : si je pouvais réussir à la faire rire , peut-être l'arête fortirait-elle. Cette idée lui parut avoir quelque vraisemblance : il demanda donc au Monarque qu'on allumât un grand feu dans la salle , & qu'on le laissât un instant , seul , avec la Princesse.

Tout le monde retiré , il la fait asseoir , se déshabille , s'étend le long du feu , & de ses ongles noirs & crochus , commence à se gratter & à s'étriller la peau avec des contorsions & des grimaces si plaisantes , que la Pucelle , malgré sa douleur , n'y peut tenir. Elle part tout-à-coup d'un éclat de rire ; & de l'effort qu'elle fait , l'arête lui vole hors de la bouche. Il la ramasse , court à la porte : Sire , la voici , la voici. Vous me rendez la vie , s'écria le Monarque transporté ; & il promet de lui donner en récompense des

* Son Mé-
decin.

habits & des robes (c). Le Villain le remercia. Il ne demandait que la permission de s'en retourner, & prétendit avoir beaucoup à faire dans son ménage. En vain le Roi lui proposa de devenir son ami & son maître * ; il répondit toujours qu'il était pressé, qu'il n'y avait point de pain chez lui quand il était parti, & qu'il lui fallait absolument porter du blé au moulin. Mais lorsqu'à un nouveau signal du Prince les deux Sergens recommencerent à jouer du bâton, lorsqu'il sentit les coups, il cria miséricorde, & promit de rester non-seulement un jour, mais toute sa vie, si l'on voulait. On le conduisit alors dans une chambre voisine, où, après lui avoir ôté ses haillons, après l'avoir tondu & rasé, on le revêtit d'une belle robe d'écarlate. Il ne s'occupait pendant tout ce tems que des moyens de s'échapper, & comptait que, ne pouvant toujours être gardé à vue, il en trouverait bientôt l'occasion.

Cependant la guérison qu'il venait d'opérer avait fait du bruit. A cette nouvelle plus de quatre-vingt malades de la ville, dans l'espérance du même succès pour eux,

étaient venus au château le consulter , & ils avaient prié le Monarque de lui dire un mot en leur faveur. Le Roi le fit appeller ; « Maître, » lui dit-il , je vous recommande ces gens- » là : guérissez-les tout de suite , & que je » les renvoye chez eux. Sire , répondit le » Villain , à moins que Dieu ne s'en charge » avec moi , cela ne m'est pas possible ; il y » en a trop. Qu'on fasse venir les deux ser- » gens , reprit le Prince ». A l'approche des exécuteurs le malheureux , tremblant de tous ses membres , demanda de nouveau pardon , & promit de guérir tout le monde , jusqu'à la dernière servante.

Il pria donc le Roi de vouloir bien encore une fois sortir de la salle , ainsi que tous ceux qui se portaient bien. Resté avec les seuls malades , il les arrangea tous autour de la cheminée , dans laquelle il fit faire un feu d'enfer , & leur parla ainsi. « Mes amis , ce » n'est pas une petite besogne que de rendre » la santé à tant de monde , & sur-tout aussi » promptement que vous le desirez. Je n'y » fais qu'un moyen ; c'est de choisir le plus » malade d'entre vous , de le jeter dans le

» feu , & quand il sera consumé , de prendre
» les cendres pour les faire avaler aux au-
» tres. Le remede est violent , j'en conviens ;
» mais il est sûr , & je réponds après cela de
» votre guérison sur ma tête ». A ces mots
ils se regarderent les uns les autres , comme
pour examiner leur état. Mais dans toute la
bande il n'y avait personne , étique ou enflé ,
qui , pour la Normandie entiere , eût voulu
convenir alors que la maladie était grave.

Le guérisseur s'adressant au premier du
cercle ; « tu me parais pâle & faible , lui dit-
» il ; je crois que c'est toi qui es le plus mal.
» Moi , Sire ! point du tout , répondit l'autre ,
» je me sens beaucoup soulagé dans ce mo-
» ment , & ne me suis jamais si bien porté.
» — Comment , coquin , tu te portes bien !
» Eh ! que fais-tu donc ici » ? Et mon homme
aussi-tôt d'ouvrir la porte & de se sauver.
Le Roi était en dehors , attendant l'évène-
ment , & prêt à faire bâtonner le Villain , s'il
fallait encore en venir là. Il voit sortir un
malade ; es-tu guéri , lui dit-il ? — Oui , Sire.
L'instant d'après , un second paraît ; — & toi ?
je le suis aussi. Enfin , que vous dirai-je ? il

n'y eut personne, jeune ou vieux, femme ou pucelle, qui voulût consentir à faire des cendres; & tous sortirent, se prétendant guéris.

Le Prince, enchanté, rentra dans la salle pour féliciter le Médecin. Il ne pouvait assez admirer comment en aussi peu de tems il avait pu opérer tant de miracles. Sire, répondit le Villain, je possède un charme d'une vertu sans pareille, & c'est avec cela que je guéris. Le Monarque le combla de présens; il lui donna de l'argent & des chevaux, l'assura de son amitié, & lui permit de retourner auprès de sa femme, à condition cependant que quand on aurait besoin de son secours, il viendrait sans se faire bâtonner. Le Manant prit ainsi congé du Roi. Il n'eut plus besoin de labourer, ne battit plus sa femme, l'aima, & en fut aimé; mais par le tour qu'elle lui joua, elle le rendit Médecin sans le savoir.

Je crois inutile de prévenir que c'est ce Conte qui a fourni à Molière le Médecin malgré lui. M. Breu dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ce pere de la bonne Comédie, en a fait la remarque,

en ajoutant que cette aventure se trouve aussi copiée dans une relation du fameux Grotius & dans Olearius. On a prétendu que c'était chez le premier que Molière l'avait prise. Ce ne peut être au moins que dans un Auteur moderne. Rien ne nous apprend qu'il ait connu nos Poètes ; & je le regrette bien. Que de perles il est tirées de ce fumier !

Se trouve aussi dans l'Enfant sans Souci , pag. 288.

Dans les Sérées de Bouchet , pag. 322 , 10^e Sérée.

La seconde partie du Fabliau a été copiée comme la première.

On lit dans le Poggiana , que le Cardinal de Bar , Napolitain , ayant à Verceil un Hôpital dont il tirait fort peu de profit , parce qu'il y avait beaucoup de malades , son Intendant , pour se débarrasser de ces importuns qui consumaient le revenu de son maître , s'avisa de se déguiser en Médecin , & leur déclara qu'on ne pouvait les guérir qu'avec un onguent de graisse humaine. Mais dès qu'il eut proposé de tirer au sort à qui serait mis dans la chaudière , tous viderent l'Hôpital.

Se trouve ainsi dans le Courier Facétieux , p. 129.

Dans les Histoires Plaisantes & Recréatives , p. 301.

Dans la Gibecière de Mome , p. 456.

Dans les Sérées de Bouchet , p. 534 , 30^e Sérée.

N O T E S.

(a) Nos Rois , quand ils voyageaient , eussent regardé comme une chose indécente de loger dans une hôtellerie publique. S'ils n'avaient point , dans le lieu où ils passaient , de château ou de métairie , ils descendaient chez quelqu'un de leurs vassaux. C'est ce qu'on nomma sous la première race *Droit de Mansion* , & sous la troisième *Droit de Gîte*. Les Couvens & les Evêques qui possédaient des biens Régaliens s'y trouvaient soumis. Ce privilège , le Prince le communiquait à ses Messagers ou Délégués , & ceux-ci pouvaient , en route , exiger un logement , comme il l'eût exigé lui-même. C'est sans doute en vertu de quelque droit semblable que les deux Couriers du Fabliau descendent chez la femme du Laboureur. Les chevaux blancs qu'ils montaient annonçaient assez , comme je l'ai dit dans une note du *Lai de Lanval* , qu'ils appartenaient au Roi.

(b) Il y a de même dans le *Belphégor* de Machiavel & de la Fontaine , un paysan que le Roi fait venir pour sa fille tourmentée par un mauvais esprit. On le menace du gibet s'il ne délivre la Princesse , & , comme le Villain du Fabliau , il n'échappe au danger que par une ruse.

(c) Une galanterie d'usage chez les Rois & les Princes était de faire dans certains tems de l'année , à Pâques & à Noël sur-tout , des présens de robes , de manteaux & d'habits aux personnes attachées à leur

service & aux Seigneurs qui composaient leur Cour. Les habillemens qu'on *livrait* à ces époques s'appelaient *livrées*, nom qui s'est conservé pour ceux que les gens de qualité font porter à leurs valets. On sait que ce fut dans une de ces distributions que par une supercherie pieuse S. Louis engagea plusieurs Seigneurs à se croiser avec lui. Les *livrées* leur furent fournies dans l'obscurité. Lorsque le jour parut, tous se trouverent avoir sur l'épaule une croix cousue, & ils se crurent liés comme s'ils l'avaient prise de leur propre choix. Édouard III, Roi d'Angleterre, ayant à sa Cour, vers les fêtes de Noël, quelques gentils-hommes Français, faits prisonniers dans une entreprise sur Calais, qui ne leur avait point réussi, il voulut par courtoisie & par estime pour leur valeur, les faire comprendre dans la distribution des *livrées* qu'il devait faire pour la fête. Quelquefois la seule acceptation de ce présent était un engagement contracté de servir pendant une année le Souverain qui l'offrait. Ainsi quand le Roi, dans le Fabliau, promet des habits au Médecin, il lui annonce qu'il le regarde dès ce moment comme étant à son service, ou qu'il veut qu'il s'y engage. C'est ce qu'on appelait *être aux draps* d'un Prince. *J'avois un Chevalier qui estoit dou pais de Pulle (Pouille) & estoit aux draps Robert de Flandres*. Quand les Chevaliers étaient *aux draps* d'un Roi, on les nommait *Chevaliers le Roy* ou *Chevaliers de l'Ostel du Roi*.

*Broiss. 2.
vol. ch. 77.*

Il ne faut pas confondre les fournitures de *livrées*

qui se faisaient toujours à des tems fixes , avec les présens accidentels d'habits , faits aux Fabliers & aux Ménétriers. C'étaient les propres habits que le Seigneur donnait en récompense à ceux-ci , & ordinairement celui qu'il portait le jour même.

NOTA. *Le P. Montfaucon, dans son Antiquité expliquée* , traitant de ce qui regarde les tablettes des Anciens , en donne une en ivoire , appartenant à l'Abbaye de S. Germain des Prés , & dont les deux couvertures ont, dit-il , des bas-reliefs d'un goût barbare. Cette tablette n'est point ancienne ; elle ne remonte qu'au tems des Fabliaux , puisque de ses quatre bas-reliefs il y en a deux qui représentent deux des Contes qu'on a lus plus haut , Hippocrate & Aristote. Dans l'un on voit Hippocrate en chaperon , suspendu dans la corbeille. La dame Gauloise & sa cousine sont au haut de la tour , & au bas l'Empereur donne des ordres à deux Officiers pour délivrer le Médecin. L'autre fait voir Aristote , aussi en chaperon , marchant à quatre pattes , & portant sur son dos la Maîtresse d'Alexandre armée d'un fouet , tandis que le Monarque , accompagné d'un Courtisan , regarde ce spectacle du haut d'une tour. Il est probable que les deux autres bas-reliefs représentent aussi quelque Fabliau ; mais , ou ces Contes ne nous sont pas parvenus , ou les sujets en sont moins aisés à reconnaître , car je n'ai pu les deviner. Quant aux deux premiers ,

T. 3 , 3^e
Part. p. 356.

414 FABLIAUX OU CONTES.

mon projet était de les faire graver à la suite des deux Fabliaux. Le Graveur s'est imaginé sans doute que de pareils dessins déshonoreraient son talent. Il a voulu les corriger, les embellir ; il y a mis de l'esprit ; enfin ce n'était plus une copie, & il a fallu y renoncer.

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S F A B L I A U X ,

*Et autres Pieces contenues dans ce
Volume.*

L AI d'Aristote ,	Page 197
Le Bachelier Normand ,	264
Les deux Bourgeois & le Villain ,	312
Les Chanoinesses & les Bernardines ,	251
Le Chevalier à l'épée ,	34
Les trois Chevaliers & la Chemise ,	157
De Cocagne ,	227
Lai de Courtois ,	325
Le Curé qui mangea de Mûres ,	222
Le Fablier ,	194
Florance & Blanchefleur. Voy. Huéline ,	230
Grisélidis ,	269
Lai de Gruélan ,	120
Hippocrate ,	212
Huéline & Eglantine ,	230
Jeu d'Adam le Bossu d'Arras , Voyez le Ma- riage ,	367

<i>Le Jugement d'Amour. Voy. Huéline ,</i>	230
<i>Le Laid Chevalier ,</i>	177
<i>Lai de Lanval ,</i>	93
<i>Le Libertin converti ,</i>	361
<i>Le Manteau mal taillé ,</i>	60
<i>Le Mariage ,</i>	367
<i>Le Médecin de Brai ,</i>	398
<i>Les deux Ménétriers ,</i>	299
<i>Merlin ,</i>	1
<i>La Mule sans frein ,</i>	13
<i>Lai de Narcisse ,</i>	181
<i>L'Ombre & l'Anneau ,</i>	179
<i>L'Ordre de Chevalerie ,</i>	133
<i>Le Revenant ,</i>	317
<i>Le Siege Prêté & Rendu ,</i>	291
<i>Théophile ,</i>	333
<i>Le Vallon des Faux Amans ,</i>	83
<i>Le Villain devenu Médecin. Voy. le Médecin de Brai ,</i>	398.

Fin de la Table.



